Guy Laviolette



Ce livre est la propriété de
La Commission Scolaire Régionale Duvernay

	NOM	COND.
1963-64	Jeasson Jacques	A
1964-65		B
1965-66		
1966-67		
1967-68		
1968-69		
1969-70		

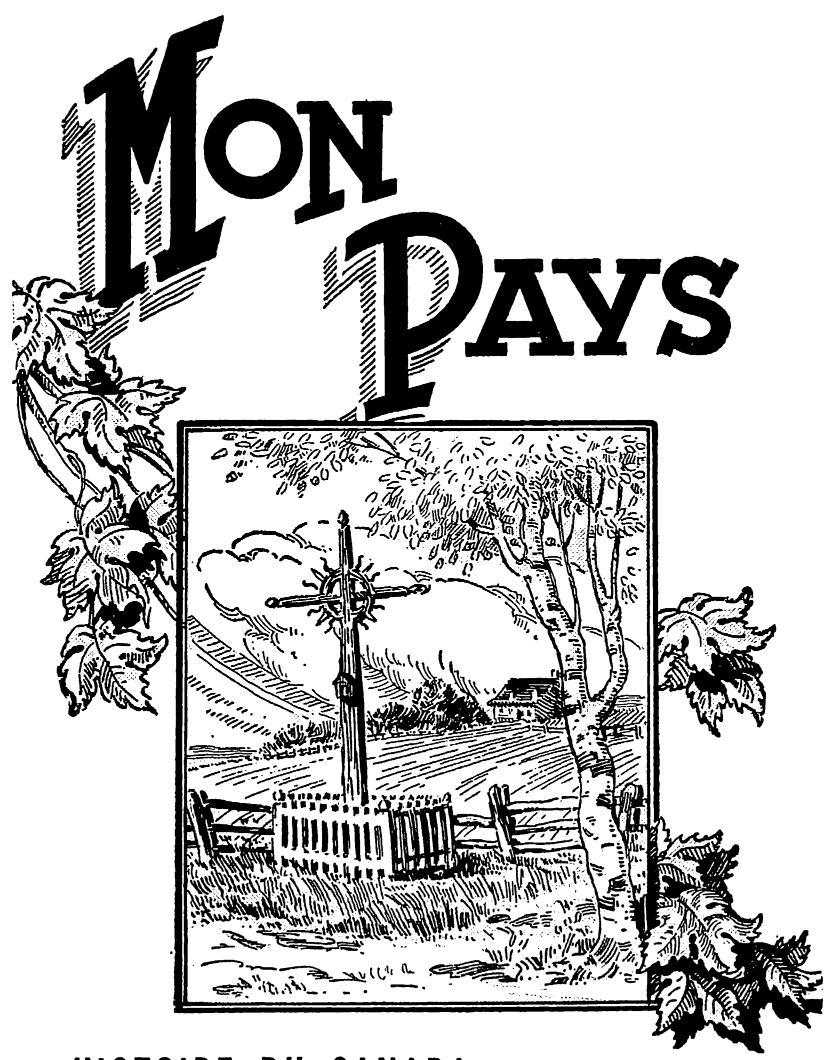
CONDITION :

EXCELLENT - A

BON - B

AVARIÉ - C

Guy Laviolette



MON PAYS

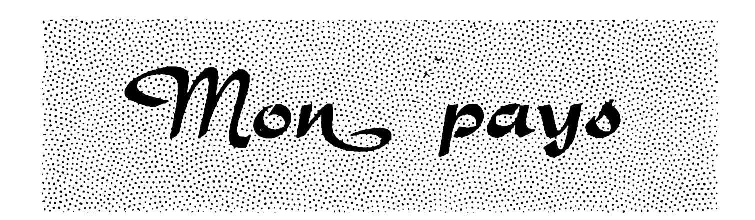
HISTOIRE DU CANADA 8e et 9e ANNÉES

Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne
LA PRAIRIE, P. Q.

Illustrations de J.-J. Cuvelier

Cartes de J. Bernier

Approuvé par le COMITÉ CATHOLIQUE du CONSEIL de l'INSTRUCTION PUBLIQUE, le 12 mai 1954.



Aux Élèves des 8e et 9e années

Voici un volume écrit tout exprès pour vous, chers élèves des 8e et 9e années; un livre qui porte un bien beau titre :

MON PAYS !

Autrefois, vous vous en souvenez, notre pays ressemblait à cette contrée mystérieuse que Mère Marie de l'Incarnation vit un jour en songe: contrée mystérieuse sur laquelle veillait un personnage non moins mystérieux.

Or Colomb vint sur la mer immense et, le 12 octobre 1492, ses matelots transportés d'enthousiasme purent crier : "Terre ! Terre !" L'Amérique venait d'être découverte.

Après Colomb, d'autres explorateurs abordèrent en Amérique: le Français Jacques Cartier, par exemple, qui vint planter une croix à Gaspé en 1534, puis Samuel de Champlain qui, à la fin de juin 1608, remonta lentement le Saint-Laurent avec une trentaine de colons et ne s'arrêta qu'au pied d'un cap couvert de vignes et de noyers, probablement à l'endroit où s'élève aujourd'hui le pieux sanctuaire dédié à Marie, Notre-Dame des Victoires.

A son tour, Trois-Rivières, la cité de Laviolette, naquit en 1634, et Montréal en 1642. La Nouvelle-France était fondée.

Colonie en danger

Mais cette Nouvelle-France, il fallut à maintes reprises la défendre contre des ennemis puissants: les Iroquois d'abord, puis les Anglais. Ce fut l'œuvre du marquis de Tracy et du célèbre régiment de Carignan; de Dollard des Ormeaux, cette gloire si pure de notre Histoire; de l'intrépide Frontenac capable de s'écrier en face d'un adversaire redoutable: "Allez, dites à votre général que je vais lui répondre par la bouche de mes canons !"

Ce fut aussi l'œuvre de Pierre Le Moyne d'Iberville, le plus grand homme de guerre qu'ait produit notre pays sous le régime français; de Montcalm qui, à la veille de la Guerre de Sept Ans, pouvait dire à son roi qu'il était prêt à combattre jusqu'au bout et même, s'il le fallait, à s'ensevelir sous les ruines de la colonie.

Lendemains de conquête

Obligé de capituler en 1760, Lévis dut briser son épée plutôt que de la rendre, et le gouverneur de Vaudreuil écrivit avant de s'embarquer:

"Avec ce beau et vaste pays, la France perd soixante-dix mille âmes dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince."

Brutalement séparés de la mère-patrie, les soixante mille descendants de Français s'adaptèrent courageusement au nouveau régime. Soumis aux volontés raisonnables du vainqueur, ils refusèrent farouchement de sacrifier leur langue, leur religion, leurs lois et leur esprit français.

Quand les Américains tentèrent, en 1774, d'enlever le Canada à l'Angleterre, les nôtres s'y opposèrent avec vigueur au point de mériter ce bel éloge de l'écrivain William Moore:

"Des quatorze colonies de l'Angleterre en Amérique, treize étaient protestantes; une seule était catholique et de race française, et celle-là seule fut fidèle."

Vingtième siècle

Sur le point d'atteindre les cinq millions d'âmes, les descendants des héros de 1760 continuent de mettre en pratique la belle vertu de fidélité dont leurs ancêtres ont donné de si magnifiques exemples: témoin ce vibrant *Salut à Québec* que Monseigneur Adélard Langevin, archevêque de Saint-Boniface, adressait à la vieille Province lors du premier Congrès de la Langue française en 1912:

"C'est sur cette terre que nous retrouvons les souvenirs les plus glorieux de notre histoire, sous les deux régimes français et anglais.. C'est la terre de l'héroïsme et de la sainteté; elle garde les restes bénis de nos vaillants tombés au champ d'honneur, des conquérants pacifiques de nos droits, de ces héros et des héroïnes incomparables que Rome s'apprête à placer sur nos autels, et de ces héros plus humbles, nos ancêtres, martyrs de la foi et de la patrie ou du simple devoir de chaque jour..."

A l'œuvre donc !

Oui, à l'œuvre, chers Amis des 8e et 9e années! En route sur la trace de ceux et celles qui ont fait NOTRE PAYS ce qu'il est aujourd'hui: beau et grand, catholique et français; pays qui s'étend aujourd'hui d'un océan à l'autre et dont l'exceptionnelle prospérité permet de dire avec de la fierté plein les yeux :

Canada ! Canada ! toi que le ciel protège,
Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines,
Es pour le Canadien le plus beau des pays,
Gloire à Toi ! Gloire à Toi !

(*Ferland*)



Chapitre 1er

Siècle de tâtonnements

I. Les précurseurs

Alors tout le monde parlait ainsi

— Oui, la terre est plate comme une table ! Autrement, les hommes vivraient la tête en bas; comment un navire pourrait-il remonter la pente si la terre était ronde ?

A la fin du 15e siècle tout le monde parlait ainsi, sauf quelques hommes de génie, qui soutenaient le contraire:

— La terre est ronde, disaient-ils, on pourrait la contourner comme une pomme.

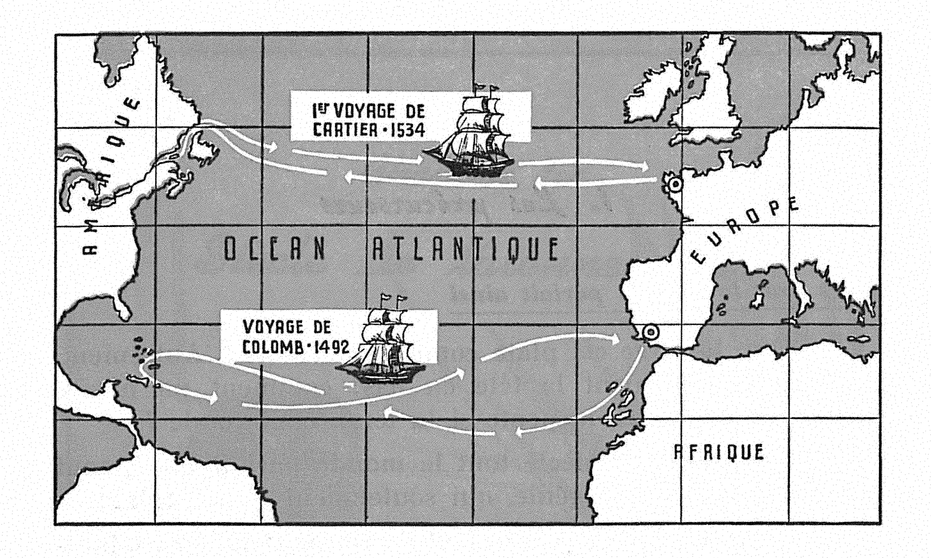
A ce dernier groupe de chercheurs appartenait le Génois Christophe Colomb, qui raisonnait ainsi: "Puisque la terre est ronde, je dois pouvoir atteindre la Chine et les Indes par la route de l'Ouest."

Caractère audacieux de l'aventure

Colomb étudia la géométrie, l'astronomie, et parcourut pendant vingt ans la plupart des mers connues. Il partit sur l'Atlantique avec trois petits navires: la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina*. Les souverains d'Espagne, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, lui fournirent les caravelles et lui promirent le titre de *Vice-roi* de toutes les terres qu'il découvrirait.

Le départ eut lieu un vendredi, 3 août 1492. Deux mois plus tard, le 12 octobre exactement, après un voyage des plus mouvementé, les matelots s'écriaient, transportés d'enthousiasme:

— Terre ! Terre !



Le grand amiral donna le nom d'*Indiens* aux premiers naturels rencontrés, tellement il était sûr d'avoir atteint les Indes. Il n'en était rien cependant. Colomb venait plutôt de découvrir un nouveau continent, l'Amérique, qu'il offrira en cadeau à l'Europe.

Au paradis des épices

Depuis longtemps déjà, les Européens cherchaient une route qui les conduirait directement aux Indes, pays de l'ivoire et des épices, des pierres précieuses et de la soie. Ils la cherchaient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils ne pouvaient plus utiliser les longues caravanes de chameaux comme moyen de transport, depuis que des ennemis irréconciliables, les Musulmans, leur barraient la route de l'Orient.

Les Portugais cherchèrent vers l'est. Pendant un demi-siècle, ils longèrent les côtes de l'Afrique, du nord au sud. En 1482, ils découvrirent le cap des *Tempêtes,* que leur roi, confiant en l'avenir, fit appeler plutôt le cap de *Bonne-Espérance.*

En 1497, Vasco de Gama atteignit, lui aussi, le même cap, où le Géant des Tempêtes voulut l'arrêter, dit la légende; mais poursuivant sa route, il finit par aborder aux Indes. Il avait enfin trouvé la route maritime au pays des épices.

A la recherche du grand passage

Tandis que les Portugais cherchaient le passage par le sud de l'Afrique, les Espagnols allaient vers l'ouest. Avec Christophe Colomb, ils abordèrent aux Antilles: Cuba, Haïti, Guadeloupe, Jamaïque, qu'ils appelèrent les Indes.

En 1520, Magellan découvrit un passage au sud de l'Amérique, et son navire fut le premier à faire le tour complet du monde. Le roi d'Espagne, Charles-Quint, en fut tellement réjoui, qu'il offrit au chef de l'équipage un globe en or portant cette inscription flatteuse: *"Le premier, tu m'as contourné !"*

Le voyage de Magellan avait tout de même été si long qu'il ne fallait pas songer à utiliser cette nouvelle route pour se rendre aux Indes; on devait chercher ailleurs.

L'Angleterre entre en scène

Alors qu'Espagnols et Portugais cherchaient un passage au sud, les Anglais pointaient résolument vers le nord. L'année même où Vasco de Gama découvrait les Indes, Jean Cabot s'éloignait de Bristol, en Angleterre, sur le *Mathieu,* avec dix-huit hommes d'équipage. Après cinquante-deux jours de navigation, Cabot reconnut des terres qu'on suppose être Terre-Neuve et l'île du Cap-Breton.

En 1610, un Anglais authentique, *Henry Hudson,* côtoya Terre-Neuve, l'Islande, le Groënland. Il scruta les baies, interrogea les détroits et se faufila courageusement à travers les banquises. Mais il y régnait un tel froid que les matelots se mirent à murmurer:

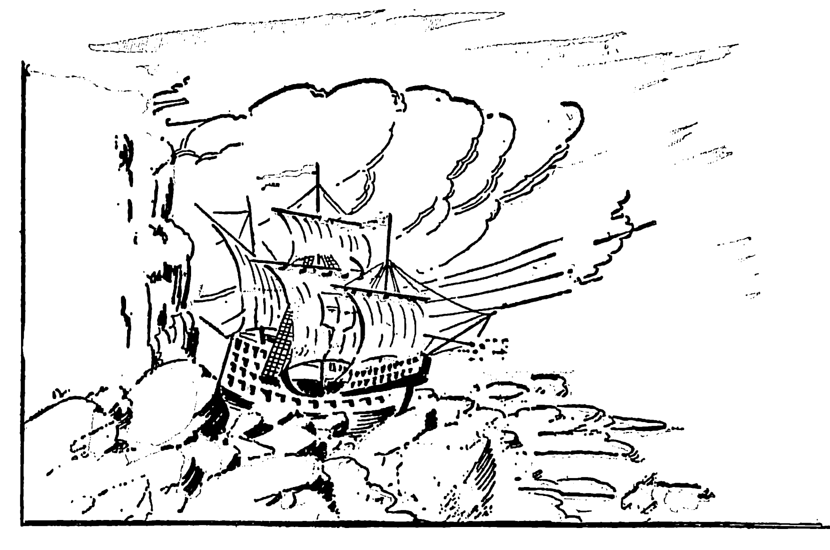
— Ce capitaine de malheur nous conduit à la mort !

— Mais non, répliquait le chef; voyez ce détroit (aujourd'hui détroit d'*Hudson*) qui nous conduira sans doute non loin de la Chine...

Dans l'Enfer du froid

Hudson se trompait. Un matin, le navire se trouva pris dans les glaces d'une immense baie: on était prisonnier du froid pour huit longs mois. Ce fut une épreuve terrible pour l'explorateur qui avait apporté des vivres pour six mois seulement. Heureusement que la grève n'était pas très éloignée, et que les matelots purent y attraper un peu de bois de chauffage, du lièvre et des castors.

L'hiver passa, puis le printemps et ce fut encore l'été. Le 18 juin, Hudson put annoncer à ses hommes qu'on allait enfin retourner en Angleterre. Mais une fois de plus Hudson se trompait, car au sixième jour du voyage, les fortes têtes de l'expédition contraignirent le capitaine à descendre dans un canot avec son fils Richard et six ou sept matelots fidèles, dont on n'entendit plus jamais parler.



Le découvreur de la baie d'Hudson périt sans doute de misère, de froid ou de faim, sur cette immense nappe intérieure qui porte aujourd'hui son nom.

Au tour des Français

Et les Français ? Tandis qu'Espagnols, Portugais et Anglais se taillent un empire colonial dans ces pays où l'imagination populaire entrevoit facilement des mines d'or et des montagnes de diamant, que font les Français ?

Dès les premières années du 16e siècle, des pêcheurs normands, basques et bretons, fréquentent les parages poissonneux de Terre-Neuve. Ils s'éloignent de Dieppe, de Rouen, de Honfleur, de Saint-Malo, de La Rochelle ou de Saint-Jean-de-Luz, sur de petits navires de cinquante à soixante-dix tonneaux, que montent une vingtaine d'hommes.

Saint-Malo, qui se dresse au bord de la Manche, se distingue entre toutes comme citadelle de marins hardis et ville de pêcheurs ou d'armateurs. "A Saint-Malo, beau port de mer !" dit la chanson.

Le roi, François Ier, veut prendre sa part des terres nouvelles, dont on ne connaît pas encore toute l'étendue. Sur son ordre, l'Italien *Verazzano* se rend jusqu'en Floride, en 1524, et remonte la côte de l'Atlantique jusqu'à l'île du Cap-Breton. Verrazzano fit deux autres voyages en Amérique; dans la troisième expédition, celle de 1528, il tomba malheureusement entre les mains des Peaux-Rouges, qui le dévorèrent.

Six ans plus tard, le roi de France chargera le marin breton Jacques Cartier de compléter l'œuvre de Verazzano.

2. Jacques Cartier

Né à Saint-Malo en 1491, l'année même qui précède la découverte de l'Amérique par Colomb, Cartier se passionne de bonne heure pour les voyages de découverte. Parti de sa ville natale le 20 avril 1534, il atteint Terre-Neuve, qu'il contourne par le nord pour vérifier s'il se trouve en présence d'une île ou d'un continent.

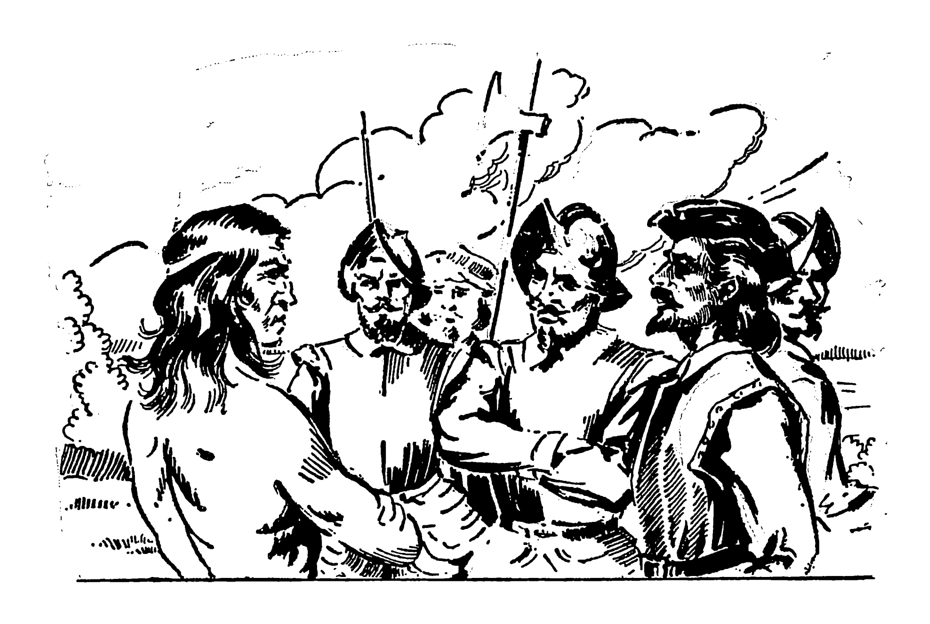
La côte du Labrador lui laisse une telle impression de tristesse, qu'il ne peut s'empêcher de dire: "Cette terre est sans doute celle que Dieu donna à Caïn..." Il découvre l'île aux Oiseaux, l'archipel des îles de la Madeleine, et s'arrête quelque temps dans une baie justement dénommée *Plaisance.*

Il reconnaît l'île du Prince-Edouard, longe le Nouveau-Brunswick actuel, et par une température accablante, pénètre dans une baie qui porte bien son nom: *des Chaleurs.* Est-ce un passage pour se rendre en Chine ? Peut-être, et Cartier donne au promontoire tout proche l'appellation d'*Espérance,* "pour l'espoir, dit-il, que nous avions d'y trouver passage".

Sur les côtes de la Gaspésie

Cartier remonte la côte jusqu'à cette baie magnifique de Gaspé où deux cents Hurons, venus de Stadaconé (Québec), s'adonnent à la pêche à la morue. L'explorateur prend possession de ces terres dont la fertilité lui paraît étonnante en érigeant une croix de trente pieds de hauteur, ornée de l'écusson royal aux trois fleurs de lis, et surmontée de l'inscription: "Vive le Roy de France !"

Capitaine en tête, les marins s'agenouillent, mains jointes, pour adorer la croix et inviter les Indiens à faire comme



eux. Le chef huron se demande ensuite quel peut bien être le sens d'une telle cérémonie; il veut protester du geste et de la voix: "Cette terre m'appartient", dit-il.

Mais Cartier l'apaise par des cadeaux. Il réussit à lui faire comprendre, par signes, que la croix servira de guide aux navires pour l'entrée du port, car les hommes blancs de France espèrent bien revenir à Gaspé avant longtemps. Il s'offre même à conduire deux fils du chef de l'autre côté de l'océan, avec promesse de les ramener au prochain voyage.

Le chef y consent; *Taignoagny* et *Domagaya*, montent à bord des navires français.

Retour en France

Grâce au mouvement des marées, Cartier sait que Terre-Neuve est une île. Il reprend le chemin de l'Europe par le détroit de Belle-Isle.

Il n'a pas trouvé le passage de la Chine, mais il a découvert, au-delà de Terre-Neuve, un pays fertile et peuplé,

dont il a pris possession au nom de la France. Ainsi, il a préparé les voies à de nouvelles découvertes, et ces résultats sont assez importants pour décider le roi à poursuivre les travaux d'exploration.

Deuxième voyage de Cartier

A la mi-mai 1535, tout est prêt dans le port de Saint-Malo pour une seconde expédition: cent dix hommes choisis avec soin, les deux Hurons qui savent suffisamment de français pour servir d'interprètes, et trois navires bien gréés: la *Grande-Hermine,* la *Petite-Hermine* et *L'Emérillon.*

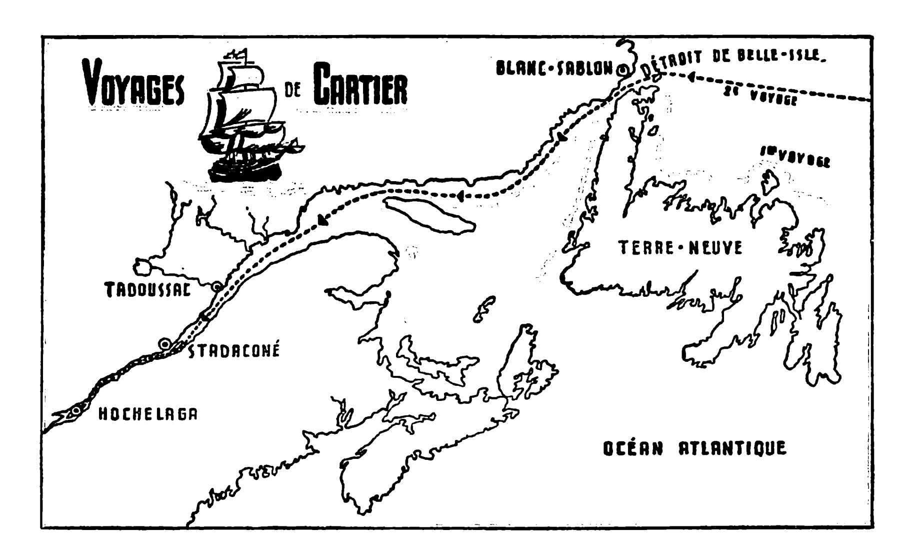
Capitaine en tête, les partants s'assemblent autour de leur évêque dans la cathédrale de Saint-Malo, se confessent et communient. Trois jours plus tard, comme le dit Fréchette dans *La Légende d'un peuple,* les navires s'ébranlent,

Et dans les reflets d'or d'un beau soleil levant,
Gagnent la haute mer, toutes voiles au vent !

Cartier entre encore par le détroit de Belle-Isle. Le 10 août, il pénètre dans une baie qu'il nomme *Saint-Laurent,* pour honorer le saint du jour, dont le nom s'étendra ensuite au golfe et au fleuve.

Il longe l'île d'Anticosti et découvre l'embouchure du Saguenay. "C'est le chemin qui conduit au *royaume du Saguenay,* d'où vient le cuivre rouge", affirment les interprètes. Cartier continue de remonter le fleuve et finit par atteindre une île couverte de vignes sauvages aux grappes d'un violet appétissant. Il l'appelle *Bacchus*: c'est aujourd'hui l'île d'Orléans.

Cartier vient d'atteindre le pays de *Canada.* Il fait la connaissance du chef indien Donnacona, seigneur de Stadaconé, avec lequel il se lie d'amitié. Les deux plus gros navires jettent l'ancre dans un havre qu'il nomme *Sainte-Croix,* à l'embouchure de la rivière Saint-Charles. Quant au troisième vaisseau, l'*Emérillon,* il le réserve pour l'expédition qu'il se propose d'accomplir le long du Saint-Laurent.



Ah ! ce projet d'expédition ! Donnacona, Taignoagny et Domagaya s'y opposent de toutes manières, à cause des cadeaux européens, sans doute, dont ils veulent s'assurer le monopole. Mais le dimanche, 19 septembre, Cartier part quand même avec cinquante-six hommes d'équipage dans la direction d'Hochelaga, tandis que les autres commencent à s'installer en vue de passer l'hiver sur le bord de la rivière.

Sur le grand fleuve du Canada

En remontant le fleuve, Cartier s'extasie devant cette terre "aussi bonne que celle de France"; devant cette forêt canadienne qui resplendit alors de ses plus vives couleurs, ces vignes sauvages au raisin mûr et ces rivières qui fourmillent de poissons.

Quand les Peaux-Rouges aperçoivent le "grand oiseau de mer", ils accourent échanger les produits de leur chasse contre des bagatelles d'Europe. Aux environs de Portneuf, un chef de village témoigne une si vive allégresse à la vue du navire aux blanches ailes, qu'il offre au capitaine une de ses fillettes, lui demandant de l'instruire dans la langue des hommes blancs.

Au lac Saint-Pierre, des bas-fonds barrent la route et ne permettent pas à l'Emérillon de voguer plus haut. Quelques Indiens abordent le navire, et l'un d'eux, devinant que Cartier désire mettre pied à terre, le saisit entre ses bras et le dépose sur une île, comme il l'eût fait d'un enfant. L'explorateur consent à goûter du rat musqué, auquel il trouve un goût délicieux "comme lapin de chez nous".

Laissant le gros de l'équipage à la garde de l'Emérillon, Cartier remonte le fleuve en barques avec quelques gentilshommes et une vingtaine de mariniers. Il ne s'arrête que le 2 octobre, probablement à l'endroit où le pont Jacques-Cartier surplombe aujourd'hui l'île Sainte-Hélène.

Hochelaga (Montréal)

Elle est bien connue la chaude réception que les naturels d'Hochelaga ménagent à leurs visiteurs: acclamations, danses, cadeaux, feux de joie... Cartier récite l'Evangile de la Pas-



sion sur les malades et les infirmes de la bourgade, lecture accompagnée de signes de croix, de regards vers le ciel, et suivie du son des trompettes et autres instruments de musique, au grand étonnement de la foule.

Revêtus de leurs plus riches costumes, les Français gravissent la montagne voisine, escortés d'une vingtaine d'aborigènes qui tiennent à guider leurs hôtes dans cette ascension.

A la vue des monts, de l'immense vallée qui se déroule devant ses yeux ravis, de la rivière Outaouais et du grand fleuve qui remonte si haut, le chef de l'expédition se dit qu'il sera peut-être possible, un jour de se rendre en Chine par la voie de l'Outaouais ou du Saint-Laurent. Et à la montagne qui lui a permis d'entrevoir de si belles perspectives, il donne le nom de *Mont-Réal* ou *Mont-Royal*, qui s'étendra ensuite à toute la ville: *Montréal.*

Sur le chemin du retour

Cartier redescend le fleuve et plante une croix sur une île à l'embouchure du Saint-Maurice. Il passe l'hiver à Québec. On n'a pas prévu la rigueur de la saison; on grelotte sous des vêtements trop légers. Le scorbut frappe les Blancs et en tue vingt-cinq; si les autres échappent à la mort, c'est dû aux Indiens eux-mêmes qui révèlent le remède approprié: tisane d'écorce et de feuille d'épinette blanche.

Le printemps revenu, les équipages se trouvent tellement affaiblis qu'on doit abandonner la Petite-Hermine. Les deux autres navires reprennent la direction de la France, le 6 mai 1536. Ils ont à bord le chef Donnacona, dont Cartier s'est emparé par ruse, les deux Indiens du premier voyage, et la fillette indienne reçue en cadeau d'un chef de village.

La France étant en guerre avec l'Espagne, ne peut accorder aux expéditions lointaines toute l'attention qu'elles mériteraient: Cartier ne pourra reprendre la mer que cinq ans plus tard. Entre temps, il a le plaisir d'assister au baptême des aborigènes ramenés d'Amérique, y compris Donnacona,

qui parle avec aplomb du fabuleux royaume du Saguenay, situé quelque part au nord d'Hochelaga, et où le cuivre rouge abonde.

Projet grandiose

Le roi de France profite du retour de la paix dans son royaume pour donner suite aux rapports de Cartier. Il ordonne de préparer une expédition plus considérable encore que les précédentes, qui devra commencer la colonisation du Canada et répandre aussi la foi parmi les Peaux-Rouges.

Charles-Quint, le puissant roi d'Espagne, s'oppose au projet; il prétend même s'appuyer sur une décision du pape Alexandre VI, qui partage les terres du Nouveau-Monde entre les Espagnols et les Portugais seulement. François proteste: le soleil luit pour lui comme pour les autres, et il demande à voir l'article du testament d'Adam qui l'exclut du partage de l'Amérique.

Un gentilhomme de Picardie, Jean-François de la Rocque, sieur de Roberval commande sur terre tandis que le pilote Cartier continue de diriger l'expédition sur mer. Par malheur, l'entente ne s'établit pas entre les deux chefs. Prêt le premier, Cartier prend les devants avec cinq voiliers et trois cent soixante-quinze personnes.

Troisième voyage de Cartier; Charlesbourg-Royal

Parti de Saint-Malo le 23 mai 1541, Cartier s'arrête à l'embouchure de la rivière Saint-Charles le 23 août. Il s'installera cette fois au cap Rouge, à douze milles en amont de Québec. Le sol est propre à la culture, couvert de chênes, d'érables, et d'épinettes ou *anedda,* guérissant du scorbut.

Les nouveaux colons s'attaquent à la besogne avec entrain. En un jour, vingt hommes bêchent un arpent et demi de terre, où ils sèment des choux, des navets, de la laitue,

qui pointent au bout d'une semaine: prémices de notre sol aux premiers colons français !

Un tel domaine mérite un beau nom, et son possesseur le baptise pompeusement *Charlesbourg-Royal,* en l'honneur de Charles d'Orléans, fils de François Ier.

Ni or ni diamants

Cartier remonte encore une fois le grand fleuve jusqu'à Hochelaga et se renseigne tant bien que mal sur la route menant au fabuleux royaume du Saguenay, dont le chef Donnacona et les autres Indiens l'ont si souvent entretenu. Mais des rapides l'empêchent d'aller plus haut en grosse embarcation; il revient hiverner à Québec.

Au printemps, il reprend le chemin de la France, emportant des échantillons de pierres brillantes, trouvées au cap Diamant. A Saint-Jean de Terre-Neuve, il rencontre le sieur de Roberval, qui tente, mais en vain, de lui faire rebrousser chemin.

Une sérieuse déception guette nos chercheurs d'or. "Vous n'avez là, disent les connaisseurs, que du cristal de roche, du mica et des sables brillants." Et l'on se met à dire en France: "Faux comme l'or ou les diamants du Canada !"

Roberval

A son tour, Roberval s'installe à Charlesbourg-Royal qu'il rebaptise *France-Roy.* Après un hivernement pénible, compliqué par l'indiscipline et la maladie, il tente avec quelques compagnons la découverte du Saguenay, dont il a fait le but principal du voyage. Une barque chavire, des hommes se noient, et l'on doit redescendre en hâte à France-Roy.

On va quitter les lieux, quand des navires arrivent de France avec l'ordre de ramener tout le monde: la reprise de la guerre empêche de poursuivre l'entreprise de colonisation.

Fourrures et pêche à la morue

Saint-Malo continue cependant d'envoyer ses navires en Amérique, car si Cartier ou ses successeurs n'ont trouvé ni or ni diamants, la traite des fourrures s'y pratique cependant avec avantage en divers points de la côte.

Et si les naturels se montrent fiers d'échanger leurs riches pelleteries contre les bibelots européens, étoffes, hachettes, couteaux, les fourrures connaissent un tel succès en France



qu'elles finissent par y supplanter les soieries de l'Orient, de plus en plus difficiles à obtenir.

L'Amérique acquiert enfin de la renommée avec sa pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve, maintenant ouverte à tout le monde. Aux alentours de 1603, on compte déjà plus de six cents voiliers français "posés comme des oiseaux légers sur les eaux argentées de morues du Grand Banc de Terre-Neuve".

3. Successeurs de Cartier

Après Roberval et Cartier, d'autres Français tentèrent de fonder des établissements en Amérique : le marquis de *la Roche,* par exemple, qui amenait avec lui deux cent cinquante prisonniers politiques, dont cinquante furent déposés à l'île de Sable (1598).

Pierre Chauvin, lieutenant-général du roi, fit aussi trois voyages au Canada; mais il se proposa plutôt le commerce des fourrures, et il érigea même à cette fin une première habitation à Tadoussac.

Le sieur *de Chastes* songeait sérieusement à la colonisation de la Nouvelle-France. Il fit explorer le Saint-Laurent par Pontgravé, marin actif et intelligent, et par un navigateur déjà bien connu: Samuel de Champlain [1].

---

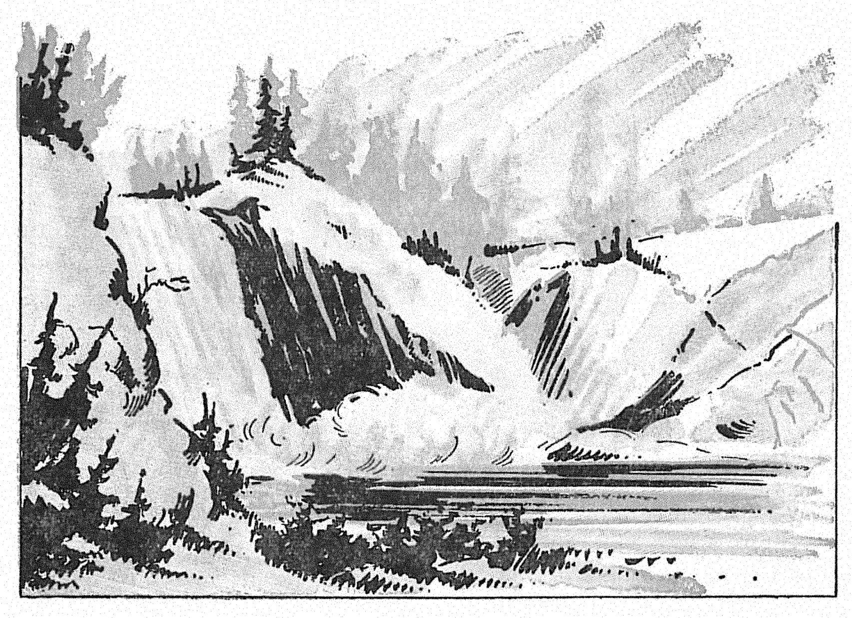
(1) Né à Brouage, sur les bords de l'Atlantique, Champlain voyagea aux Antilles de 1599 à 1601. Bon dessinateur, esprit curieux, Champlain traça des cartes, dessina les animaux et les paysages des contrées qu'il visitait, décrivit les mœurs des habitants... Il alla même jusqu'à suggérer le percement de l'isthme de Panama *trois siècles* avant qu'un autre Français, Ferdinand de Lesseps, ait entrepris de le réaliser; il estimait qu'on raccourcirait ainsi de mille cinq cents lieues le voyage aux Indes, car à l'exemple de Colomb et de Cartier, Champlain cherchait, lui aussi, la route de la Chine et des Indes.

Sur les pas de Cartier

En juin 1603, Champlain remonte le Saint-Laurent avec Pontgravé. Il s'arrête trois semaines à Tadoussac et y conclut un traité d'alliance avec les Indiens, qui invitent les Français à s'établir dans leur pays. Puis il explore le Saguenay, le cours du Saint-Laurent et les côtes de la Gaspésie, toujours anxieux de trouver l'endroit le plus propice à l'établissement d'une colonie.

Les rives du Saguenay, qu'il examine sur une trentaine de milles, lui paraissent peu propres à la colonisation, mais il n'en est pas de même de la vallée du Saint-Laurent. A mesure que les rives du grand fleuve se rétrécissent, l'explorateur s'émerveille: "Le pays va de plus en plus en s'embellissant, dit-il; si ces terres étaient cultivées, elles seraient aussi bonnes que les nôtres."

Il admire, en passant, la cascade qu'il appellera plus tard *Montmorency*, en l'honneur du vice-roi de la Nouvelle-France.



Puis voici Québec et le sauvage promontoire à l'ombre duquel s'élevait autrefois la bourgade de Stadaconé.

Le 29 juin, le fleuve s'élargit et forme un beau lac, que l'explorateur nomme *Saint-Pierre* pour honorer le saint du jour. Les rares familles qu'il rencontre ci et là lui dessinent sur la grève des indications plus ou moins précises au sujet des rivières, des lacs et rapides qu'il rencontrera sur sa route vers l'ouest.

Bloqué par les rapides du sault Saint-Louis (aujourd'hui *Caughnawaga*), Champlain rebrousse chemin, mais bien à contre-cœur, parce qu'il aurait aimé se rendre jusqu'à cette mer intérieure dont lui parlent les Indiens.

Avant de repasser la mer, il veut encore explorer les côtes de la Gaspésie et de la baie des Chaleurs, où il obtient des Indiens d'utiles renseignements sur l'Acadie, le Cap-Breton et la baie de Fundy. Mais à son retour en France, il apprend la mort du sieur de Chastes, et l'expédition du Saint-Laurent n'a pas de suite.

Compagnie d'Acadie, ou du sieur de Monts

Les pouvoirs du sieur de Chastes vont à un ami du roi, Pierre de Monts, qui a jadis accompagné Chauvin à Tadoussac. Monsieur de Monts préfère cependant le climat de l'Acadie, moins rigoureux que celui du Saint-Laurent, et c'est en Acadie qu'il tentera de s'établir.

De Monts commence par fortifier la compagnie formée par son prédécesseur, et composée de marchands de Rouen, de La Rochelle et de Saint-Malo, puis il obtient un privilège de commerce pour dix ans. De son côté, il s'engage à transporter en Acadie au moins soixante colons par an.

Lui-même fera partie de l'expédition, ainsi que Pontgravé, commandant l'un des navires, Champlain, géographe du voyage, le baron de Poutrincourt, qui veut s'établir en Nouvelle-France, et quelque cent vingt hommes de métier. Le départ a lieu du Havre le 7 avril 1604.

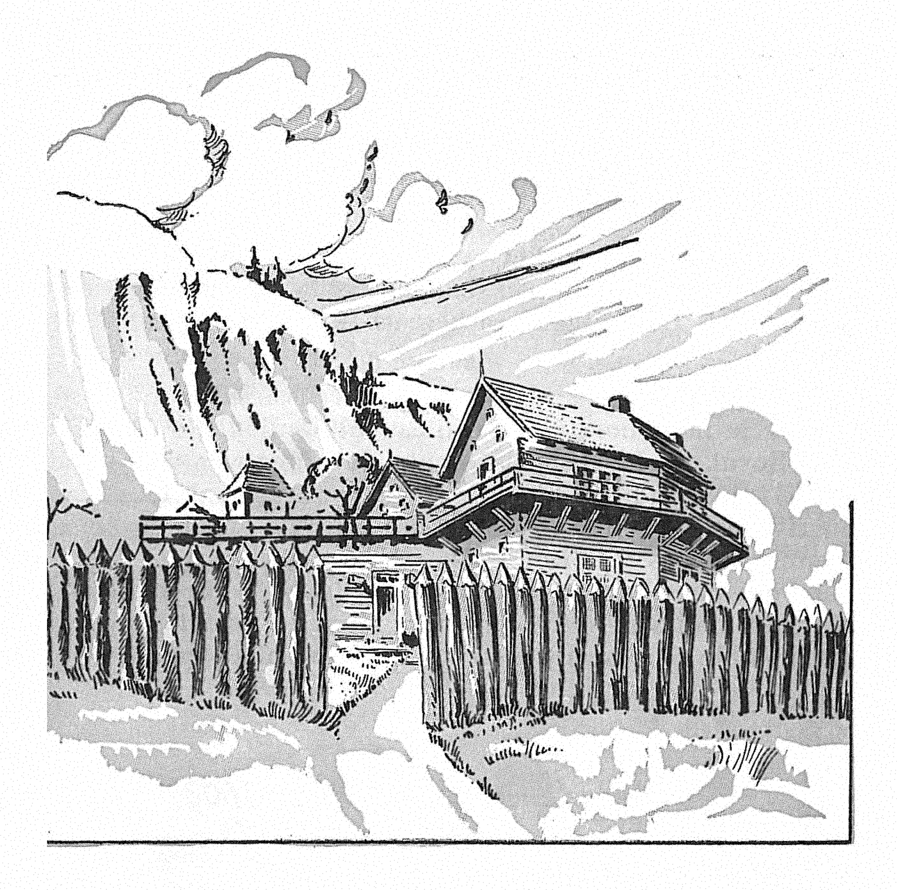
Sainte-Croix d'Acadie (1604)

L'Acadie passait alors, comme aujourd'hui, pour l'une des contrées les plus riches et les plus fertiles de l'Amérique. Par malheur, de Monts fixa d'abord sa colonie dans une toute petite île de deux milles de tour, où il n'y avait guère d'eau douce et très peu de bois de chauffage ou de construction.

L'hiver fut terrible: trente-six hommes moururent du scorbut, et vingt autres virent la mort de si près que de Monts résolut de tout abandonner. Mais Champlain, le géographe, persuada son chef de chercher sur la terre ferme un site plus favorable à l'établissement d'une colonie.



Et c'est ce que l'on fit. Le printemps revenu, les survivants se transportèrent de l'autre côté de la baie de Fundy, dans une belle rade, commode et sûre, qu'ils appelèrent *Port-Royal.* De Monts y fit planter une croix, et tous se mirent courageusement à défricher la terre et à édifier une nouvelle habitation, avec résidence, magasins et forges.



'établissement de Port-Royal

A l'automne de 1606, de beaux épis de blé français, les remiers mûris au soleil du Canada, vinrent récompenser les ıbeurs des pionniers. Les jardins produisirent bientôt des ois et des fèves, des navets, des radis, des choux et de la ıitue. Quant à la chasse, elle fournissait les mets les plus ariés: outardes, perdrix, orignaux, caribous, lapins, castors.

Même les premiers personnages de la colonie prenaient ne part active aux travaux de la terre. C'est ainsi que Chamlain prépara lui-même son jardin, le cultiva avec beaucoup

de soin. Louis Hébert, le futur colon québécois, cueillait des herbes, planta des vignes et sema du blé. Marc Lescarbot, catéchiste poète et historien construisit un moulin à farine, un alambic à goudron, et des fours pour la préparation du charbon de bois. "Que de choses les hommes blancs savent faire!" disaient les Indiens ébahis.

C'est au cours de l'hiver 1606-1607 que l'Ordre de Bon-Temps fleurit à la table du sieur de Poutrincourt, avec Champlain, Louis Hébert et Marc Lescarbot, comme joyeux boute-en-train.

Un jour, des marchands jaloux réussirent à faire supprimer le monopole de la traite, seul soutien des colons de Port-Royal, et le sieur de Monts dut rapatrier son monde (1607). Les Indiens pleurèrent en reconduisant leurs amis au rivage, et promirent de ne pas toucher aux maisons des hommes blancs de France. Ils tinrent parole car, à leur retour, quelques années plus tard, les Francais furent heureusement étonnés de retrouver leurs biens en parfait état: chaque meuble se trouvait encore à la même place qu'au départ.

4. Fondation de Québec (1608)

Au pied du cap Diamant

Après son échec en Acadie, monsieur de Monts obtint pour un an le privilège de la traite sur les bords du Saint-Laurent. Champlain, son fidèle lieutenant, voulut en profiter pour installer un poste permanent au lieu dont les avantages l'avaient conquis: Québec, au pied du cap Diamant.

Champlain prit place à bord du *Don-de-Dieu*, qui s'arrêta dans la baie de Tadoussac. Il continua sa route en barques, avec une trentaine de colons, d'ouvriers, d'artisans, et ne s'arrêta qu'au pied d'un cap couvert de vignes et de noyers, probablement à l'endroit où s'élève aujourd'hui Notre-Dame

des Victoires. "Le ciel lui-même, a-t-on dit, jetait un regard de complaisance sur le cap Diamant, comme jadis sur le mont Sion, pour y établir le culte de son nom, la gloire de son Eglise."

Les Indiens nommaient l'endroit *Kébec,* c'est-à-dire *passage rétréci,* parce que le Saint-Laurent s'y trouve resserré entre deux rives à pic. Champlain jugea que, de ces hauteurs, il serait facile de se défendre contre n'importe qui. Le port est magnifique. Il peut contenir une flotte nombreuse, et les navires venant de la mer peuvent y accoster facilement. Au pied du cap coule le Saint-Laurent, qui permet de s'enfoncer jusqu'au cœur du continent.

Le 3 juillet 1608, Champlain prend possession de Québec en déployant un grand drapeau. Les jours suivants, il met ses hommes à l'ouvrage. Tandis que certains abattent les arbres, d'autres les scient et les équarrissent; d'autres nettoient le terrain, arrachent les vignes sauvages ou creusent des fossés.



Un certain nombre retournent à Tadoussac en chaloupes, afin d'en rapporter les provisions, les meubles et les instruments qu'on y a laissés. Et comme il faut un magasin pour abriter ces vivres, ces marchandises et ces instruments précieux, le fondateur de Québec décide de construire immédiatement une maison spacieuse, à deux étages, qui servira à la fois de résidence au gouverneur et de magasin général pour la colonie.

Premier hiver à Québec

Pontgravé, qui avait charge des opérations de traite, reprit la mer avec une riche cargaison de pelleteries, tandis que le fondateur de la colonie restait à Québec avec trente hommes, qui coupèrent et transportèrent le bois de chauffage nécessaire à l'Habitation. La saison se serait bien passée, si le "mal de terre" n'avait fait son apparition parmi les travailleurs: presque tous en furent atteints, les uns après les autres.

Les survivants se trouvaient considérablement affaiblis quand, enfin, parut le printemps. Sous les chauds rayons du soleil d'avril, la maladie s'enfuit avec la neige, et l'arrivée soudaine de vingt compagnons ramena la bonne humeur. Champlain dut bientôt songer à suivre ses belliqueux amis, les Hurons, jusqu'au pays des Iroquois. C'est au cours de ce voyage qu'il découvrit le beau lac auquel il donna son nom: *Champlain.*

La conversion des Indiens

Le fondateur de Québec songe sérieusement à la conversion des Peaux-Rouges. Il le dit et redit dans ses écrits: en colonisant le Canada, il se propose surtout de propager la foi chrétienne parmi les Indiens: "La conversion d'un infidèle, aime-t-il à dire, vaut mieux que la conquête d'un empire." Et avant de monter au pays des Hurons, en 1615, il ajoute: "Que Dieu, par sa grâce, fasse prospérer cette expédition à son

honneur, à sa gloire, à la conversion des Indiens et à l'honneur de la France !"

Deux ans plus tôt, il avait atteint l'île aux Allumettes, sur la rivière aux Outaouais. "Avant de partir, dit-il, je fis une croix de cèdre blanc, que je plantai sur le bord du lac, en un lieu éminent (élevé), avec les armes de la France, et je priai les Sauvages de bien vouloir la conserver comme aussi celles qu'ils trouveraient le long des chemins où nous avions passé."

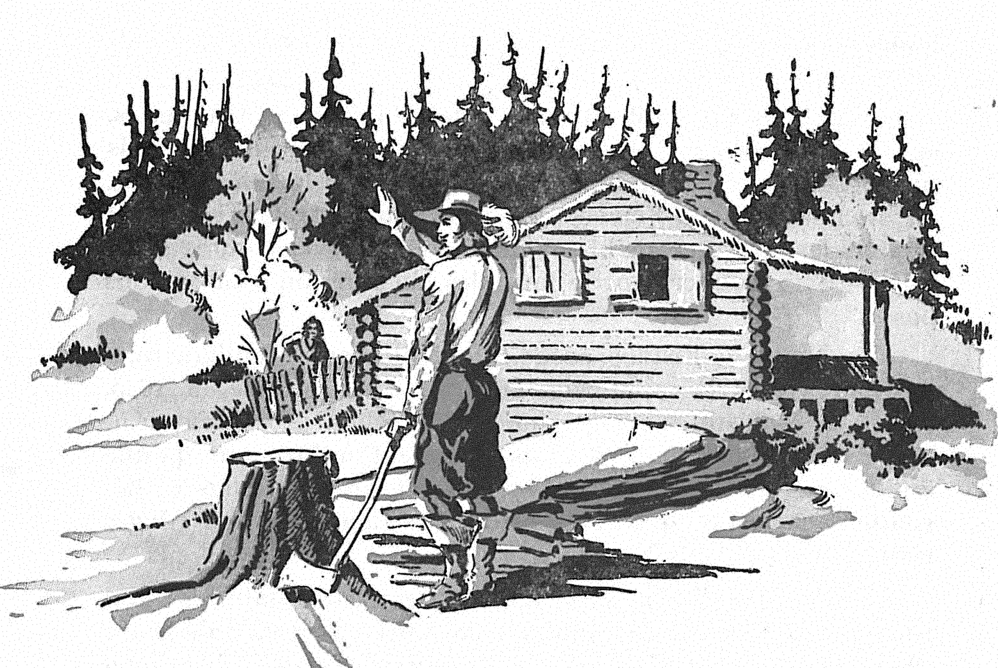
La Nouvelle-France accueillit bientôt ses premiers missionnaires: les Récollets, en 1615, et les Jésuites, en 1625. Récollets et Jésuites n'apportaient ni haches, ni couteaux, ni verroteries d'aucune sorte. Ils n'avaient à la main qu'une croix, mais cette croix devait après des labeurs longs et héroïques, rayonner des côtes arides du Labrador aux plages riantes du golfe du Mexique.

Champlain devint important aux yeux des naturels: Hurons, Montagnais et Algonquins n'entreprenaient rien de grave sans venir le consulter. Ils conservèrent encore plus longtemps la mémoire de Champlain que celle de leurs missionnaires qu'ils entouraient cependant d'une réelle affection.

Travail lent

La colonisation du pays n'avança que lentement. Presque chaque année, le fondateur de Québec traversa l'océan — vingt fois en vingt-cinq ans — pour supplier le Roi de peupler la colonie. Mais à la cour de France, on prêtait une oreille distraite à ses plaidoyers. Les vrais maîtres, en la circonstance, étaient les "brasseurs d'affaires" ou marchands de fourrures.

On sait que les Compagnies songeaient plutôt à s'enrichir par la traite des fourrures qu'à remplir leurs obligations relatives à la colonisation de la Nouvelle-France. Les immenses labeurs de Champlain n'aboutirent qu'à de misérables maisonnettes agrippées au rocher de Québec.



L'ensemble des lambeaux de terre arrachés à la forêt atteignent à peine les dimensions d'une ferme convenable. Une seule famille d'agriculteurs: celle de Louis Hébert, assisté de son gendre, Guillaume Couillard. Aucune charrue ni bête de somme avant 1628, parce que ces messieurs de la Compagnie s'y opposent. Tout le transport se fait à dos d'hommes, en chaloupes ou en canots d'écorce.

On doit compter sur la France pour tout: pour les provisions de bouche, pour les meubles, pour les vêtements, comme pour les instruments de travail. Les trafiquants de fourrures contrôlent eux-mêmes le commerce: c'est à eux qu'il faut s'adresser pour ne pas mourir de faim, car le pays ne produit guère que le gibier, le poisson, les fruits sauvages, quelques légumes et des céréales en petite quantité.

Les bateaux de ravitaillement font-ils défaut que la famine accable la population, souvent décimée par le scorbut.

Perspectives nouvelles

En 1627, le cardinal Richelieu fonde la puissante *Compagnie des Cent-Associés* dont les membres s'engagent à faire passer en Nouvelle-France, dès 1628, deux à trois cents hommes de tous les métiers, à les loger, à les nourrir et à les entretenir pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient le temps de défricher les terrains nécessaires à leur subsistance. Une ère de progrès s'est-elle donc enfin levée sur Québec ?

Hélas ! au moment même où la réussite paraît assurée, trois corsaires anglais, Louis, David et Thomas Kertk, ravagent Port-Royal et Tadoussac, montent la garde à l'entrée du Golfe, et somment finalement Champlain de leur livrer Québec.

Champlain, qui ne possède guère plus de cinquante livres de poudre à canon et sept onces de pain par jour pour chacun de ses hommes, trouve cependant la force de faire bonne contenance et de braver son adversaire: "Nous ne serions pas dignes de paraître devant notre Roi si nous rendions le fort et l'Habitation dans l'état où nous sommes maintenant, dit-il; si votre chef a envie de nous voir de plus près, qu'il s'achemine et qu'il ne nous menace pas de si loin !"

Etonné d'une aussi fière réponse, David Kertk se contente d'intercepter les navires cherchant à ravitailler Québec.

Situation désespérée

"Pendant ce temps-là, dit l'historien Sagard, il y avait dans l'Habitation de Québec quatre-vingts bouches dont les dents croissaient comme l'herbe en bonne terre, faute d'avoir de quoi les employer."

Les assiégés reprirent tout de même courage en apprenant que cinq navires français, chargés de vivres et de munitions, s'apprêtaient à remonter le fleuve. Mais les Kertk veillaient. Quatre de ces navires, envoyés par la Compagnie des

Cent-Associés, furent capturés après un vif combat, et le cinquième courut en France porter la nouvelle du désastre.

L'hiver, on ne vécut que d'anguille, d'orignal, de pois et de plantes-racines. Et quand, le 19 juillet 1629, le corsaire fit son apparition devant Québec, Champlain dut capituler. Vingt ans de labeurs anéantis; et quels labeurs !



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

1. Lecture:

Notre histoire

O notre Histoire ! écrin de perles ignorées !
Je baise avec amour tes pages vénérées.

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang !
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre
— Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre —
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir.

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
Et pures devant vous, vertus contemporaines !...
Salut d'abord à toi, Cartier, hardi marin
Qui le premier foulas de ton pas souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve !
Illustres fondateurs des deux fières cités
Qui mirent dans nos flots leurs rivales beautés !...

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,

Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, dans leur sainte vaillance,
A côté de la croix, le drapeau de la France.

Sur leurs traces bientôt, de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds,
Austères travailleurs de la noble corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée...
Le mot d'ordre est le même, et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus
Avec des dévoûments qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles; que dis-je?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire:
Ces enfants du sillon vont fonder un empire!

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fónd des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires!
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir prodiguer la semence,
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès!

(Louis FRÉCHETTE).

II. Questions faciles:

1. Pourquoi les Européens cherchaient-ils avec tant d'ardeur la route de l'Ouest ?

2. D'où vient l'appellation d'Hudson donnée à cette baie dont le nom revient si souvent dans notre histoire ?

3. Comment Jacques Cartier mérita-t-il le titre de *découvreur du Canada ?*

4. Pouvez-vous résumer le deuxième voyage de Cartier ?

5. Que vous rappelle Charlesbourg-Royal ?

6. Pourquoi le sieur de Monts s'était-il fixé en Acadie ?

7. Pourquoi Champlain s'établit-il à son tour sur les bords du Saint-Laurent ?

8. Pourquoi la colonisation n'avançait-elle que lentement ?

9. A quoi s'engageait la Compagnie des Cent-Associés ?

10. Pourquoi Champlain dut-il retourner en France en 1629 ?

III. ***Lectures conseillées:***

Christophe Colomb, Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Marie de l'Incarnation, Jean de Brébeuf de la collection *Gloires Nationales.*

Notre Jacques Cartier, abbé Desrosiers.

L'énigme américaine, Mgr Tessier.

IV. ***Déclamez, lisez à haute voix, racontez de façon captivante:***

1. Au paradis des épices... A la recherche du grand passage !
2. Henry Hudson dans l'Enfer du froid.
3. Jacques Cartier à Gaspé.
4. Cartier sur le grand fleuve du Canada.
5. Hochelaga: la prière sur les malades.
6. Sainte-Croix d'Acadie, Port-Royal.
7. Champlain au pied du cap Diamant.
8. La colonisation à Québec: travail lent.

V. ***Dramatisez, inventez:***

1. Alors on disait que la terre était plate comme une table; oui, tous sauf quelques chercheurs, comme Colomb, qui affirmaient le contraire. Imaginez la conversation.

2. Hudson abandonné de ses compagnons, seul avec son fils et quelques matelots fidèles sur la mer immense. Imaginez leur fin tragique.

3. A Gaspé, Cartier parle aux Indiens par signes; que veut-il leur dire ? Pouvez-vous l'imiter devant un groupe de camarades affublés de costumes indiens ?

4. Le long du grand fleuve, Cartier ne peut manquer d'admirer la végétation et la richesse du pays; que dit-il à ceux qui l'entourent ?

5. Champlain traversera la mer vingt fois en vingt-cinq ans pour plaider en France la cause de sa chère colonie. Que dit-il au Roi ?

6. Imaginez la scène de la sommation des Kertk à Champlain, en 1628 d'abord, puis en 1629.

VI. ***Le savez-vous?*** **Qui a prononcé ou aurait pu prononcer les paroles suivantes?**

(*Réponses: Champlain, de Monts, les matelots d'Hudson, Sagard, Colomb, Cartier, Pontgravé, la compagnie des Cent-Associés*).

1. "Puisque la terre est ronde, je dois pouvoir atteindre la Chine et les Indes par la route de l'Ouest."
2. "Ce capitaine de malheur nous conduit à la mort !"
3. "Cette terre est sans doute celle que Dieu donna à Caïn."
4. "J'ai préféré le climat de l'Acadie, moins rigoureux que celui du Saint-Laurent, et c'est en Acadie que nous nous sommes établis."
5. "La conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un empire."
6. "Nous nous engageons à faire passer en Nouvelle-France, dès 1628, deux à trois cents hommes de tous les métiers, à les loger."
7. "Nous ne serions pas dignes de paraître devant notre Roi si nous rendions le fort et l'Habitation dans l'état où nous sommes."
8. "Il y avait dans l'Habitation de Québec quatre-vingts bouches dont les dents croissaient comme l'herbe en bonne terre, faute d'avoir de quoi les employer."
9. "Je fis une croix de cèdre blanc, que je plantai au bord du lac avec les ai mes de la France."
10. "Tandis que je retournerai en France avec cette cargaison de pelleteries, vous resterez ici avec trente hommes."

VII. ***Le coin des poètes et des chercheurs:***

Deux poètes ont composé les extraits suivants relatifs à Jacques Cartier. Pouvez-vous redire les mêmes idées en prose ?

Gloire à Cartier !

Marin, grande est ton œuvre et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit,
Aux descendants des preux, rappelle ta mémoire;
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

. . . . Le temps, de sa puissante griffe,
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos cœurs, tu peux, des ans, braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

Cartier est là debout, glorieux, souriant,
Tandis que ses Bretons, penchés sur les bordages,
Groupés sur les tillages, suspendus aux cordages,
Par un long cri de joie, immense, spontané,
Eveillent les échos du vieux Stadaconé !

Ce jour est loin déjà; mais gloire à toi, Cartier !
Gloire à vous, ses vaillants compagnons, groupe altier
De fiers Bretons taillés dans le bronze et le chêne !
Vous fûtes les premiers de cette longue chaîne
D'immortels découvreurs, de héros canadiens,
Qui, de l'honneur français intrépides gardiens,
Sur ce vaste hémisphère où l'avenir se fonde,
Ont reculé si loin les frontières du monde !

VIII. ***Discours de circonstance:***

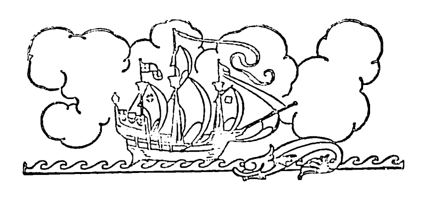
Pour célébrer l'un ou l'autre des anniversaires ci-dessous, vous vous adressez au micro à toute l'école; que dites-vous ?

1. Gloire à Christophe Colomb, le découvreur de l'Amérique !

2. Gloire à Jacques Cartier, le découvreur du Canada !

3. Gloire aux fondateurs de l'Acadie !

4. Gloire à Samuel de Champlain, le fondateur de Québec, l'explorateur apôtre !



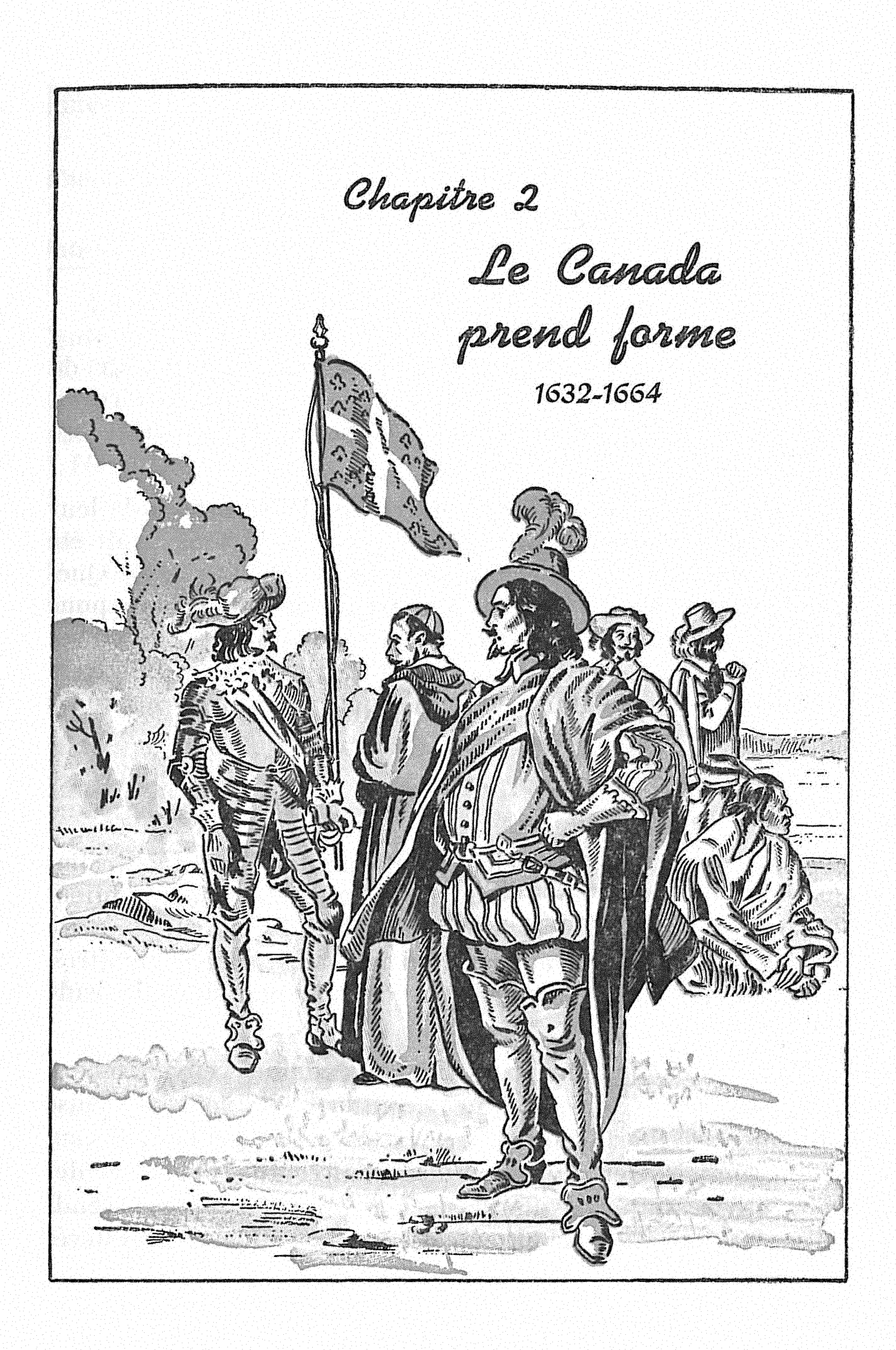
Vous savez maintenant que . . .

1. Tandis que les Portugais cherchaient la route de l'Ouest par le sud de l'Afrique, Christophe Colomb découvrait l'Amérique pour le compte des Espagnols.
2. Guidés par Henry Hudson, les Anglais pointèrent vers le Nord. Quant au Français Jacques Cartier, il contourna Terre-Neuve, planta une croix à Gaspé et remonta le Saint-Laurent jusqu'à Stadaconé (Québec) puis Hochelaga (Montréal).
3. D'autres Français tentèrent de fonder des établissements en Nouvelle-France: le sieur de Roberval, le marquis de la Roche, Pierre Chauvin, mais sans beaucoup de succès.
4. En 1604, de Monts et Champlain se fixèrent à Port-Royal d'Acadie dans l'un des endroits les plus riches et les plus fertiles de l'Amérique.
5. L'année 1608 marque la fondation de Québec par Champlain, l'explorateur apôtre qui se plaisait à répéter: "La conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un empire."
6. La prise de Québec par les Kertk (1629) interrompit quelque temps l'œuvre si bien commencée par Champlain et les missionnaires jésuites, qui évangélisaient déjà, non seulement la région de Québec, mais même le pays des Hurons.

Chapitre 2

Le Canada prend forme

1632-1664



1. Retour de Champlain

Un vœu à Notre-Dame

A son départ de l'Amérique en 1629, le fondateur de Québec avait promis à la Vierge d'élever un sanctuaire en son honneur si le pays redevenait français. L'humble prière du pieux capitaine fut exaucée.

Quand les Kertk descendirent en Angleterre, fiers de leur capture, ils apprirent, à leur vif regret, que la paix avait été conclue entre la France et l'Angleterre avant la prise de Québec. Il fallut tout de même des négociations laborieuses pour se faire remettre le poste, et Champlain dut multiplier les démarches pendant trois ans, tant à Paris qu'à Londres: "Depuis que les Anglais ont pris Québec, disait-il, les jours me semblent des mois".

Victoire !

Dieu soit béni! La patience du fondateur finit par triompher: après trois ans d'efforts têtus, Champlain obtient l'objet de ses désirs. Par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), la Nouvelle-France retourne à ses anciens maîtres, et les navires français mouillent de nouveau dans la rade de Québec.

Vibrez, canons du fort. Et vous, dame veuve Hébert, vous, son gendre, Guillaume Couillard, et vous, l'épouse Guillemette Hébert, qui êtes restés à Québec pendant l'occupation anglaise, et qui avez tant souffert de l'absence des Français, tressaillez d'allégresse, car voici que les révérends Pères Jésuites s'apprêtent à célébrer les augustes mystères

auxquels vous n'avez pu participer depuis trois longues années!

Et toi, vieux drapeau de France, regagne fièrement ta place sur les hauteurs de Québec!

Notre-Dame de la Recouvrance (1633)

Le cardinal de Richelieu a réorganisé la Compagnie des Cent-Associés, et Champlain débarque en 1633 avec le titre officiel de gouverneur de la Nouvelle-France. Il est suivi de deux cents personnes, hommes et femmes, tous gens honorables, au caractère noble, à la foi robuste, aux métiers rudes et féconds.

Pour accomplir son vœu à la Vierge, Champlain fait ériger une petite église sous le vocable de *Notre-Dame de la Recouvrance,* où il place une statue de la Vierge retirée comme par miracle parmi les débris d'un navire naufragé quelques années auparavant.

La chapelle servira longtemps d'église paroissiale, et les offices religieux y seront célébrés chaque dimanche avec grande solennité: messe avec prône et sermon, offrande du pain bénit, catéchisme, vêpres, comme dans toute paroisse bien organisée de la vieille France.

Tout est à recommencer, ou à peu près, mais le fondateur de Québec se remet avec d'autant plus de cœur au défrichement que les colons viennent maintenant nombreux.

Robert Giffard

Giffard avait déjà visité Québec en 1627. Il y exerça même la profession de médecin-chirurgien et construisit une maisonnette près de la rivière Beauport. Après la prise de Québec par les Kertk, il retourna en France, mais il décrivit si bien aux gens de son pays les charmes du Canada, son grand fleuve, ses forêts immenses et la fertilité de son sol, qu'au retour des Français sur les bords du Saint-Laurent,

Giffard était accompagné, non seulement de sa femme et de ses enfants, mais aussi des familles Gaspard Boucher, Marin Boucher, Jean Guyon, Zacharie Cloutier, Thomas Giroux: en tout, *quarante-cinq* personnes.

Ceux-là étaient surtout des défricheurs, des *faiseurs de terre,* et on les appela tout de suite *habitants,* parce qu'ils venaient pour rester sur la terre, pour s'y cramponner et la faire produire.

Les six nouvelles familles valaient plus que des centaines de commerçants, de chasseurs ou de pêcheurs. Elles apportèrent aussi leurs coutumes, leurs traditions, leur amour du travail et de la persévérance. Et comme elles avaient dit adieu pour toujours à la France, rien ne les empêcha de se donner entièrement à leur patrie d'adoption.

Arrivés à Québec au mois de juin 1634, les compagnons de Giffard se mettent vigoureusement à l'œuvre. Sur les bords de la rivière Beauport, ils construisent un manoir pour le seigneur et quelques maisons pour les censitaires. Ils défrichent aussi la terre pour y jeter les premières semences.

Telle fut l'origine de la seigneurie de Beauport, sur la côte de Beaupré, dont Robert Giffard devint le premier seigneur. Les descendants de ces vieilles familles se chiffrent aujourd'hui par milliers.

Au pays des Hurons

Si Champlain se préoccupe de la colonisation du pays, il n'oublie pas les Indiens, vers qui il continue d'envoyer des jeunes gens actifs et intelligents qui peuvent apprendre leurs langues et devenir *interprètes.*

L'un de ces débrouillards, Jean Nicolet, a déjà passé neuf ans chez les Nipissings, quand les Kertk s'emparent de la Nouvelle-France en 1629. Plutôt que de monter à bord des navires anglais, Nicolet se rend au pays des Hurons, où il exhorte nos amis à rester fidèles à la France.

Nicolet redescend à Québec, en 1634, et c'est alors que Champlain lui confie la mission de rendre visite aux Gens de la Mer: guerriers redoutables qu'il fallait apaiser par de bonnes paroles et des présents.

Chez les Gens de la Mer

Nicolet ne prend avec lui que des Indiens, les Français étant alors trop peu nombreux dans la colonie. Il s'agit d'un voyage dangereux, mais Nicolet est brave. Il revoit avec plaisir ses amis de l'île aux Allumettes et du lac Nipissing, puis il s'engage dans la rivière des Français, la baie Georgienne et le lac Huron. Chaque fois qu'il rencontre une tribu, il s'arrête, distribue des cadeaux, parle de la France et de son Roi, des Robes-Noires et du ciel où nous irons tous un jour.

C'est ainsi qu'il finit par découvrir cette immense nappe d'eau que pas un seul Blanc n'a encore contemplée: le lac *Michigan.* C'est là qu'habitent les Gens de la Mer; pour frapper leur imagination, Nicolet s'empresse de revêtir le riche costume des mandarins chinois, parsemé de fleurs et d'oiseaux. Il s'avance sous les yeux ravis des Gens de la Mer, qui se disent les uns aux autres: "Mais c'est un dieu descendu du ciel: il porte le tonnerre dans ses mains!" C'est que Nicolet tient un pistolet dans chaque main et décharge ses armes dans les airs pour montrer la puissance des hommes blancs. Les Gens de la Mer voulurent donner un banquet en l'honneur du manitou descendu du ciel. Ils envoient des messagers dans toutes les directions; quand arriva le jour de la fête, ils étaient là quatre mille convives assis autour de l'ambassadeur des Visages-Pâles.

Ce fut un banquet en règle, où les convives dévorèrent de l'ours, de l'orignal et pas moins de cent vingt castors. Il y eut de nombreux discours, et Nicolet parla longtemps de la grandeur de la France et de son Roi.

Or Nicolet se trouvait encore à sept mille milles de la Chine. Rien de surprenant qu'il n'ait pas rencontré de Chinois



et qu'il n'ait pu rapporter ni soie, ni or, ni épices de l'Orient. Mais il avait atteint le centre de l'Amérique, pris possession du lac Michigan au nom de la France, et gagné à son souverain l'amitié précieuse de plusieurs nations nouvelles.

Il avait enfin préparé la voie à d'autres explorateurs, qui voudront aller plus loin, jusqu'aux Rocheuses, jusqu'à l'océan Pacifique.

Fondation de Trois-Rivières

Tandis que, sur l'ordre de Champlain, Jean Nicolet s'apprêtait à rendre visite aux Gens de la Mer, un autre gentilhomme de France reçut la mission d'aller fonder un poste à *Trois-Rivières,* quatre-vingt-dix milles en amont de Québec.

Les barques s'éloignèrent de la capitale le 1er juillet 1634. Il y avait aux côtés du sieur de *Laviolette*, le chef de l'expédition, quelques soldats et artisans, deux futurs martyrs, les Pères de Brébeuf et Daniel en route vers le pays des Hurons, et enfin Jean Nicolet, qui s'acheminait vers les Grands Lacs.

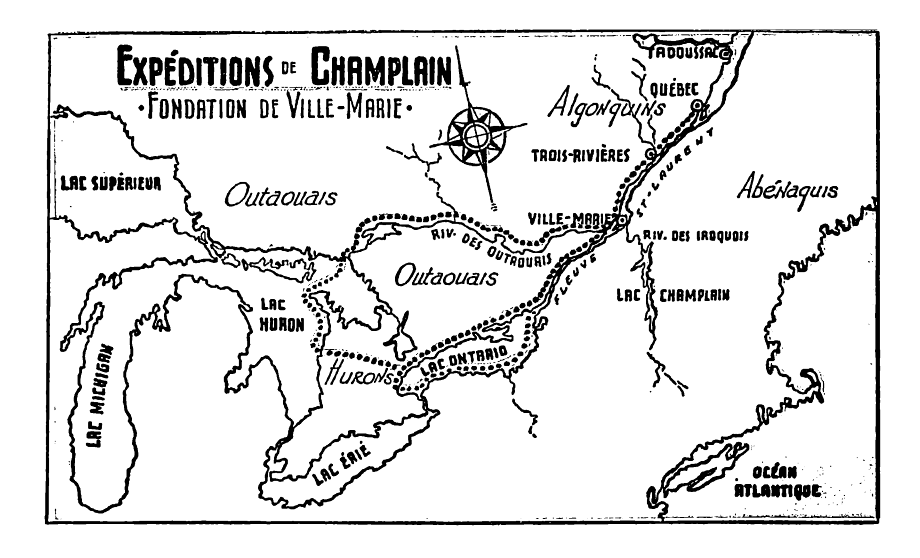
Trois jours plus tard, les embarcations s'arrêtent à l'endroit nommé *Trois-Rivières*, à cause du Saint-Maurice qui se jette dans le Saint-Laurent par trois bouches: *les trois rivières*. Au sommet d'une colline, *Le Platon*, les pionniers commencent à ériger une modeste habitation que Champlain vint voir dans les derniers jour de juillet, et qu'il trouva "placée dans l'un des plus beaux endroits du pays, où la température de l'air est modérée, le territoire plus fertile, la pêche et la chasse plus abondantes qu'à Québec".

Sentinelle de la colonie

Le modeste fort des Trois-Rivières remplit vite les fonctions de sentinelle et d'avant-poste de la colonie, à cause de sa situation exceptionnelle au confluent du grand fleuve et d'une rivière puissante, le Saint-Maurice, qui permettra bientôt d'accéder à une région riche en fourrures: la baie d'Hudson. Il était facile à Trois-Rivières, de surveiller à la fois le Saint-Laurent, le Saint-Maurice, et plus haut, le Richelieu ou *rivière des Iroquois*, comme on l'appelait alors.

Or en 1634, les Iroquois rôdaient continuellement sur le lac Saint-Pierre, en sorte qu'il devint presque impossible de remonter le fleuve sans tomber dans leurs pièges. C'est pourquoi Champlain résolut d'y installer un fort, malgré la pénurie de bras dont souffrait encore la Nouvelle-France. Il le fit aussi pour répondre aux instances de Capitanal, le chef algonquin qui lui avait rendu visite dès 1633.

"Tu dis que les Français sont venus habiter Québec pour nous défendre et que tu viendras en notre pays pour nous protéger, affirmait Capitanal; tu seras toujours le bienvenu!



"Tu dis que nous voulons aller aux Anglais. Je te promets que ni moi, ni ceux qui ont de l'esprit, n'irons aux Anglais. Leur capitaine a voulu faire alliance avec moi et me tenir pour son frère. Je me suis retiré en disant qu'il était trop grand capitaine. Je me souviens d'une parole que tu nous avais dite: Je *reviendrai*! Je t'attendais toujours. Tu as été fidèle; tu le seras encore en venant nous voir dans notre pays."

2. Histoire de l'Acadie

Tandis que messieurs de Monts et Champlain se tournaient vers le Canada, le sieur de Poutrincourt reprenait pour son propre compte l'œuvre de Port-Royal. A son retour en Acadie, il trouva l'établissement très bien conservé malgré un abandon de trois ans. C'était une nouvelle délicatesse du vieux chef souriquois *Membertou* qui s'était toujours montré l'ami des Français, et qui, cette même année 1610, se fit instruire des vérités chrétiennes et baptiser avec vingt membres de sa famille.

L'année 1611 valut à la petite colonie de nouveaux renforts, parmi lesquels madame de Poutrincourt et des missionnaires Jésuites, envoyés par une bienfaitrice, madame de Guercheville, qui se préoccupait surtout de l'établissement des missionnaires.

La colonie de Port-Royal prospérait donc, mais pas aussi vite qu'on l'aurait voulu ou souhaité, parce que ses chefs s'intéressaient plus à la traite des fourrures qu'à la culture du sol. Par suite de cette négligence, les vivres firent souvent défaut: à l'hiver de 1612, il fallut se contenter de glands et de racines sauvages.

De 1613 à 1632

Puis un jour de l'année 1613, le pirate anglais Argall, qui prétendait avoir des droits sur l'Acadie, vint promener le fer et le feu à travers la paisible colonie de Port-Royal. C'était la ruine des établissements français d'Acadie.

De 1613 à 1632, il ne resta en Acadie que quelques Français comme Biencourt et son ami, Charles Latour, qui s'adonnèrent au commerce des fourrures, tout en surveillant l'arrivée des navires français à l'embouchure du fleuve Saint-Jean.

En 1629, des colons écossais s'installèrent dans la vallée de Port-Royal, que les Anglais considéraient comme leur domaine depuis quatre ans déjà, alors que le roi d'Angleterre concéda l'Acadie à un noble écossais du nom de *William Alexander*. Il y avait parmi ces Ecossais des Pitre (Peter), des Colleson, des Melanson, qui se mêlèrent à la longue aux Français et devinrent eux-mêmes Acadiens (1).

Après le traité de Saint-Germain-en-Laye

Le traité de 1632 remettait à la France, non seulement sa colonie de Québec, prise par les Kertk en 1629, mais aussi

(1) Mgr *Melanson,* 1er archevêque de Moncton, descendait de ces anciens pionniers écossais de l'Acadie.

l'Acadie qu'avait usurpée William Alexander. Et c'est alors que commença pour de bon la colonisation de l'Acadie.

Un cousin du cardinal de Richelieu, le commandeur Isaac de Razilly, vint avec trois cents hommes d'élite prendre officiellement possession du territoire au nom de la Compagnie des Cent-Associés. Le cardinal avait exigé que les futurs colons fussent français, catholiques, et de mœurs irréprochables.

Razilly tenta de se fixer sur la côte de l'Atlantique, un peu à l'ouest d'Halifax, mais la mort l'empêcha de terminer son œuvre. Charles d'Aulnay, son successeur, jugea que la fertile vallée de Port-Royal l'emportait de beaucoup sur la côte rocheuse de la mer, et c'est à Port-Royal qu'il transféra définitivement la colonie pour laquelle il se dévoua d'ailleurs beaucoup.

D'Aulnay réussit à faire venir de France de nombreux colons qui, unis aux anciens et même aux Ecossais, donnèrent naissance au peuple acadien, surtout intéressé à la culture du sol et à l'élevage des bestiaux; peuple aux noms toujours bien vivants après trois siècles d'existence: Bourgeois, Cyr, Landry, Melanson, Béliveau, Blanchard, Braut, Hébert, Dupuis, Robichaud, Leblanc, Poirier, Richard, Cormier, Arsenault.

Dissensions regrettables

Les beaux efforts de Charles d'Aulnay comme colonisateur furent malheureusement entravés par ses luttes, aussi regrettables qu'épuisantes, avec Charles Latour, ancien compagnon de Poutrincourt, à Port-Royal, et possesseur de vastes domaines sur le fleuve Saint-Jean.

Après cinq ans de luttes fratricides, Charles d'Aulnay prit finalement d'assaut le fort de Saint-Jean un jour que madame Latour s'y trouvait seule, en l'absence de son mari parti à Boston.



Dépossédé de ses biens, Latour dut se réfugier à Québec auprès du gouverneur Montmagny. Pour comble d'infortune, la mort prématurée de Charles d'Aulnay vint en 1650 interrompre l'œuvre de colonisation si bien amorcée en Acadie.

Colonie anglaise

En 1654, une flotte anglaise allait quitter Boston avec l'intention de s'attaquer à la colonie hollandaise de New-Amsterdam (New-York), quand on vint lui apprendre la signature de la paix entre la Hollande et l'Angleterre.

Au lieu de cingler vers le sud, les vaisseaux de Boston voguèrent vers l'Acadie, où ils s'emparèrent facilement des postes français de Port-Royal et de Saint-Jean. Seules les côtes et les îles du golfe Saint-Laurent demeurèrent entre les mains d'un ancien compagnon de Razilly, le seigneur Nicolas Denys, véritable *brasseur d'affaires,* qui s'occupa tour à tour ou simultanément de pêche à la morue, de commerce du bois, de traite des fourrures ou de culture du sol.

Colonie française

Colonie anglaise de 1654 à 1667, l'Acadie revint à ses anciens maîtres par le traité de Bréda (1667) et dépendit dès lors du gouverneur et de l'intendant de Québec. Jean Talon voulut créer une route directe entre Québec et l'Acadie en utilisant les vallées de la Chaudière et de la Pénobscot, mais il n'eut guère le temps non plus que les finances nécessaires à la réalisation d'un tel projet.

L'Acadie continua de se développer lentement, comme groupe français distinct de celui de Québec. Mais tandis que la gaieté gauloise pouvait s'épanouir à l'aise sur les bords du Saint-Laurent, le voisinage de la mer et la proximité d'adversaires aussi redoutables et aussi puissants que les Bostonnais, donnaient aux Acadiens ce cachet de gravité qui les a toujours distingués de leurs parents, amis et compatriotes québécois.

Famille bien unie

Ajoutez certains travaux d'intérêt commun, tels que les digues destinées à arrêter les marées, et vous comprendrez pourquoi la colonie acadienne forma bientôt une grande famille, unie par la foi catholique, la langue française et la communauté des intérêts matériels.

Toujours exposée aux attaques des Bostonnais, l'Acadie souffrit beaucoup du demi-abandon de la France, qui s'intéressait plutôt à ses colonies de Québec et des Antilles, et qui négligeait malheureusement un pays pourtant riche en pêcheries, en mines, en forêts et en sol cultivable.

C'est ainsi qu'en 1667, l'Acadie ne compte encore que cinq cents personnes groupées autour de Port-Royal et, vingt ans plus tard, mille seulement, alors que le Canada comprend déjà une population de dix mille âmes.

Bien des causes expliquent cette sorte d'oubli, nous les verrons dans les chapitres suivants.

3. *Fondation de Ville-Marie* (1642)

Tandis que l'Acadie se développait lentement et au travers de bien des difficultés, de généreuses personnes de France s'engageaient à fonder une nouvelle colonie à deux cents milles de Québec, en une île nommée Montréal. Leurs noms? Olier, La Dauversière, Fancamp, de Bullion.

Messieurs de la Dauversière et Olier n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre, mais ils poursuivaient tous deux le même but: travailler au salut de la Nouvelle-France. Or un jour ils se rencontrèrent comme par hasard à Paris



et s'entretinrent de *Montréal* pendant trois heures, comme s'ils s'étaient déjà connus.

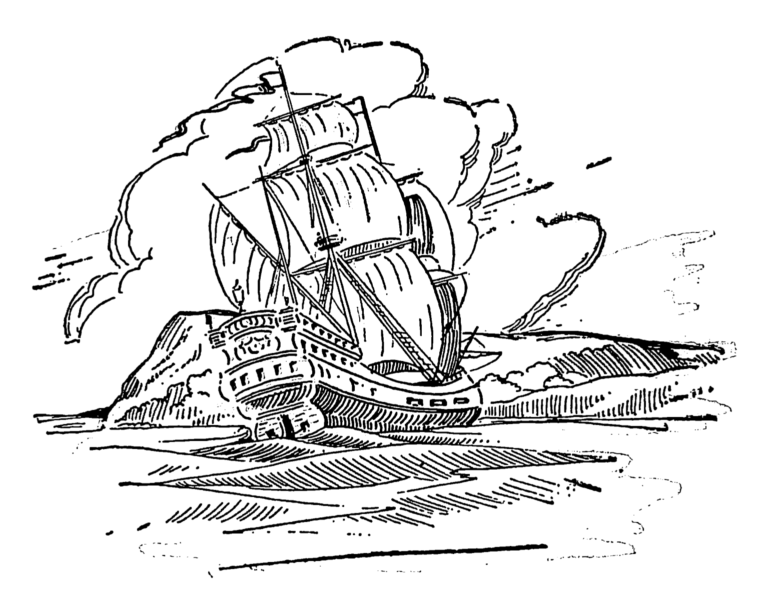
Monsieur Olier ne se contenta pas d'encourager son nouvel ami, mais il lui remit cent louis d'or pour commencer là-bas "l'ouvrage de Dieu". Avant de posséder un pouce de terre sur les bords du Saint-Laurent, il prépara l'expédition des objets de première nécessité: vingt tonnes de vivres et d'outils dus à la générosité d'un troisième associé, le baron de Fancamp, riche gentilhomme qui s'était retiré chez monsieur de la Dauversière pour apprendre de lui à servir Dieu plus saintement.

Mentionnons enfin madame de Bullion, la grande "bienfaitrice inconnue", dont le nom reviendra si souvent dans la vie de Jeanne Mance. Avec d'autres, inspirés par les mêmes nobles ambitions, ces quatre personnes formèrent la *Société de Montréal.*

Ville de Marie

La société de Montréal promit de transporter quarante à cinquante colons pour fortifier l'île et la défricher. Elle songeait à établir, pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des Indiens, une nouvelle Eglise qui s'efforcerait d'imiter la vie pure et la charité des premiers chrétiens. Elle s'engageait enfin à fonder un séminaire d'ecclésiastiques, une communauté de religieuses et un hôpital pour le soin des malades.

Profitant des heureuses dispositions de la société, monsieur Olier suggéra d'offrir le nouvel établissement à la sainte Vierge pour qu'elle le défendît comme sa propriété. Le 2 février 1642, les trente-cinq associés s'agenouillèrent dans l'église Notre-Dame de Paris, consacrèrent Montréal à la Reine du ciel, adoptèrent comme sceau de la Compagnie l'auguste figure de Notre-Dame et déclarèrent enfin que la nouvelle fondation s'appellerait *Ville-Marie.*



"Croisés de Montréal"

La même Providence qui avait permis la rencontre de la Dauversière et de monsieur Olier envoya aussi pour l'œuvre de Montréal des personnes éminentes comme Maisonneuve, le fondateur, Jeanne Mance, madame de la Peltrie, le Père Vimont.

Une journée du mois d'août 1641, après de longues et pénibles semaines de navigation, la flottille des *croisés de Montréal* jeta l'ancre devant Québec. La saison étant déjà passablement avancée, il fallut hiverner dans la cité de Champlain. Montmagny, le nouveau gouverneur, profita de la circonstance pour conseiller aux arrivants de s'établir à l'île d'Orléans toute proche, plutôt qu'à celle de Montréal, si loin.

"Monsieur, répondit Maisonneuve, ce que vous me dites serait bon si j'étais envoyé pour délibérer; mais je suis venu pour exécuter. Tous les arbres de Montréal seraient-ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie, et j'irai."

C'était clair; on n'insista plus.

Mai 1642

Aux premiers jours chauds du printemps 1642, Montmagny lui-même tint à guider les nouveaux colons jusqu'à Montréal, "pour honorer de sa présence la fondation de Ville-Marie."

On devine l'enthousiasme des *croisés* à la vue de cette île que M. de la Dauversière avait si souvent contemplée en songe. "Ce ne sont, tout alentour, disent les vieilles chroniques, que forêts majestueuses, rives émaillées de fleurs sauvages, gazouillis d'oiseaux innombrables."

De leurs mains pieuses, mademoiselle Mance et madame de la Peltrie, ces deux femmes qui n'ont pas craint de partager le sort des pionniers, cueillent les fleurs les plus voyantes de l'île pour la décoration d'un autel en plein air.

Avant de célébrer le saint Sacrifice de la messe, le Père Vimont, jésuite, entonne le *Veni Creator,* et tout le groupe implore avec foi l'assistance du Saint-Esprit sur l'œuvre de Montréal.

Messe en plein air

"Ce que vous voyez ici, messieurs, dit le prêtre à l'évangile, n'est qu'un grain de sénevé; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, que le ciel a sans doute de grands desseins puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre.

Oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toutes parts!"

Le Saint Sacrement demeura exposé toute la journée. Ainsi le Christ prenait tout de suite possession de cette terre dont il devait être tant aimé.

L'épreuve

Les Français venaient à peine de terminer leurs travaux d'installation à Ville-Marie lorsque, le 24 décembre au soir, l'alarme retentit dans leur humble bourgade. Gonflée par les glaces et chargée de débris, la rivière Saint-Pierre venait de franchir ses rives et déferlait sur les prairies.

"Si le fort est emporté, disaient les colons, que deviendrons-nous sans poudre, sans pain, sans foyer?"

C'est à Maisonneuve de commander aux flots: n'est-il pas le père de la colonie? Plein d'une sainte audace, il imagine de dresser en guise de rempart une grande croix sur les bords de la rivière en furie. "Que Dieu nous délivre, dit-il, et je promets d'aller planter une croix semblable au sommet du mont!"

Il avait bien raison, le courageux fondateur, de ne pas désespérer. Lorsque la rivière eut atteint le seuil du fort, elle s'arrêta, pacifiée, et regagna son lit, permettant aux colons de célébrer dans l'allégresse leur premier Noël en terre canadienne.

En exécution d'une promesse

Avant d'exécuter sa promesse, Maisonneuve voulut être fait *soldat de la croix,* selon les cérémonies de l'Eglise. C'est pourquoi le prêtre récita sur lui l'antique prière qu'on prononçait autrefois sur la tête des Croisés:

"Seigneur, nous prions votre clémence infinie de délivrer de tous les périls votre serviteur Paul qui désire porter sa croix à votre suite et combattre vos adversaires pour le salut de votre peuple choisi."

Le jour des Rois 1643, une procession s'organisa au chant d'*O Croix, notre unique espérance, salut!*

Maisonneuve ouvrait la marche, une lourde croix sur les épaules. Venaient ensuite les colons armés de mousquets ou



chargés des pièces et outils nécessaires à l'érection d'un calvaire.

Le Père du Perron, jésuite, célébra la messe et tous communièrent. "La croix dominait l'île entière comme un trophée qui annonçait les futures victoires du Christ" (1).

Sérieux dangers

Les premiers temps de leur arrivée à Ville-Marie, les compagnons de Maisonneuve eurent à lutter contre les impi-

(1) Grâce à la Société Saint-Jean-Baptiste, une croix lumineuse domine aujourd'hui le Mont-Royal. "C'est une gloire pour la métropole de porter au-dessus des édifices géants le signe de la royauté du Christ !"

toyables Iroquois. Un jour, par exemple, quarante Indiens scalpèrent cinq Français à deux cents pas du fort; les pionniers ne tenaient plus en place et suppliaient le gouverneur de les mener au combat.

“Patience! leur disait Maisonneuve, nous ne sommes qu'une poignée, peu expérimentés aux bois; nous tomberions dans quelque embuscade où il y aurait vingt Iroquois contre un Français. Lorsque nous serons plus nombreux, nous risquerons une sortie: patience!”

En attendant, les colons se rendaient au travail en groupe, l'arme au poing et ne revenaient qu'au son de la cloche, accompagnés de chiens fidèles qui veillaient à la sécurité de leurs maîtres.

Malgré la sagesse de pareilles ordonnances, les pionniers de Ville-Marie brûlaient de passer à l'offensive et réclamèrent une sortie en règle: “Monsieur! les ennemis infestent la forêt toute proche. Ne les irons-nous donc jamais voir?

— Oui, vous les verrez, répond le gouverneur; soyez aussi braves que vous le promettez. Je vais moi-même à votre tête.”

Le combat

Deux cents mousquets dissimulés derrière les arbres lancent un feu bien nourri. Les Montréalais ripostent vigoureusement, mais comme ils n'ont pas l'avantage du nombre ni de la position, ils doivent se cacher à leur tour et se contenter de viser juste.

La poudre éclate et si longtemps qu'elle finit par s'épuiser. Les nôtres comptent déjà trois morts, deux prisonniers et plusieurs blessés. Plutôt que de voir sa petite troupe cernée, Maisonneuve ordonne de se replier lentement, face à l'ennemi; lui-même fermera la marche de manière à protéger la retraite.

Or à la vue des Peaux-Rouges qui bondissent de leurs cachettes comme un essaim de guêpes, une véritable panique



s'empare des Français: ils détalent à toutes jambes, oubliant leur chef et leurs blessés.

Resté seul en arrière, Maisonneuve recule pas à pas, pistolet braqué sur l'adversaire. Le grand chef, qui l'a reconnu, le rejoint et le saisit à la gorge. Déjà, les Indiens chantent victoire, mais le fondateur de Ville-Marie n'a pas encore dit son dernier mot. De la main gauche, il brandit son arme par-dessus l'épaule de l'agresseur, lui brise le crâne et le renverse par terre.

Stupéfaits, les Iroquois poussent des hurlements de rage. Mais de crainte que les Français ne viennent enlever la chevelure de leur chef, ils chargent le cadavre sur leurs épaules et s'enfoncent à travers bois.

Maisonneuve en profite pour retourner au fort, où les fuyards de tout à l'heure l'accueillent "avec autant de joie pour sa conservation que d'admiration pour son bel exemple de sang-froid".

4. Débuts pénibles

C'était certes un merveilleux site que celui de Ville-Marie. Maisonneuve et ses pionniers venaient de s'installer à l'intersection de trois vallées qui menaient très loin: celle du Saint-Laurent qui descendait vers Québec et menait à l'ouest jusqu'au lac Ontario; celle de la rivière des Outaouais, route du lac Huron et de la baie d'Hudson; celle de la rivière Richelieu qui, du côté du sud, offrait une route directe vers Nouvelle-Amsterdam (New-York) et l'Atlantique.

C'est précisément ce merveilleux site qui a fait la grandeur de Ville-Marie, devenue *Montréal,* la *métropole du Canada.*

Mais au temps de Maisonneuve, plus le site était avantageux, plus aussi il se trouvait exposé aux incursions des Iroquois. A Ville-Marie, comme à Québec, on manque encore de tout: presque aucun moyen de défense, peu ou point d'animaux domestiques, pas d'instruments de culture et des moyens de transport bien primitifs.

Moyens de transport

Débarqués sur les rives du Saint-Laurent, les ancêtres doivent envisager le difficile problème du transport. Comme les routes n'existent pas, ils utilisent le fleuve, les rivières et les lacs, souvent agités durant l'été, glacés et raboteux pendant l'hiver. N'ayant pour véhicule que la raquette ou le canot, tous empruntent le même moyen de locomotion: explorateurs, soldats, commerçants, colons, religieuses, femmes, jeunes filles et enfants.

Ainsi à la date du 11 mai 1646, le *Journal des Jésuites* mentionne que le Père le Caron partit de Trois-Rivières avec

des veaux qu'il menait au pays des Hurons. C'est dire que sur une distance de cinq cents milles, le religieux eut non seulement à lutter contre les vents, les rapides, les portages, le soleil, la pluie, la rosée, les maringouins, mais aussi veiller sur les veaux indociles, ligotés au fond du canot.

Voyages d'autrefois

"On choisissait de préférence la saison d'été, dit Mgr Tessier, mais il fallait souvent partir avant la fonte des glaces afin d'arriver à temps au terme fixé. Chacun chaussait alors la raquette et, à défaut de chiens, tirait lui-même le traîneau sur lequel étaient ficelés les vivres: quelques paquets de biscuits de mer, d'anguille séchée, de rude farine de maïs pilé.

"Il y avait aussi les couvertures, parfois l'autel portatif, les marchandises de traite et les ballots de fourrures. Le soir, on cabanait dans la neige, enveloppé dans une couverture, les muscles endoloris et secoués de frissons. L'aube venue, le martyre recommençait. Parfois les chants et la prière servaient à activer la marche.

"A la fonte des neiges, il fallait suspendre la course au milieu du jour, la neige fondue et l'eau qui couvraient les glaces rendant l'avance presque impossible. Pour compenser, on repartait aux petites heures du matin afin de profiter de la gelée nocturne. Même la nuit, les raquettes brisaient quelquefois les fausses glaces trop fragiles, et les marcheurs enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans l'eau glaciale.

"Souvent, écrit le Père Buteux, le chemin trop glissant et de fausses démarches nous faisaient tomber assez rudement, et alors non seulement les jambes, mais tout le corps enfonçait dans l'eau."

En canot d'écorce

"Venait le moment où la glace trop molle refusait de porter les marcheurs. Alors on campait au bord d'un lac aux alentours peuplés de bouleaux, et la construction des canots

commençait. En quelques jours, huit, dix, douze embarcations légères prenaient forme sous les mains habiles des Indiens ou des voyageurs blancs, qui avaient rapidement appris ou même perfectionné l'art de se débrouiller en forêt.

"Pour les expéditions importantes, on se munissait de canots plus considérables et construits avec plus de soin. Avec un équipage de huit avironneurs et un chargement de huit cents livres, ces embarcations allaient à une vitesse de quatre à six milles à l'heure, par temps et par eau calmes.



"Enfin, les Iroquois attaquaient de temps à autre les voyageurs. Il fallait ou fuir ou se défendre, et dans l'un comme dans l'autre cas, ces surprises compliquaient singulièrement le voyage [1]."

(1) Mgr A. Tessier : *Ceux qui firent notre pays.*

Les Iroquois à l'affût

Un jour, c'est le Père Jogues qui dirige une flottille de canots hurons vers les Grands Lacs. Il est accompagné d'Indiens et de deux Français qui se sont donnés aux missions, Guillaume Couture et René Goupil.

Les canots glissent silencieusement sur les flots du lac Saint-Pierre, mais quand ils atteignent les îles de Sorel, une vive fusillade éclate. Cachés dans les joncs de la rive et bien pourvus d'arquebuses, les Iroquois se lèvent en poussant leur formidable cri de guerre. Ils se ruent à l'assaut des malheureux voyageurs, en tuent plusieurs et font les autres prisonniers.

"Ils nous accablèrent de tant de coups, raconte le Père Jogues, que je tombai sous leur nombre et crus que j'allais mourir. Une cruelle compassion les fit s'arrêter afin de pouvoir m'amener vivant dans leur pays."

Après plusieurs mois de captivité, Guillaume Couture parvient à s'échapper, mais René Goupil tombe, martyr du signe de la croix. Le Père Jogues, croyant sa dernière heure venue, s'agenouille à son tour pour recevoir le coup de grâce, mais les féroces Peaux-Rouges lui signifient que ce sera pour une autre fois.

Deux fois martyr de Jésus-Christ

Délivré à son tour par de charitables Hollandais, le Père Jogues rentre en France où on l'accueille partout comme un martyr de Jésus-Christ. Effrayé de ces témoignages de vénération, le courageux athlète revient bien vite à Québec, où ses supérieurs songent à le renvoyer comme missionnaire résident... au pays même des Iroquois.

"J'irai et ne reviendrai pas", se dit le Père Jogues. Un soir, en effet, qu'il entre dans une cabane iroquoise pour répondre à l'invitation qui lui en est faite, il tombe sous la hache d'un criminel. Jean de la Lande, qui a pris au côté

du Père la place de René Goupil, meurt à son tour. On est à la fin d'octobre 1646.

Phalange de martyrs

Les années 1648 et 1649, sanglantes entre toutes, voient la brusque disparition des bourgades huronnes et le massacre de milliers de néophytes et de missionnaires illustres tels que:

Jean de Brébeuf, qui endure sans se plaindre pendant des heures, les haches et les alênes rougies au feu, l'eau bouillante sur ses plaies vives, et meurt à la fin d'un coup de couteau.

Gabriel Lalemant, qui se voit entouré d'écorces auxquelles les barbares mettent le feu, et se consume si lentement que le supplice ne dure pas moins de dix-sept heures.

Antoine Daniel, qui, assailli par une bande d'Iroquois au moment même où il achève la messe, baptise en hâte ses néophytes, marche au-devant des ennemis pour donner aux siens le temps de s'échapper, et succombe à la fin sous une grêle de flèches.

Charles Garnier, qui, surpris à faire le catéchisme, baptise les catéchumènes et les prépare à bien mourir; les bourreaux l'abattent à coups de hache.

Noël Chabanel, assommé par un Huron apostat.

Années sombres

L'année qui suivit la destruction des bourgades huronnes (1650), les Indiens des Grands-Lacs descendirent fréquemment l'Outaouais par bandes. Chaque fois, ils ne parlaient que de villages incendiés, de garnisons prisonnières et de massacres sans nom.

"Si nous n'opposons pas une plus forte résistance que ces trente mille Hurons, disaient les Montréalais contristés au récit des fuyards, nous devons nous résoudre à être nous-mêmes brûlés à petit feu."

"Ville-Marie n'est plus", disait-on dans Québec au printemps de 1653. Le gouverneur de Lauzon avait envoyé là-bas des messagers qui avaient eu peur de s'aventurer trop loin. Sans débarquer, ils avaient prêté l'oreille et constaté qu'on n'entendait aucun bruit dans la bourgade.

De leur côté, les Montréalais, qui avaient pris les visiteurs pour des ennemis, s'étaient préparés à l'attaque en grand silence. "Les Montréalais sont captifs! avaient rapporté les messagers; Ville-Marie n'existe plus!"

Il n'en était rien, heureusement, mais le danger ne cessait tout de même pas de croître.

Plan formidable

Au printemps de 1660, douze cents guerriers iroquois jurèrent d'anéantir les postes français de Ville-Marie, de Trois-Rivières et de Québec. Effrayés, les malheureux colons quittèrent leurs villages et vinrent se mettre à l'abri des forts.



Plusieurs se demandaient même si la dernière heure de la Nouvelle-France n'était pas venue. D'autres réclamaient du ciel un sauveur.

Le sauveur vint en la personne de Dollard des Ormeaux, jeune homme de vingt-sept ans qui, avec seize braves comme lui, résolut d'aller combattre l'ennemi aux rapides du Long-Sault. Ils périrent tous, les héros! jusqu'au dernier, mais comme l'a si bien dit le Père Jérôme Lalemant, "tout était perdu s'ils n'eussent péri, et leur malheur a sauvé le pays".

En effet, saisis de terreur à la vue de leurs trois cents guerriers qui gisaient pêle-mêle aux alentours du fort, les Iroquois se demandèrent s'il ne valait pas mieux renoncer à leur projet; et l'un d'eux prit gravement la parole:

"Si dix-sept Visages-Pâles, dit-il en substance, n'ayant pour toute défense qu'un misérable réduit, ont tué un si grand nombre des nôtres, comment serions-nous traités si nous allions les attaquer dans des maisons de pierre, disposées pour se défendre, et où des hommes de pareil courage se seraient réunis?"

5. Un évêque en Nouvelle-France

En 1659, l'année qui précéda le dévouement de Dollard au Long-Sault, les résidents de l'humble bourg de Québec se rendent au port. Le canon tonne, les cloches des chapelles et la fanfare du collège lancent leurs notes les plus harmonieuses. La foule éclate en acclamations, puis elle s'agenouille pour recevoir la bénédiction de son premier évêque, Mgr François de Montmorency-Laval.

Eglise pauvre

Elle est bien pauvre, la jeune Eglise qui tend les mains vers son premier évêque. Un demi-siècle de maladies con-

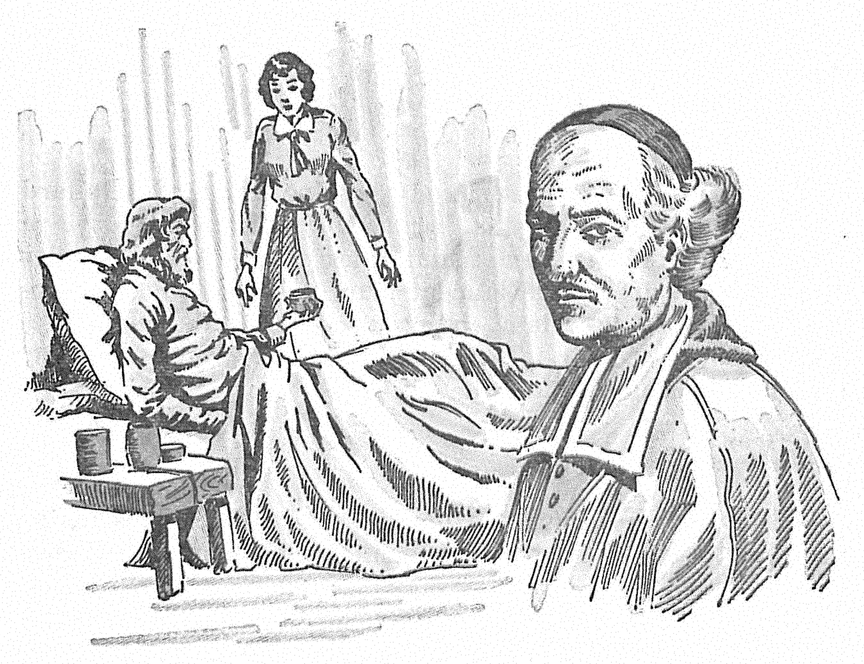
tagieuses, de guerres et d'incendies l'ont conduite au bord de la ruine. Il est temps qu'un homme énergique vienne soutenir en Nouvelle-France l'Eglise de Dieu et encourager par sa parole et par ses exemples le petit peuple qui grandit au bord du Saint-Laurent.

Or Monseigneur de Laval possède toutes les qualités requises pour cette mission: grand air de noblesse, bonté souriante, modestie remarquable, cœur d'apôtre et sagesse d'homme d'Etat.

Ainsi donc, par cette radieuse matinée de juin 1659, les Québécois conduisent processionnellement leur évêque à l'église paroissiale, qui va devenir cathédrale, puis au collège des Jésuites où les élèves interprètent un grand drame en l'honneur de celui qui vient au nom du Seigneur.

Tout de suite à la tâche

Les premiers jours de son arrivée à Québec, Monseigneur de Laval baptisa un jeune Huron et administra les derniers sacrements à un adulte de la même tribu. Les Indiens con-



templaient avec admiration leur évêque bien-aimé, prosterné près d'un moribond "qui sentait déjà le cadavre", et auquel il nettoyait de ses mains les membres où l'on devait faire les onctions sacrées.

A l'occasion d'une maladie contagieuse qui sévissait à Québec, Monseigneur passa tout son temps à l'hôpital pour servir les malades et faire leurs lits. On essaya de l'en empêcher, mais ce fut en vain, affirme Marie de l'Incarnattion: "Il n'y a pas d'éloquence qui puisse le détourner de tels actes d'humilité".

Dieu lui-même manifesta la vertu du prélat à l'occasion d'un incendie qui menaçait de détruire la basse-ville de Québec. On vit, en effet, le feu s'abaisser graduellement à mesure que l'évêque s'avançait avec le Saint Sacrement dans les mains.

Raquettes aux pieds

L'immense vicariat du premier évêque de la Nouvelle-France s'étendait de l'Atlantique aux Grands Lacs, mais ne comprenait pas plus de deux mille cinq cents chrétiens, onze églises, trente-six religieuses, neuf prêtres séculiers et onze jésuites.

L'été, Monseigneur visitait son diocèse en canot et ne craignait pas de ramer pour hâter le voyage. Raquettes aux pieds, l'hiver, chapelle et provisions sur le dos, il parcourait hardiment les plaines glacées de la Nouvelle-France.

"L'évêque, revêtu pontificalement, paraissait comme un ange du paradis, écrit le Père Lalemant; nos Indiens ne pouvaient détacher leurs yeux de sa personne, tellement elle respirait la majesté."

En revenant d'une visite pastorale, Monseigneur s'arrêta chez un vieux missionnaire qui, courbé sous le poids de l'âge et de la fatigue, avait demandé s'il fallait rester au poste. "Mon Père, répondit le prélat d'un ton presque inspiré, le bon Dieu, plus fort que tout, vous veut ici."

Un prêtre manquait de tout, et comme il exposait son dénuement à son supérieur ecclésiastique, il entendit son évêque lui dire: "Prenez cette vaisselle d'argent pour en faire un ciboire; ce qui servit à la nourriture du corps remplira désormais un office plus noble: porter aux âmes affamées le corps et le sang d'un Dieu."

Séminaire de Québec (1663)

Si, par suite des guerres iroquoises, les missions indiennes diminuent sous l'épiscopat de Mgr de Laval, par contre la vie paroissiale des Canadiens s'organise.

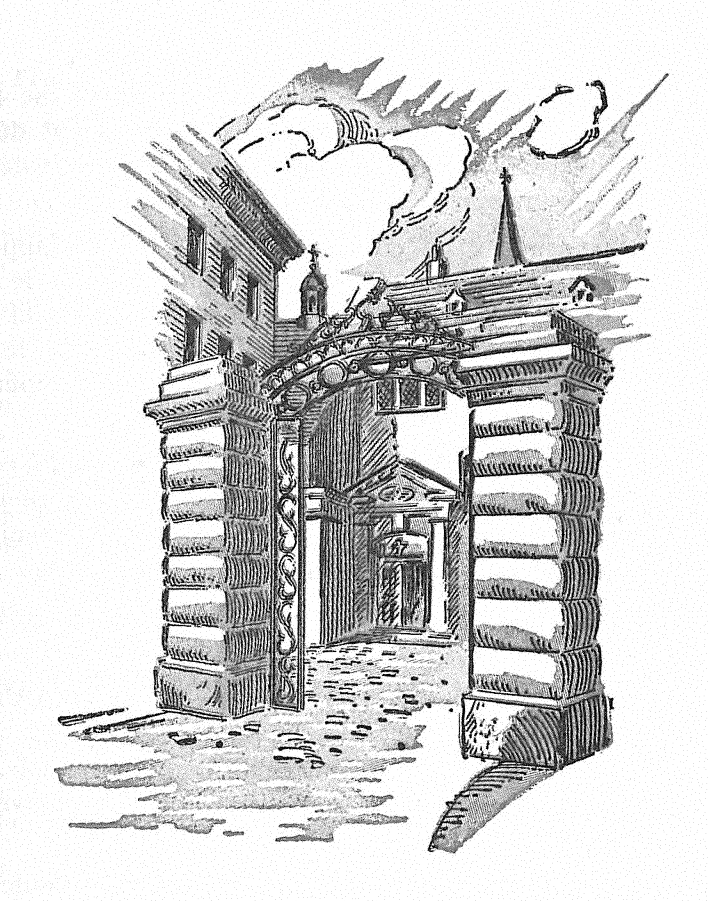
Monseigneur, qui voulait faire de ses prêtres une grande famille dont il fût le père, appela sa communauté *Séminaire de la sainte famille des missions étrangères*. Chaque prêtre devait considérer le Séminaire comme sa maison propre. C'est là qu'il se retirait pour sa retraite annuelle; c'est là qu'il puisait, en tous temps, conseils et encouragements. C'est là enfin qu'épuisé de fatigue, miné par la maladie, affaibli par l'âge, il était assuré de trouver un lieu de paix et de consolation pour se préparer à bien mourir.

Ouverture du petit Séminaire (1668)

Cinq ans après l'ouverture du grand Séminaire, Monseigneur établit une maison pour les jeunes gens sérieux qui paraissaient propres au service de Dieu: c'est le chef-d'œuvre de sa vie, celui qui suffirait à immortaliser son nom.

L'un des buts du petit Séminaire était aussi de franciser les Indiens. Seize garçons, dont huit Peaux-Rouges, s'entassèrent dans l'ancienne maison de Guillemette Hébert, veuve de Guillaume Couillard. On s'aperçut bientôt que les Indiens possédaient plus d'aptitudes pour la chasse et la pêche que pour l'étude du latin: il fallut les renvoyer au fond de leurs savanes et se contenter d'instruire les Blancs.

Le nombre des étudiants passa rapidement de huit à trente-deux: il fallait construire, et Monseigneur céda géné-



reusement à cette occasion les vingt-cinq mille francs que M. de Berthelot venait de lui donner en retour de l'île d'Orléans. Le généreux évêque ajouta huit bourses pour enfants pauvres et de bonnes mœurs, et légua tous ses biens au Séminaire.

L'évêque des grands

Comme il n'y avait pas eu d'évêque au pays jusqu'alors, il s'y était introduit des coutumes plus ou moins régulières. Ainsi le gouverneur jouissait d'une place éminente au chœur de l'église paroissiale. Monseigneur de Laval prétendit, avec raison, que l'évêque avait droit à la première place dans

son église et qu'on ne pouvait pas accorder le même rang au prie-Dieu du gouverneur. En conséquence, il fut décidé que le banc de l'évêque serait "en dedans des balustrades et celui du gouverneur en dehors et au milieu".

Dans les séances de collège ou aux dîners d'apparat, qui occuperait la première place? Qui saluerait-on le premier, l'évêque ou le gouverneur? Monseigneur de Laval voulait que ce fût le représentant de l'Eglise puisque le Roi l'avait ainsi décrété, mais le gouverneur se jugeait supérieur au prélat. D'où nouveau sujet de contestations.

A force de ténacité, Monseigneur de Laval parvint à régler ces différentes questions qui peuvent nous paraître bien futiles aujourd'hui, mais qui n'en contribuèrent pas moins à l'affermissement de l'autorité ecclésiastique chez nous.

L'eau-de-vie

Dès les premiers temps de la colonie, Champlain s'aperçut que les Indiens se passionnaient pour l'eau-de-vie. Aussi défendit-il sévèrement aux Français de leur en fournir. Ses successeurs renouvelèrent l'interdiction, mais à l'arrivée de Mgr de Laval, l'infâme trafic avait repris le dessus.

L'évêque monta en chaire et prononça l'excommunication contre ceux qui persistaient à vendre de l'alcool aux Indiens. Appuyées par l'autorité civile, les menaces produisirent d'abord d'admirables effets. Mais un jour qu'il était de mauvaise humeur, le gouverneur d'Avaugour se permit de revenir sur sa décision: les désordres reprirent de plus belle.

Monseigneur dut porter la cause auprès du roi de France; mais quand il revint au pays, il apprit avec plaisir que l'alcool avait de lui-même cessé de couler à cause des tremblements de terre qui avaient secoué la Nouvelle-France, et qui *n'avaient pas moins ébranlé les cœurs,* dit le Père Lalemant, *que nos plus gros rochers.*

Sous l'administration de Frontenac

Malgré la vigilance de l'évêque, la traite de l'eau-de-vie reprit le dessus sous l'administration de Frontenac. On parvint même à persuader la cour de France que le mal n'était pas aussi grave que le prétendait le prélat.

Soucieux de connaître la vérité, Louis XIV pria Frontenac de consulter à ce propos les vingt-quatre hommes jugés les plus sages de la colonie. Mais comme la plupart de ces notables commerçaient avec les nations de l'Ouest, ils se déclarèrent évidemment favorables à la traite.

L'évêque de Québec jugea nécessaire d'aller en France: il parut à la cour avec des arguments si clairs et si forts que Louis XIV et Colbert, comprenant l'étendue du mal dont on se plaignait, défendirent sévèrement de porter l'eau-de-vie dans les bois.

Dans l'affaire de l'eau-de-feu se trouvaient engagés la santé physique de la race et l'honneur même de notre sang. La lutte constante que Monseigneur soutint contre ce fléau dévastateur forme comme un de ses plus beaux titres à la reconnaissance du Canada.

Fondateur de l'Eglise canadienne

Le premier évêque de Québec assura encore la subsistance de ses prêtres par l'établissement de la dîme; il traversa plusieurs fois la mer dans l'intérêt de ses diocésains, multiplia les paroisses, au point qu'on en comptait déjà vingt-cinq en 1681, et implanta partout ces dévotions qui subsistent encore aujourd'hui et qui constituent notre force spirituelle: L'Immaculée-Conception de Marie, Saint Joseph, Saint François Xavier, la Sainte Famille, le Saint Scapulaire, la bonne sainte Anne...

"Nous affirmons, disait Mgr de Laval en 1680, que rien n'a contribué aussi efficacement aux progrès de cette Eglise naissante, que la dévotion de tout le pays envers sainte Anne, dévotion qui le distingue certainement des autres peuples."

Bref, Monseigneur fit tant et si bien pour l'établissement du diocèse qu'il mérita le titre de *Fondateur et Père de l'Eglise canadienne.*

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Lecture:

Lettres sublimes [1]

Le Père Jogues à sa mère, en arrivant à Québec (1636):

"Je ne sais pas ce que c'est que d'entrer en paradis, mais je sais bien qu'il est malaisé de trouver une joie plus surabondante que celle que j'ai ressentie en entrant en Nouvelle-France le jour de la Visitation. Il me sembla que c'était Noël pour moi et que j'allais renaître à une vie toute nouvelle, une vie de Dieu...

"Tous les ans, avec la grâce de Dieu, vous aurez de mes lettres. Ce me sera toujours une consolation d'apprendre de vos nouvelles, n'espérant plus vous revoir en cette vie. Que Dieu, par sa grâce, nous rassemble tous deux dans sa sainte demeure pendant l'éternité !

"Quel contentement pour une âme qui meurt avec la satisfaction d'avoir toujours fait ce qui était le plus agréable à Dieu ! Ce sont les raisons qui nous ont poussés à demander d'être envoyés dans ces contrées où, comme il y a plus à souffrir, on témoigne aussi plus sincèrement à Dieu l'amour qu'on a pour lui.

"Je vous écris ceci, séparé de vous par plus de mille lieues; et peut-être que, dès cette année, je serai envoyé chez les Hurons, à trois cents lieues d'ici... Pourvu que nous soyons toujours dans les bras de la Providence !"

Le missionnaire ajoute en post-scriptum:

"Je viens de recevoir l'ordre d'aller chez les Hurons."

Le Père Jogues, capturé par les Iroquois en 1642:

"Il faut que mon corps souffre le feu de la terre pour délivrer ces pauvres âmes des flammes de l'enfer; il faut qu'il meure d'une mort passagère pour leur procurer la vie éternelle. Mon cœur saignait lorsque je contemplais cette troupe de chrétiens, les principaux soutiens

---

(1) Lettres du Père Jogues à ses supérieurs, parents et amis de France et du Canada.

de l'Eglise naissante. Une ou deux fois, je ne pus retenir mes larmes; l'avenir me remplissait d'inquiétude.

"Les bourreaux nous accablèrent de tant de coups que je tombai sous leur nombre et crus que j'allais mourir. Dieu seul, pour l'amour de qui il est doux de souffrir, sait pendant combien de temps et avec quelle barbarie ils me frappèrent. Une cruelle compassion les fit s'arrêter afin de pouvoir m'amener vivant dans leur pays.

"Vous savez, ô mon Dieu, ce que je vous disais alors au fond de mon cœur. C'en était fait de ma vie s'ils m'avaient coupé le nez, car les Iroquois n'ont pas coutume de laisser longtemps sur la terre ceux qu'ils ont notablement mutilés. Je ramassai le pouce coupé, et vous le présentai, ô Dieu vivant et véritable, en mémoire des sacrifices que, depuis sept ans, j'avais offerts sur l'autel de votre Eglise, comme une expiation du manque d'amour et de respect que j'avais eu en touchant votre saint Corps.

"Je bénis le Seigneur de ce qu'il ait bien voulu me laisser le pouce droit afin que je puisse, par cette lettre, prier mes Frères d'offrir pour nous le saint Sacrifice dans l'Eglise de Dieu à laquelle nous sommes devenus chers par deux titres nouveaux, puisqu'elle prie souvent pour les captifs et les affligés."

Le Père Jogues, esclave des Iroquois (1642-1643):

"Souvent, lorsque je rentrais le soir à la cabane, sans avoir rien pris de la journée, je trouvais mes gens gloutonnement accroupis autour de leurs chaudières pleines de viandes fumantes. J'aurais eu d'excellentes raisons pour en prendre ma part; et cependant, je n'y ai jamais touché. Lorsque j'avais trop faim, je disais à Dieu: "Un jour, nous serons remplis des biens de votre maison, et je serai rassasié quand je verrai votre gloire."

Du village des Iroquois, le 30 juin 1643:

"Voici la quatrième lettre que j'écris depuis que je suis captif des Iroquois. Craignez sans cesse leurs embûches, car des bandes de guerriers quittent chaque jour le village et partent en guerre le long du Saint-Laurent. Ils sont au nombre de sept cents, possèdent trois cents fusils dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Une nouvelle bande vient de se mettre en campagne; leur chef est celui-là même qui commandait l'expédition dans laquelle nous fûmes faits prisonniers.

"Ne tenez, je vous prie, aucun compte de ma personne, et qu'aucune considération ayant rapport à moi ne vous empêche de prendre toutes les mesures qui vous paraîtront plus propres à procurer la gloire de Dieu.

"Je forme la résolution, de jour en jour plus arrêtée, de rester ici aussi longtemps qu'il plaît à Notre-Seigneur, et de ne pas chercher à conquérir ma liberté, quand même il s'en offrirait des occasions... J'ai administré le baptême à plus de soixante personnes, dont plusieurs sont au ciel déjà..."

Du fort Orange, le 5 août 1643:

"Avec la grâce de Dieu, je suis résolu de vivre et de mourir sur cette croix où le Seigneur m'a attaché avec lui. Autrement, qui pourrait consoler et absoudre les captifs français? Je fléchis chaque jour les genoux devant le Seigneur pour que, si sa gloire le demande, il fasse évanouir les projets des Européens et des Sauvages qui songent à m'arracher à mon exil. Les Hollandais, chez qui je vous écris, ont fait des offres généreuses pour ma rançon; ils m'ont toujours reçu avec bonté et vont même jusqu'à combler les Sauvages de présents pour qu'ils me traitent avec douceur.

"Je conjure Votre Révérence (le Père Provincial) de vouloir bien me regarder toujours comme son enfant. Sauvage par le vêtement et la manière de vivre, je veux cependant mourir, comme j'ai toujours vécu, enfant de la sainte Eglise romaine et membre de la Compagnie de Jésus.

"Demandez pour moi à Dieu dans vos saints sacrifices que, puisque j'ai abusé de tant de grâces, je profite au moins de cette dernière occasion qui m'est offerte. Votre bonté ne refusera pas cette faveur à la prière de votre enfant."

De Ville-Marie, le 2 mai 1646:

Le Père Jogues libéré, est enfin revenu à Québec et à Ville-Marie. Mais voici que le R.P. Provincial lui propose de retourner au pays des Iroquois...

"Croiriez-vous bien qu'à l'ouverture des lettres de Votre Révérence, mon cœur a été comme saisi de crainte... La pauvre nature, qui s'est souvenue du passé, a tremblé. Mais Notre-Seigneur, par sa bonté, y a mis et y mettra le calme encore davantage.

"Oui, mon Père, je veux tout ce que Notre-Seigneur veut, au péril de mille vies. Oh ! que j'aurais de regret de manquer une si bonne occasion ! Pourrais-je souffrir la pensée qu'il a tenu à moi que quelques âmes ne fussent sauvées ?

"J'espère que la bonté de Dieu, qui ne m'a jamais abandonné dans les autres rencontres, m'assistera encore. Lui et moi, nous sommes capables de passer au travers de toutes les difficultés qui pour-

raient se présenter. C'est beaucoup d'être seul au milieu d'une nation méchante, sans messe, sans autel, sans confession, sans sacrements; mais la sainte volonté de Dieu et sa douce disposition valent bien cela."

"J'irai et... ne reviendrai pas" (1646):

"On juge nécessaire pour l'instruction de ces peuples (les Iroquois) d'y envoyer un Père. J'ai sujet de croire que je serai envoyé moi-même, ayant quelque connaissance de la langue du pays. Vous voyez combien j'aurai besoin d'un secours puissant de prière au milieu de ces barbares. Il faudra demeurer parmi eux, sans avoir presque la liberté de prier, sans messe, sans sacrements. Il faudra que je sois responsable de tous les accidents entre les Iroquois et les Français, les Algonquins et les Hurons...

"Le cœur me dit que *j'irai et ne reviendrai pas.* Mais je serais heureux si Notre-Seigneur voulait achever le sacrifice là où il l'a commencé; je serais heureux si le peu de sang répandu en cette terre était comme le gage de celui que je donnerai de toutes les veines de mon corps et de mon cœur.

"Adieu, mon cher Père ! Priez Notre-Seigneur qu'il m'unisse inséparablement à Lui."

II. ***Questions faciles:***

1. Quel fut le premier soin de Champlain à son retour en Nouvelle-France ?

2. Jusqu'où Jean Nicolet se rendit-il ? Dans quel but ? Fut-il bien accueilli ?

3. Que savez-vous maintenant de la fondation de Trois-Rivières ?

4. Comment se fait-il que l'Acadie ne se développa que lentement et au travers de très grandes difficultés ?

5. A quoi s'engageait la Société Notre-Dame de Montréal ?

6. A quelle occasion Maisonneuve promit-il d'ériger une croix sur le Mont-Royal ?

7. Comment se fait-il que Maisonneuve se trouvait seul à faire face aux Iroquois lors du combat de la Place d'Armes ?

8. Pourquoi la vie était-elle alors si pénible ?

9. Pouvez-vous nommer tous nos saints Martyrs canadiens ?

10. Quel rôle Mgr de Laval a-t-il joué dans la difficile question de l'eau-de-vie ?

III. ***Lisez à haute voix, déclamez, racontez avec flamme:***

1. Le retour des Français à Québec après le traité de Saint-Germain-en-Laye.
2. Notre-Dame de la Recouvrance.
3. Robert Giffard et ses faiseurs de terre.
4. Fondation de Trois-Rivières, sentinelle de la colonie.
5. L'histoire de l'Acadie.
6. Le combat de Maisonneuve à la Place d'Armes.
7. Voyages d'autrefois.
8. Mgr de Laval et l'eau-de-feu.

IV. ***Dramatisez: Aidé de quelques compagnons ou compagnes, jouez l'une ou l'autre des scènes suivantes:***

1. Jean Nicolet chez les Gens de la Mer.
2. Fondation de Ville-Marie: La Dauversière, Olier, Maisonneuve, Société Notre-Dame de Montréal.
3. Plantation d'üne croix au sommet du Mont-Royal.

V. ***Dessinez:***

1. Le portrait de Champlain, de Nicolet, de Mgr de Laval, de Maisonneuve.
2. La première messe à Ville-Marie.
3. Le Père Jogues écrivant à son Supérieur de Ville-Marie.

VI. ***Collectionnez:***

1. Des photos représentant des églises et des sanctuaires de la Nouvelle-France: Notre-Dame de la Recouvrance, Notre-Dame de Montréal, Notre-Dame du Cap, etc.

2. Des portraits d'explorateurs fameux comme Jean Nicolet, Champlain, La Vérendrye, dont il sera bientôt question.

3. Des illustrations représentant les soldats et les défenseurs de la colonie : Maisonneuve, Dollard, Lambert Closse... (1)

---

(1) Afin de rappeler aux Montréalais la bravoure de leur fondateur on a élevé sur la *Place d'Armes* le beau monument *Maisonneuve*. Dû au talent du sculpteur canadien-français Louis-Philippe Hébert, ce chef-d'œuvre mesure trente pieds de hauteur et domine la place depuis 1895.

4. D'autres illustrations représentant nos premiers missionnaires: Brébeuf, Lalemant, Jogues, etc.

5. Des paysages et des photos de l'Acadie: Port-Royal, Louisbourg, Grand-Pré, etc. Ne manquez pas d'inscrire une phrase ou deux sous chacune des images.

VII. ***Lisez, chantez . . .***

1. Lisez les beaux albums de la collection *Gloires Nationales*: Samuel de Champlain, Marie de l'Incarnation, Isaac Jogues, Jean de Brébeuf, François de Laval, Dollard des Ormeaux, etc.

2. Chantez les chansons des recueils de la Bonne Chanson:

A Saint-Malo, beau port de mer!	No 17
Au bord de la rivière !	456
Le bûcheron	189
Canadien, toujours !	99
C'est un oiseau qui vient de France !	No 27

VIII. ***Discutez! Apprenez à raisonner juste:***

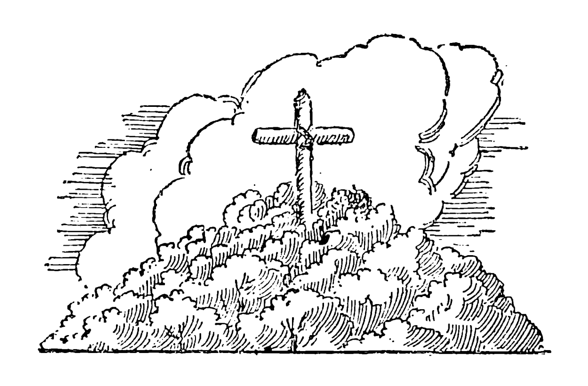
1. Que pensez-vous de Robert Giffard et de ses *faiseurs* de terre ? Auraient-ils mieux fait de s'adonner à la traite des fourrures ?

2. Que pensez-vous de Jean Nicolet qui, au lieu de retourner en France en 1629, monta plutôt au pays des Hurons ?

3. A-t-on bien fait de fonder le poste de Trois-Rivières en un temps où la colonie manquait de bras ?

4. Appréciez la fière réponse de Maisonneuve: "Quand même tous les arbres de Montréal..."

5. Que pensez-vous du geste de Dollard au Long-Sault ?



Vous savez maintenant que . . .

1. De retour à Québec, Champlain se hâte d'élever un sanctuaire à Notre-Dame de la Recouvrance, en accomplissement d'un vœu à la Vierge quatre ans plus tôt, lors de la prise de Québec par les Kertk.
2. Tandis que, sur les ordres de Champlain, Jean Nicolet allait rendre visite aux redoutables *Gens de la Mer,* le sieur de Laviolette fondait un poste à Trois-Rivières, devenue dans la suite la "sentinelle de la colonie"
3. Port-Royal d'Acadie prospérait, mais pas aussi vite qu'on l'aurait souhaité parce que ses chefs s'intéressaient plutôt à la traite des fourrures qu'à la culture du sol.
4. La société Notre-Dame de Montréal promettait de transporter quarante à cinquante colons pour fortifier l'île et la défricher. Maisonneuve, le fondateur, fut assisté de personnes éminentes comme Jeanne Mance, madame de la Peltrie, le Père Vimont, jésuite.
5. Le site de Ville-Marie était merveilleux, mais il était bien exposé aux incursions des Iroquois. Arrogants et fiers, ces barbares détruisirent l'une après l'autre les bourgades huronnes qu'évangélisaient les Pères de Brébeuf, Lalemant, Daniel, Garnier, Chabanel.
6. Ils jurèrent aussi d'anéantir Québec, Trois-Rivières et Ville-Marie, mais l'héroïque exploit de Dollard au Long-Sault les fit reculer, pour un temps du moins.
7. Premier évêque de la Nouvelle-France, Mgr de Laval fonda le Petit et le Grand Séminaire de Québec. Il lutta contre les désordres qui s'étaient glissés dans la colonie, — celui de l'eau-de-vie, par exemple — implanta chez nous de solides dévotions et mérita par son zèle et son dévouement le titre de *Fondateur et Père de l'Eglise Canadienne.*


Chapitre 3
Le Canada s'agrandit

I. Du secours, enfin!

Colonie aux abois

Le baron Pierre d'Avaugour, cinquième gouverneur de la Nouvelle-France, était arrivé au pays le 31 août 1661, l'année même qui suivit le dévouement de Dollard au Long-Sault.

Homme clairvoyant, d'Avaugour visita les divers postes, admira la fertilité du sol et soupçonna l'avenir du grand fleuve comme voie commerciale: à la condition, cependant, que les Iroquois fussent matés au plus tôt. Le gouverneur l'écrivit au roi en toute franchise. Des personnages éminents de la colonie l'appuyèrent: Mgr de Laval, par exemple, et Pierre Boucher, gouverneur à Trois-Rivières, qui franchirent l'océan dans ce but.

"Les Iroquois nous serrent de si près, disait ce dernier à la cour de France, qu'ils nous empêchent de jouir des commodités de la vie. Si les colons vont à la chasse ou à la pêche pour ne pas mourir de faim, ils risquent à tout instant de se faire massacrer par les barbares. S'ils labourent leurs champs ou s'ils coupent leur foin, le même danger existe, car les Iroquois dressent des embuscades de tous les côtés à la fois. Il suffit d'un buisson pour permettre à six ou sept d'entre eux de se cacher à l'affût et de se jeter sur vous à l'improviste."

Sage décision du roi

Le roi de France fut bien étonné d'apprendre qu'un si bon pays avait été si négligé; il entreprit de le relever. Retirant à la compagnie des Cent-Associés le territoire qu'elle

détenait depuis plus de trente-cinq ans (1627-1663), il prit lui-même en main les affaires du Canada.

C'est ainsi que nous eûmes une nouvelle forme de gouvernement, calquée sur celle de France. Le Canada devint une véritable *province,* administrée par un *Conseil Souverain* formé du gouverneur, de l'intendant, de l'évêque et de trois à cinq conseillers.

Québec était honorée du nom de ville, et de tels changements s'opérèrent alors que certains voudraient placer à l'année *1663* la fondation du Canada.

Puissants renforts

Comme preuve de sa bonne volonté, le roi nous envoya trois cents hommes ou femmes dès l'année 1663 et trois cents l'année suivante.

L'année 1665 devait également faire époque dans notre histoire puisqu'elle nous valut un nouveau gouverneur, l'habile monsieur de Courcelles, l'intendant Jean Talon, quatre à cinq cents colons, douze chevaux, des vivres, des munitions en quantité, et enfin douze cents soldats du régiment de Carignan, qui venaient de se distinguer sur les champs de bataille de l'Europe et qui avaient à leur tête le courageux et vertueux marquis de Tracy.

Tracy voulut contraindre les Iroquois non seulement à demander la paix, mais à l'observer. Afin de leur barrer la route, il fit d'abord construire les forts *Sorel, Chambly* et *Sainte-Thérèse,* le long de cette rivière Richelieu qu'empruntaient les Peaux-Rouges des Cinq Nations [1] pour venir attaquer les établissements de Trois-Rivières, de Québec et de Ville-Marie.

---

(1) La tribu iroquoise des Cinq Nations comprenait les *Agniers* ou Mohawks, les *Onneyouts,* les *Onnontagués,* les *Goyogouins,* et les *Tsonnontouans.*

De tels préparatifs impressionnèrent si bien les Cinq Nations que trois d'entre elles vinrent signer la paix à Québec. Restaient les plus redoutables, les Agniers et les Onneyouts. Monsieur de Courcelles résolut d'envahir leur territoire, en plein hiver, avec quelques centaines de soldats en raquettes.

Ce fut une expédition des plus pénibles, où les nôtres souffrirent énormément du froid, et qui n'obtint pas le but poursuivi. Les Agniers vinrent cependant implorer la paix, mais tandis qu'ils en discutaient les termes à Québec, avec le marquis de Tracy, on apprit qu'une bande de leurs guerriers tuaient encore les Français.

Immédiatement, le marquis rompit les négociations et, malgré son âge avancé, se mit lui-même en route dans les premiers jours de septembre 1666, avec douze cents hommes: soldats de Carignan et autres. Les braves remontèrent le Richelieu, mais quand ils eurent dépassé le lac Champlain, ils constatèrent que l'ennemi avait déserté ses bourgades; ils durent se contenter d'y mettre le feu et de prendre possession du territoire au nom de la France.

A peine nos troupes étaient-elles de retour à Québec, qu'une ambassade des Agniers vint solliciter la paix. Le Marquis imposa des conditions sévères, et la paix dura cette fois dix-huit ans: fructueuse période de tranquillité, qui allait permettre de coloniser le pays et de le fortifier.

2. L'intendant Talon

A son arrivée à Québec, Jean Talon ne trouva guère plus de soixante-dix maisons ni plus de cinq cent cinquante personnes. C'était un début fort modeste, il faut l'avouer, mais celui qui allait bientôt mériter le titre de *Grand Intendant* se rappela le mot d'ordre de son souverain: "Faites de la

Nouvelle-France une colonie forte et prospère". Et il se mit à la tâche avec entrain.

La France envoya non seulement des colons, mais aussi des moutons, des chèvres, des ânes, des chevaux... "Nous avons vu cette année (1667), écrit le Père Le Mercier, jésuite, onze vaisseaux mouillés à la rade de Québec, et chargés de toutes sortes de biens. Si cela continue, nous verrons bientôt nos forêts se changer en villes et en provinces, qui pourront un jour ressembler à celles de France."

Colonisation

L'intendant se rendit aux forts du Richelieu, où la hache des défricheurs accomplissait de l'excellente besogne et où les compagnies du Roi s'attachaient de plus en plus au pays.

Des chemins reliaient déjà les forts de Sorel, Chambly et Sainte-Thérèse, et tout le long de ces chemins, l'intendant distribua des terres aux officiers ou simples soldats qui épousaient des filles du pays et consentaient à rester chez nous. Il accorda aussi une habitation et des vivres pour huit mois afin que les nouveaux colons pussent se consacrer spécialement au défrichement de leur terre.

Nouveaux foyers

Pour répondre aux désirs du Roi, l'intendant voulut aussi favoriser les mariages en accordant un cadeau à tous les nouveaux époux: ce fut le *présent du Roi.* Il y eut aussi des dons pour les familles de dix enfants et plus.

Quant aux hommes non mariés, ils se voyaient refuser le droit de faire la traite. L'un d'eux, qui tenait à trafiquer les fourrures, dut s'engager par écrit à se marier l'année suivante, après l'arrivée des vaisseaux du Roi, sous peine de verser une amende aux pauvres de l'Hôtel-Dieu.

Ainsi le nombre des baptêmes augmenta d'année en année, et en sept ans, la population passa de 3 215 à 6 705.

Talon voulut donner l'exemple en fondant, sur les bords de la rivière Saint-Charles, une ferme où il éleva des chevaux, nourrit des volailles, et entretint un troupeau de bêtes à cornes.

Afin d'utiliser sur place notre surplus d'orge, il fit construire à Québec une brasserie qui absorbait chaque année douze mille minots de grain: pour l'alimenter et faire du pain, il cultiva du houblon sur sa ferme de la rivière Saint-Charles.

On n'osait pas jusqu'alors cultiver le chanvre et le lin, faute de bras. Après 1665, cette raison ne valut guère, et comme le chanvre venait à merveille, l'intendant distribua gratuitement la semence aux colons, disant: "Vous me remettrez, après la récolte, la même quantité de graine que vous recevez et vous garderez le reste pour vos besoins".

Comme l'industrie du chanvre n'alla pas aussi vite qu'il le souhaitait, Talon fit saisir le fil des commerçants. "Impossible désormais, dit-il aux colons, de vous procurer du fil à moins que vous ne remettiez une égale quantité de chanvre."

La nouvelle ordonnance fut tellement efficace que le représentant du roi eut le plaisir d'écrire à son souverain: "Dans trois ans, les habitants produiront les soixante mille livres de toile dont ils ont besoin chaque année. Ils pourront même en exporter autant que pourrait en fournir la plus fertile province de France."

La multiplication des moutons favorisa aussi la production de la laine: "Les dames et demoiselles devront apprendre à filer la laine et à tisser au métier", dit encore l'intendant. Il distribua des métiers aux colons, qui lui rendirent en retour de la serge et des draps de fabrication domestique.

"Apprenez à vos fillettes sauvages ou françaises l'art de filer la laine et de tisser les étoffes", demandait encore l'inten-



dant à Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec; et il munit les religieuses de tout ce qui était nécessaire pour l'enseignement de cet art.

Industrie

Comme la quantité de cuir augmentait avec le nombre des bestiaux, l'intendant put établir une tannerie qui permettait d'utiliser nos peaux pour la confection des chaussures. Il ouvrit aussi une fabrique de chapeaux.

"J'ai ici de quoi m'habiller des pieds à la tête, écrivit-il à son souverain; j'espère que bientôt le pays pourra se suffire à peu près complètement."

Il était facile d'obtenir, au moyen de la cendre de bois franc, de la potasse servant à la fabrication du savon mou,

si utile au lavage et au blanchissage du linge. Or chaque arpent d'abatis fournissait de ving à vingt-cinq barriques de cendre. En face des bénéfices que leur rapportait la nouvelle industrie, les colons furent encouragés à tirer parti de leurs abatis.

La France avait aussi besoin de goudron; elle voulut s'en procurer chez nous. Talon fut à même d'écrire que le pin de la Baie Saint-Paul pouvait fournir un goudron supérieur à celui de la Norvège ou de tout autre pays d'Europe.

Chaque fois que l'intendant concédait une seigneurie, il avait soin de dire: "N'abattez pas les chênes, les ormes, les hêtres ou les merisiers propres à la construction des navires". Il cherchait aussi à semer ces mêmes arbres sur les rives du grand fleuve parce qu'il voulait promouvoir le commerce avec la France et les Antilles.

Commerce

Talon fit construire six ou sept navires, qui portèrent aux Antilles de la morue sèche, du saumon salé, de l'anguille, des pois, des huiles de loup marin et de marsouin, de la farine, du goudron, du bois de construction, des pelleteries, de la bière, de l'orge et du houblon.

Ces mêmes navires prenaient aux Antilles une cargaison de sucre à destination de la France et nous revenaient l'année suivante avec les articles faisant défaut dans la colonie.

Des chantiers maritimes s'élevèrent sur les bords de la rivière Saint-Charles, en un endroit idéal pour la construction des navires. On en vint à faire des bateaux de quatre à cinq cents tonneaux: "Il y a tout lieu d'espérer, affirmait l'intendant, que ce pays deviendra une pépinière de navigateurs habiles, de pêcheurs, de matelots et d'ouvriers".

Confiance, travail

Les villages s'étendent maintenant le long du Saint-Laurent et du Richelieu, où les colons n'ont plus rien à crain-

dre de la part des Iroquois, et où les terres, mieux cultivées, produisent de plus belles récoltes. Les chasseurs poursuivent sans crainte les orignaux, les castors et maints autres animaux sauvages dont la chair et les peaux leur procurent une honnête aisance.

Même les Hurons des Grands Lacs ont repris courage et redescendent à Montréal, à Trois-Rivières et même à Québec en toute confiance, pour y faire la traite des pelleteries. Quant aux Iroquois, ils commencent, eux aussi, à fréquenter les postes français.

"La paix est également profonde au dedans et au dehors de cette colonie, écrit l'intendant; tout le monde travaille, même les femmes et les filles. Personne n'ose plus tendre la main, excepté les vieillards ou les infirmes. J'ai formé des ateliers qui ont donné de l'ouvrage à près de trois cent cinquante hommes tout l'été. Je puis même dire que j'ai fait une espèce de guerre à la paresse, qui n'a fait murmurer que les paresseux. Cette partie de la monarchie française, concluait le génial intendant, deviendra quelque chose de grand."

3. L'ère des explorateurs

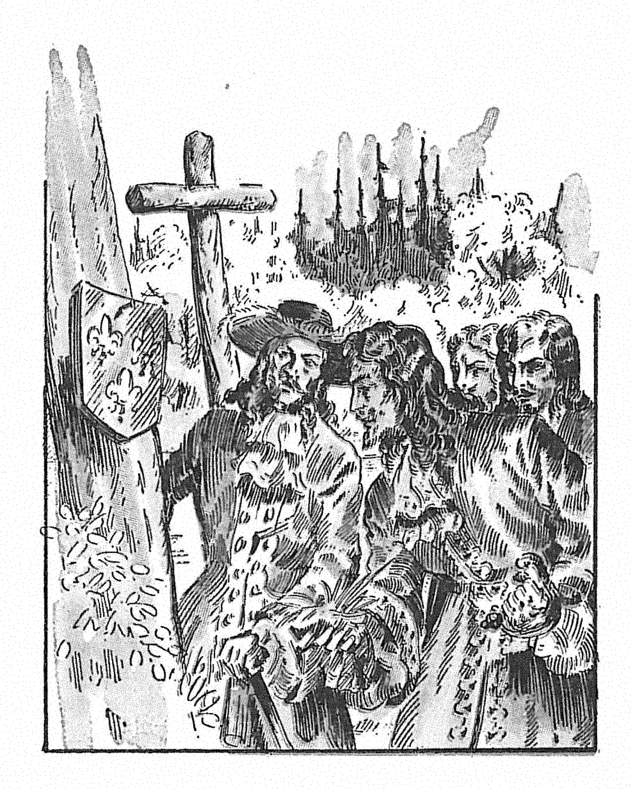
Le grand intendant ne se contente pas de consolider les établissements français du fleuve, car il rêve de contrôler tout le pays. Sous son énergique impulsion, trappeurs, chasseurs et missionnaires mêmes sillonnent les rivières et fréquentent les lacs, au sud, à l'est, à l'ouest et au nord du Saint-Laurent.

Certains recherchent les âmes, d'autres les peaux de castor; mais tous travaillent de concert à l'extension de la Nouvelle-France d'Amérique.

C'est ainsi qu'en 1671, monsieur de Saint-Lusson groupa les représentants des quatorze nations établies au bord des Grands Lacs. Il commença par convoquer les Indiens à plus de cent lieues à la ronde.

La réunion du 14 juin 1671 revêtit un cachet de particulière solennité. Tandis qu'une grande croix se dresse dans les airs, en même temps qu'un poteau de cèdre aux armoiries de la France, les missionnaires jésuites présents à la fête entonnent le *Vexilla Regis* et le *Te Deum,* à la grande admiration des Indiens.

Saisissant une poignée de terre, monsieur de Saint-Lusson, chef de l'ambassade française, l'élève par trois fois dans les



airs en disant: "*Vive le Roi!*" Les fusils s'associent à l'allégresse générale et le Père Allouez, bien au courant des langues indiennes, harangue les enfants de la forêt:

Mes frères !

"Voici, mes frères, une bonne affaire, une grande et importante affaire. Jetez les yeux sur la Croix. Jésus-Christ a voulu y être attaché pour l'amour des hommes. Il est le maître de nos vies, du ciel, de la terre et des enfers. C'est celui dont je vous parle.

"Mais regardez en même temps cet autre poteau où sont attachées les armoiries du grand Capitaine de la France. Il demeure au delà de la mer; il est le Capitaine des plus grands capitaines, et n'a pas son pareil au monde. Tous les capitaines que vous avez jamais vus, et dont vous avez entendu parler, ne sont que des enfants auprès de lui. Il est grand comme un arbre; eux ne sont que des petites plantes qu'on foule aux pieds en marchant.

Le grand Roi !

"Vous connaissez Ononthio, ce célèbre capitaine de Québec; vous savez et vous expérimentez qu'il est la terreur des Iroquois. Son nom seul les fait trembler depuis qu'il a désolé leur pays et porté le feu dans leurs bourgades. Il y a au delà de la mer dix mille Ononthios comme celui-là; et ce ne sont que les soldats de ce grand Capitaine dont je parle, notre grand Roi.

"Quand le grand Capitaine dit: *Je vais en guerre,* tout le monde obéit et ces dix mille capitaines lèvent des compagnies de cent soldats chacune, par mer et par terre. Vos canots ne portent que quatre à cinq hommes, et dix ou douze tout au plus; nos navires de France en portent quatre ou cinq cents et même jusqu'à mille.

"Quand notre grand Capitaine attaque, il est plus redoutable que le tonnerre; la terre tremble, l'air et la mer sont

en feu par la décharge de ses canons. Personne présentement n'ose lui faire la guerre. On va le voir de toutes les parties du monde pour l'écouter et l'admirer.

"Que dirai-je de ses richesses? Vous vous estimez riches quand vous avez dix à douze sacs de blé, quelques haches, rassades, chaudières ou autres choses semblables. Il a des villes à lui plus que vous n'êtes d'hommes dans tous ces pays, à cinq cents lieues à la ronde. Dans chaque ville, il y a des magasins où l'on trouverait des haches assez pour couper tous vos bois, des chaudières pour cuire tous vos orignaux et de la rassade pour remplir toutes vos cabanes. Réjouissez-vous, car c'est lui, c'est ce grand Roi qui sera désormais votre protecteur et votre père!"

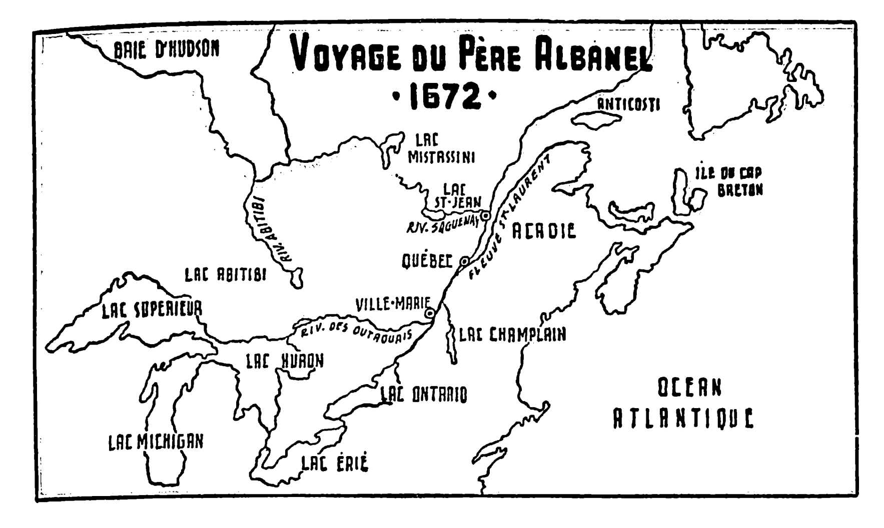
"A son tour, disent nos annales, monsieur de Saint-Lusson s'exprima d'une façon guerrière et éloquente", et la cérémonie se termina, le soir, par un grand feu d'artifice et le chant du *Te Deum,* pour remercier Dieu, au nom de ces pauvres peuples, de ce qu'ils étaient devenus les sujets d'un monarque aussi puissant que Louis le Grand."

Le Père Albanel à la baie d'Hudson (1672)

Tandis que monsieur de Saint-Lusson travaillait à l'extension de la France à l'ouest, le Père Albanel, jésuite, accompagné de deux Français et de seize Indiens, s'acheminait vers la baie d'Hudson par la voie des lacs Saint-Jean et Mistassini.

Voyage pénible, semé d'interminables portages, de sauts, et d'au moins six cents rapides! Une pensée réconfortait cependant le Père Albanel et ses deux compagnons français: celle d'être les premiers hommes blancs à réaliser le long trajet Québec, lac Saint-Jean, baie d'Hudson.

Voici qu'enfin parut la baie si longtemps cherchée. Nos explorateurs en prirent possession au nom du roi de France en érigeant une croix; puis ils rendirent visite aux Indiens, qui les accueillirent avec de grandes marques de bienveillance. Il y eut cadeaux de part et d'autre, danses et festin, au cours



duquel le courageux missionnaire parla du grand capitaine des hommes blancs qui habitait Québec, et de cet autre plus grand capitaine demeurant de l'autre côté de la Grande Eau.

Le Père parla enfin du plus grand des capitaines — Dieu lui-même — et il le fit avec tant d'onction que le vieux chef indien, redoutant de mourir avant la prochaine visite du missionnaire, demanda et reçut immédiatement le baptême.

Quand les visiteurs s'éloignèrent, les Peaux-Rouges restèrent longtemps sur la grève à contempler la Robe-Noire, qui les bénissait et leur promettait de revenir avant longtemps.

Jolliet et Marquette (1673)

L'année où le Père Albanel atteignit la baie d'Hudson, le Québécois Louis Jolliet débarquait à la mission Saint-Ignace de Michillimakinac où, en compagnie du Père Jacques Marquette, il prépara une longue expédition vers le sud.

Un matin de mai 1673, deux canots d'écorce, montés par sept Français résolus, pointèrent hardiment vers la baie des Puants. Les embarcations paraissaient bien frêles: il fallait garder l'équilibre, guetter les roches, les troncs d'arbres, les remous, les vents contraires; on était souvent à deux doigts de la mort, mais qu'importe: à la grâce de Dieu!

Les voyageurs franchirent le détroit de Makinac, s'engagèrent dans la baie Verte et s'arrêtèrent quelques jours pour instruire la sympathique tribu de l'Avoine, puis celle du Feu, à qui le Père Marquette promit de revenir sous peu.

Voguant sur la rivière Wisconsin, Jolliet et ses compagnons s'abandonnèrent à la rapidité du courant, jusqu'à ce qu'un jour, le 17 juin 1673, ils entrèrent soudain dans le Mississipi avec une joie qui ne peut s'exprimer.

Le long du Mississipi

Les deux canots français glissèrent majestueusement au gré de la Grande-Rivière pendant quatorze jours sans rencontrer personne. Mais on aperçut enfin sur le rivage des pistes humaines conduisant à un sentier bien battu. Jolliet et Marquette le suivirent audacieusement, l'oreille tendue, l'œil toujours en éveil' jusqu'à ce qu'une bourgade indienne apparût à leurs regards, six milles plus loin: c'était celle des Illinois, qui accueillit fort bien les visiteurs venus de si loin.

Réconfortés par la chaude sympathie que leur témoignèrent les Illinois, nos hardis explorateurs continuèrent à descendre le fleuve. Après avoir failli se faire tuer plusieurs fois par des tribus belliqueuses, ils atteignirent enfin la région de l'Arkansas, qui ne voit jamais de neige et ne connaît l'hiver que par la pluie tombant alors en plus grande abondance que durant l'été.

Jolliet apprit qu'il pouvait atteindre la mer en poursuivant sa route dans la même direction pendant quelques jours, mais qu'il ferait mieux de ne pas s'aventurer plus loin, sous peine de se faire massacrer. Il comprit, dès lors, que le Mississipi ne se décharge pas à l'ouest (dans la mer Vermeille), mais au sud, dans le golfe du Mexique.

Jolliet sait aussi que les Espagnols règnent en maîtres dans le sud et qu'il ne ferait pas bon se jeter entre leurs mains ou entre celles de leurs alliés sauvages, nombreux et habiles à manier les armes à feu. Plutôt que de perdre les fruits de son voyage, il décide de rebrousser chemin au plus



tôt. A la fin de septembre, il est de retour à la baie des Puants, sur le lac Michigan. En quatre mois, il parcourut trois mille milles, soit en moyenne vingt-cinq milles par jour.

Qui poursuivra l'œuvre de Jolliet et de Marquette? Un Français de vingt-six ans, Robert Cavelier de La Salle.

4. La Salle

Frontenac et La Salle

Rappelé en France avant d'avoir pu terminer son œuvre, l'intendant Talon laissait au comte de Frontenac, nommé gouverneur de la Nouvelle-France, le soin de poursuivre la réalisation d'un empire s'étendant de la baie d'Hudson au golfe du Mexique.

Le nouveau gouverneur commença par fonder un établissement de commerce sur le bord du lac Ontario. Ce fut le fort *Cataracoui*, ou *Frontenac*, dont il confia la garde à un jeune homme rempli d'initiative et doué de beaucoup d'emprise sur les Indiens, Robert Cavelier de La Salle.

Or La Salle entend les Indiens lui parler d'une rivière se déchargeant dans une mer tellement éloignée qu'on ne peut l'atteindre qu'après huit ou neuf mois de canotage. S'agit-il du Mississipi, que viennent de découvrir Jolliet et Marquette? Cette rivière conduit-elle à la Chine?

A la recherche de la "grande rivière"

Vivement intéressé par ce que lui disent les Indiens au sujet de la "grande rivière", La Salle veut en avoir le cœur net; laissant un homme de confiance au fort Frontenac, pour y diriger le commerce des fourrures, il prend avec lui une vingtaine de compagnons et franchit résolument les six à sept cents milles qui le séparent du pays des Illinois, au sud des Grands Lacs.

Une scène d'horreur attend La Salle chez les Illinois, où il ne découvre que ruines et cadavres: les Iroquois ont tout exterminé!

Poursuivant sa route jusque chez les Miamis, La Salle y découvre trois délégués iroquois chargés de semer autour d'eux la haine des Illinois. Il chasse les intrus par sa seule présence, groupe les Miamis dans la case du grand chef, et commence par étaler un canot de présents sous les yeux de ses auditeurs.

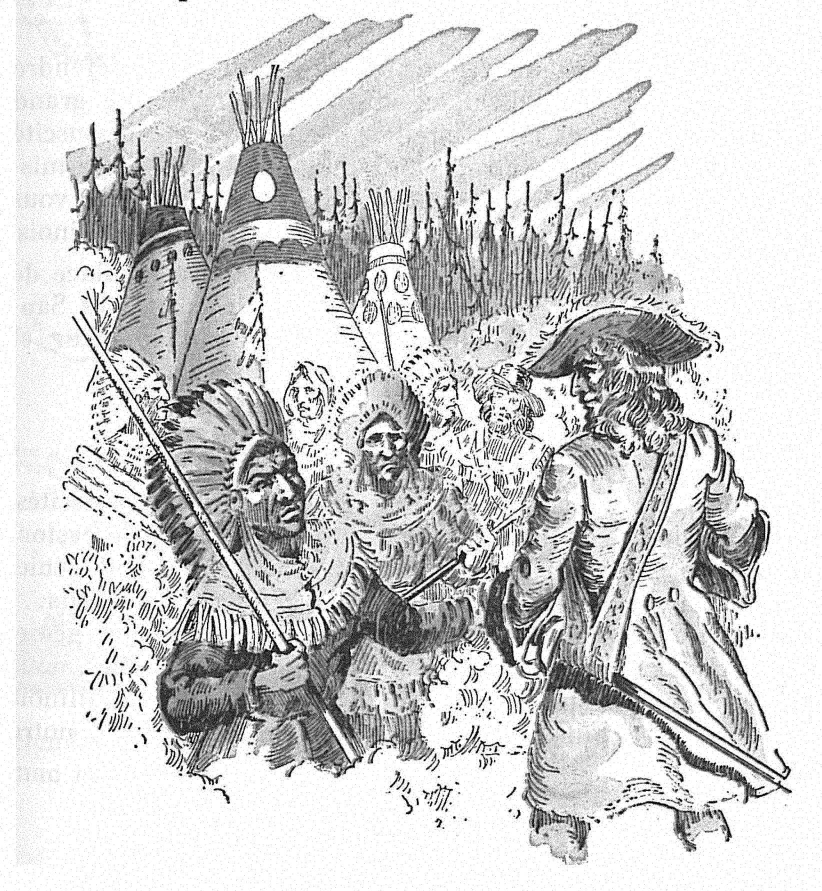
Discours d'un homme habile

"Voici un rouleau de tabac, dit-il, pour dissiper les vapeurs qui peuvent vous troubler l'esprit. Les Français n'usent pas de ce remède, ayant toujours l'esprit fort et rempli de toutes sortes de connaissances, comme vous pouvez en juger par la diversité de leurs marchandises. Cette pièce

d'étoffe bleue couvrira les corps à moitié rôtis de vos parents, qu'ont tués les Iroquois, et dont la vue pourrait vous empêcher de m'écouter. Vingt capots serviront à habiller vos morts, et cinquante haches à leur dresser un magnifique tombeau. Et pour les festins des âmes, vous vous ornerez des colliers, bracelets, bagues et grelots que je vous donne. Avec trente lames d'épées, vous ferez une palissade autour des sépultures de vos morts pour les empêcher de recevoir aucune injure."

L'attention grandit

Les vivants garderont ces cadeaux pour eux-mêmes, mais il leur fait plaisir d'entendre ainsi vanter leurs morts. Un



de leurs chefs vient de mourir à la guerre; et l'habile orateur déclare, à la stupéfaction de l'assemblée, qu'il va ressusciter le défunt:

"Vous regrettez tous les jours le plus considérable de vos capitaines, mais il n'est pas mort, car j'ai son esprit et son âme dans mon corps. Le mort ressuscité doit faire éclater sa joie par un grand festin; voici trois chaudières pour le préparer. Comme j'arrive de l'autre monde et que je veux avoir soin de mes parents, j'ai apporté quarante capots, autant de couvertures, de même qu'une caisse pleine de haches et de couteaux."

Cette affirmation provoque un tel transport de joie et de tels applaudissements que l'orateur doit s'interrompre avant de passer au point capital du discours:

"Ne vous servez de ces armes que pour vous défendre et pour chasser, leur dit-il en offrant six fusils. Le grand capitaine envers qui je suis redevable d'avoir été ressuscité ne veut pas que vous entrepreniez de guerre sans la permission d'Onontio, son lieutenant à Québec. Il faut que vous viviez en paix avec tous vos voisins, surtout avec les Illinois.

Voici d'autres Miamis, qui viennent prendre la place de mes parents tués par les Iroquois. Ils ont le corps des Sauvages de la Nouvelle-Angleterre, mais ils ont le cœur et l'esprit des Miamis."

Réponse du grand chef

"Mon frère, nous n'avions jamais vu de morts ressuscités, répond le chef des Miamis en présentant dix robes de castor; il faut que celui qui t'a rendu la vie soit un grand génie, puisqu'il la redonne en même temps à tous tes parents... Nous sommes résolus d'obéir à la voix de ce grand génie. Nous mettons bas nos armes, nous rompons nos flèches, nous cachons nos casse-têtes jusqu'au fond de la terre. L'Illinois est notre frère puisqu'il reconnaît le roi de France, notre père..."



Jusqu'en Louisiane

Maintenant que la paix existe entre Illinois et Miamis, le Français peut continuer en paix l'exploration du Mississipi; sa petite caravane comprend une trentaine d'Indiens et vingt-trois Blancs.

La Salle poursuit sa route en canot; il avance toujours: le Mississipi s'élargit à vue d'œil. Et voici qu'après avoir traversé la région de l'Arkansas, où s'étaient arrêtés Jolliet et Marquette, l'explorateur atteint le golfe du Mexique et découvre finalement l'embouchure du fleuve redoutable, qui fait tout en grand — le bien comme le mal — et que les Indiens dénommaient si bien *Meschacébé*, ou *Père des Eaux*.

Au comble de l'enthousiasme, La Salle prend possession de cette superbe contrée, qu'il nomme *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV, son auguste souverain.

Ainsi, avec une population de dix mille âmes à peine, la Nouvelle-France s'étend du Labrador au golfe du Mexique: l'œuvre de Frontenac et de Talon progresse toujours.

5. Onze ans de luttes (1686-1697)

Pierre Le Moyne d'Iberville

Tandis que Saint-Lusson, Albanel, Jolliet et Marquette étendent pacifiquement le royaume de la France en Amérique, Pierre Le Moyne d'Iberville, le plus illustre des frères Le Moyne et notre plus grand homme de guerre, défend ce même empire par la force des armes.

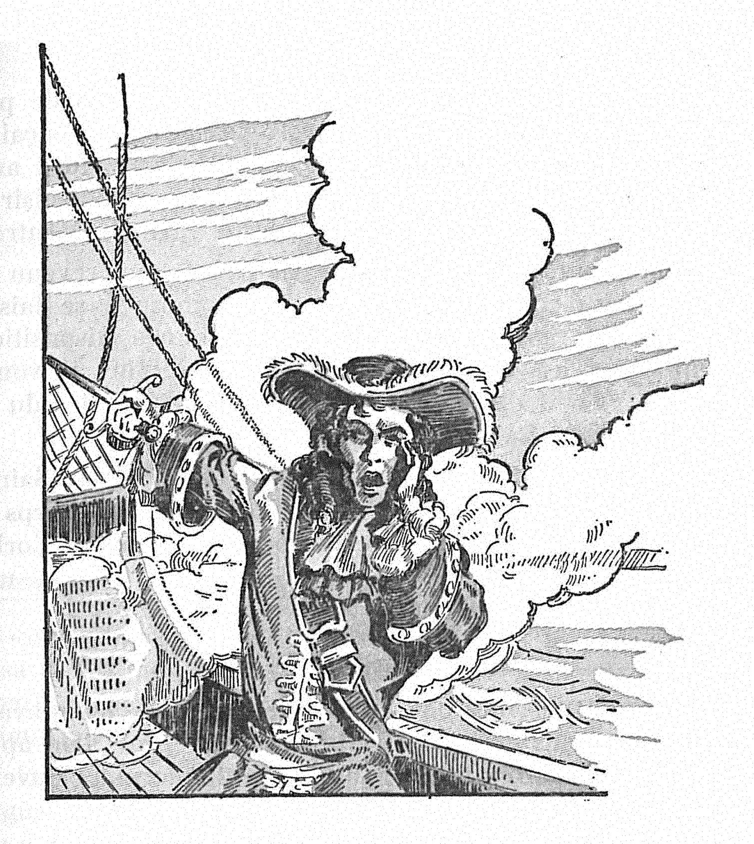
La France cherche alors à déloger les Anglais de la baie d'Hudson où ils se sont solidement établis. Comme il s'agit d'une mission difficile, le gouverneur de Québec s'adresse à une centaine de braves, parmi lesquels trois frères Le Moyne: d'Iberville, Sainte-Hélène et Maricourt.

Campagne extraordinaire

Après un pénible voyage de quatre-vingt-cinq jours sur l'Outaouais et l'Abitibi, rivières fougueuses en cette saison de l'année, les nôtres se trouvent en face du fort Monsipi, qu'entoure une solide palissade et que défendent de nombreux canons.

En une demi-heure seulement, d'Iberville et sa troupe emportent le fort d'assaut, puis ils franchissent gaiement les quelque cent vingt milles qui les séparent du second fort, *Rupert,* où mouille un gros navire. "Il nous faut non seulement le fort, disent ces intrépides gars de chez nous, mais aussi le navire".

Tandis que Sainte-Hélène force l'entrée de la palissade, d'Iberville grimpe le long du navire endormi: la victoire est complète.



Le fort Albany, situé à cent milles du fort Rupert, refuse d'abord de capituler, mais la lutte devient si chaude que la plupart des défenseurs courent se réfugier dans la cave, à travers les ballots de fourrures, tandis qu'un des leurs hisse le drapeau blanc.

On est au 26 juillet, fête de sainte Anne, que nos soldats ont invoquée avec ferveur les jours précédents, et le fort Albany reçoit un nouveau nom: celui-là même de *Sainte-Anne*. Ce fut, en vérité, une étonnante et extraordinaire campagne que celle de 1686, et qui désorganisa complètement le commerce des Anglais en ces parages.

Chez nos voisins du sud

Soutenus par les Anglais, qui avaient une fois de plus déclaré la guerre à la France, les Iroquois recommençaient leurs déprédations. C'est ainsi que, dans la nuit du 4 au 5 août 1689, sept à huit cents de leurs guerriers détruisirent de fond en comble le village de Lachine, près de Montréal.

Par bonheur, le vieux comte de Frontenac, revenu au pays pour la seconde fois, n'était pas homme à se laisser abattre par le malheur. Profitant des bonnes dispositions qui animaient les Canadiens depuis son retour, il voulut châtier nos voisins du sud, partiellement responsables du récent massacre de Lachine.

C'est ainsi que sous les ordres des deux frères, Sainte-Hélène et d'Iberville, d'Hertel et de Portneuf, trois corps de troupes ravagèrent en plein hiver les bourgs anglais de Corlar, de Salmon Falls et de Casco.

La revanche des Bostonnais

Un moment terrifiés par l'attaque si subite de leurs avant-postes, les citoyens de la Nouvelle-Angleterre, que l'on appelait aussi les *Bostonnais,* convinrent d'attaquer la Nouvelle-France de deux côtés à la fois: Québec et Montréal.

Seule l'armée de Phipps, qui avait adopté la route du golfe Saint-Laurent, atteignit cependant Québec, car la petite vérole s'était déclarée dans le camp de Winthrop, qui descendait le Richelieu.

Se croyant en face d'une ville sans défense, Phipps adressa, par l'un de ses lieutenants, une longue et sévère sommation qui se terminait par ces mots: "J'attends votre réponse positive dans une heure".

Très en colère, Frontenac patienta tout de même jusqu'à la fin de la lecture. "Je ne vous ferai pas attendre une heure, répondit-il à l'envoyé de Phipps; sachez que je vais répondre à votre général à coups de fusils et par la bouche de mes canons!"



L'attaque de Québec par Phipps

Surpris de la fière attitude du gouverneur français, Phipps n'osa pas attaquer la ville directement. Il essaya plutôt de débarquer ses troupes à Beauport, mais nos soldats le contraignirent à deux reprises de se retirer.

Dans l'après-midi du 18 octobre 1690, quatre gros navires de guerre anglais mouillèrent devant la ville, et leurs canons tonnèrent pendant quatre heures. Par bonheur pour nous, les pertes furent insignifiantes : quelques édifices endommagés, un homme tué, un autre blessé.

Le plus sérieux engagement eut lieu le 21 octobre, à la côte de Beauport; pris de flanc par nos soldats, les Anglais durent se rembarquer en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde et sans même prendre le temps de sauver leurs canons.

Départ de l'amiral anglais

A la fin, Phipps se radoucit, traita modestement avec Frontenac d'un échange de prisonniers, et regagna la mer.

Pour comble d'infortune, une tempête l'assaillit dans le Golfe et fit sombrer la moitié de ses trente-quatre navires.

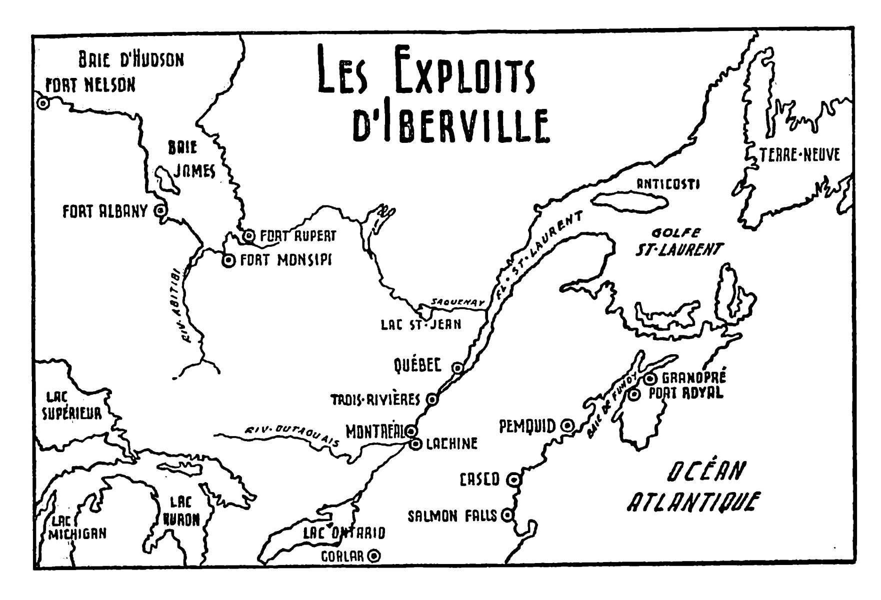
Les Québécois enthousiasmés s'assemblèrent à la cathédrale, gouverneur en tête, pour entonner le *Te Deum* d'action de grâces et suspendre à la voûte le pavillon amiral que d'habiles tireurs avaient abattu et que d'audacieux nageurs saisirent dans le fleuve sous le feu même des ennemis.

Louis XIV fit frapper une médaille commémorative portant cette inscription: *"La France victorieuse dans le Nouveau Monde: Québec délivrée, 1690"*.

Prouesses en Acadie (1696)

D'Iberville, qui avait pris part à l'expédition de Corlar (1690), reçut, en 1696, mission de détruire Pemquid, sur la baie de Fundy.

A peine avait-il jeté l'ancre devant Pemquid que deux cents Abénaquis le rejoignirent sous les ordres de Saint-Castin, rude gaillard français, devenu leur chef. Mais le fort



était si bien protégé, que le capitaine anglais répondit avec arrogance au parlementaire:

"Quand même la mer serait couverte de vaisseaux, quand même les bois seraient remplis d'Indiens et de Français, je ne me rendrai que lorsque je serai réduit à la dernière extrémité."

D'Iberville ordonna l'attaque, et Saint-Castin trouva le moyen de faire parvenir aux assiégés le message suivant: "Si nous sommes forcés de faire une brèche, il deviendra impossible d'empêcher les Indiens de vous massacrer tous, sans pitié".

Impressionnés, les Anglais capitulèrent, à la seule condition qu'ils seraient transportés à Boston, et protégés contre la fureur des Abénaquis.

Saint-Jean de Terre-Neuve (1697)

D'Iberville fit ensuite voile vers Saint-Jean, la capitale anglaise de Terre-Neuve, que défendaient trois forts. Les deux premiers de ces forts capitulèrent assez facilement, mais le troisième ne répondit pas à l'ultimatum que lui adressaient les assiégeants.

Les Français préparèrent l'attaque en brûlant les maisons environnantes. Or au moment même où ils allaient donner l'assaut final, la garnison capitula.

L'hiver qui suivit, d'Iberville et ses infatigables marcheurs dévastèrent les côtes, semant partout "la terreur du nom français". Il ne restait à prendre que Bonavista, lorsque le chef de l'expédition reçut l'ordre de retourner à la baie d'Hudson, où le fort Nelson, conquis par lui en 1690, avait été repris par les Anglais.

Encore à la baie d'Hudson (1697)

D'Iberville prend fièrement la tête des cinq navires que le roi de France met à sa disposition pour libérer la Baie. Or dès le départ, des obstacles presque insurmontables se



dressent devant lui: vents et tempêtes qui dispersent ses navires, courants marins, glaciers énormes qui brisent l'un des gouvernails et broient un navire avec une telle force que l'équipage peut à grand-peine se sauver.

Bref, lorsque d'Iberville parvient en vue du fort Nelson, il s'aperçoit qu'il est seul: seul contre trois navires ennemis qui lui barrent la route. Assailli de tous les côtés à la fois, la brave *Pélican* se bat de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi.

Fatigué de la lutte, le plus gros des navires anglais, le *Hampshire,* s'élance sur le *Pélican,* qui l'évite et le mitraille à bout portant: le fier *Hampshire* sombre avec tout son

équipage, tandis que le *Hudson Bay* capitule et que le *Dering* s'enfuit dans la brume.

Les défenseurs du fort Nelson se disent prêts à capituler, mais à la condition de conserver les vingt mille peaux de castor enfermées dans leurs caves. "Ou bien les assiégés acceptent de se rendre, purement et simplement, leur fait répondre d'Iberville, et alors ils devront envoyer trois otages avant la nuit; ou bien ils refusent, et ce sera le massacre général."

Le fort capitule, et la baie d'Hudson est reconquise. Le traité de *Ryswick,* signé la même année, en confirme la possession à la France.

6. La paix de Montréal (1701)

Préliminaires de la paix.

Frontenac s'était efforcé de conclure une paix définitive avec les Iroquois, mais il mourut avant de voir l'aboutissement de son œuvre. Callières, son successeur, poursuivit la même politique.

C'est ainsi qu'à l'été de 1701, treize cents Peaux-Rouges, Hurons et Iroquois, répondant à l'appel du gouverneur, accoururent à Montréal, de l'est, de l'ouest, du nord, du sud, et furent accueillis avec des cris d'allégresse, *"au bruit des boîtes* [1] *et des canons".* Lorsque les chefs se présentèrent devant le gouverneur, le célèbre Huron catholique Kondiaronk surnommé *Le Rat,* porta la parole au nom des alliés:

"Notre père, tu nous vois auprès de ta natte; nous avons éprouvé bien des périls dans ce long voyage. Les chutes, les rapides et mille autres obstacles ne nous ont point arrêtés tant nous désirions te voir et nous assembler ici. Nous avons

(1) Nom donné par les Sauvages aux tambours.

trouvé beaucoup de nos frères morts le long du fleuve; cependant, nous avons fait de tous ces corps un pont sur lequel nous avons marché avec courage.”

Qui l’emportera?

Un instant, les vieilles rancunes entre tribus ennemies se rallumèrent et faillirent compromettre les préliminaires de la paix. Heureusement, l’habile et très éloquent Kondiaronk se fit porter dans un fauteuil au milieu de l’assistance et, quoique très malade, parvint à calmer les esprits par un discours qui souleva de vifs applaudissements:

“J’ai toujours obéi à mon père, termina-t-il de sa voix défaillante et je jette ma hache de guerre à ses pieds. Iroquois, imitez mon exemple!”

Epuisé par l’effort suprême qu’il avait dû fournir, Kondiaronk s’affaissa. Transporté à l’Hôtel-Dieu, il y expira la nuit suivante, muni des secours de l’Eglise et dans de vifs sentiments de piété. Après de pompeuses funérailles, auxquelles assistèrent les principaux personnages de la grande assemblée, on l’enterra dans l’église même de Montréal et, sur sa tombe, on grava ces simples mots: *Ci-gît Le Rat, chef huron.*

L’assemblée générale du 4 août.

Comme la maladie se répandait parmi les Indiens, le gouverneur se hâta de fixer la dernière assemblée générale au 4 août. Un historien de l’époque nous décrit une enceinte de branches d’arbres avec une allée tout autour, et des soldats en armes; au centre et groupés par tribus, les mille trois cents Indiens aux costumes bariolés; à droite, une estrade couverte de feuillage où prirent place le gouverneur, l’évêque, l’intendant, *“les dames et le beau monde de la ville”*.

“Je me saisis de toutes vos haches de guerre, s’écria le gouverneur, et je les enterre dans une fosse si profonde que personne ne pourra les reprendre pour troubler la tranquillité

que je rétablis parmi mes enfants. Et pour que cette paix ne puisse être troublée, je répète ce que j'ai dit: s'il arrivait que l'un de mes enfants en frappât un autre, celui qui aura été frappé ne se vengera pas, mais il viendra me trouver pour que je lui en fasse raison."

Après avoir reçu un collier de porcelaine, les différents chefs défilèrent devant le gouverneur et lui remirent leurs captifs en prononçant un petit discours. Certains d'entre eux se présentèrent revêtus de costumes étranges qui contrastaient avec la gravité de leurs fonctions. L'un s'était coiffé d'une peau de bœuf dont les cornes lui battaient sur les oreilles. Un autre portait une vieille perruque poudrée et toute mêlée; comme il n'avait pas de chapeau, il souleva sa perruque pour saluer M. le gouverneur, et découvrit du coup, l'une des têtes les plus laides de l'assemblée. On ne put s'empêcher de rire aux éclats, surtout lorsque l'un des assistants l'eut prié gravement de se couvrir!



Fin des guerres indigènes

Comme conclusion, le calumet circula de bouche en bouche, en commençant par le gouverneur. Les trente-huit ambassadeurs apposèrent au bas du traité l'emblème particulier de leur tribu: l'ours, le castor, le caribou, le lièvre, l'araignée...

Chant du *Te Deum,* feux de joie, décharges de mousqueterie, distribution de cadeaux — fusils, munitions, capots galonnés — gigantesque festin où les mille trois cents Indiens s'attablèrent autour de bœufs bouillis et coupés en petits morceaux: voilà comment fut scellé le mémorable traité de 1701, le seul qui ne fut point violé, celui qui marque véritablement la fin des guerres indigènes.

7. L'Acadie perdue (1713)

La paix de Ryswick (1697) ne fut pas de longue durée. L'année où la France se réconciliait définitivement avec les Iroquois (1701) éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre une guerre qui eut chez nous les plus funestes répercussions.

Grâce à la paix conclue avec les Indiens, la Nouvelle-France put assez facilement résister aux assauts de ses turbulents voisins du sud; mais il n'en fut pas de même de Terre-Neuve, de l'Acadie et de la baie d'Hudson, territoires peu peuplés et mal défendus.

Assauts répétés

En hommes pratiques, les colons de la Nouvelle-Angleterre convoitaient depuis longtemps les plaines fertiles et les riches prairies de l'Acadie. Et comme l'Angleterre s'engageait à fournir une flotte puissante, les Bostonnais équipèrent à leurs frais une armée de plusieurs milliers d'hommes.

En 1704, le colonel Church débarqua ses troupes à Port-Royal, que défendait M. de Brouillan. Sommés de capituler, les Français ne répondirent même pas, mais ils s'élancèrent plutôt, sur la plage même, au-devant des envahisseurs, qu'ils bousculèrent et contraignirent à se rembarquer.

Trois ans plus tard, c'est au tour du colonel March à venir stationner devant Port-Royal avec une flotte de vingt-cinq navires. Le vaillant de Subercase, quatorzième et dernier gouverneur français de l'Acadie, n'a guère qu'une poignée de soldats à lui opposer, mais il appelle en hâte les habitants des campagnes voisines qui, unis aux soixante Canadiens arrivés juste à la dernière heure, parviennent cette fois encore à repousser l'ennemi.

Prise de Port-Royal

Les défenseurs de l'Acadie eurent beau dépeindre à la mère-patrie la détresse de cette malheureuse colonie, où l'on était à la veille de manquer complètement de vivres et de munitions, rien ne vint; ou plutôt, quelqu'un vint: le général anglais Nicholson qui, à la tête de cinquante-quatre vaisseaux, parut à l'automne de 1710 dans la baie de Port-Royal.

A la fière sommation qui lui fut faite de livrer la place, Subercase répondit, comme jadis le comte de Frontenac, par la bouche de ses canons. Sans vivres et sans munitions, il ne pouvait tout de même résister longtemps.

Pendant quinze jours cependant, Port-Royal tint bon; toutefois, décimée par la faim, tout autant que par les attaques de l'adversaire, la petite colonie capitula. Elle devenait anglaise pour toujours et son nom même s'effaçait devant celui d'Annapolis.

Traité d'Utrecht (1713)

Au traité d'Utrecht, la France insista pour qu'on lui remît l'Acadie, dont elle comprenait, trop tard, hélas! l'importance stratégique, mais l'Angleterre garda sa proie: la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie.

"Il eût été plus avantageux, écrivit alors Robert Challes, de céder aux Anglais la Normandie ou la Bretagne, que l'Acadie, Terre-Neuve ou la baie d'Hudson... Dieu veuille que je sois mauvais prophète, mais je prévois que Québec et le Canada seront bientôt anglicisés, que le traité d'Utrecht coûtera bien du sang ou que la Nouvelle-France fera bientôt partie de la Nouvelle-Angleterre."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Questions faciles:*

1. Comment peut-on dire que l'année 1665 fit époque dans notre histoire?
2. Que fit-on pour mater les Iroquois?
3. Que fit l'intendant Talon pour favoriser l'industrie et le commerce?
4. Où se rendit le Père Albanel? Et Jolliet et Marquette?
5. En quoi La Salle mérita-t-il d'être appelé le prince des explorateurs?
6. Comment d'Iberville se distingua-t-il à la baie d'Hudson? Et en Nouvelle-Angleterre?
7. Que firent les Bostonnais pour venger l'attaque des Canadiens en Nouvelle-Angleterre?
8. Comment le *Pélican* d'Iberville s'y prit-il pour faire face à trois navires ennemis?
9. Quels furent les principaux signataires de la paix de 1701?
10. Quel traité céda définitivement l'Acadie à l'Angleterre?

II. *Lisez, déclamez, racontez à un camarade ou à votre jeune sœur à la maison:*

1. Les puissants renforts que le roi Louis XIV nous envoya de 1663 à 1665.
2. Les Iroquois matés.
3. Talon favorise la culture et l'artisanat.
4. Le discours du Père Allouez au bord des Grands Lacs en 1671.
5. Jolliet et Marquette descendent le Mississipi.
6. Le discours de La Salle chez les Miamis et la réponse du grand chef.

7. L'attaque de Québec par Phipps.
8. Le combat du *Pélican.*
9. L'assemblée générale du 4 août 1701.
10. L'Acadie perdue (1713).

III. ***Dramatisez: Aidé de quelques camarades ou compagnes, jouez l'une ou l'autre des scènes suivantes:***

1. Pierre Boucher aux pieds du roi Louis XIV.
2. L'intendant Talon rend visite à une famille de colons.
3. Plantation d'une croix sur les bords des Grands Lacs en 1671.
4. La Salle accourt chez les Miamis.
5. La grande assemblée de 1701; discours de Kondiaronk, surnommé *Le Rat.*

IV. ***Le savez-vous? Qui a prononcé ou aurait pu prononcer les paroles suivantes?***

(Réponses: D'Iberville, Callières, Jolliet, Frontenac, Saint-Castin, Talon, Allouez, Louis XIV, Kondiaronk, La Salle, Pierre Boucher, Robert Challes)

1. "Les Iroquois nous serrent de si près qu'ils nous empêchent de jouir des commodités de la vie."

2. "Faites de la Nouvelle-France une colonie forte et prospère."

3. "Cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand."

4. "Voici, mes frères, une bonne affaire, une grande et importante affaire. Jetez les yeux sur la croix..."

5. "C'était le 17 juin 1673 et nous glissâmes soudain dans le Mississipi avec une joie qui ne peut s'exprimer."

6. "Voici un rouleau de tabac pour dissiper les vapeurs qui peuvent vous troubler l'esprit..."

7. "Je ne vous ferai pas attendre une heure; sachez que je vais répondre à votre général par la bouche de mes canons."

8. "Si nous sommes forcés de faire une brèche, il deviendra impossible d'empêcher les Indiens de vous massacrer sans pitié."

9. "Ou bien les assiégés acceptent de se rendre purement et simplement, ou bien ils refusent, et alors, ce sera le massacre général."

10. "Notre père, tu nous vois auprès de ta natte; nous avons éprouvé bien des périls dans ce long voyage."

11. Je me saisis de toutes vos haches de guerre et je les enterre dans une fosse si profonde que personne ne pourra les reprendre."

12. "Dieu veuille que je sois mauvais prophète, mais je prévois que Québec et le Canada seront bientôt anglicisés."

V. *Cartographie, dessin:*

a) **Cartographie:**

1. Voyage de Tracy: Québec, Richelieu, pays des Iroquois.
2. Voyage du Père Albanel: Québec, lac Saint-Jean, baie d'Hudson.
3. Voyage de Louis Jolliet: Québec, Michillimakinac, embouchure de l'Arkansas.
4. Voyage de La Salle: du fort Cataracoui à la Louisiane.
5. Expédition d'Iberville: Acadie, Terre-Neuve, baie d'Hudson.

b) **Dessin:**

1. Pierre Boucher ou Mgr de Laval aux pieds de Louis XIV.
2. L'arrivée à Québec du régiment de Carignan.
3. L'incendie des bourgades iroquoises.
4. Talon visite une famille de colons.
5. Jolliet et Marquette bien accueillis des Illinois.
6. La Salle à l'embouchure du Mississipi.
7. La grande assemblée de 1701.

VI. *Le coin des poètes:*

Découverte du Mississipi (1673)

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux, passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombre et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encore de servage,
Déployait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier des grands bois mouvants qui lui versent leur ombre,
Le Roi-des-Eaux n'avait encore, en aucun lieu,
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde,
Que devant le soleil et Dieu

Jolliet! Jolliet! quel spectacle féerique
Dut frapper ton regard quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu!
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre!
Quel éclair triomphant à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu!

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
L'œil tout illuminé d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé?

Puis, bercé de la houle et bercé par ses rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les îlots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants!

Louis Fréchette

Redire les mêmes idées en prose; chercher dans le dictionnaire les mots plus difficiles comme "dunes d'opale".

D'Iberville à bord du "Pélican" (1697)

Un contre trois! Parbleu, qu'importe?
Le *Pélican* n'eut jamais peur!
Il vole, et le nordet l'emporte
Dans un large souffle vainqueur.

L'Anglais! A ce cri, l'équipage
Bondit. Calme, air fier, front serein,
D'Iberville, au fort du tapage,
De sa stridente voix d'airain,
Commande: Branle-bas! Aux barres!
Gare à vous, messieurs les Saxons!

Assailli de tous les côtés à la fois, le *Pélican* se démène de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, vomissant la flamme et le fer par toutes ses ouvertures.

La bataille, par intervalles,
Semble redoubler de fureur.
Entendez-vous bruire les balles?
La noce est splendide d'horreur.

Beau comme un héros d'épopée,
D'Iberville n'arrête pas,
Faisant sonner sa longue épée
Au branle nerveux de ses pas.

Mais les Anglais veulent en finir au plus tôt.

Droit sur le Français, le *Hampshire*
S'élance. Sans perdre un instant,
Le *Pélican* l'évite et vire,
Et le mitraille à bout portant.

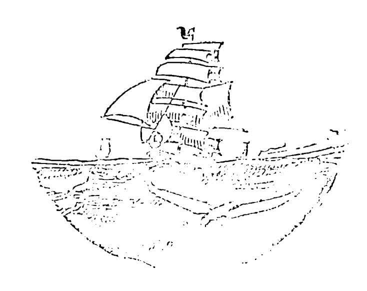
Au tour du *Hudson Bay*, maintenant. Bien que le *Pélican* ait reçu sept coups de canon à la ligne de flottaison, le commandant s'écrie: "*A l'abordage, mes amis!* L'arme au poing, les Canadiens bondissent et... le *Hudson Bay* capitule, tandis que le *Dering* s'enfuit à la faveur de la nuit.

Des vivats de réjouissance
Se mêlent aux chansons de bord:
Vive Québec! Vive la France!
France! redit l'écho du Nord.

Nérée Beauchemin

VII. *Lectures conseillées:*

Louis Jolliet, François de Laval, Robert de la Salle, Maisonneuve, Jeanne Mance, Pierre Le Moyne d'Iberville, le comte de Frontenac, albums de la collection *Gloires Nationales*.



Vous savez maintenant que . . .

1. Comme preuve de sa bonne volonté, le roi Louis XIV nous envoya trois cents hommes ou femmes en 1663, trois cents l'année suivante, et en 1665, douze cents soldats du régiment de Carignan qui avaient à leur tête le courageux marquis de Tracy. Les Iroquois furent immédiatement matés.

2. L'intendant Talon fit preuve d'une activité vraiment extraordinaire dans tous les domaines: colonisation, artisanat, industrie, commerce. "J'ai ici de quoi m'habiller des pieds à la tête", dit-il un jour avec fierté.

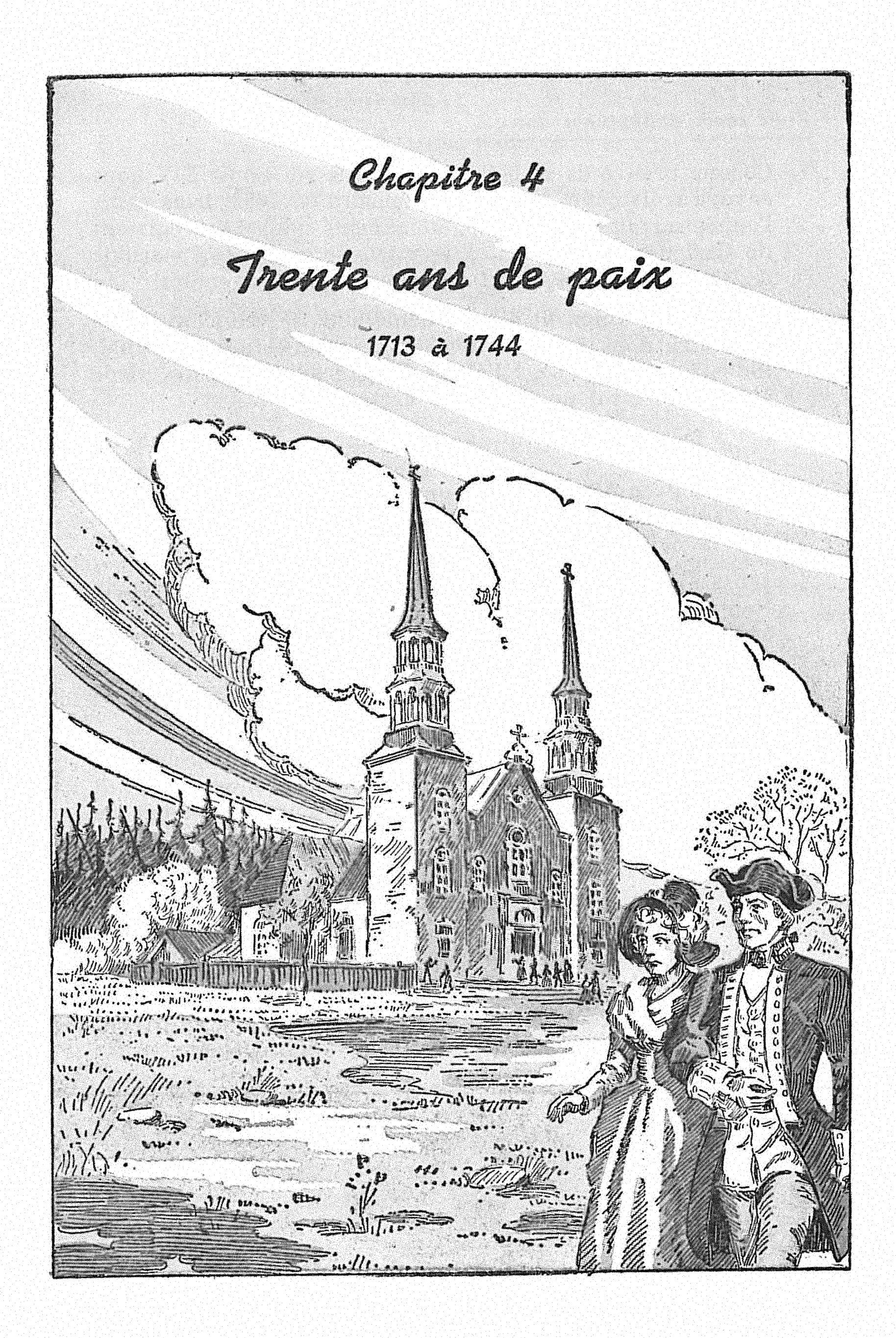
3. Cette même époque fut aussi féconde en voyages d'exploration:
   Le Père Albanel à la baie d'Hudson,
   Jolliet et Marquette le long du Mississipi,
   La Salle en Louisiane.

4. Ainsi avec une population de dix mille âmes à peine, la Nouvelle-France s'étendait déjà du Labrador au golfe du Mexique. Mais cet immense empire, il fallait le défendre; ce fut surtout l'œuvre de Pierre Le Moyne d'Iberville, le plus illustre des frères Le Moyne, et du gouverneur de Frontenac.

5. D'Iberville s'illustra surtout en Acadie, à Terre-Neuve et à la baie d'Hudson. Quant au comte de Frontenac, il tint tête à l'amiral Phipps qui, en 1690, tenta vainement de prendre Québec.

6. Callières, successeur de Frontenac, eut le plaisir de conclure la paix avec les Iroquois. Le mémorable traité de 1701 — le seul qui n'ait jamais été violé — marqua véritablement la fin des guerres indigènes.

7. A la suite d'assauts répétés de la part des Bostonnais, l'Acadie dut capituler en 1710. Par le traité d'Utrecht (1713), elle fut cédée définitivement à l'Angleterre.


Chapitre 4
Trente ans de paix
1713 à 1744

1. La nation prend corps

Ce fut évidemment un malheur pour la Nouvelle-France que la perte de l'Acadie, de Terre-Neuve et de la baie d'Hudson, malheur qui laissait entrevoir les pires catastrophes. Mais en attendant, le pays jouit d'une paix profonde qui va permettre à la nation canadienne de se former, de prendre corps.

Grâce à ces trente ans de paix et à la sage administration des gouverneurs Vaudreuil et Beauharnois, des intendants Hocquart et Bégon, notre vie économique connut alors l'époque la plus florissante de son histoire sous le régime français.

Population, commerce

De 25 000 qu'elle était en 1721, la population de la Nouvelle-France aura doublé vers 1750. D'année en année, la traite des fourrures grandit. Bien des coureurs de bois trouvent dans leur métier le moyen d'en retirer de larges bénéfices.

Le commerce se fait surtout avec la France qui, en retour de nos pelleteries, de nos huiles, de notre farine et de notre bois de construction, nous expédie du vin, des épices, de la quincaillerie, du verre et des tissus. Nos importations l'emportent ordinairement de beaucoup sur nos exportations, sauf peut-être en l'année 1741, où d'excellentes récoltes permettent d'équilibrer ventes et achats.

On commerce aussi avec les Antilles, qui nous donnent du sucre, du rhum, de la mélasse et du café, en retour de nos farines, de nos légumes et de notre bois de construction. Même la lointaine Chine apprécie les vertus curatives de la racine du ginseng, plante médicinale que le Père Lafiteau, jésuite, a découvert au Canada.

Maisons et dépendances

La colonisation se développe surtout le long des rivières, ces chemins qui marchent. L'habitant possède une bonne maison, chaude en hiver, fraîche en été, bien protégée par des contrevents ou de lourds volets.

Cette maison percée de larges fenêtres où entrent l'air et le soleil, est bâtie en pierres ou encore de *pièces sur pièces,* c'est-à-dire de troncs équarris, posés les uns sur les autres, avec un toit pointu à la façon normande et recouvert de bardeaux.

Un voyageur de l'époque trouve les maisons canadiennes plus solides que celle de la Nouvelle-Angleterre: "Les troncs sont mieux façonnés, dit-il, et mieux joints; au lieu d'être bruts et raboteux de toutes parts, ils sont parfaitement unis et couverts d'une couche de blanc en dehors et doublés de planches de sapin en dedans".

A quelques pas de la maison s'élèvent le fournil, la grange et l'écurie, la plupart du temps couverts de chaume, et cet ensemble de dépendances constitue ce que l'on appelle les *bâtiments.* Plus un habitant est *aisé,* plus il possède de bâtiments.

Pas d'arbres cependant aux alentours, ou très peu: les ancêtres ont subi si longtemps les attaques sournoises des Iroquois, embusqués à deux pas des habitations, qu'ils préfèrent la rase campagne ou la plaine nue.

Un intérieur canadien

L'intérieur de la maison est aussi simple que l'extérieur; point de luxe mais une grande propreté et beaucoup de confort.

Dans la pièce d'entrée, qui sert à la fois de cuisine et de chambre à coucher, voici d'abord la large cheminée, avec l'âtre ouvert, le foyer de pierres plates, la crémaillère, la pelle à feu, le grand chaudron et les marmites.

Au-dessus de la corniche sont rangés les fers à repasser, un fanal de fer blanc, des chandeliers. On s'éclaire à la chandelle de suif, que l'on fabrique à la maison. Aussi chaque habitant possède-t-il un moule à chandelles. Quelques-uns ont aussi des lampes en fer où l'on fait brûler de l'huile de loup-marin. L'usage des allumettes n'est pas connu, et l'on se sert encore du briquet et de la pierre à fusil.

Pêche et chasse

Ceux-là surtout qui habitent les bords du grand fleuve aiment passionnément la chasse et la pêche. Voyez, suspendu à la poutre, le grand fusil à pierre venu de France avec la corne à poudre. L'hiver, avec quelles délices on s'enfonce sous bois, raquettes aux pieds, pour y tendre des collets aux lièvres ou chasser la perdrix et l'orignal.

La pêche est aussi l'un des passe-temps favoris des riverains du grand fleuve, qui tendent leurs lignes et leurs claies de bonne heure le printemps, et ne les relèvent que tard à l'automne. Peut-être même négligent-ils un peu la culture de leurs terres pour s'adonner à cette industrie si attrayante, qui leur rapporte des bénéfices assurés.

Nombreux enfants

Alors comme aujourd'hui, les familles où l'on s'asseoit douze ou quinze à table ne sont pas rares. Voyez les enfants s'ébattre aux portes des demeures: les plus jeunes vont nu-pieds, mais la propreté et la qualité de leurs vêtements, aussi bien qu'un coup d'œil, jeté à l'intérieur des maisons, démontrent qu'ils ne vivent pas misérablement.

Obligés pendant l'hiver de se couvrir de vêtements épais et de lourdes chaussures, ils aiment à se dédommager aussitôt que reparaît le soleil du printemps. A peine sortis de l'enfance, tous se mettent au travail. L'hiver seulement, quelques-uns iront à l'école cueillir un peu d'instruction, qui se borne souvent au catéchisme, aux *Devoirs du Chrétien*, au calcul, à

l'écriture et à la lecture du latin dans le *Psautier de David* pour pouvoir chanter au chœur de l'église.

Dans bien des familles, chaque année compte une nouvelle naissance, et le dernier est toujours le plus choyé. Les mamans savent qu'elles ne retiendront pas toujours leurs enfants autour d'elles; que le bien paternel ne pourra en garder qu'un ou deux, et qu'il faudra se résigner à voir partir ceux qui ne trouveront plus de place au foyer.

Elles savent tout cela, les mamans, et c'est pourquoi elles les aiment encore davantage, ces chers enfants, leur prodiguant dès le bas âge, les caresses et les joies du foyer qui leur feront un jour défaut. Elles leur enseignent à aimer le bon Dieu et à le prier avec d'autant plus de ferveur que les dangers moraux seront un jour plus grands.

Lourde tâche

Si la tâche des mamans est encore pénible de nos jours, elle l'était bien davantage autrefois. Non contentes d'habiller les jeunes et les moins jeunes, de préparer les trois repas de la journée, de blanchir le linge, de puiser l'eau à la rivière ou à la fontaine, les mamans devaient traire les vaches, battre le beurre, soigner la basse-cour, bêcher le petit jardin, l'ensemencer et le cultiver.

Leur restait-il quelques heures de répit l'hiver, qu'elles filaient le lin, tissaient la toile et les pièces d'étoffe. Quand revenait la moisson, râteau ou fourche à la main, elles aidaient à la fenaison ou au chargement des lourdes charrettes; c'est ainsi que la plus belle saison devenait pour elles la plus laborieuse.

Les mamans connaissent aussi l'épargne. Elles entassent leurs maigres économies, sou par sou, au fond de la commode. Les banques étaient alors inconnues, elles déposent prudemment leur réserve dans le coffre de la fabrique, chez monsieur le Curé, au Séminaire de Québec ou chez quelque marchand



qui leur paie un léger intérêt. D'autres, plus méfiantes, font des cachettes sous les combles de leur maison ou dans la cave (1).

2. Vie paroissiale, vie de famille

Eglises, cloches et clocher

La paroisse est devenue le centre de toute vie religieuse et sociale. Vers 1754, on en compte une centaine qui correspondent presque toutes à des seigneuries, et une quarantaine de missions.

(1) D'après *La Seigneurie de Lauzon*, par J.-Ed. Roy, vol. IV.

L'église est là, au centre de la paroisse ou de la mission. Au-dessus des humbles maisons s'élève le clocher, sujet d'orgueil et de fierté pour ceux qui vivent à son ombre. Le clocher monte droit, clair et luisant dans le ciel de la Nouvelle-France.

Cloches, sonnez, carillonnez,
Lancez vos appels dans les airs.
Ah! qu'il est beau, ce vieux clocher,
C'est le plus beau de l'univers!

On sonne la cloche pour la prière; on la sonne pour signaler un incendie ou l'approche de l'ennemi; on la sonne pour saluer l'arrivée de l'évêque ou du gouverneur; on la sonne pour la naissance et aussi pour la mort. Le Canadien consent n'importe quel sacrifice pour enrichir son église de belles cloches, qu'il importera de France dans les premiers temps, mais qu'il ne tardera pas à fabriquer au pays.

Monseigneur de Saint-Vallier, qui parcourut nos campagnes de porte en porte, écrivit: "Chaque maison est une petite communauté bien réglée, où l'on fait la prière en commun le soir et le matin, où l'on récite le chapelet, et où l'on dit les prières avant les repas".

Les journaux étant alors inconnus, monsieur le curé lit en chaire les ordonnances du roi, du gouverneur ou de l'intendant, auxquelles il ajoute les nouvelles de la paroisse — événements heureux ou malheureux, accidents, maladies contagieuses, état des récoltes — et même les nouvelles de France.

C'est encore monsieur le curé qui enregistre les baptêmes, mariages et sépultures; il encourage, console, fortifie les paroissiens dans leurs difficultés de chaque jour; c'est lui enfin qui les aide à bien mourir.

Pieuses coutumes

A la ville comme à la campagne se fait la procession solennelle du Saint Sacrement et celle des Rogations. On porte le viatique aux malades au son de la cloche et avec solennité.

Les cérémonies religieuses se célèbrent avec majesté, même dans les églises de campagne où il n'y a qu'un prêtre. Nos gens goûtent par anticipation les joies célestes: "Puisque tout est si beau dans la maison du Seigneur, disent-ils, combien cela le sera davantage en son paradis!"

La coutume veut encore que les paroissiens offrent chaque dimanche un pain à l'église pour le faire bénir, le partager entre les fidèles et le manger. Au début, les paroissiens n'offrent que du pain de ménage, cuit à la maison, mais les gens à l'aise prennent l'habitude de présenter des pains à plusieurs étages, enluminés de minces feuillets dorés qui représentent des castors ou des feuilles d'érables.

On enguirlande aussi le pain de banderolles ou d'étendards, et on l'apporte au chœur au commencement de la messe afin que le prêtre puisse en faire la bénédiction solennelle. Le bedeau et ses aides procèdent ensuite à sa distribution aux fidèles, en commençant par les chantres et les personnes de distinction.

Croix du chemin.

Au carrefour des routes, la piété populaire érige des calvaires rustiques: humbles croix de bois auxquelles on attache une couronne d'épines, les instruments de la passion: marteau, clous, échelle, lance, et un tronc pour les âmes.

Les beaux soirs d'été, les familles se réunissent au pied de la croix pour réciter la prière et le chapelet. Comme le dit la chanson:

"... Pareille au chêne de cent ans,
La vieille croix de bois sur les moissons sommeille,
Des soirs bleus à l'aube vermeille,
Sous les neiges d'hiver, dans les fleurs du printemps.
Elle est là dans les luzernières,
De l'orage bravant les coups,
Pour dire aux paysans: *"Soyez bons! Aimez-vous!*
Restez unis comme des frères!"

Visite pastorale

C'est un événement dans chaque paroisse que la visite de Monseigneur, d'autant plus qu'à cause de la grandeur du diocèse cette visite n'a lieu que tous les trois ou quatre ans. A l'arrivée du prélat, les cloches sonnent à toute volée, les armes à feu détonent, et les paroissiens marchent processionnellement au-devant de leur évêque par des chemins balisés et décorés d'oriflammes. Des hommes à cheval entourent parfois la calèche du prélat.

Une demi-heure après son arrivée, Monseigneur fait son entrée solennelle à l'église, où il donne la bénédiction du Saint Sacrement et administre la confirmation. Chaque jour, il y a messe, communion, instruction spirituelle et entretiens particuliers de Monseigneur avec le prêtre et les citoyens qui tiennent à rencontrer leur évêque.

Manoir seigneurial

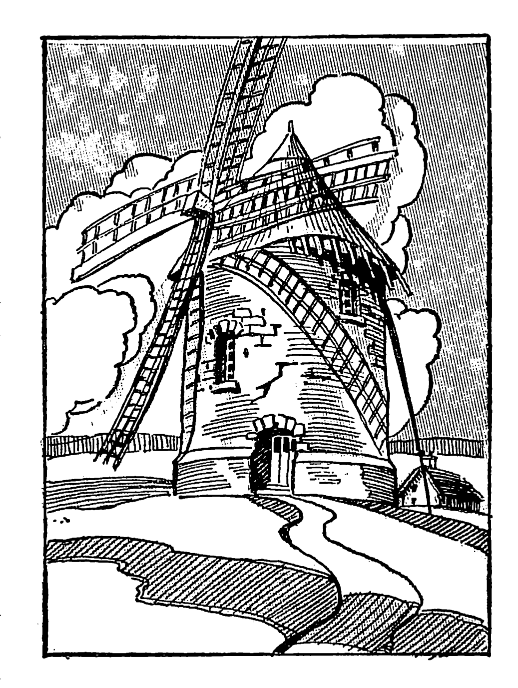
Comme l'église, le manoir domine la paroisse. Moitié ferme et moitié château, il s'élève ordinairement au bord d'un cours d'eau ou au flanc d'une colline. Si quelques habitants possèdent une maison plus belle ou plus vaste que celle de leur seigneur, ce dernier a seul cependant droit au mai [1], au pigeonnier et à la girouette.

Ordinairement doué de belles manières et le personnage le plus en vue de la paroisse, le seigneur cherche à s'entourer de tous les charmes de la nature. C'est à peine si une clôture sépare son jardin des champs et des bois. Il jouit aussi d'un passé glorieux, mais il n'est pas riche et reste simple, bon, tout proche de ses paysans; il partage leurs travaux, leurs fatigues et leurs peines.

---

(1) *Histoire du Canada,* 5e année : "Seigneurs et censitaires; la plantation du mai."

Seigneurs et censitaires



Le censitaire doit accorder chaque année quelques jours de son temps au seigneur: c'est le devoir de la *corvée.* Il doit utiliser le moulin du seigneur pour y faire moudre son grain et le four pour y faire cuire son pain; en quittant le moulin, il laisse le quatorzième de sa récolte comme droit de mouture.

Il cède aussi au seigneur le bois nécessaire à la construction ou à la réparation du manoir, fournit chaque année deux coqs bien gras, et s'il habite les bords du fleuve, il fait cadeau d'un poisson sur onze.

Enfin, les simples habitants peuvent devenir seigneurs à leur tour; c'est ainsi qu'en 1713, ils possèdent le tiers des seigneuries.

Education de la jeunesse

Dès les premiers temps de la colonie, Québec fut doté d'un collège des Jésuites où le nombre des élèves atteignit assez rapidement la centaine, et où l'on forma des prêtres, des notaires, des juges, des marins, des capitaines de vaisseaux, des fonctionnaires de toutes sortes qui aidèrent au progrès du pays.

Québec et Trois-Rivières eurent leur couvent d'Ursulines, et Ville-Marie son école fondée par la bienheureuse Margue-

rite Bourgeoys. Monsieur l'abbé Souart, sulpicien et premier curé de Ville-Marie, faisait également la classe aux garçons; les Frères Hospitaliers ouvrirent à Montréal une école d'arts et métiers semblable à celle de Mgr de Laval, à Saint-Joachim. Ces dernières formèrent de réels artistes qui sculptèrent l'intérieur de nos églises avec autant de science que de bon goût.

Les filles bénéficièrent d'écoles ménagères où l'on enseignait non seulement à lire et à écrire mais à tricoter, à filer, à faire la dentelle et à se former aux vertus chrétiennes. Le règlement des élèves ressemblait souvent à celui des religieuses: méditation, lecture spirituelle, examen particulier et quart d'heure de silence chaque jour.

Ecoles de campagne

L'établissement d'écoles à la campagne présenta plus de difficultés à cause des hivers rigoureux et du manque de routes, qui empêchaient souvent les jeunes d'aller en classe: en 1718, le gouverneur Vaudreuil et son intendant Bégon croyaient même que c'était impossible.

Aux alentours de 1720 cependant, on rencontrait déjà les religieuses de la Congrégation Notre-Dame à Champlain, à Neuville, à Saint-Famille de l'île d'Orléans et même à Port-Royal d'Acadie.

Des instituteurs ambulants allaient aussi de paroisse en paroisse pour y faire la classe et, parmi eux, quatre religieux Récollets qui récompensaient de cette façon la cordiale hospitalité de nos gens. Le soir, dans les familles, ceux qui savaient lire, écrire et compter l'enseignaient à ceux qui ne le savaient pas.

A l'exemple de Mgr de Laval, qui sacrifia tout son avoir au bénéfice du Séminaire de Québec, certains curés firent de grands efforts pour favoriser l'instruction de leurs paroissiens: celui de la Sainte-Famille de l'île d'Orléans acheta deux terres dont il fit cadeau aux Sœurs de la Congrégation pour

leur permettre de vivre; celui de Champlain vendit tous ses biens, ses livres, et même sa pendule pour soutenir un couvent de religieuses dans sa paroisse; celui de Neuville offrit un couvent tout meublé et une terre, ajoutant: "Demandez tout ce qu'il vous plaira; je tâcherai de vous le donner".

Résultats satisfaisants

En 1759, on comptait quarante-quatre écoles pour cent douze paroisses, soit à peu près la même proportion qu'en France à la même époque. Résultat satisfaisant dans un pays encore pauvre, où les parents payent la pension des élèves avec des cordes de bois de chauffage, des pots de beurre, des porcs gras et de l'anguille salée; dans un pays où les jeunes doivent souvent remplacer aux champs le papa ou le grand frère partis à la guerre.

3. Voyageurs aux pays d'en-Haut

Nos premiers explorateurs n'avaient pas trouvé la route de la Chine ni celle des Indes; ils n'avaient découvert ni or ni argent, mais ils ne tardèrent pas à rencontrer une source de revenus considérables, les fourrures.

Cette richesse, souvent cachée au fond des forêts les plus reculées, il fallait la chercher au prix de mille fatigues et, souvent, au prix même de sa vie. Telle fut précisément l'œuvre de nos traiteurs ou *voyageurs aux pays d'en-Haut.*

Voyageur!

Voyageur, dans le sens canadien du mot, ne veut pas dire simplement un homme qui a voyagé ou qui a vu beaucoup de pays. Le voyageur canadien est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être à la fois découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur,

marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités en puissance, alors même qu'il n'ait pas encore eu l'occasion de les exercer toutes.

Selon les besoins et les lieux, il peut confectionner une barque et la conduire au milieu des orages du Golfe, faire un canot d'écorce et le diriger à travers les rapides des rivières, lacer une paire de raquettes et parcourir dix lieues dans sa journée, porté par elles sur les neiges profondes.

Le voyageur sait comment on prend chaque espèce de poisson dans chaque saison; il connaît les habitudes de toutes les bêtes des bois, qu'il sait ou poursuivre ou trapper. La forêt, les prairies, la mer, les lacs, les rivières, les éléments et lui se connaissent.

Il partira aussi volontiers pour la baie d'Hudson que pour le golfe du Mexique. Rarement, cependant, il laissera sa paroisse avec l'intention de n'y plus revenir tôt ou tard. Quand il prend congé de ses proches ou de ses amis, son dernier mot est toujours: "Que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je revienne!"

Canots, nourriture et marchandises de traite

Ordinairement jeunes, courageux et forts, les voyageurs commencent par se fabriquer un ingénieux canot d'écorce à l'aide de baguettes de cèdre ou de frêne sur lesquelles s'adaptent les souples pièces d'écorce de bouleau. Pour l'assemblage, les fines radicelles de l'épinette rouge tiennent lieu de fil; un enduit de gomme de sapin parvient à rendre les coutures imperméables.

Sans aucune pièce de fer ou de cuivre, ils obtiennent une embarcation de douze à quinze pieds de longueur, élégante, légère, souple, obéissant à toutes les volontés de l'aviron, et qui peut franchir chaque jour de trente à cinquante milles.

Plus tard, après la Conquête, on en viendra à confectionner des canots de quarante pieds de longueur, capables

de porter douze rameurs et cinq à six mille livres de marchandises ou objets de traite: couvertures de laine, fusils, haches, couteaux, dards, hameçons, alcool ou eau-de-vie, dont raffolent les Indiens et qui leur cause pourtant un mal épouvantable.

Emporte-t-on quelque nourriture? Le moins possible pour ne pas charger inutilement l'embarcation, la pêche et la chasse devant fournir le reste des provisions nécessaires à l'expédition. L'exiguité et la fragilité des canots imposent malheureusement une immobilité fatigante car il faut constamment tenir l'équilibre, les jambes repliées, les genoux endoloris.

Ces voyages pénibles, les nôtres les accomplissent gaiement. Ils savent qu'au retour ils vendront facilement les riches peaux de martes, de loutres, de castors et de renards qu'ils obtiendront des Indiens contre les objets de plus ou moins de valeur qu'ils emportent.

Le grand départ

L'un de ces voyageurs, du nom de père Michel, raconte ainsi son voyage aux pays d'en-Haut:

"Notre départ avait l'air d'un triomphe. Les gens, attirés par nos chants, venaient sur les quais et le rivage pour nous voir passer et nous crier: *Bon voyage!* tandis que nos canots, entraînés par le courant de la marée montante et poussés par les avirons, glissaient rapidement sur les eaux du grand fleuve.

"C'était la coutume des voyageurs, avant d'atteindre le point de la grande rivière des Outaouais où cessaient les établissements, de profiter de leur reste pour aller tous les soirs, à tour de rôle, dans les habitations voisines. On y mangeait, on y chantait des chansons, et quand il commençait à se faire un peu tard, on allait rejoindre les compagnons laissés à la garde des canots et des marchandises.



“Alors on s’étendait sur le rivage, à la belle étoile, autour d’un bon feu quand il faisait beau temps; du mieux possible à l’abri des canots mis sur le côté, quand il faisait mauvais, pour dormir ainsi jusqu’à deux heures du matin, temps du réveil et des préparatifs de départ.

La ronde des voyageurs

“Ce soir-là, nous devions arriver à l’entrée du lac des Deux-Montagnes (aujourd’hui le village d’Oka) pour y rencontrer les autres canots partis de Lachine le même jour. Nos gens, rendus avant nous, avaient allumé des feux, mis à cuire pour tout le monde, et nous accueillirent avec des cris de joie. Plusieurs se connaissaient; on se donnait la main, on présentait les nouveaux.

“Après le souper et la pipe, il fallut danser la *ronde des voyageurs* avant que la “noirceur” vînt à prendre. On apporta deux sacs qu’on mit à environ dix pieds l’un de l’autre; sur ces deux sacs s’assirent deux chanteurs, un jeune et un vieux, ayant chacun une chaudière vide sous le bras gauche et se faisant face. Tous les autres se rangèrent en cercle autour d’eux.

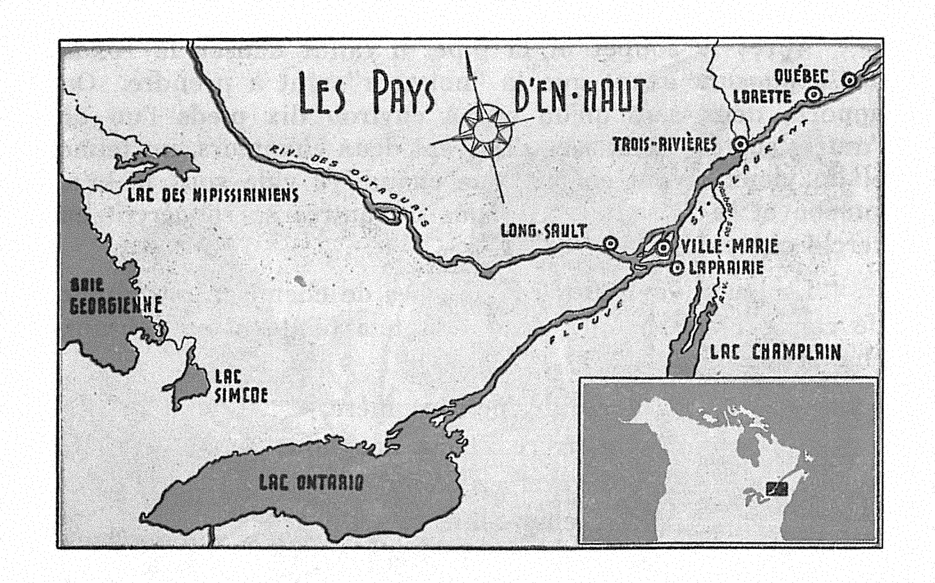
“Le jeune voyageur, en manches de chemise, une plume de coq sur son bonnet, tenant la tête haute et se cabrant, chanta son couplet:

Au revoir, père et mère,
Sœur, frère, et toi, Fanchon;
Vous reverrez bientôt
Votre cher Siméon!
Sur l’air du tra-la-la-la...

Le vieux voyageur vêtu de son grand “capot” bleu, portant une ceinture fléchée et un sac-à-feu (destiné à contenir la pipe, le tabac, la pierre et le briquet ou *batte-feu*) branlant la tête avec expérience, chanta sur un air posé un couplet de conseils aux jeunes gens qui partent pour les pays d’en haut:

Quand tu seras dans ces rapides
    Très dangereux,
Prends la Vierge pour ton bon guide;
    Fais-lui des vœux,
Et tu verras couler cette onde
    Avec vitesse...
Et prie bien au fond de ton cœur,
    Qu’elle coule sans cesse!

“Tous les voyageurs, se tenant par la main, commencèrent à tourner en dansant, tandis que les deux chanteurs battaient la mesure sur leurs chaudières en guise de tambourins.



Le long de la rivière Outaouais

"C'est un peu au-dessus de la Petite-Nation que commença pour de bon le voyage à travers les solitudes. Si je voulais vous dire tous les rapides qu'on remonte ou qu'on *portage,* toutes les rivières et tous les lacs qu'on passe, je n'en finirais pas: rapides du Long-Sault, des Chaudières, des Chats, du Calumet, de la Culbute, des Allumettes; rivières Outaouais, des Français, Winnipeg; lacs Nipissing, Huron, Supérieur, à la Pluie, des Bois, Winnipeg, etc.

"Pendant tout ce temps, on avironne depuis la petite barre du jour jusqu'au soir, ou bien on porte les canots et les sacs sur le dos dans les portages. On campe, la nuit, à la belle étoile, on reçoit tous les orages, on endure tous les temps et on ne s'arrête que lorsqu'on est rendu au bout du voyage, à moins qu'une tempête ne nous surprenne sur un lac: dans ce cas on met pied à terre, on dort, on fume et... on conte des histoires.

Pieux souvenir

“Près de chaque rapide, d’humbles croix de bois rappellent le souvenir d’accidents fâcheux. Alors les voyageurs soulèvent leur tuque rouge à gland et récitent une prière pour le repos de l’âme des disparus. Ainsi, jamais ils ne manquent de s’arrêter au Petit-Rocher de la Haute-Montagne, en bas de l’île du Grand Calumet, où repose Cadieux, dont tout le monde a entendu parler.

“Un ancien raconte aux jeunes l’histoire de Cadieux; histoire que les vieux connaissent, mais qu’ils aiment toujours écouter, quand ils ne la redisent pas eux-mêmes [1].

Le retour

“Après des années de cette vie harassante, les voyageurs sont ordinairement fiers de revenir habiter les rives du Saint-Laurent.

“Tout ce dont je puis vous assurer, dit en terminant le père Michel, c’est que j’étais un homme heureux quand je me vis de retour à Lachine après neuf ans d’absence. On a bien du plaisir à raconter ces voyages-là, mais le métier est dur. Cela me rappelle le mot d’un voyageur à un missionnaire, qui demandait:

— Mais comment pouvez-vous entreprendre de pareils travaux pour un autre service que celui du bon Dieu?

— Ah! Monsieur le curé, on est si heureux quand on est de retour d’un de ces voyages!

Voyez-vous, c’est la nature de l’homme: plus on a évité de dangers, plus on a supporté de misères, plus on aime à se rappeler les années passées. Il en sera de même dans l’autre vie: plus on aura enduré de traverses, de misères et de privations sur la terre pour l’amour de Dieu, plus on aura de joie dans le ciel quand le grand voyage sera fini [2].”

---

(1) Voir à la fin du chapitre : *La légende de Cadieux.*

(2) Cité dans *Forestiers et Voyageurs* de Joseph-Charles Taché.

4. Pierre de La Vérendrye et ses fils

Si la jeunesse de l'époque aime le commerce, elle se passionne aussi pour les voyages de découverte. En tête de ces audacieux, que tente l'exploration, il convient de placer La Vérendrye et ses fils.

Nommé commandant des forts au lac Nipigon, La Vérendrye voulut établir d'autres postes plus à l'ouest, au-delà des Grands Lacs. Il n'eut pas de peine à recruter, dans la seule région de Trois-Rivières, une cinquantaine d'hommes parmi lesquels ses trois fils, Jean-Baptiste, Pierre, François, son neveu, Christophe de la Jemmeraye, et le Père Mésaiger, jésuite et aumônier de l'expédition.

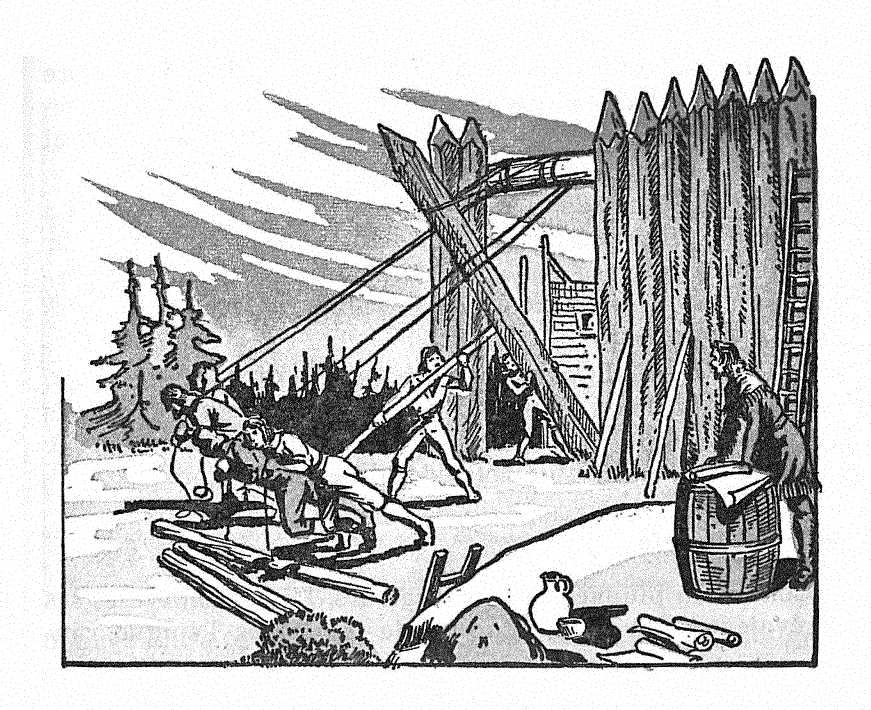
Mille milles en canots d'écorce

Portés sur leurs fragiles canots d'écorce, les solides gars de La Vérendrye remontèrent hardiment des rivières très larges, souvent coupées de rapides effroyables. A la tête du lac Supérieur, un portage de dix milles barrait la route: dix milles de chemins impraticables, qu'il fallut franchir, canots et bagages sur le dos: c'était le *Grand-Portage.*

Après des semaines et des mois de navigation, les voyageurs parvinrent au pays des Cris, où ils élevèrent le fort *Saint-Pierre,* en l'honneur du chef de l'expédition, Pierre de La Vérendrye; puis au lac des Bois, où ils érigèrent le fort *Saint-Charles,* pour honorer la mémoire de Charles de Beauharnois, gouverneur de la Nouvelle-France.

Malheur sur malheur

De lourdes épreuves ne tardèrent pas à fondre sur La Vérendrye. D'abord les marchands de Montréal refusèrent



à plusieurs reprises de fournir les effets nécessaires à la poursuite de l'expédition; ce fut ensuite la mort du neveu, Christophe Dufrost de la Jemmeraye, qui venait de fonder le fort *Maurepas;* ce fut enfin la brusque disparition de Jean-Baptiste de La Vérendrye, son fils, du Père Aulneau, jésuite, et de dix-neuf autres Français massacrés par les Sioux à quelques lieues seulement du fort Saint-Charles.

Vingt et un morts: vingt et un sur cinquante! Fallait-il se décourager et tout abandonner? Mais non. Après un voyage à Montréal, La Vérendrye revient aux pays d'en-Haut avec de nouvelles marchandises et un renfort de vingt-deux hommes et de six canons.

Enfin, les Rocheuses !

Cette fois, le grand explorateur remonte la rivière Assiniboine, ouvre un nouveau fort, *La Reine,* et atteint le pays

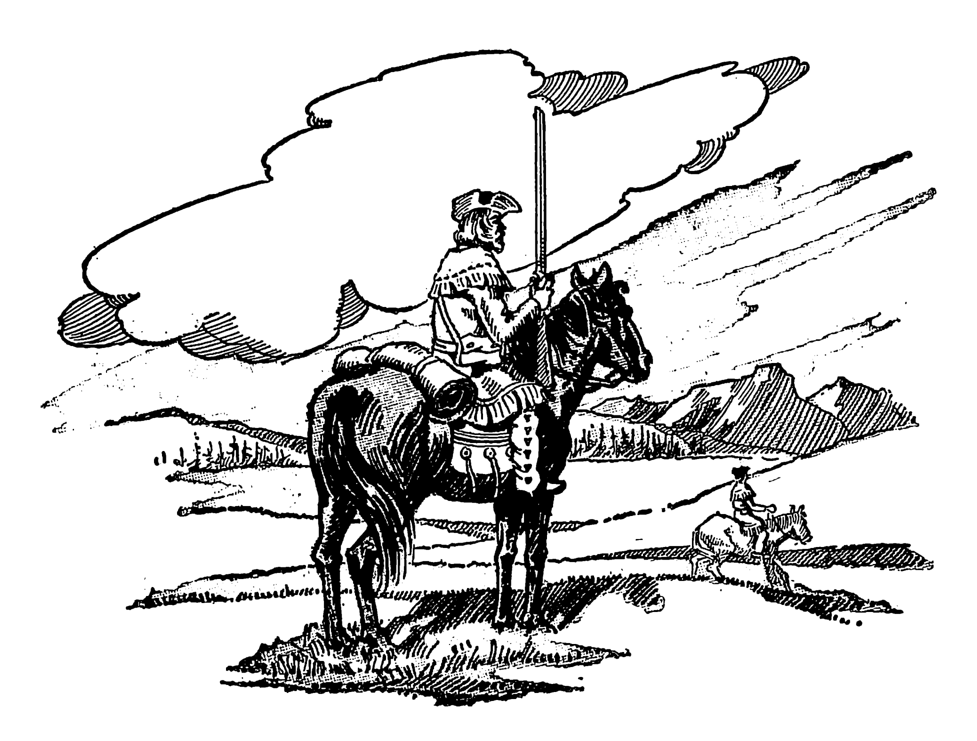
des Mendanes, où les Indiens parlent de gens qui vivent encore plus à l'ouest et qui ont à leur disposition de superbes chevaux comme ceux des Blancs. Deux La Vérendrye s'en iront au pays du Soleil Couchant.

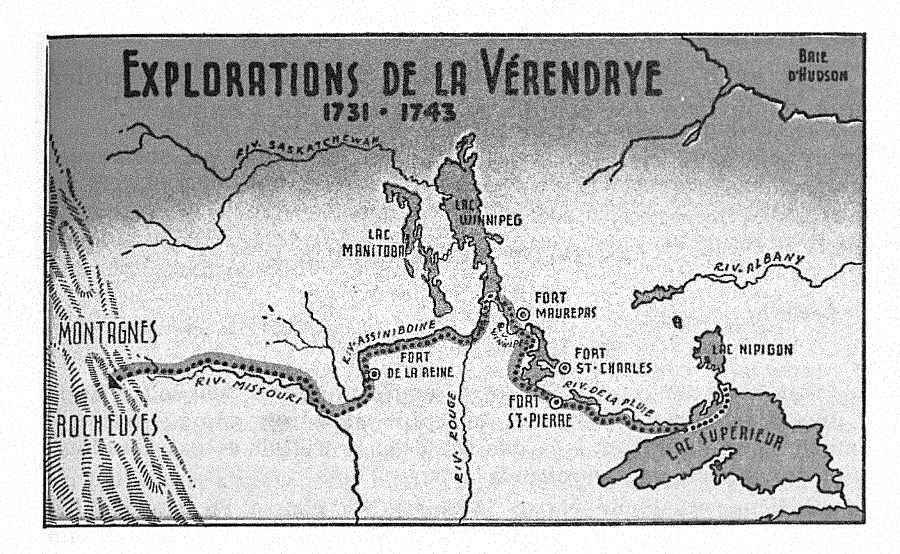
Puis un jour de l'année 1743, les deux frères La Vérendrye se trouvent au pied de hautes montagnes qui leur barrent l'horizon: ce sont les Rocheuses, grandioses, écrasantes, qu'ils ne peuvent hélas! escalader, parce que leurs guides s'y opposent.

Les La Vérendrye reviennent auprès de leur père, qui n'a pas eu de leurs nouvelles depuis près de quinze mois et qui, au comble de la joie, s'empresse d'écrire en France un long compte-rendu de cette dernière expédition.

Modèles d'énergie

Comme la plupart des explorateurs, La Vérendrye et ses fils rêvaient de trouver la route de la Chine: l'épique ran-





donnée dura douze ans. Bellement têtus, La Vérendrye et ses fils allaient toujours, soutenus par l'espoir.

Ces Trifluviens prodigieux gagnèrent à la France le Manitoba, la Saskatchewan et une partie de l'Ouest américain. Rivières, lacs et collines portèrent des noms français, dont plusieurs subsistent aujourd'hui; et les Peaux-Rouges de ce vaste territoire apprirent à vénérer le nom de la France.

Un témoignage

"L'exploration du continent nord-américain est due en grande partie aux citoyens de la Nouvelle-France, mais à personne plus qu'à Pierre Gaultier de La Vérendrye.

"Aucun explorateur n'accomplit jamais plus de besogne en dépit de plus de difficultés.

"Son histoire est celle d'un homme qui, s'étant tracé une tâche gigantesque, pour la gloire de son pays natal, l'accomplit vigoureusement, en dépit d'obstacles de toute nature, sans se laisser abattre par les attaques et les calomnies de ses adversaires, jusqu'à ce qu'enfin il fût arrêté par la mort, laissant

la tâche inachevée mais ayant déjà atteint de formidables proportions.

"Il avait mérité que son nom fût inscrit au premier rang de la liste des grands explorateurs du Canada [1]."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lecture:*

La légende de Cadieux [2]

C'était au temps des dernières expéditions des Iroquois. Marié à une Algonquine chrétienne, intrépide et adroit comme pas un, Cadieux passait l'hiver à la chasse; l'été, il traitait avec les Indiens pour le compte des marchands.

Cadieux venait de passer la saison de chasse au portage des Sept-Chutes, où il était "cabané", avec quelques autres familles qui le reconnaissaient pour chef. Il s'apprêtait à descendre avec elles à Montréal, et la plus grande tranquillité régnait dans les cabanes du Petit-Rocher quand, un jour de mai, l'alarme retentit soudain : "Nattaoué, Nattaoué!... L'Iroquois!"

Le saut des rapides

Une seule chance de salut s'offrait aux malheureux: sauter les rapides. Etait-ce bien une chance, cependant? Même s'ils parvenaient à franchir la cascade — ce qui n'était pas sûr du tout — ils seraient probablement découverts, poursuivis, capturés et livrés aux flammes.

— Allons, braves gens, dit subitement Cadieux, j'irai, moi, seul, au-devant de l'ennemi. Et tandis que j'exciterai sa fureur, que je l'entraînerai au fond du bois, vous autres, avec la grâce de Dieu, vous chercherez le salut à travers les écueils.

Les Indiens plièrent bagage et se préparèrent à monter dans leurs canots, pendant que l'héroïque Français, suivi d'un jeune Algonquin, s'enfonçait courageusement dans la forêt. On attendit vingt,

---

(1) Traduit de Lawrence Burpee : *The Search for the Western Sea.*

(2) Quand vous remonterez la rivière Outaouais, ne manquez pas de vous arrêter quelques minutes au Petit-Rocher de la Haute-Montagne et de vous pencher sur la tombe de Cadieux, interprète et célèbre voyageur des pays d'en-Haut. Le monument en marbre blanc, qui s'élève à cet endroit, rappelle une légende que nos ancêtres chantèrent longtemps.

trente, cinquante, soixante minutes. Soudain les mousquets retentirent au loin; c'était le signal convenu. Les canotiers se signèrent pieusement, se recommandèrent à la bonne sainte Anne, patronne des voyageurs en péril, et s'abandonnèrent aux caprices d'un courant impétueux.

Debout aux extrémités de leurs esquifs, hommes ou femmes contournaient les pointes aiguës, plongeaient, dansaient sur les vagues ou filaient à une vitesse vertigineuse. "Je n'ai rien vu dans les Sept-Chutes, dira plus tard l'épouse de Cadieux, si ce n'est une grande Dame blanche qui flottait au-devant de nous dans les embruns et qui nous indiquait la route à suivre."

A la recherche de Cadieux

Tous parvinrent sains et saufs au lac des Deux-Montagnes. Et comme leurs deux libérateurs ne paraissaient pas, trois d'entre eux partirent résolument à leur recherche. Ils remontèrent l'Outaouais jusqu'au pied des Sept-Chutes, découvrirent du sang desséché le long du portage et s'aperçurent bientôt que différentes traces s'enfonçaient à l'intérieur de la forêt: Visage-Pâle et Algonquin avaient donc fui chacun de leur côté.



Après avoir marché de longues heures, les trois hommes découvrirent enfin le cadavre du jeune Algonquin, couvert de blessures et scalpé. Ils lui donnèrent une sépulture honorable et, après une nuit de repos, s'engagèrent sur la seconde piste, celle de Cadieux. Six

fosses d'Iroquois, creusées de-ci de-là, prouvèrent que l'habile guerrier blanc avait dû s'embusquer plusieurs fois derrière les buissons, qu'il avait déchargé ses armes et repris chaque fois sa course avec la rapidité du chevreuil.

Brusquement, les empreintes s'arrêtèrent. C'est dire que les Peaux-Rouges avaient rebroussé chemin à cet endroit et que leur agresseur les avait sans doute suivis de loin jusqu'à l'Outaouais. Les trois chercheurs revinrent camper sur la grève à vingt pas d'une misérable cabane où, mourant de fatigue et de faim, Cadieux les suivait du regard, impuissant à esquisser le moindre geste qui pût éveiller leur attention. Quand, deux jours plus tard, ils repassèrent tristement devant la même cabane, ils remarquèrent une croix grossière sculptée sur la porte; croix qu'ils n'avaient pas observée précédemment. Ils écartèrent les branches et découvrirent le cadavre à peine refroidi de leur compagnon.

Mains jointes, Cadieux pressait sur sa poitrine un large feuillet de bouleau contenant quelques vers dépourvus de style, mais admirables de vraie poésie. C'était le chant de mort qu'à l'exemple des guerriers sauvages, il avait voulu composer avant de rendre le dernier soupir.

La complainte de Cadieux

Voyageur, poète et guerrier, Cadieux s'adresse d'abord aux êtres qui l'entourent pour leur annoncer sa fin prochaine et ses regrets de quitter la vie; il parle de ses souffrances, des inquiétudes qu'il éprouve pour les familles qu'il réunit, dans sa sollicitude, sous le nom collectif d'amis.

Il décrit ses craintes à la vue de la fumée d'un campement près de sa loge, sa trop grande joie de reconnaître des visages français, son impuissance à les appeler et à s'élancer vers eux:

Petit-Rocher de la Haute-Montagne,
Je viens ici finir cette campagne!
Ah! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissant, je vais bientôt mourir!

Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez me rattachent à la vie;
Ah! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rai heureux avant qu'il fût deux jours!

Seul en ces bois, que j'ai eu de soucis,
Pensant toujours à mes si chers amis,
Je demandais: "Hélas! sont-ils noyés?
Les Iroquois les auraient-ils tués?"

Un de ces jours que, m'étant éloigné,
En revenant je vis une fumée;
Je me suis dit: "Ah! grand Dieu, qu'est ceci?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis?"

Je me suis mis un peu à l'embassade,
Afin de voir si c'était embuscade;
Alors je vis trois visages français,
M'ont mis le cœur d'une trop grande joie!

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête,
Je tombe... Hélas ! à partir ils s'apprêtent.
Je reste seul... Pas un qui me console,
Quand la mort vient, pas un qui se désole!

Cadieux voit un loup et un corbeau flairer son corps malade; par un retour de gaieté de chasseur et d'orgueil de guerrier, il menace l'un de son fusil et dit à l'autre d'aller se repaître des corps iroquois qu'il a tués. Il charge le rossignol, compagnon de ses nuits sans sommeil, d'aller porter ses adieux à sa femme et à ses enfants qu'il a tant aimés. Enfin, bon chrétien qu'il est, il se remet entre les mains de son Créateur et se recommande à la protection de Marie:

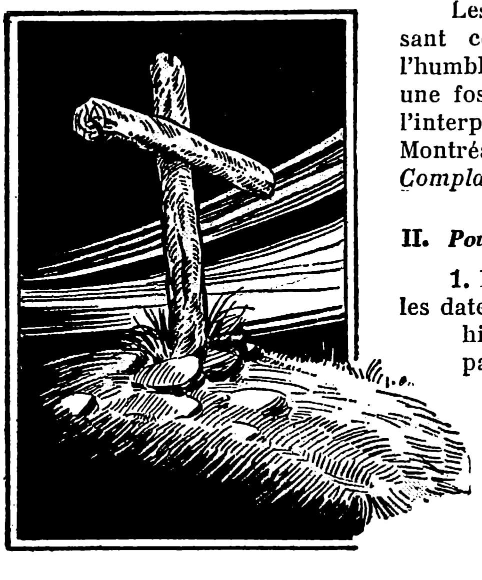
Un loup hurlant vient près de ma cabane
Voir si mon feu n'avait plus de boucane;
Je lui ai dit: "Retire-toi d'ici,
Car, par ma foi, je perc'rai ton habit!"

Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vint se percher tout près de ma toiture;
Je lui ai dit: "Mangeur de chair humaine,
Va-t'en chercher autre chair que la mienne!

"Va-t'en là-bas, dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois;
Tu trouveras des chairs, aussi des os;
Va-t'en plus loin, laisse-moi en repos!"

Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse,
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais, faut renoncer à moi!

C'est donc ainsi que le monde m'abandonne,
Mais j'ai recours à vous, Sauveur des hommes!
Très Sainte Vierge, ah! m'abandonnez pas,
Permettez-moi d'mourir entre vos bras!



Les trois amis pleurèrent en lisant ces lignes. Ils consolidèrent l'humble croix de bois, creusèrent une fosse, y déposèrent le corps de l'interprète et reprirent la route de Montréal, emportant avec eux la *Complainte de Cadieux* (1).

II. ***Pour les esprits vifs:***

1. Pourriez-vous dire entre quelles dates se situe la période de notre histoire appelée "Trente ans de paix"?

2. Un voyageur de l'époque préfère les maisons de la Nouvelle-France à celles de la Nouvelle-Angleterre; que dit-il?

3. Si on vous demandait de décrire *un intérieur canadien* de ce temps-là, que diriez-vous?

4. Montrez que nos mamans d'autrefois étaient courageuses.

5. Quel beau témoignage Mgr de Saint-Vallier rendit-il un jour en parlant de nos campagnes?

6. Pouvez-vous indiquer les deux principaux personnages de la paroisse et dire ce qui caractérise chacun d'eux?

7. Est-il exact d'affirmer que nous étions bien partagés quant à l'instruction, sous le régime français? Motivez votre réponse.

8. Qu'est-ce qu'un *voyageur,* au sens canadien du mot? Les voyageurs aimaient-ils leur métier?

9. Que contenait un canot de voyageur?

10. Quel titre l'histoire a-t-elle décerné à Pierre de la Vérendrye et à ses fils?

11. De quelle ville La Vérendrye et ses fils étaient-ils originaires?

12. Quelle profession Cadieux exerçait-il?

(1) D'après *Forestiers et Voyageurs* de J.-C. Taché.

III. ***Imaginez un sketch:***

Vous utilisez, au besoin, votre manuel d'Histoire de 5e, de 6e et de 7e année.

1o Un intérieur canadien.

2o Mamans courageuses: *a*) Hier... *b*) Aujourd'hui...

3o La plantation du mai.

4o La "ronde des voyageurs".

5o Enfin, les Rocheuses!

IV. ***Racontez:***

Utilisant encore, au besoin, vos manuels des années précédentes, racontez à votre manière à un frère ou à une sœur plus jeune:

1o Quelques coutumes du bon vieux temps.

2o Les voyageurs aux pays d'en-Haut.

3o La belle histoire de La Vérendrye et de ses fils. (Consultez l'album "Pierre de la Vérendrye", de la collection *Gloires nationales*)

V. ***Collectionnez:***

Les dessins, images, photographies se rapportant au *bon vieux temps,* aux canotiers, coureurs de bois, voyageurs...

VI. ***Le saviez-vous?***

Nous avons souvent parlé des hommes jusqu'ici; il paraît même qu'en écrivant l'histoire, on a tendance à oublier la part des mamans, parce que l'action de la femme s'exerce ordinairement sans bruit, à l'intérieur des maisons.

Et cependant, savez-vous ce qu'écrit M. le chanoine Groulx à ce propos?

"S'il est une particulière beauté de notre histoire, c'est la collaboration de la femme à toutes les grandes choses que nous avons accomplies. Quand le premier colon de ce pays voulut se ménager un soutien, entendre une voix d'espérance et le roulis des berceaux, il appela les petites filles de France à partager ses dures besognes et son effroyable isolement.

"Séduites par la généreuse aventure, les petites filles de France s'embarquèrent parce qu'elles avaient vu se lever, par delà la grande mer, une terre austère, mais vierge et noble, et qui leur tendait les bras..."

"Connaissez-vous cette belle page de Mme Jeanne l'Archevêque-Duguay, intitulée: *Jeune Fille de Chez Nous!*

"Je veux te chanter, jeune fille de nos campagnes, de nos villages,
Toi, que j'admire au foyer, quand tu mets la main à la pâte
Et prépares, avec soin, le repas des hommes affamés.
Toi, qui ne dédaignes pas les besognes journalières pour aider la maman
Et tenir propre, attirant, le toit familial qu'aimeront mieux les frères.
Je veux te chanter, jeune fille de nos campagnes, de nos villages;
Quand, à la veillée, tu prends les crayons, le pinceau.
Pour orner le grand salon où veillent les amis.
Ils viennent les amis et se trouvent en gaieté, dans cette ambiance
De joliesse, sans art véritable, peut-être, mais originale, quand même.
Je veux te chanter, jeune fille de nos campagnes, de nos villages;
Assise fièrement, devant le métier, tu passes dans les lames, la soie et la laine.
De tes mains sortent des choses ravissantes où les couleurs se marient harmonieusement.
Les chambres deviennent hospitalières, avec les riches édredons;
Les fenêtres rivalisent de coquetterie, habillées de draperies du pays.
Je veux te chanter, jeune fille de nos campagnes, de nos villages
Tes mains, qui savent sarcler, tisser, tenir l'aiguille et la broche à tricot,
Tes mains savent aussi tenir le livre d'étude, le livre de la pensée.
Au couvent, tu appris à cultiver ton âme, ton cœur et ton esprit;
Avec soin, tu prolonges cette culture et la maison familiale s'orne d'une fleur précieuse.
Tu es une fleur plus précieuse que les fleurs de ton jardin, fille de chez nous;
Toi, qui ne tues pas le temps en vaines coquetteries, en futilités.
Beaucoup ignorent tout ce que dérobe le grand chapeau de paille,
Quand, penché vers la terre, tu la burines, la travailles avec constance.
Moi, je te chante; je sais que tu es la vraie femme canadienne."

VII. ***Sujet de discussion:***

Vous affirmez que le traité d'Utrecht fut un malheur pour la Nouvelle-France; un camarade prétend, au contraire, que ce fut un bienfait à cause des trente ans de paix qui vont suivre; quelles preuves apporte-t-il? Que lui répliquez-vous? Vous pourrez inscrire le pour et le contre au tableau noir, sans trop vous soucier du Manuel.

VIII. *Faites travailler votre imagination!*

a) Pour les garçons: inventez une histoire de *voyageur aux pays d'en-Haut.*

b) Pour les filles: vous accompagnez deux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame envoyées par Mère Bourgeoys faire la classe à Neuville; départ de Montréal, voyage, arrivée à Neuville; les premiers mois.

Vous savez maintenant que . . .

1. Le traité d'Utrecht, qui enlevait à la France, l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson, lui procura tout de même trente années de paix.

2. Grâce à la sage administration des gouverneurs Vaudreuil et Beauharnois, des intendants Hocquart et Bégon, la Nouvelle-France fit alors des progrès remarquables.

3. Mgr de Saint-Vallier, qui parcourut nos campagnes de porte en porte, écrivit à notre sujet: "Chaque maison est une petite communauté bien réglée, où l'on fait la prière en commun le soir et le matin, où l'on récite le chapelet, et où l'on dit les prières avant les repas".

4. En 1759, on comptait déjà 44 écoles pour 112 paroisses, soit à peu près la même proportion qu'en France à la même époque.

5. Les fourrures constituaient alors l'une de nos principales richesses; mais cette richesse se cachait souvent au fond des forêts les plus reculées; il fallait la chercher au prix de mille fatigues. Ce fut l'œuvre de nos traiteurs ou voyageurs aux pays d'en-Haut.

6. Si la jeunesse de l'époque aimait le commerce, elle se passionnait aussi pour les voyages de découverte; La Vérendrye et ses fils méritèrent d'être appelés les *découvreurs de l'Ouest canadien.*

Chapitre 5

Fin du Régime français



1. Contraste entre les colonies anglaises et françaises

Un siècle de guerre habitua les autorités canadiennes à garder constamment des soldats sous les armes pour défendre cet immense empire dont les limites s'étendaient du Labrador au golfe du Mexique. Les seigneurs, les femmes mêmes, durent souvent apporter leur contribution aux travaux des champs.

Riche en ressources naturelles de toutes sortes, la colonie ne possédait malheureusement ni l'argent ni les bras nécessaires à l'exploitation de ses richesses. La France elle-même, d'ailleurs, ne tenait pas trop à cette exploitation par crainte de voir surgir en terre d'Amérique une rivale gênante pour son propre commerce.

Les industries implantées chez nous par Talon: construction de navires, briqueterie, tuilerie, furent condamnées à végéter, puis à disparaître, sauf l'industrie domestique et l'exploitation des mines au Cap-Breton, où l'on retirait un charbon d'excellente qualité que l'on expédiait surtout en Nouvelle-Angleterre. Malheureusement, l'hiver paralysait le commerce; et avant 1734, la Nouvelle-France ne disposa, l'été, que du fleuve et de ses affluents comme routes commerciales.

Chez nos voisins du sud

Depuis les explorations de Jean Cabot [1] sur le littoral de l'Atlantique, l'Angleterre revendiquait sa part de l'Amérique. Dès 1607, un an avant la fondation de Québec par Champlain, trois navires anglais débarquaient des colons en

(1) *Histoire du Canada, 4e année,* chapitre 3e : "Jean Sébastien Cabot".

Virginie, aujourd'hui renommée pour l'excellence de ses tabacs.

Guidés par Henry Hudson, d'autres fondèrent le poste de New-Amsterdam, dont le nom fut, en 1664, changé en celui de *New-York*, devenue depuis la première ville de l'univers. D'autres encore, voulant échapper à la persécution religieuse qui sévissait dans leur pays, se réfugièrent d'abord en Hollande, montèrent sur le *Mayflower* et se fixèrent à *Plymouth*, près de Boston. On les appela *Pèlerins* ou *Pilgrim Fathers* en raison du long *pèlerinage* qu'ils s'étaient imposé pour rester fidèles à la voix de leur conscience.

Les *Quakers*, qui cherchaient la liberté de religion, s'amenèrent en Amérique sous la conduite de William Penn et y fondèrent la *Pennsylvanie*, maintenant l'un des Etats les plus florissants de la grande république. Les *Puritains* fondèrent le Massachusetts. Lord Baltimore, catholique d'Irlande, ouvrit avec son fils la colonie du Maryland.

Contrastes

Les établissements anglais du littoral de l'Atlantique atteignirent à la longue le chiffre *13*, d'où leur appellation de *Treize colonies*. Contrairement à ce qui se pratiquait en Nouvelle-France, les colonies de la Nouvelle-Angleterre n'eurent que peu de relations entre elles. Douées chacune d'une origine, d'une histoire et d'un gouvernement propres, elles jouissaient de réelles libertés politiques, administratives et commerciales.

Elles pouvaient suffire à leurs besoins, se défendre, attaquer même sans le secours de la mère-patrie. La France, au contraire, continuait de veiller aux moindres rouages de sa lointaine colonie: Québec dépendait toujours de Paris, où la voix du Canada ne parvenait pas facilement à se faire entendre.

Les colons anglais ne pratiquaient pas non plus la même religion que leurs voisins du nord, ne parlaient pas la même

langue et n'étaient pas soumis au même roi. Enfin les deux mères-patries, France et Angleterre, se faisaient souvent la guerre, et chaque conflit s'étendait malheureusement à l'Amérique.

Tandis que la population de la Nouvelle-France dépassait à peine les 55 000 âmes à la veille de la guerre de Sept Ans, celle de la Nouvelle-Angleterre atteignait déjà 1 200 000, avec 90 000 hommes de troupe contre 18 000 au pays de Québec.

Autour de l'île Royale

Le traité d'Utrecht, qui déposséda la France de l'Acadie, lui avait tout de même laissé sur les bords de l'Atlantique une île rocheuse, peu propre à la colonisation, mais susceptible de contribuer efficacement à la défense du pays: l'*île Royale.* A coups de millions, la France y construisit une forteresse "imprenable", *Louisbourg*, vers laquelle convergèrent tous les espoirs.

Par malheur, au moment même où la guerre éclata sur le continent américain, l'administration financière de l'île tombait entre les mains de François Bigot, homme de savoir, qui sut développer les pêcheries, la construction des navires et l'exploitation des mines, mais qui cherchait à s'enrichir aux dépens de la patrie.

Le bon esprit laissa bientôt à désirer parmi les soldats de la garnison, qui se soulevèrent contre leurs chefs, et la nouvelle de cette mutinerie parvint aux oreilles des Bostonnais. Les colons anglais, qui avaient vu d'un mauvais œil l'érection de Louisbourg, songeaient, de leur côté, à se débarrasser de ce qu'ils appelaient *une épine dans le flanc de la Nouvelle-Angleterre.*

Le commodore Warren, venu directement de l'autre côté de l'Atlantique avec huit mille hommes, bloqua la rade et bombarda la ville tandis que l'américain Pepperell attaquait la forteresse par terre avec quatre mille volontaires, ouvriers, cultivateurs et pêcheurs.



Après trois semaines de siège, aucune brèche n'avait été pratiquée dans les fortifications; la poudre diminuait dans les deux camps et le nombre des malades ne faisait qu'augmenter. Dans des circonstances si critiques, on pouvait se demander de quel côté allait pencher la victoire. De côté et d'autre, on souhaitait recevoir un prompt secours.

Du renfort

Pour aider sa colonie, la France envoya le *Vigilant,* navire de soixante-quatre canons, chargé de vivres, de munitions, et portant à son bord cinq cent soixante hommes destinés à renforcer la garnison de l'île Royale. Encerclé par la flotte anglaise, le malheureux vaisseau lutta pendant plusieurs heures et dut finalement se rendre avec tout son équipage, ses soldats et ses munitions, à la vue même des assiégés consternés.

Cette capture ranima considérablement le courage des assaillants, qui risquèrent des attaques de surprise, la nuit, mais sans beaucoup de succès. Leurs canons firent cependant de larges brèches aux murailles et endommagèrent sérieusement l'intérieur de la forteresse.

De son côté, le gouverneur français, Duchambon, n'osait faire aucune sortie parce qu'il ne pouvait guère compter sur la fidélité de ses soldats, dont la plupart se mutinèrent à maintes reprises. Le 15 juin, jour fixé pour l'assaut final de l'armée anglaise, il dut arborer le drapeau parlementaire et demander la suspension d'armes. Les termes de la capitulation stipulaient que la forteresse et la ville passaient aux mains des assaillants, et que tous ses soldats et citoyens seraient transportés en France ou à Boston.

Perte sensible

Ainsi donc la place la plus forte du continent venait de capituler. La Nouvelle-Angleterre l'apprit avec une très vive allégresse, et les cloches de Boston sonnèrent à toute volée pour célébrer "ce coup fatal porté à la puissance française en Amérique".

A Québec, la même nouvelle fit l'effet d'une calamité publique et comme l'annonce prochaine de dangers encore plus grands. On avait toujours dit que la chute de Louisbourg serait irréparable puisqu'elle entraînerait la perte de toutes les possessions françaises d'Amérique: les prochains objectifs seraient sans doute Québec, Trois-Rivières, Montréal.

2. Louisbourg, Halifax, Grand-Pré

Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) rendit Louisbourg à la France et mit fin à la guerre, mais en Europe comme en Amérique, les esprits clairvoyants virent que, tôt ou tard, il faudrait reprendre les armes pour régler définitivement le conflit qui durait depuis au-delà d'un siècle.

En Acadie comme dans la région des Grands Lacs, Anglais et Français se disputaient encore les mêmes territoires, ne sachant trop où commençaient ni où se terminaient leurs domaines respectifs.

Du côté de l'Acadie

Le traité de 1713 avait stipulé que les Acadiens pouvaient opter pour la couronne de France, s'ils le désiraient; ils avaient un an pour vendre leurs biens et se retirer en territoire français. A ceux qui restaient, on faisait les plus belles promesses: liberté de religion et serment de fidélité ainsi conditionné:

"Les Acadiens reconnaissent le roi d'Angleterre, mais s'engagent, en même temps, à ne prendre les armes ni contre le roi d'Angleterre ni contre le roi de France."

Comme leurs frères du Canada, les Acadiens s'étaient épris d'affection pour le petit coin de terre qu'ils avaient arraché à la forêt vierge, au prix d'efforts inouïs, et qui ressemblait maintenant aux plus belles fermes de la Nouvelle-France ou de la Nouvelle-Angleterre.

Adonnés à l'élevage, ils possédaient de beaux troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de porcs et de chevaux; leurs vergers n'avaient plus rien à envier à ceux de leurs voisins. Ils tissaient leurs propres vêtements, confectionnaient leurs chaussures et leurs mocassins, vivaient en bons termes avec les Indiens et... ne songeaient guère à partir.

Graves difficultés

Pendant trente ans, les différents gouverneurs anglais de l'Acadie admirent avec plus ou moins de bon vouloir la réserve garantie par Nicholson après la prise de Port-Royal. Mais voici que la rivalité entre la France et l'Angleterre continue de s'accentuer.

Les Anglais viennent de fonder *Halifax* (1749) dans une rade magnifique, capable d'abriter tous les vaisseaux du monde; au bout de deux ans seulement, Halifax compte six mille âmes. De son côté, la France se hâte d'élever les forts Gaspareaux et Beauséjour dans l'isthme étroit de Chignectou, qui sépare la baie de Fundy du golfe Saint-Laurent.

Londres et Boston considèrent le geste des Français comme un empiètement car, à leur avis, l'Acadie comprend le Nouveau-Brunswick actuel et la Nouvelle-Ecosse jusqu'à l'île du Cap-Breton. La France prétend, au contraire, conserver toute la rive sud du Saint-Laurent jusqu'au Cap-Breton.

Sans déclaration de guerre aucune, les Anglais dépêchent une armée qui rase les fortifications de Beauséjour et de Gaspareaux.

Pris entre deux feux

Et les Acadiens? Pris entre deux feux, les Acadiens sont restés neutres. Sauf un petit nombre peut-être, ils ne se sont pas mêlés au récent conflit. Et cependant, les Anglais ne veulent pas croire à la loyauté de ces gens qui ne parlent que le français et dont toutes les affections sont encore tournées vers la France.

"Si nous avons fourni des vivres aux Français, disent les Acadiens, c'est que leurs officiers nous y ont contraints." Lawrence, le nouveau gouverneur, refuse d'accorder la "réserve" dite de Nicholson; réserve qui subsiste depuis plus de trente ans. Et les Acadiens refusent de prendre les armes contre la France...

Soit! dit Lawrence, mais dans ce cas, les Acadiens devront être chassés de leur pays d'origine. Et c'est ce que fit le gouverneur.

Sous d'autres cieux

Convoqués à l'église, les citoyens de Grand-Pré apprirent avec stupeur qu'ils seraient transportés sous d'autres cieux, avec leurs femmes et leurs enfants. Des scènes semblables se répètent dans vingt autres villages. Ceux-là seuls échappèrent à l'exil qui se réfugièrent dans les bois ou parvinrent à gagner la Nouvelle-France.



Les autres abordèrent aux rives de la Nouvelle-Angleterre, en Louisiane, aux Antilles et même en France et en Angleterre. Un grand nombre de ces exilés, plus de la moitié, dit-on, moururent pendant le voyage ou sur une terre étrangère. D'autres réussirent à se fixer en Nouvelle-France et même en Acadie, où Michel Franklin, successeur de Lawrence, se montrait plus humain que son prédécesseur.

Emouvante et douloureuse histoire, que le poète américain Longfellow voulut un jour immortaliser dans son chef-

d'œuvre: *Evangéline* (1). Histoire douloureuse qui porte un auteur contemporain (2) à mettre sur les lèvres de son héros l'aveu suivant:

Mes chers parents

"Les Acadiens ne sont plus en Nouvelle-Ecosse, et quel triste rôle nous avons joué dans leur départ! Nous avons obéi aux ordres du colonel Winslow, comme lui a obéi à ceux qu'il avait reçus. Certains de mes amis officiers croient que les mesures prises étaient sages, mais moi, j'en ai le cœur tout bouleversé. Et je ne suis pas seul à avoir de tels sentiments, car le colonel lui-même a déclaré que la tâche des quatre derniers mois lui avait été plus pénible que toute autre qu'il avait jamais eue à accomplir...

Je dois ajouter que le colonel s'est montré aussi bienveillant qu'il pouvait l'être envers les pauvres Acadiens, eu égard aux instructions reçues du gouverneur. Autant qu'il fut possible, les gens de chaque village furent mis à bord des mêmes vaisseaux. L'un de nos soldats, qui avaient volé un des prisonniers, reçut trente coups de fouet.

Peut-être est-il vrai que si les Français de Louisbourg et du fort Beauséjour avaient envahi la Nouvelle-Ecosse avant que nous les attaquions, les Acadiens nous auraient livré bataille. Dans l'occurrence, nous aurions peut-être perdu tous nos établissements dans cette province. Il y a donc deux façons d'envisager cette histoire; mais même si je sais pourquoi nous avons traité si brutalement ces braves gens, je ne serai jamais fier de ce que nous avons fait ici, cette année. Excusez-moi, mais je n'ai plus le cœur de continuer à vous écrire... Votre fils, John."

---

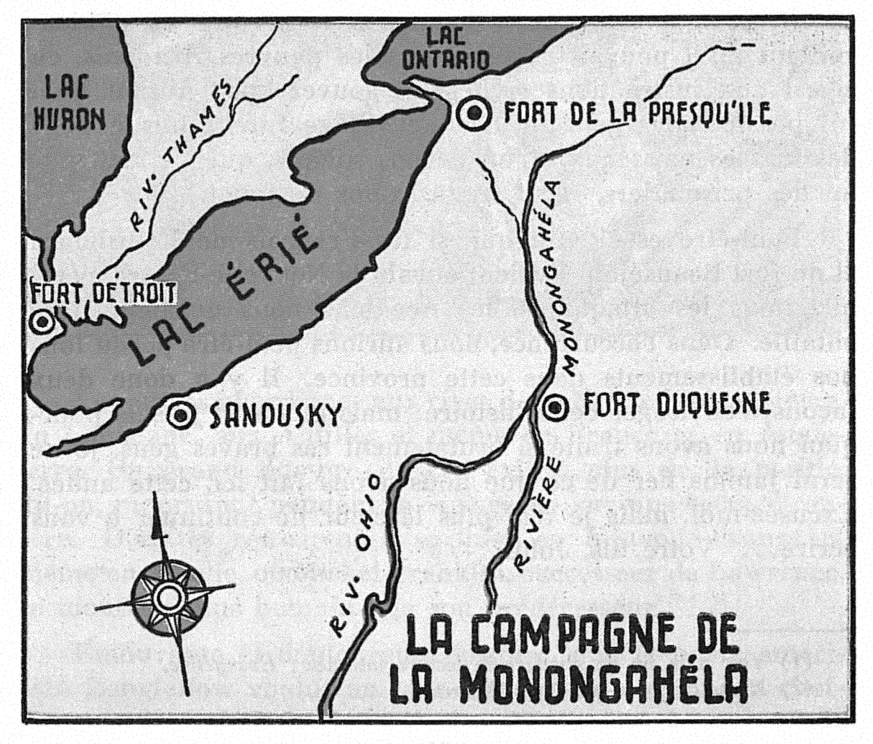
(1) Voir à la fin du chapitre la lecture intitulée : *Evangéline*.
(2) *Notre Histoire,* par Geo. W. Brown.

Du côté de l'Ohio

Tandis que se déroulent dans l'Est les douloureux événements que nous venons de raconter, des commerçants de la Nouvelle-Angleterre pénètrent de plus en plus nombreux dans la fertile vallée de l'Ohio ou *Belle Rivière*, territoire riche en fourrures et découvert jadis par les explorateurs français. Quand les nouveaux venus ont élevé le fort *Chouaguen,* sur la rive sud du lac Ontario, il paraît évident que, là aussi, la guerre sera bientôt inévitable.

Résolus à maintenir leur puissance dans la région, les Français y érigent toute une série de forts et plus spécialement le fort *Duquesne* (1) au confluent de l'Ohio et de la

(1) Duquesne : aujourd'hui *Pittsburg.*



Monongahéla. Par deux fois, le colonel virginien George Washington [1] vient sommer les Français d'évacuer Duquesne. Plutôt que de céder, le commandant français prie le sieur de Jumonville d'aller faire savoir aux Anglais qu'ils n'ont pas le droit d'envahir l'Ohio.

Suivi d'une trentaine d'hommes, presque tous Canadiens, de Jumonville se retire pour la nuit dans un ravin. Au petit jour, il se voit tout à coup cerné par une bande d'Anglais et d'Iroquois, à qui il veut donner lecture de la sommation dont il est porteur. De leur côté, les adversaires croient à une embuscade et tirent sur le parlementaire français.

Un rude combat s'ensuit, et dix Canadiens périssent pendant l'attaque; les autres sont faits prisonniers. Cette malheureuse affaire souleva beaucoup d'indignation tant à Paris qu'à Québec.

Bataille de la Monongahéla

Sous la direction du général Braddock et de George Washington, quatre mille soldats anglais s'engagèrent, à travers d'épaisses forêts le long de la rivière Monongahéla, dans la direction du fort Duquesne. Pas un seul d'entre eux ne se doutait, semble-t-il, qu'avec une poignée de Français, de Canadiens et d'Indiens, monsieur de Beaujeu guettait l'armée magnifique de la Monongahéla.

Tout à coup, la fusillade éclate, et si vive que les morts se chiffrent par centaines du côté des Anglais. Washington a les vêtements percés de balles; il perd même deux chevaux coup sur coup, mais ne reçoit guère de blessures sérieuses. Mortellement atteint, Braddock continue de diriger ses troupes avec l'énergie d'un héros.

Très peu de pertes du côté des Français — vingt-cinq hommes peut-être — mais le brave de Beaujeu est du nombre des tués.

---

(1) Moins de vingt-cinq ans plus tard, George Washington deviendra le premier président des Etats-Unis.

Cela se passait en 1755. Officiellement du moins, la paix continuait de régner entre les deux mères-patries. Dès le mois de mai 1756 cependant, la guerre éclatait en Europe; la France et l'Angleterre se trouvaient une fois de plus en état d'hostilité ouverte.

C'était la guerre de Sept Ans, qui eut une répercussion considérable en Amérique.

3. Guerre de Sept Ans

Les trois routes

Trois routes seulement permettaient à l'Angleterre d'envahir le Canada: le Saint-Laurent, que protégeait encore Louisbourg; les lacs Champlain et Saint-Sacrement, que défendaient les forts Carillon et Saint-Frédéric; les Grands Lacs enfin, que surveillaient les forts Frontenac et Niagara.

Sur mer, l'Angleterre possédait deux fois plus de navires que la France, soit environ cent cinquante contre soixante-dix, et généralement mieux équipés. Par contre, la France venait de désigner l'un de ses plus brillants officiers, Louis-Joseph, marquis de Montcalm, commandant général des troupes dans l'Amérique du Nord, avec mission de sauver la colonie en péril.

Prise des forts Chouaguen et George

Montcalm fit d'abord compléter les fortifications des forts Saint-Frédéric et Carillon, et y réforma l'administration relativement aux vivres, aux magasins, à la propreté et à la régularité, qui avaient fait défaut jusque-là. Couché à minuit et levé à six heures, il travaillait avec tant d'acharnement que, suivant sa propre expression, il prenait à peine le temps de respirer.

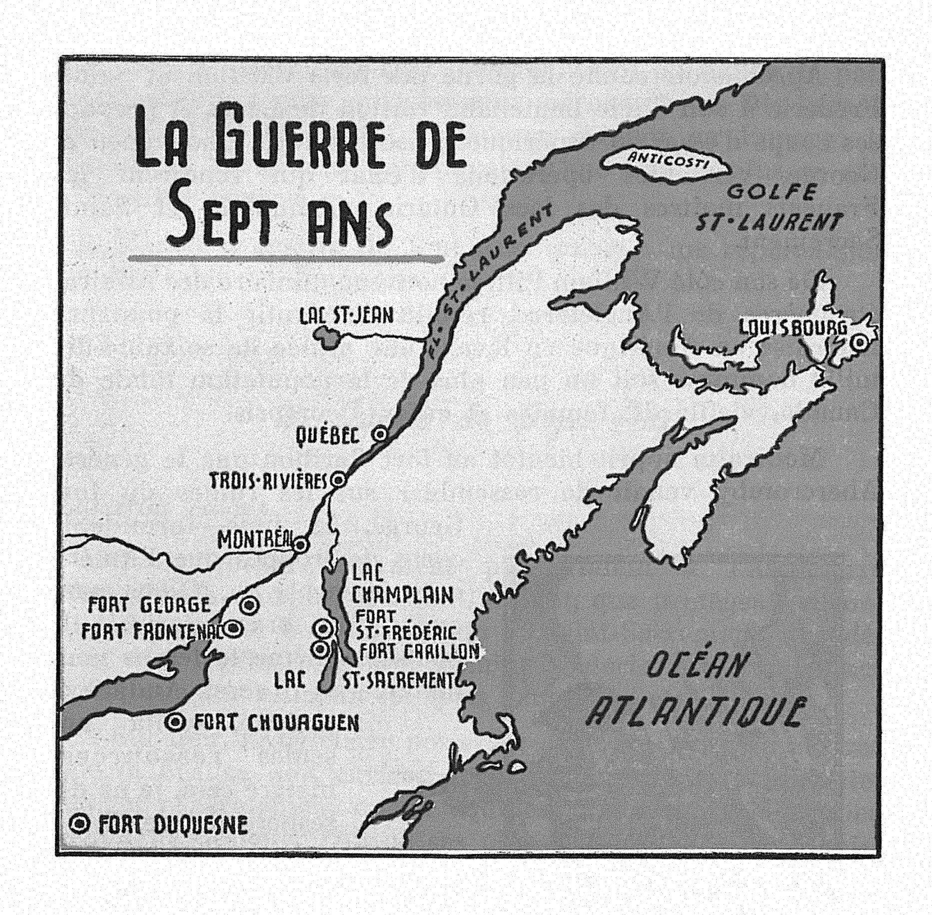
Après avoir confié la garde des forts Carillon et Saint-Frédéric à son fidèle lieutenant, Gaston de Lévis, il prépara ses coups d'essai en Amérique, prise des forts Chouaguen et George, véritables opérations d'éclat qui rendirent les Français maîtres des lacs Ontario, Champlain et Saint-Sacrement.

De son côté William Pitt, le nouveau ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre, résolut d'anéantir la puissance française en Amérique en levant une armée de soixante-dix mille hommes: soit un peu plus de la population totale du Canada, vieillards, femmes et enfants compris.

Montcalm apprit bientôt au fort Carillon que le général Abercromby venait de rassembler sur les ruines du fort George, le plus formidable corps de troupes que l'Amérique eût encore vu. "Nous manquons de bras, écrivait-il; peut-être même le temps nous manquera-t-il aussi. Audace et activité, voilà nos seules ressources; malgré cela, je ne désespère de rien."

Bataille de Carillon (1758)

Aux seize mille hommes d'Abercromby, Montcalm et Lévis ne pouvaient guère opposer plus de quatre mille soldats. Ils occupèrent cependant les dernières heures qui précédaient l'attaque en garnissant les abords de troncs d'arbres renversés, avec branches taillées en pointes de manière à briser l'élan des assiégeants.



A midi et demi, le 8 juillet 1758, l'armée anglaise parut soudain dans un ordre admirable. Sûrs de la victoire, les fiers soldats s'avancèrent au pas de charge, au bruit du tambour et au son de la musique. Déjà, ils avaient atteint les premiers retranchements, et pas une balle n'avait encore sifflé à leurs oreilles.

Mais la voix du général français retentit tout à coup: *Feu!* Trois mille fusils français, immobiles jusque-là, crachèrent la mort dans les rangs ennemis: les habits rouges hésitèrent quelques secondes, puis reprirent bravement leur marche.

Terrible corps à corps

L'assaut devint bientôt d'une extrême violence. Grenadiers anglais et montagnards écossais se poussaient, enjambant les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de chair aux branches acérées comme des glaives. Pendant sept heures, ils s'acharnèrent à briser les lignes françaises, et pendant sept heures on les repoussa.

Ce fut un effroyable va-et-vient, entremêlé de sorties à la baïonnette au milieu de l'abatis. A plusieurs reprises les retranchements prirent feu, mais dans l'intervalle des attaques, des hommes hardis s'emparaient de barriques d'eau et noyaient l'incendie.

Une rumeur puissante éclate soudain; ce sont les Ecossais qui s'avancent: montagnards géants, facilement reconnaissables à leurs longues jambes nues, et qui combattent avec l'énergie du désespoir. Montcalm accourt à droite avec ses grenadiers tandis que Lévis commande aux siens d'une voix forte: "En avant, Canadiens!"

Les Anglais fléchissent: deux de leurs régiments vont jusqu'à se fusiller dans la mêlée. A huit heures, la bataille cesse; deux mille ennemis gisent aux pieds des retranchements de Carillon: la déroute est complète.

Perte de Louisbourg; recul à l'ouest : 1758

Deux malheurs vinrent bientôt imposer silence à l'allégresse qu'avait provoquée la victoire de Carillon: la perte des forts Frontenac et Duquesne et la seconde prise de Louisbourg, qui ouvraient toutes grandes aux Anglais la route du Golfe et celle des Grands Lacs.

Quand on sut que le principal effort de l'adversaire se porterait cette fois sur Québec, capitale et cœur de la colonie, et qu'une armée formidable remonterait bientôt le Saint-Laurent, le peuple sentit son courage grandir avec le danger. Dix mille Canadiens répondirent à l'appel de l'évêque et du

gouverneur, qui demandaient des volontaires pour la défense de la patrie.

Tout de même, aucun navire anglais n'avait paru devant Québec depuis soixante-neuf ans, et l'on se persuada, trop facilement, hélas! que la flotte de Wolfe se briserait sur les récifs, comme jadis celle de Walker à l'île-aux-Œufs. Mais quand à la fin de juin 1759, les premiers navires eurent doublé la pointe de Lévis, il fallut admettre la cruelle réalité. Un seul cri retentit à travers la ville en émoi: "Les Anglais devant Québec!"



Ils devaient y rester soixante-quatorze jours. Du haut de leurs remparts, les Québécois s'efforcèrent de gêner les préparatifs de l'adversaire, mais leurs canons n'étaient pas assez puissants pour empêcher l'artillerie anglaise de s'installer à son aise sur les hauteurs de Lévis. Ils durent même modérer bientôt la canonnade afin d'économiser la poudre.

4. Luttes finales

Siège de Québec

A neuf heures du soir, le 12 juillet, on vit une fusée qui s'élevait lentement du navire amiral et traçait dans le ciel un sillon lumineux: c'était le signal qu'attendaient les canonniers anglais.

Quelques secondes plus tard, "des langues de flammes percèrent les ténèbres, et l'horizon s'empourpra". En moins de vingt-quatre heures, trois cents bombes s'abattirent sur les plus gros édifices. Ce fut bientôt dans les rues une confusion indescriptible, un sauve-qui-peut général.

Chaque nouvelle journée devait amener de nouveaux désastres. Rien de plus lamentable, à la fin, que ces ruines. Quand la pluie de fer et de feu cessa, la cathédrale et la majeure partie de la ville n'offraient plus que l'aspect d'un monceau de cendres.

Suprême tentative

Le siège de Québec se prolongeait depuis deux mois déjà, et Wolfe commençait à désespérer de pouvoir s'emparer de la ville. Avant de retourner en Angleterre, il voulut tout de même essayer de débarquer ses troupes à l'endroit qu'on appelle encore l'Anse-au-Foulon. Le projet réussit au delà de toute espérance, si bien qu'au lever du soleil, le 13 septembre 1759, Montcalm, qui occupait Beauport, apprit avec stupeur que des milliers d'Anglais, rangés au sommet de la falaise, n'attendaient que le signal du combat.

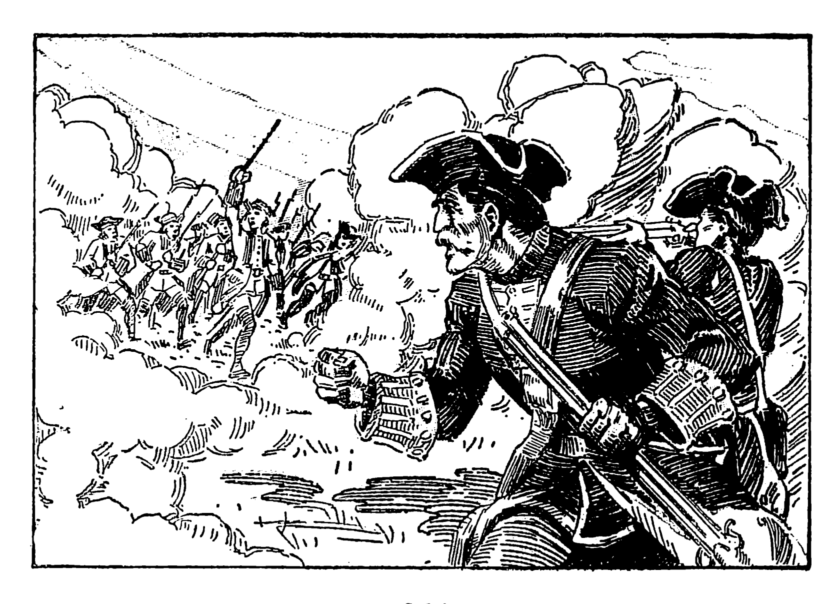
"Nous ne pouvons éviter le combat, se dit le général de l'armée française: l'ennemi se retranche; il a déjà deux pièces

de canon. Si nous lui donnons le temps de s'établir, nous ne pourrons jamais l'attaquer avec le peu de troupes que nous avons."

Lévis aurait peut-être réussi par son sang-froid à calmer l'agitation du général, mais il se trouvait à Montréal, et Montcalm jugea nécessaire d'attaquer, sans même attendre les deux mille hommes de Bougainville, qui montaient la garde à Neuville, sur la rive nord du Saint-Laurent.

Bataille des Plaines d'Abraham

Monté sur son cheval noir et tenant son épée bien haute, dans un geste entraînant, Montcalm parcourt les rangs de sa vaillante troupe, formée de quatre mille cinq cents hommes, mal armés et tout essoufflés par la marche de cinq à six milles qu'ils viennent de s'imposer pour accourir de leur camp de Beauport. Wolfe, de son côté, n'a qu'à dire à ses grenadiers: "Vaincre ou mourir!" puisqu'il devient impossible pour eux de reculer.



L'armée française paraît attendre avec impatience le signal de charger l'ennemi. "En avant!" s'écrie le général. Et tous, soldats français au centre, Canadiens et Peaux-Rouges sur les ailes, de s'élancer en poussant un cri de guerre à la façon des Indiens.

Malheureusement, l'armée française doit descendre dans un ravin, embarrassé de buttes et de buissons, avant de pouvoir atteindre les hauteurs qu'occupe l'ennemi. Enfin les Canadiens tirent avant d'en avoir reçu l'ordre puis, selon leur coutume, mettent ventre à terre pour recharger leurs armes, occasionnant ainsi passablement de confusion dans les rangs.

Les soldats de Wolfe s'avancent, eux aussi, mais en parfait ordre et sans tirer un seul coup de feu. Quand ils se trouvent à quelque cent pas de l'adversaire, un immense éclair jaillit de leur ligne et un nuage de fumée rougeâtre l'enveloppe. Cette décharge à si courte distance produit un effet meurtrier. Presque chaque balle a porté. Les régiments du centre, surtout, ont tiré avec tant de précision et d'ensemble qu'on aurait dit un vrai coup de canon.

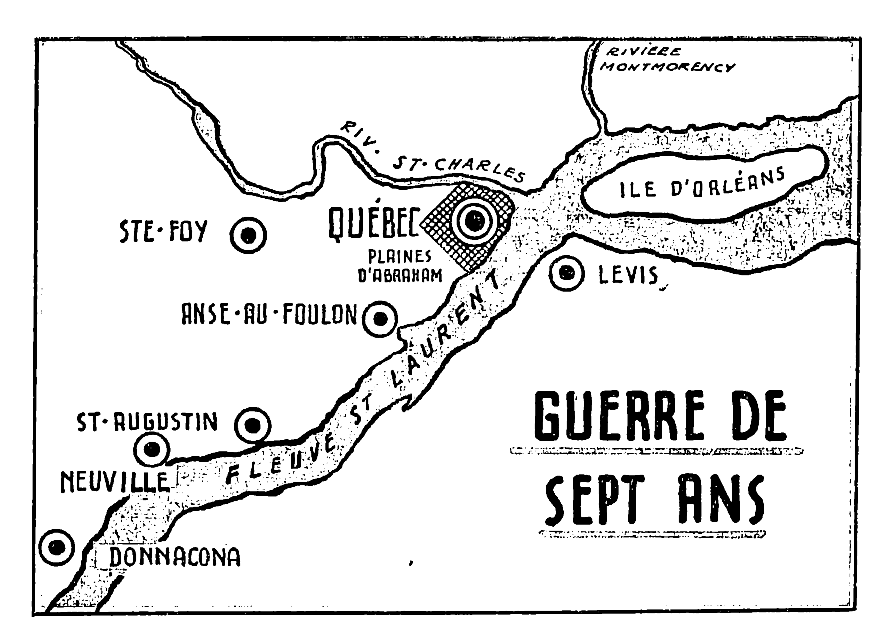
Quand la fumée s'est dissipée, les officiers anglais s'aperçoivent d'un coup d'œil qu'ils ont gagné la bataille. Les lignes françaises sont brisées, et leurs bataillons en déroute; le sol est couvert de cadavres. La bataille des Plaines d'Abraham n'a guère duré plus de quinze minutes [1].

Catastrophe imminente

De Montréal où il accomplissait de l'excellente besogne, Lévis pouvait adresser des nouvelles rassurantes au gouverneur de Québec, mais celles qu'il reçut en retour se trouvèrent, hélas! beaucoup plus sombres:

"Les Anglais victorieux, malgré la mort de leur chef, et maîtres des Plaines; Montcalm expirant dans la ville; l'armée française défaite, abattue, désorganisée, privée de son guide et n'ayant personne capable de le remplacer..."

(1) D'après Thomas Chapais : *Le marquis de Montcalm.*



"Venez vite nous rejoindre à Jacques-Cartier" (aujourd'hui *Donnacona*), disait Vaudreuil à Lévis, tout en lui racontant le désastre du 13 septembre et la résolution qu'il avait prise d'abandonner Québec et de se réfugier avec l'armée à trente milles plus haut, le long du Saint-Laurent.

Lévis ne fit qu'une course de Montréal à Jacques-Cartier. Le grand nombre de fuyards qu'il rencontra dans la région de Trois-Rivières lui en dirent long sur le désordre qui devait régner dans l'armée. "Allons ! s'écria-t-il en entrant au quartier général, on n'abandonne pas dix lieues de pays pour une bataille perdue..."

Après avoir blâmé la retraite et amené le gouverneur à réparer l'erreur commise, Lévis ranima tellement les courages que l'armée se remit en marche vers Québec. Elle se préparait à passer la nuit à Saint-Augustin, quand éclata l'incroyable nouvelle que la ville avait capitulé. Lévis se replia d'abord à Jacques-Cartier, qu'il fortifia et dont il confia la garde au major Dumas, puis il regagna Montréal où il passa l'hiver.

L'hiver fut pénible aux vainqueurs enfermés dans Québec, par suite de la rareté des vivres et du bois de chauffage, du scorbut qui s'était répandu dans les troupes, et des rumeurs fantastiques relatives à une attaque prochaine de la part des Français et des Indiens.

Au printemps de 1760, Lévis s'en vint à Sainte-Foy mesurer sa vaillante troupe aux six à sept mille hommes du général Murray, successeur de Wolfe. La bataille fit rage pendant des heures, et pendant des heures l'on se demanda de quel côté pencherait la victoire.

"Tenez cinq minutes, s'écria tout à coup Lévis en parcourant les colonnes de son armée; tenez cinq minutes et la victoire est à nous!"

En effet, refoulée à droite, criblée de balles à gauche et au centre, l'armée anglaise lâcha pied, retraitant avec une telle précipitation qu'elle abandonna tout: artillerie, muni-



tions, outils, morts et blessés. Une telle panique s'empara des soldats le soir de la défaite, qu'ils se livrèrent à toutes sortes de désordres, pillant les dépôts de vivres et enfonçant les demeures des particuliers pour se procurer des liqueurs enivrantes.

"Les ennemis ont manqué un coup d'or, écrit l'annaliste anglais du siège; s'ils avaient attaqué la ville dans les trois jours qui suivirent la bataille, ils l'auraient certainement emportée d'assaut." Coup d'audace que Lévis n'aurait pas manqué de tenter s'il avait connu le désespoir des vaincus; mais il n'en sut rien et dut se contenter, pour le moment, de faire camper ses troupes aussi près que possible de l'enceinte et d'y transporter le matériel de siège venu de Montréal ou de Sorel.

Lueur d'espoir

Quand le peuple apprit, de paroisse en paroisse, la victoire de Sainte-Foy, il se crut un instant sauvé. Toujours persuadé que la France ne pouvait pas le délaisser, il s'imagina qu'une flottille puissante remonterait bientôt le fleuve et permettrait à Lévis de reprendre Québec.

Or dans la matinée du 9 mai 1760, une voile parut à l'horizon:

Et les guerriers saxons, du haut des parapets,
Et les soldats français, penchés sur les falaises,
Virent monter au vent... les trois couleurs anglaises!

Le sort avait parlé: la ville resterait aux Anglais. "La joie de nos troupes, écrit un compagnon de Murray en garnison à Québec, est impossible à décrire. Officiers et soldats montèrent sur les murs face à l'ennemi et lancèrent des acclamations pendant près d'une heure. Les artilleurs étaient si joyeux qu'ils ne cessèrent de tirer du canon pendant encore plus de temps."

Lévis, qui avait été sur le point de reprendre Québec, dut se replier en hâte vers Montréal afin d'y organiser un nouveau centre de défense.

Lourdes menaces

A l'été, de nombreux navires anglais continuèrent de remonter le Saint-Laurent. Deux armées, venues du lac Champlain et du lac Ontario, se joignirent à celle de Murray, soit au total *trente mille hommes* qui prirent la direction de Montréal avec l'intention d'écraser les débris de la malheureuse armée française.

Par crainte des représailles dont les menaçait Murray, plusieurs Canadiens désertaient l'armée. "Vous ne serez pas molestés si vous retournez immédiatement à vos foyers, leur affirmait le successeur de Wolfe, mais si vous persistez à combattre, vos maisons seront incendiées." Et des menaces, Murray passait aux actes.

Capitulation de Montréal: 1760

Lévis n'avait guère à sa disposition que deux mille hommes, vingt jours de vivres, quarante boulets par canon et de la poudre pour un seul engagement. Vaudreuil réunit en hâte ses conseillers qui proposèrent à l'unanimité une capitulation avantageuse au peuple et honorable pour les troupes, plutôt qu'une défense opiniâtre qui retarderait de deux jours au plus la perte de la colonie.

Le général Amherst accepta la capitulation proposée mais il refusa les honneurs de la guerre aux vainqueurs de Carillon et de Sainte-Foy. Tous les officiers français, Lévis en tête, se révoltèrent en face de conditions si humiliantes et parlèrent de se retirer à l'île Sainte-Hélène pour y soutenir jusqu'au bout l'honneur des armes.

Vaudreuil comprenait très bien cette fière attitude mais il jugeait nécessaire de se plier aux conditions du vainqueur pour ne pas causer d'embarras à la population de Montréal. La mort dans l'âme, Lévis brisa son épée, plutôt que de la rendre, et invita les officiers à brûler leurs drapeaux pour se soustraire à la dure condition de les remettre à l'ennemi.

Fin de la guerre de Sept Ans en Amérique

Ainsi se terminait, en Amérique du moins, cette longue guerre de Sept Ans, dont chaque campagne avait été marquée par un brillant fait d'armes. Lévis ne tarda pas à s'illustrer de nouveau sur les champs de bataille de l'Europe. Quant au gouverneur, de Vaudreuil, il s'éloigna pour toujours de cette Nouvelle-France où il était né et qu'il avait loyalement servie pendant quarante-cinq ans.

"Avec ce beau et vaste pays, disait-il en partant, la France perd soixante-dix mille âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince."



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lecture:*

Lisez cette belle légende d'Evangéline, inspirée de la Déportation des Acadiens.

En ce temps-là, sur les rives du bassin des Mines, en Acadie, s'élevait un petit village du nom bien gracieux de Grand-Pré. C'était l'asile du bonheur et de la tranquillité. Avec leurs toits de chaume, les solides maisons ressemblaient à celles de la mère-patrie, la douce Normandie dont nous vantons encore aujourd'hui les charmes:

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous;
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux;
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour!

A quelque distance du village et sur une colline dominant la mer s'étendait la propriété du plus riche fermier des alentours, Benoît Bellefontaine, robuste encore malgré ses 70 hivers. Sa fille, Evangéline, passait pour l'orgueil et la joie de Grand-Pré.

Benoît n'avait pas de meilleur ami que Basile Lajeunesse, le forgeron, dont le fils, Gabriel, était du même âge qu'Evangéline. Les deux enfants avaient grandi ensemble, comme frère et sœur. Le Père Félicien leur avait appris à lire dans le même livre et à chanter les mêmes cantiques. Il n'était pas rare, en hiver, de les voir glisser sur des traîneaux rapides comme le vent.

Evangéline et Gabriel n'étaient plus des mioches, à présent; ils étaient même fiancés depuis la veille, et tout le village avait pris part à la fête. La joie n'était pas complète cependant, car des vaisseaux anglais mouillaient dans la rade; on se demandait avec inquiétude ce que cela pouvait bien vouloir dire.

Au bruit du tambour.

Soudain, le tambour retentit par-dessus les toits de Grand-Pré, les cloches sonnent à toute volée comme pour dire: "Braves gens,

venez entendre la proclamation de Sa Majesté!" Les hommes franchissent en rangs serrés le seuil du temple, tandis que les femmes s'attardent dans le cimetière; les portes grincent sur leurs gonds, et l'on n'entend plus le moindre bruit dans la maison du Seigneur.

Debout sur les marches de l'autel, le capitaine anglais lit une longue lettre qui se termine par ces mots: "Vous serez transportés sous d'autres cieux: Dieu veuille que vous viviez désormais heureux et pacifiques, comme de fidèles sujets. Dès à présent, je vous déclare prisonniers: tel est le bon plaisir de Sa Majesté!"

Frappés de stupeur, les malheureux Acadiens demeurent quelques secondes silencieux, mais bientôt les menaces retentissent dans le lieu saint: "A bas, les tyrans! Mort à l'étranger!" Voici qu'au plus fort de la lutte paraît le Père Félicien: "Que faites-vous là mes enfants? dit-il. J'ai passé quarante ans parmi vous pour vous enseigner à vous aimer les uns les autres; avez-vous oublié si vite mes leçons de miséricorde? Répétez avec moi: *O Père, pardonnez-leur...*"

Procession lamentable.

Quatre jours suffirent aux femmes pour entasser les biens dans de lourds chariots qui s'ébranlèrent vers le bassin des Mines. Les enfants suivaient la caravane en pressant dans leurs mains potelées les jouets qu'ils ne voulaient pas abandonner.

Quand le tambour résonna pour la seconde fois, les portes de l'église livrèrent passage au lugubre cortège des prisonniers. Evangéline reconnut de loin Gabriel, pâle d'émotion. Elle courut lui serrer la main, disant: "Prends courage, Gabriel, peu importe les malheurs qui fondront sur nous..." Brusquement, elle se tut car elle venait d'apercevoir son père: comme il avait changé!

Tandis que Basile et Gabriel montaient à bord du premier voilier en partance, Evangéline restait sur la grève avec son vieux père et la foule de ceux qui n'avaient pas eu le temps de prendre place sur les navires avant la nuit. En circulant de groupe en groupe, le Père Félicien remarqua le fermier Bellefontaine fixant d'un œil hagard les feux de camp allumés sur la grève. "Pauvre Benoît!" murmura-t-il. Puis il le vit tout à coup s'étendre de tout son long sur le sable: l'âme de Benoît Bellefontaine s'était envolée vers des régions plus sereines.

Le lendemain, aux premières heures du jour, le tumulte de l'embarquement recommença.

De ville en ville.

Dispersés comme les flocons de neige que chasse le vent du nord, les Acadiens des Mines abordèrent sur différentes plages, jusqu'aux rives du Mississipi. On remarquait parmi ces derniers une jeune fille

du nom d'Evangéline, qui parcourait les cimetières, scrutant chaque pierre tombale et disant: "Qui sait s'il ne repose pas ici?..."

Elle s'entretint un jour avec des gens qui avaient rencontré Gabriel: "Gabriel Lajeunesse! Oh! parfaitement, nous l'avons vu avec Basile, le forgeron; ce sont de rudes voyageurs dans les basses terres de la Louisiane".

Mais ni ce jour-là ni les jours suivants on ne découvrit les traces de Gabriel. Un soir, exténuée de fatigue, Evangéline apprit que, la veille même, Gabriel s'était dirigé vers les prairies de l'Ouest avec ses chevaux, ses guides et ses compagnons. Puis elle sut qu'il avait planté sa tente dans les forêts du Michigan...

Evangéline poursuivit ses recherches pendant des années, visitant tour à tour l'humble toit des missionnaires, les champs de bataille, les hameaux solitaires ou les grandes villes d'Amérique. Blanchie sous le coup des peines et des ans, elle finit par tourner ses regards là-haut:

"... dans mon cœur, je garde l'espérance
De le revoir dans un meilleur séjour!"

Sous le nom de *Mère des Pauvres,* elle consacra le reste de son existence à visiter les miséreux de Philadelphie. Un jour qu'une épidémie sévissait dans la ville et qu'elle parcourait les salles de l'hôpital, elle aperçut un malade dont les traits lui rappelaient une physionomie bien chère. Puis elle pâlit; les fleurs qu'elle tenait dans ses mains tombèrent d'elles-mêmes et un cri s'échappa de ses lèvres: *Gabriel!*

A son tour, le fiévreux voulut balbutier le nom d'Evangéline, mais il ne parvint qu'à émettre des sons vagues; puis ses yeux se fermèrent pour toujours aux clartés d'ici-bas. Finie l'espérance! Finie la crainte! Finis les désirs inquiets! Aujourd'hui, les deux fiancés reposent côte à côte sous une tombe sans nom, dans un humble cimetière de Philadelphie (1).

Terre de fidélité.

L'Acadie subsiste toujours. Si vous pénétrez dans les maisonnettes qu'habitent les descendants des preux, vous entendez encore le bruit du rouet et du métier à tisser. Le soir, au coin du feu, les vieillards redisent la touchante histoire d'Evangéline "tandis que la voix de l'océan mugit au fond des cavernes et mêle ses accents plaintifs au murmure de la forêt".

Aujourd'hui, le petit peuple martyr goûte la paix et la tranquillité "parmi les pins au feuillage sonore et les sapins aux longues barbes de mousse". Il a laissé tomber le pardon de ses lèvres, et s'il se

---

(1) D'après le poème de Longfellow : *Evangéline.*

souvient encore de la douloureuse histoire de 1755, ça ne l'a pas empêché de regarder franchement l'avenir.

Sous la houlette de ses pasteurs, il a repris confiance en lui-même. Il a reconstruit ses foyers, bâti des églises, élevé des monuments. L'église du Souvenir, à Grand-Pré, occupe l'emplacement même de l'ancien édifice et en reproduit les proportions exactes. Tout à côté s'élève le monument de celle qui voulut rester *fidèle jusqu'au bout.*

Toute une communauté de sang français vit et prospère dans les Maritimes. Vraiment, ces hommes et ces femmes appartiennent à la race de ceux qui ne savent pas mourir: O Acadie, terre de fidélité! (1)

II. ***Pour les esprits vifs:***

1. Savez-vous comment furent peuplées les premières colonies américaines?

2. Pouvez-vous établir un contraste entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre?

3. Pouvez-vous expliquer pourquoi la perte de Louisbourg (1745) fut considérée comme une calamité?

4. Depuis quand les Acadiens se trouvaient-ils soumis à l'Angleterre? Que veut-on signifier en affirmant qu'ils étaient *pris entre deux feux*?

5. Qu'entend-on par "l'affaire de Jumonville"?

6. Pouvez-vous résumer la bataille de la Monongahéla: lieu, combat, défaite ou victoire?

7. Et la glorieuse bataille de Carillon, vous la connaissez maintenant?

8. Montrez que le siège de Québec fut des plus violent.

9. Bataille des Plaines d'Abraham: lieu, forces en présence, durée, issue du combat?

10. Est-ce exact d'affirmer que Lévis faillit reprendre Québec en 1760? Motivez votre réponse.

11. Pourquoi Lévis fut-il contraint d'abandonner le siège de Québec et de retourner en hâte à Montréal?

12. Pourquoi le gouverneur Vaudreuil crut-il bon de proposer la capitulation de Montréal?

III. ***Pour les esprits batailleurs: sujets de discussion.***

1. Vous prétendez que le système de colonisation de la Nouvelle-France l'emporte sur celui de nos voisins du sud; un camarade affirme le contraire.

---

(1) Extrait d'*Evangéline,* de la collection *Gloires Nationales.*



2. La déportation des Acadiens était une mesure de guerre nécessaire, excusable du moins.

3. Jean-Paul affirme que dans *l'affaire de Jumonville,* les Français avaient raison; Claude (ou Claudine) soutient le contraire.

4. Montcalm a-t-il bien fait d'agir si vite à la bataille des Plaines d'Abraham? Eut-il été préférable d'attendre Bougainville? Discutez le cas.

5. A-t-on bien fait d'abandonner Québec après la bataille des Plaines d'Abraham?

IV. ***Pour ceux qui aiment les histoires et les drames: Dramatisez ou racontez à votre façon l'un ou l'autre des faits suivants:***

1. L'émouvante histoire de l'Acadie.
2. La mort de Jumonville.
3. La bataille de la Monongahéla.
4. La bataille de Carillon.
5. Le siège de Québec.
6. La bataille des Plaines d'Abraham.
7. La dernière victoire française: Sainte-Foy!
8. La légende d'Evangéline.

V. ***Phrases à terminer: Pouvez-vous, aidé des manuels des années précédentes au besoin, terminer les phrases suivantes?***

1. Parvenus au sommet sans avoir entendu le moindre coup de ..., les habits rouges ne tardèrent pas à s'emparer du lâche ..., qui dormait profondément. Leurs signaux apprirent à ... et à ses ... demeurés sur la ..., que le chemin était ....

2. Les citoyens de la ... s'éveillèrent en sursaut ce matin-là, au cri de: "Les ... sont aux portes!" Et tous de se précipiter aux fenêtres pour voir ... nos troupes au pas de ....

3. Les soldats de ... s'avancent, eux aussi, mais en parfait ... et sans tirer un seul coup de .... Quand ils se trouvent à quelque cent ... de l'adversaire, un immense ... jaillit de leurs ....

4. Quand la fumée s'est dissipée, les officiers ... s'aperçoivent d'un seul coup ... qu'ils ont gagné la .... Les lignes françaises sont ..., et leurs bataillons en .... La bataille des ... a duré quinze minutes seulement.

VI. ***Chantez!***

Les cloches du hameau (No 9), La feuille d'érable (No 2), Les noms canadiens (No 4), Vive la France! (No 14), O Carillon! (No 26), Restons au Canada (No 40), Notre chez nous (No 47), Debout, patriotes (No 50); "La Bonne Chanson" de M. l'abbé Gadbois.

VII. ***Dessinez, tracez ...***

La carte de la Nouvelle-France au temps de la guerre de Sept-Ans. Indiquez-y les principaux événements relatés dans ce chapitre, par exemple:

La prise de Louisbourg.

Premières escarmouches dans la vallée de la Belle Rivière.

La déportation des Acadiens.

La bataille de Carillon.

" " des Plaines d'Abraham.

" " de Sainte-Foy.

VIII. ***Dressez une liste:***

1° Des forts, villes ou villages mentionnés dans ce chapitre. Les localiser sur une carte de l'Amérique du Nord. Faire une phrase sur chaque fort, ville ou village.

2° Des hommes et des femmes mentionnés dans ce chapitre. Dire en une phrase ou deux, ce que chaque personnage a fait dans l'intérêt — ou contre l'intérêt — de la Nouvelle-France.

3° Des fleuves, rivières ou lacs, dont les noms apparaissent, non seulement dans ce chapitre, mais dans toute la domination française. Ici, encore, une phrase sur chacun.

IX. *Quelques livres recommandés:*

Les Origines religieuses du Canada, Georges Goyau.

Les Héros de Québec: Montcalm et Lévis, Abbé Casgrain.

Canadiennes, Mgr Albert Tessier.

Les Anciens Canadiens, Gaspé.

L'Epopée Canadienne, Jean Bruchési.

Montcalm et Lévis, deux albums de la collection *Gloires Nationales.*

X. *Reproduisez:*

Avec du bois, du sable, de la glaise ou même de la neige, reproduisez:

La forteresse de Louisbourg.
Le village de Grand-Pré.
Le fort de Carillon.

XI. *Collectionnez:*

Les images, timbres historiques, timbres-poste, plaquettes, cartes, bulletins touristiques, se rapportant aux sujets étudiés ce mois-ci:

Nouvelle-France, Nouvelle-Angleterre.
Halifax, Louisbourg, Grand-Pré.
Carillon, Québec, Sainte-Foy, Montréal.

XII. *Discours ou dialogues possibles:*

Le chef des *Pilgrim Fathers* encourage ses compatriotes à travailler ferme au progrès de leur pays d'adoption; il laisse entrevoir le merveilleux avenir de l'Amérique. Que dit-il?

Exhortation du "Père Félicien" aux Acadiens de Grand-Pré une fois terminée la lecture de la proclamation royale.

Ce que vous auriez dit à la place de Jumonville en 1754; ce que vous auriez répondu à la place de Washington.

Au soir de la brillante victoire de Carillon, Montcalm félicite ses braves. Que dit-il?

Lévis ne fit qu'une course de Montréal à Jacques-Cartier; il blâma la retraite, encouragea les fuyards à réparer leur faute. Que dit-il?

Quand le peuple apprit, de paroisse en paroisse, la victoire de Sainte-Foy, il se crut un instant sauvé. Que dit-il?

Vous savez maintenant que . . .

1. Tandis que la population de la Nouvelle-France dépassait à peine les 55 000 âmes à la veille de la guerre de Sept-Ans, celle de la Nouvelle-Angleterre atteignait 1 200 000, avec 90 000 hommes de troupe contre 18 000.
2. Soumis au roi d'Angleterre depuis 1713, les Acadiens s'étaient engagés à rester neutres en cas de conflit entre la France et l'Angleterre. En 1755, le gouverneur anglais Lawrence les accusa d'avoir manqué à la parole donnée; il les fit déporter par milliers sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, en Louisiane, aux Antilles.
3. Des difficultés de frontières provoquèrent aussi diverses escarmouches dans la vallée de l'Ohio et la région des Grands Lacs.
4. La guerre de Sept Ans (1756-1763) devait avoir une répercussion considérable en Amérique. Nommé général des troupes françaises en Amérique du Nord, Montcalm remporta d'abord d'éclatantes victoires aux forts *Chouaguen* (1756), *George* (1757) et *Carillon* (1758).
5. A l'été de 1759, le général anglais Wolfe vint mettre le siège devant Québec. Un essai de débarquement à l'Anse-au-Foulon réussit au delà de toute espérance.
6. La bataille des Plaines d'Abraham ne dura pas plus de quinze minutes. Les deux chefs, Wolfe et Montcalm, périrent durant le combat, et la victoire resta aux Anglais.
7. Au printemps de 1760, Lévis remporta encore une éclatante victoire à Sainte-Foy, non loin de Québec. On crut même qu'il allait reprendre la ville, mais une voile anglaise parut à l'horizon. Lévis dut se replier sur Montréal.
8. A l'automne de 1760, trois armées anglaises encerclèrent Montréal, qui dut capituler à son tour pour éviter un mal plus grand encore.
9. "Avec ce beau et vaste pays, disait le gouverneur Vaudreuil en s'éloignant du Canada, la France perd soixante-dix mille âmes dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince."


Chapitre 6
Le nouveau régime
1760 - 1774

1. Situation difficile

Inquiets et désorganisés

Le sort des nôtres en 1760 fut-il différent de celui des autres peuples vaincus? Hélas! la conquête a toujours constitué une épreuve terrible pour tous; comment nos ancêtres auraient-ils échappé à la loi commune?

La ville de Québec, par exemple, ne présentait plus que ruines: ses monastères étaient détruits et ses maisons inhabitables. L'état des campagnes avoisinantes n'était guère plus encourageant: "Nous avons incendié au delà de mille quatre cents belles fermes le long du fleuve, avouait un officier britannique; il ne faudra pas moins d'un demi-siècle pour réparer les dégâts."

Les habitants, qui avaient perdu leurs maisons, leurs meubles et presque tous leurs bestiaux, durent en retournant sur leurs terres avec leur femme et leurs enfants, s'y cabaner à la façon des Indiens. Dépourvus de moulins à farine, ils se nourrirent de blé non moulu cuit dans l'eau. La plupart ne possédaient plus d'outils, ni de charrues, ni même de fusils puisque les vainqueurs les leur enlevèrent.

Les cartes, que nos pères avaient acceptées comme monnaie pendant la guerre, en retour du bétail qu'ils cédèrent à l'intendant Bigot, et dont le chiffre total s'éleva à huit millions de piastres, ne valaient plus rien puisque personne ne voulait les accepter.

Ceux qui partent, ceux qui restent

On estime à deux mille le nombre des morts durant les dernières guerres. Si la plupart des seigneurs canadiens

restèrent au pays, il n'en fut pas de même des seigneurs français, dont un grand nombre retournèrent dans leur pays d'origine, de même que la majeure partie des magistrats, des administrateurs et des hommes de lettres.

Ruiné par une série de guerres et de combats, le peuple ne songeait pas à partir. Il se résignait tant bien que mal à son malheureux sort, tout en cherchant à l'améliorer.

"Pour la population campagnarde, l'adaptation fut assez facile, l'ancienne administration n'ayant pas gâté les paysans; ils étaient habitués à ne pas trop compter sur autrui. Les directives du clergé et de l'intendant leur avaient appris à se suffire à eux-mêmes.

"La culture et l'élevage pourvoyaient aux besoins essentiels de la population dont les goûts très simples s'accommodaient d'un minimum de confort et d'élégance. L'industrie familiale, les petits métiers complémentaires, le moulin banal, la tannerie, le moulin à cardes, la boutique de forge permettaient de vivre confortablement sans recourir aux "marchandises achetées" [1].

Faits à la maison

"On n'achète rien pour deux bonnes raisons, faute d'argent et faute de magasins. Tout pousse du sol et l'on transforme tout: le lin devient toile, serviettes, draps, chemises; avec le chanvre, on sait même filer des câbles.

"La paille devient chapeaux et tapis; le cuir devient bottes, souliers sauvages, babiche, pièces de harnais, mitaines, genouillères, pentures de portes, fonçures de chaises... La femme sait prendre la laine sur le dos des moutons et lui faire subir tous les stages jusqu'au dos de son mari; les rouets et les métiers sont établis en permanence, et les pièces d'étoffe sont les brevets de capacité des ménagères.

"Tous les meubles sont faits à la maison: bancs, tables, chaises, couchettes et bers, coffres et armoires. Le seau à

(1) *Ceux qui firent notre pays,* par Mgr Albert Tessier.

l'eau est sur le banc; l'assiette à l'huile qui sert de lampe, les allumettes de cèdre, le rameau, le fusil à baguette sont accrochés aux poutres fendillées, jamais peintes.

"Les fenêtres sont rares et petites, et des feuilles de papier huilé y tiennent lieu de vitres. Une échelle ou un escalier sans bras monte au grenier. Les poêles sont inconnus avant ceux des Forges. Le foyer de pierre garde la marmite soutenue par la grille ou par la crémaillère.

"Qu'est-ce qui bout? Qu'est-ce qu'on mange? De la soupe évidemment, puisqu'on est des Français: soupe aux inséparables choux et navets, soupe aux pois, et dans les périodes d'extrême dénuement, soupe aux cotons de framboisiers, aux patates sauvages et aux racines des champs.

"La pomme de terre n'est considérée nourriture d'homme que vers 1800. Le lard fut toujours populaire chez l'homme du sol: viande facile à importer et facile à produire... (1)"

Guides du peuple

A cette époque troublée de notre histoire, comme en bien d'autres circonstances d'ailleurs, le meilleur appui du peuple sera le prêtre. La plupart des curés sont restés au poste. De concert avec les seigneurs canadiens, ils vont assumer presque toutes les fonctions civiles et sociales.

Ce n'est pas d'hier que les prêtres ont accepté de s'intéresser aux intérêts matériels de leur peuple. Dans ces paroisses où ils sont souvent les seuls vraiment instruits et où les besoins se font plus nombreux que les hommes, ils doivent être non seulement curés, mais aussi fondateurs d'églises, de presbytères et d'écoles, architectes, notaires, défricheurs...

Nos gens s'occupent à réparer courageusement les désastres de la guerre. Et quand survient une querelle avec le

(1) Alexandre Dugré, S. J.; cité dans : *Ceux qui firent notre pays.*



voisin, ils s'en rapportent volontiers au curé; avec la disparition des autorités françaises, le prestige du prêtre n'a fait que grandir.

2. Vainqueurs et vaincus

Régime militaire (1760-63)

Dès la capitulation de Québec en 1759, les soldats anglais envahirent la ville et les campagnes environnantes pour y maintenir l'ordre, de sorte qu'à l'automne de cette même année, onze paroisses avaient déjà fait leur soumission. Le serment exigé des citoyens ne comprenait qu'une simple promesse de fidélité au souverain d'Angleterre et l'engagement de défendre le pays contre les ennemis de Sa Majesté.

Après la capitulation de Montréal et avant son départ pour New-York, où il était nommé gouverneur général de toutes les possessions anglaises en Amérique, le général Amherst établit chez nous un gouvernement provisoire, appelé *Régime militaire,* qui n'eut rien de tyrannique.

Ainsi le Régime militaire permettait aux officiers canadiens de participer à l'administration de la justice et maintenait les coutumes et les lois françaises. Dans la lutte sanglante, terminée au profit de l'Angleterre, Amherst s'éprit d'estime pour ce peuple de braves qu'il avait combattu: le vrai militaire sait apprécier le courage partout où il se trouve.

Traité de Paris (1763)

Même après la capitulation de Montréal, les Canadiens persistèrent à espérer que la France reviendrait un jour sur nos bords. Le traité de Paris devait, en 1763, couper court à toutes ces belles illusions.

Suivant la formule de l'époque, le traité proclamait "une paix chrétienne universelle et perpétuelle". La France abandonna ses conquêtes en Allemagne et ne conserva que cinq postes aux Indes. En Amérique, elle céda définitivement à l'Angleterre le Canada, l'Acadie, Terre-Neuve, l'île du Cap-Breton, et renonça à la Louisiane en faveur de l'Espagne. Du côté du Canada, elle ne se réserva que deux petites îles du Golfe, Saint-Pierre et Miquelon, pour le besoin de ses pêcheurs.

Le traité ne disait rien de nos lois, de nos coutumes ni de notre langue. Vaudreuil essaya, lors de la capitulation de Montréal, de sauvegarder nos usages mais le général Amherst avait simplement répondu: "Les Canadiens deviennent sujets du Roi".

Quelle attitude prendre?

Quelle déception pour les nôtres d'apprendre que la France les abandonnait pour toujours! Ils allaient rester

sujets anglais, ne s'opposant pas aux volontés raisonnables du vainqueur, mais ils n'accepteraient pas, non plus, de sacrifier leur langue, leur religion, leurs lois ni leur esprit français.

Ils offrirent à la mère-patrie un adieu très digne par leur inébranlable volonté de maintenir les glorieuses traditions de foi et de noblesse qu'elle leur avait léguées. "Les survivances françaises au Canada, a-t-on dit, forment le plus bel hommage au génie de la France; on ne garde avec une telle persévérance que ce que l'on estime et l'on aime".

3. Murray et la Proclamation Royale de 1763

La Proclamation Royale du 7 octobre 1763 démembrait la patrie canadienne et taillait une petite "province de Québec", réduite à la seule vallée du Saint-Laurent et privée de tous ses territoires de chasse.

Québec reçut un gouvernement civil avec James Murray comme gouverneur. Autant le nouveau dignitaire se montrait animé de bonnes dispositions, autant le régime parut onéreux et prodigue d'injustices.

Les Canadiens devinrent assujettis aux lois anglaises, et la langue française devait être graduellement bannie des tribunaux. De plus, nous étions, dans notre propre pays, écartés des moindres fonctions civiles ou judiciaires, puisque nous ne pouvions pas les remplir sans prêter le trop célèbre serment du *test*, qui s'attaquait à l'Eucharistie, à la messe, au Pape, à la Sainte Vierge et aux saints.

Il ne faut pas trop s'en étonner puisqu'à l'époque, l'Angleterre protestante persécutait les catholiques de son propre pays et plus spécialement ceux de l'Irlande. Bref, le gouvernement civil était de nature à faire regretter le régime militaire précédent.

James Murray, gouverneur

A la fois rude et doux, Murray savait être généreux. C'est ainsi qu'après avoir traqué les Canadiens comme des fauves pendant la guerre de Sept ans et avoir brûlé leurs demeures, il s'éprit de ces mêmes Canadiens, dociles comme de vieux soldats, aussi simples dans leurs manières que braves sur le champ de bataille, et dont les malheurs lui rappelaient son propre pays d'origine, l'Ecosse.

Pendant le rude hiver de 1760, n'avait-on pas vu Murray faire partager la ration des soldats avec les malheureux habitants de Lauzon, que la guerre avait réduits à la dernière extrémité? N'avait-il pas obtenu de la part des officiers $3 000.00 pour les sinistrés? Ne l'avait-on pas vu donner une cloche à l'église de Château-Richer, dont les habitants avaient souffert pendant le siège de Québec, et reconstruire à ses frais le presbytère de la paroisse Saint-Laurent (île d'Orléans), dont le curé Martel eut l'art de lui plaire?

Le nouveau gouverneur jouit de pouvoirs étendus. Son Conseil, formé de douze membres, ne renfermait que des protestants, choisis obligatoirement parmi les quelques centaines d'Anglais venus au pays depuis la conquête.

Murray ne prisait pas beaucoup les arrivants, dont il dit: "Tous ont leur fortune à faire, et je crains que plusieurs ne soient guère scrupuleux quant aux moyens d'y parvenir. Je déclare qu'ils constituent en général la plus immorale collection d'individus que j'aie jamais connue."

On comprend qu'avec de tels éléments, le nouveau dignitaire ne se sentit guère à l'aise pour assurer à ses sujets canadiens la protection et la justice qui leur étaient dues.

Fermes protestations

Victimes de lois injustes, les vaincus de 1760 s'en plaignirent à Sa Majesté, humblement mais fermement: "Nous ne voulons plus, dirent-ils gémir dans cet état d'humiliations

qui nous rend la vie insupportable et qui semble avoir fait de nous une nation réprouvée".

Ils demandèrent que, dans la distribution des charges publiques, on s'en tînt à la stricte justice, au mérite personnel, à la capacité, pas à autre chose: "Qu'il plaise à Votre Majesté de répandre ses faveurs sur tous ses sujets dans la Province, sans distinction aucune. Conservez le glorieux titre de souverain d'un peuple libre. Accordez-nous, comme à vos autres sujets, les droits et les privilèges des citoyens d'Angleterre."

Or il se trouva qu'à Londres même, des Anglais éminents dirent avec Lord Thurlow, procureur général: "Les Canadiens sont les premiers qui aient droit à notre protection, car ce sont les plus anciens sujets. Après eux viennent les colons anglais, et en dernier lieu, les marchands anglais. Quant aux lois civiles françaises, l'humanité, la justice et la sagesse nous conseillent de les laisser au peuple exactement comme elles étaient."

Atténuations au régime

Appelé à gouverner dans les circonstances les plus difficiles, Murray s'attira quand même l'estime et la sympathie des vaincus. Pour atténuer la rigueur de juges improvisés, il se réserva de décider en dernier ressort des cas les plus sérieux. Une fois la semaine, il tenait à cet effet cour ouverte dans son hôtel.

Les sujets canadiens purent, en certaines circonstances, plaider dans la langue de leurs pères, faire usage de leurs lois, de leurs coutumes et remplir les fonctions de jurés ou d'avocats. Comme le gouverneur parlait couramment le français, il publia ses ordonnances en anglais et en français.

C'est également sous son administration que parut le premier journal, la *Gazette de Québec*, qui s'abstint de faire de la politique et rédigea ses nouvelles dans les deux langues. Rien de surprenant que Murray ait mérité le bel éloge suivant des Canadiens:



“Après l’entière conquête de cette province, il nous a, par son affabilité, contraint de l’aimer... Combien de familles n’a-t-il pas aidées et soutenues! Nous avons joui, jusqu’à l’époque du gouvernement civil, d’une tranquillité qui nous faisait presque oublier notre ancienne patrie...”

Contents et mécontents

Comme il fallait s’y attendre, les marchands anglais ne prisèrent pas beaucoup les adoucissements que Murray se permit d’apporter au régime. Ils s’en plaignirent à Londres et le firent en termes si véhéments qu’ils obtinrent en 1766 le rappel du gouverneur.

Chagrinés d’une pareille injustice, les seigneurs de Montréal portèrent jusqu’au pied du trône la défense de leur gouverneur, disant: “Ils (les seigneurs) supplient Votre Gracieuse Majesté qu’il leur soit permis de la remercier de leur avoir donné pour gouverneur l’honorable Jacques Murray... Ils osent espérer qu’Elle voudra bien leur conserver ce digne gouverneur; ses lumières, son équité, sa prudence lui fournis-

sent toujours des moyens efficaces pour maintenir les peuples dans la tranquillité et l'obéissance."

De retour en Angleterre, Murray n'eut pas de peine à se défendre: "Je me fais gloire, dit-il à Londres, d'avoir accordé une ferme et chaleureuse protection aux sujets canadiens de Sa Majesté, et d'avoir fait l'impossible pour gagner à mon royal maître l'affection de ce peuple robuste et brave, dont le départ du pays, si jamais il se produisait, serait une perte irréparable pour l'Empire. Afin de prévenir ce malheur, je m'exposerais volontiers à des calomnies pires, si c'était possible, que celles dont j'ai souffert."

Insurrection des Indiens (1763-1765)

Beaucoup d'Indiens, amis des Français, n'avaient pas vu d'un bon œil l'arrivée des nouveaux maîtres. Groupés autour de Pontiac, chef habile, intrépide et fidèle à la France jusqu'à la mort, ils résolurent de se débarrasser des Anglais.

Pontiac réussit à s'emparer de huit forts dans la région de Niagara, mais il dut abandonner le siège de Détroit. Il hésitait à poursuivre la lutte quand des Français lui firent remarquer qu'ayant signé la paix avec l'Angleterre, ils ne pouvaient prendre part au soulèvement et qu'ils l'engageaient en conséquence à déposer les armes.

C'est ce que Pontiac fit en 1765. Il y avait tout de même quelque chose de grand dans l'exemple de ces enfants de la nature qui, jusque dans le malheur, avaient manifesté leur attachement à la France de la manière la moins équivoque.

4. Monseigneur Briand et l'Eglise canadienne

Mgr de Pontbriand, le dernier évêque de la Nouvelle-France, mourut quatre mois avant la capitulation de Montréal: épreuve d'autant plus lourde pour l'Eglise canadienne qu'il

allait devenir presque impossible de faire nommer un nouvel évêque au Canada.

A partir de 1763, Murray reçut l'ordre de favoriser la religion protestante par l'établissement d'écoles surtout. Les instructions royales du 7 décembre renfermaient cette phrase redoutable: "Vous ne devez admettre aucune juridiction ecclésiastique émanant du siège de Rome ni aucune juridiction ecclésiastique étrangère dans la province confiée à votre gouvernement".

C'était clair: on ne voulait plus d'évêque catholique au Canada. A Londres même, les pasteurs protestants exhortèrent leurs paroissiens, les riches plus spécialement, à ouvrir généreusement leur bourse pour envoyer au Canada de jeunes missionnaires capables de convertir "les malheureux infidèles du papisme".

Le danger fut d'autant plus sérieux pour nous que le Roi donnait également l'ordre d'agir avec prudence et d'éviter, en une matière aussi délicate, "tout ce qui aurait pu donner inutilement sujet à la moindre alarme".

Murray prit encore sa tâche à cœur: "Je ne veux employer, disait-il, que des moyens de douceur et de persuasion, c'est-à-dire tout le contraire de la persécution. Je veux profiter de toutes les occasions pour dépouiller les Canadiens de leurs préjugés et gagner leur confiance. Cette confiance est la corde principale qu'il faut entretenir en bon ordre. Elle ne peut manquer d'assurer le succès de la tâche que j'ai entreprise et qui n'est rien moins que la réforme de la plus grande partie des habitants de cette colonie."

Pétition sur pétition

Les Canadiens résolurent d'envoyer à Londres un délégué qui présenterait à Sa Majesté les doléances de la colonie, celle-ci entre autres: "La privation de l'épiscopat nous serait plus dure et plus triste que la privation de nos biens, que



la privation même de la vie!" Mais l'homme choisi comme futur évêque ne fut pas accepté et dut se retirer.

A l'automne de 1764, monsieur le grand Vicaire Briand traversa la mer à son tour. Pendant plusieurs mois, il fit l'assaut des différentes personnalités de la capitale anglaise, mais sans beaucoup de succès. Le Roi paraissait bien résolu à ne pas céder, du moins aussi longtemps qu'il n'y aurait pas d'évêque protestant à Québec.

Le gouverneur Murray fut d'un grand secours en cette difficile affaire. Il aida le grand Vicaire à prendre contact avec les hommes capables de comprendre la nécessité d'un évêque catholique à Québec, si bien qu'à la fin ces mêmes personnages conseillèrent à l'abbé Briand d'aller se faire consacrer où bon lui semblerait, même en France s'il le désirait, mais de le faire en cachette: "Vous serez reconnu, lui dirent-ils, comme *Surintendant de l'Eglise romaine au Canada*".

Un évêque à Québec !

Le 28 juin 1766, Monseigneur Jean-Olivier Briand revint avec les pouvoirs d'évêque de Québec, et le lendemain, dimanche, les cloches de toutes les églises sonnèrent pour saluer le retour de celui qu'une foule joyeuse, émue, revoyait avec tant de plaisir.

"Plusieurs pleuraient de joie, dit la *Gazette* de Québec, et c'était quelque chose de touchant de les voir se féliciter les uns les autres partout où ils se rencontraient: *"C'est donc bien vrai, nous avons un évêque; Dieu a eu pitié de nous!"*

Le nouvel élu prit sa résidence au Séminaire, où il demeura toute sa vie. Déjà très pauvre, il refusa le présent que ses prêtres voulaient lui faire pour saluer son heureux avènement.

Sans relâche et sans peur

Monseigneur rétablit et encourage les études, interrompues par le malheur des temps, visite les pauvres et distribue des prix aux élèves les plus méritants. Il entreprend de reconstruire le palais épiscopal et y consacre d'abord une somme de onze mille livres, puis une autre de quinze mille, qu'il emprunte d'ailleurs, et qui permet de terminer l'ouvrage commencé. Mais il n'habita jamais cette maison, que le Gouvernement loua à partir de 1778. Il voulut aussi réparer la cathédrale où, depuis le siège de la ville, on n'avait pu encore dire la messe.

Plusieurs prêtres étaient morts et d'autres, repassés en France, de sorte qu'il y en avait cent trente-huit en juillet 1766, contre cent quatre-vingt-un en 1758. Le nouveau prélat travailla sans relâche à favoriser les vocations ecclésiastiques et à former des prêtres pieux et savants, zélés pour le règne de Dieu. Pendant son épiscopat, il eut le bonheur d'en ordonner quatre-vingt-dix, et fit tellement de démarches auprès des autorités britanniques qu'il obtint enfin la permission d'en faire venir quelques-uns de France.

Dans sa première lettre-circulaire à ses diocésains, Mgr Briand prit tout de suite le titre d'*Evêque de Québec, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique.* Il nomma les curés des paroisses malgré toutes les protestations des ennemis de l'Eglise, et un jour que Murray s'était permis quelques réflexions désobligeantes à ce sujet, il lui répondit fièrement: "Ma tête tombera avant que je vous accorde la permission de nommer un seul curé".

5. Guy Carleton et l'Acte de Québec (1774)

Successeur de Murray

Guy Carleton, qui remplaça Murray comme gouverneur du Canada, s'était fait, lui aussi, le défenseur des Canadiens. On le vit, pendant huit ans, plaider notre cause et réclamer en notre faveur une forme de gouvernement propre à nous attacher par le cœur plutôt que par la force. Il traversa même l'océan pour mieux renseigner les hommes d'Etat anglais sur le sort malheureux de notre peuple.



L'Angleterre se rendit finalement compte que le système administratif créé en 1763 ne donnait satisfaction ni aux Anglais ni aux Français. La révolte,

qui grondait depuis dix ans chez nos voisins du sud, contribua aussi pour une bonne part à nous obtenir cette forme de gouvernement plus conciliante établie en 1774 par l'*Acte de Québec.*

En nous permettant de rester français, l'Angleterre se proposait de nous isoler de nos voisins du sud d'une façon perpétuelle et complète. C'est pourquoi l'on peut affirmer avec l'historien Garneau que *l'Acte de Québec fut rédigé l'œil fixé, non sur Québec, mais sur Boston.*

Acte de justice et d'humanité

Malgré l'éloquence de William Pitt [1] qui, très malade, se fit porter au parlement pour protester contre les trop larges concessions faites à la colonie du Canada, l'Acte de Québec fut adopté au parlement de Westminster par une forte majorité.

Les principaux de Londres vinrent supplier le roi de ne pas sanctionner une loi contraire à son serment et à son rôle de *Protecteur de la Foi* (protestante). George III, qui savait être énergique à ses heures, ne voulut même pas les recevoir; et c'est en vain que la foule protesta sur son passage, criant: "No popery!" (*Pas de juridiction papale!*)

Le fier monarque descendit au palais de Westminster et sanctionna la loi qu'il estimait fondée sur les principes les plus clairs de justice et d'humanité, loi destinée à tranquilliser l'esprit et à promouvoir la félicité de ses sujets canadiens.

Principales clauses

L'Acte de Québec redonnait à la Province une partie du territoire détaché en 1763: le Labrador, d'un côté, et de l'autre, la région voisine des Grands Lacs jusqu'à la rivière Ohio. Il remplaça le serment du *Test* par une formule acceptable

(1) Devenu lord Chatham.

aux catholiques, rétablit les lois civiles françaises et créa un Conseil de dix-sept à vingt-trois membres, dans lequel étaient admis les Canadiens français.

Lorsque Carleton revint à Québec, les chefs canadiens lui témoignèrent leur reconnaissance pour la législation libérale qu'il leur avait obtenue [1]. Par contre, des Anglais de Montréal furent mortifiés du nouvel état de choses, et ne se firent pas faute de le manifester ouvertement.

Quant aux colons de la Nouvelle-Angleterre, ils crurent qu'avec ses nombreuses naissances Québec se remplirait de Français catholiques, qui menaceraient bientôt les protestants d'Amérique.

6. Guerre de l'Indépendance américaine (1774-1783)

Causes éloignées

La guerre de Sept Ans, qui augmenta le prestige de l'Angleterre, avait aussi libéré les colonies du péril franco-canadien. D'autre part, la dette de la métropole prit des proportions presque alarmantes.

Considérant qu'il était juste d'inviter les colonies à supporter une part du fardeau, le parlement de Londres vota, dès 1763, l'*Acte du Timbre*, en vertu duquel les pièces officielles, testaments, contrats, polices d'assurance, seraient désormais écrites sur du papier *timbré*.

(1) Carleton était très aimé des Canadiens. "Il fut même, dit l'abbé Casgrain, le plus habile des hommes d'Etat que la Grande-Bretagne ait eus dans la colonie. Par sa prudence et son esprit conciliant à l'égard des Canadiens, il valut à l'Angleterre plus qu'une armée et l'on peut dire que si Wolfe a conquis le Canada, c'est Carleton qui l'a conservé. Nommé gouverneur du pays à quatre époques différentes, il y a laissé une réputation que le temps n'a pas fait oublier."

Comme la mesure soulevait d'énergiques protestations en Amérique, le gouvernement impérial la rappela trois ans plus tard tout en établissant ou maintenant des droits sur le verre, le plomb, la peinture, le papier et le thé importés dans les colonies.

Les soldats envoyés pour assurer le respect de la loi furent injuriés dans les rues de Boston. L'agitation devint si considérable, que les droits en question furent abolis en 1770, sauf celui du thé: ainsi la métropole affirmait son *droit* d'imposer directement une taxe quelconque à ses colonies d'outre-mer.



La majorité des "Bostonnais" soutenaient cependant le contraire: "Nul ne doit payer de taxes qui n'ont pas d'abord été votées par les représentants mêmes du pays".

Causes immédiates de la guerre

Après la loi de 1770 qui maintenait la taxe sur le thé, les émeutes devinrent fréquentes à Boston. En 1773, une centaine d'hommes déguisés en Indiens abordèrent dans le port

des vaisseaux chargés de thé, dont ils précipitèrent la cargaison à la mer.

Londres protesta en fermant le port de Boston et en suspendant la charte même qui avait autrefois donné naissance à la province du Massachusetts. C'est alors que les treize colonies de la Nouvelle-Angleterre s'assemblèrent en *congrès* à Philadelphie, en septembre et octobre 1774, puis en mai 1775.

Il fut résolu qu'on défendrait ses droits par la force, et Washington, celui-là même qui avait été mêlé à l'affaire de Jumonville, fut nommé commandant des troupes.

Que feront les Canadiens ?

Non seulement les Canadiens furent invités à participer aux congrès des insurgés, mais ils reçurent une lettre officielle, déposée de porte en porte, dit-on, qui tentait d'*éclairer leur ignorance* et de leur apprendre *les bienfaits de la liberté*: "Saisissez, disait-on, l'occasion que la Providence vous donne; osez être libres!"

Convenons qu'au début du moins, certaines gens se laissèrent prendre aux belles paroles des "congressistes": on avait déjà tant souffert depuis la guerre de Sept Ans! La France elle-même se rangera bientôt au côté des "Bostonnais", avec le secret espoir de venger l'échec de 1760.

La masse du peuple resta cependant *fidèle*. Guidée par ses seigneurs et par ses prêtres, elle entra pleinement dans les vues de Mgr l'évêque de Québec, qui écrivait à ses ouailles:

"Une troupe de sujets révoltés vient de faire irruption dans cette province, moins dans l'espérance de pouvoir s'y soutenir que dans la vue de *nous entraîner dans leur révolte* ou au moins de nous engager à ne pas nous opposer à leur pernicieux dessein... *Les faveurs récentes,* dont il (le Roi) vient de nous combler, en nous rendant l'usage de nos lois, le libre exercice de notre religion, et en nous faisant participer à tous les privilèges et faveurs des sujets britanniques,

suffiraient sans doute pour exciter votre *reconnaissance.* Mais des motifs encore plus pressants doivent parler à votre cœur dans le moment présent. *Vos serments, votre religion* vous imposent une obligation indispensable de défendre, de tout votre pouvoir, votre patrie et votre vie. Fermez donc les oreilles et n'écoutez pas les *séditieux,* qui cherchent à étouffer dans vos cœurs les sentiments de soumission à vos légitimes supérieurs."

Quand les Américains eurent envahi notre territoire, Monseigneur remplaça les conseils par les menaces, refusant l'entrée de l'église à quiconque participait à la rébellion.

Premières hostilités

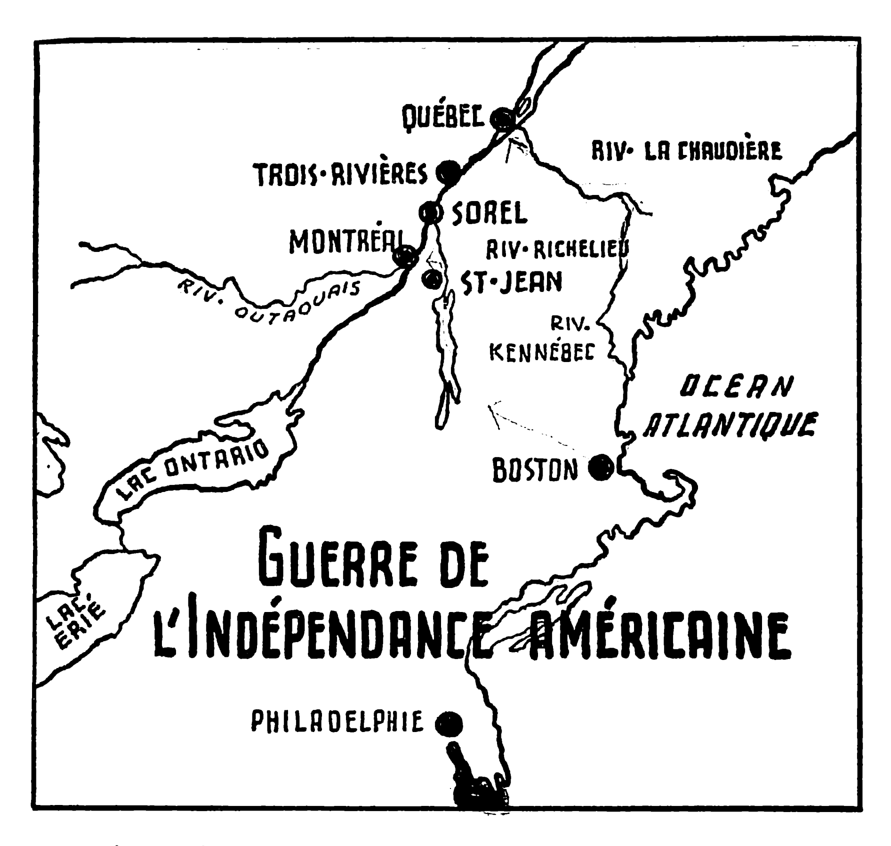
Comme les Canadiens refusaient de s'unir aux insurgés, les Bostonnais voulurent s'emparer par la ruse ou par la force de ce vaste pays défendu seulement par sept à huit cents soldats réguliers.

Deux corps expéditionnaires, formés à l'automne de 1775 sous les ordres de Schuyler et d'Arnold, devaient atteindre Québec, le premier par la route du Richelieu et le second par la Kennébec et la Chaudière.

Parti le 31 août du fort Carillon, déjà aux mains des "congressistes", Schuyler vint mettre le siège devant Saint-Jean-de-Québec, qui résista vaillamment pendant quarante-cinq jours. Contraint par la maladie d'abandonner son poste, Schuyler fut remplacé par Montgomery, qui s'empara facilement de Montréal, de Sorel, de Trois-Rivières, et poursuivit sa route vers Québec à la rencontre d'Arnold.

Le gouverneur Carleton réussit heureusement à s'échapper de Montréal, où il se trouvait. Grâce à cinq ou six Canadiens qui l'accompagnèrent, il passa devant Sorel en canot, sans se faire reconnaître des Américains qui le guettaient, et parvint à Québec, sain et sauf, le 19 novembre.

Deux jours plus tôt, les paysans de Saint-Henri de Lévis, occupés au labour de leurs terres, avaient vu déboucher de



la forêt voisine, une troupe de déguenillés, couverts de boue jusqu'aux yeux. C'étaient les gens d'Arnold, qui avaient remonté la rivière Kennébec, franchi les Alléghanys (ou *Apalaches*), et descendu la rivière Chaudière.

Entreprise hardie

Obligé de traverser un pays complètement sauvage, à travers des bois, des marais, des précipices, des rivières remplies d'embarras et de rapides, Arnold n'avait pu surmonter ces obstacles qu'en sacrifiant la plus grande partie de son bagage et de ses munitions. Seuls des hommes animés d'un zèle à toute épreuve purent vaincre ces difficultés surhumaines.

Pendant un temps, les soldats se nourrirent de fruits sauvages et de feuilles d'arbres; ils dévorèrent du chien ou firent bouillir les peaux d'orignal qui leur servaient de vêtements. En traversant la plaine fertile de la Beauce, ils se dédommagèrent un peu de leurs dures privations puisque les habitants leur fournirent des œufs, du rhum et du sucre: "On ne saurait trouver de gens plus hospitaliers que les Canadiens, écrivit un officier; quand vous entrez chez un paysan, à quelque heure que ce soit, il met aussitôt devant vous un pain et un bol de lait".

Partis mille de la Nouvelle-Angleterre, les compagnons d'Arnold n'étaient plus que six cent cinquante en arrivant à Saint-Henri et n'avaient, pour toute munition, qu'un seul coup de fusil à tirer chacun. Ils choisirent l'automne pour l'exécution de leur audacieux dessein, espérant bien que Londres ne pourrait pas envoyer de renforts à une saison aussi avancée de l'année.

Siège de la ville

De retour à Québec, Carleton prit des mesures énergiques pour la défense de la ville. Sur l'invitation qui leur était faite de sortir s'ils refusaient de combattre, certains bourgeois ou marchands anglais se retirèrent à Charlesbourg ou traversèrent à l'île d'Orléans pour y attendre, à l'abri des balles, le résultat de l'engagement et crier suivant le cas: *Vive le Roi!* ou *Vive l'indépendance des colonies!*

Aimé et estimé de son entourage, le gouverneur réussit à lever une armée de mille huit cents hommes, dont sept cents Canadiens. Tous ceux qui restaient dans la ville payèrent d'ailleurs généreusement de leur bourse ou de leur personne.

Le siège de la ville commença le 6 décembre. L'assaut le plus terrible se produisit le 31, aux deux extrémités de la partie basse: *Près-de-Ville* et *Sault-au-Matelot.*

L'attaque du 31 décembre 1775

Montgomery, qui avait juré de prendre son dîner du premier de l'An à Québec ou aux Enfers, profita de l'aveuglante tempête de neige qui sévissait dans la nuit du 31 décembre pour attaquer.

Souffrant déjà de la faim, du froid, de la petite vérole, et portant à leur casque l'inscription désormais célèbre, *La liberté ou la mort!* les envahisseurs s'élancèrent à l'assaut des barricades. La chance ne les favorisa guère. Arnold fut blessé durant le combat, Montgomery reçut une balle en pleine poitrine, et quatre cents soldats furent faits prisonniers.



La défense de la ville ne coûta qu'un mort et deux blessés. Québec était sauvée, grâce à l'habileté du gouverneur, au courage de la garnison et à la fidélité de Canadiens aussi braves que les capitaines Dumas, Chabot, Marcoux, Dambourgès, et que le soldat Charland qui, de ses mains de géant, arrachaient aux Américains les échelles qu'ils appuyaient contre les murs.

“Ce qui autrefois aurait pu paraître incroyable, disait un jour sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, c’est que l’autorité britannique sur ce continent a été sauvée par ceux-là mêmes qui avaient été vaincus sur les Plaines d’Abraham.”

Le siège continue

Après la mort de leur chef, les troupes américaines se répandirent dans les campagnes et logèrent chez les habitants, en attendant l’heure de renouveler leur tentative d’assaut. Nos gens firent en général un accueil charitable à ces soldats, blessés pour la plupart, décimés par la maladie, et qui n’étaient pas suffisamment vêtus pour affronter le rude hiver canadien.

Le siège de la ville traînait en longueur. Au printemps, le grand Vicaire Montgolfier, de Montréal, reçut une dépêche qui annonçait un prompt secours à la colonie. Mais comment expédier au gouverneur de Québec cet important message, alors que les Bostonnais occupaient encore les deux rives du fleuve?

Le grand Vicaire manda deux Canadiens de confiance, un certain Lamothe et Joseph Papineau, père de Louis-Joseph, et leur demanda s’ils se sentaient assez de courage pour porter la lettre à Québec; ils acceptèrent.

Ayant introduit la dépêche dans une canne creuse, nos deux braves firent le voyage à pied, recevant ici et là l’hospitalité des presbytères. C’est ainsi qu’ils parvinrent aux collines de Lévis sur la rive sud du Saint-Laurent. Pour traverser le fleuve gelé sans attirer l’attention des sentinelles, ils se couvrirent de leurs chemises et de leurs mouchoirs blancs.

Ainsi camouflés, Lamothe et Papineau s’avancèrent en rampant parmi les glaces du fleuve avec lesquelles ils se confondaient. Ils entrèrent à Québec, livrèrent leur message et s’enrôlèrent aux postes les plus avancés de la défense.

Par delà les frontières

En mai 1776, l'arrivée de dix mille soldats sous les ordres du général Burgoyne, permit à Carleton de chasser les assiégeants et de les poursuivre jusqu'au delà des frontières. Sur ces entrefaites, le *Congrès* se réunit pour la troisième fois, en juillet 1776, et vota la célèbre *Déclaration d'indépendance* qui consommait la rupture entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique: la guerre commençait pour de bon, sur le terrain même des insurgés.

Les premières opérations ne furent guère favorables aux rebelles, et Washington dut évacuer les villes de New-York et de Philadelphie. Dans le nord cependant, le général Burgoyne se vit cerné à Sarratoga et contraint de capituler (octobre 1777).

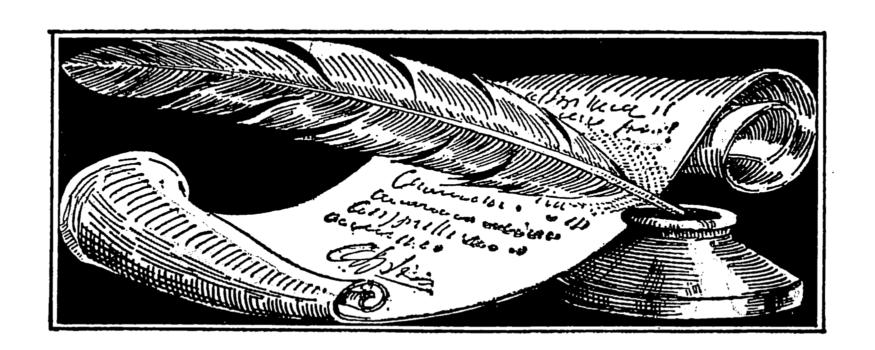
C'est alors que la France entre en scène. Dès l'année précédente, La Fayette et quelques autres officiers français sont accourus comme volontaires au secours des insurgés. Après l'alliance conclue en 1778 avec les colonies américaines, la France met à la disposition des "indépendants" toute une division française sous les ordres de Rochambeau et ses navires de guerre, qui tiendront la flotte anglaise constamment occupée sur mer.

Grâce à l'action combinée des généraux Washington, La Fayette et Rochambeau, l'élite des troupes anglaises, commandée par Cornwallis, fut enfermée dans Yorktown en octobre 1781, et obligée de se rendre.

Etats-Unis d'Amérique (1783)

Le traité de Versailles, signé le 3 septembre 1783, reconnaissait l'indépendance complète des treize colonies du sud, qui prirent le nom d'*Etats-Unis d'Amérique*.

Une fois la guerre terminée, Washington était retourné dans sa Virginie natale; en 1789, le pays l'élut président des Etats-Unis, dont il est aujourd'hui considéré comme *le plus grand homme.* Sans l'énergie que déploya George Washington



aux heures sombres de la guerre, alors que les soldats souffraient du froid et de la faim et que tout semblait perdu, il n'y aurait peut-être jamais eu d'Etats-Unis d'Amérique.

Les vainqueurs obtinrent aussi le territoire qui s'étend des Alléghanys au Mississipi; nous perdions du coup la vallée de l'Ohio et nos meilleurs postes de traite avec les tribus de l'Ouest. Nous étions cependant restés fidèles au traité de 1763, et l'écrivain William Moore put dire un jour:

"Des quatorze colonies de l'Angleterre en Amérique, treize étaient protestantes; une seule était catholique et de race française, et celle-là seule fut fidèle."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Questions faciles:*

1. Pouvez-vous décrire en quelques mots l'état de la ville de Québec au lendemain de la Conquête?

2. Quel fut, à cette époque troublée de notre histoire, le meilleur guide du peuple?

3. Quelles furent les principales clauses du traité de Paris (1763)?

4. On a pu dire que la Proclamation royale de 1763 était "un ramassis de lois injustes"; pouvez-vous citer quelques-unes de ces lois?

5. Quelles *atténuations* Murray se permit-il d'apporter au régime de 1763?

6. Que dit Murray pour se défendre, à son retour en Angleterre?

7. Que savez-vous de l'insurrection de Pontiac? Page : 18

8. Comment Mgr Briand réussit-il à se faire reconnaître "Surintendant de l'Eglise romaine au Canada"? Page : 191

9. Mgr Briand se montra ferme et sans peur; pouvez-vous citer une parole de lui à ce sujet? Page : 193

10. Enumérez les principales clauses de l'Acte de Québec. Page

11. Connaissez-vous les principales causes de la guerre dite de l'Indépendance américaine? Page 195-196

12. Que pensait l'évêque de Québec de la fidélité au traité de 1763? Page : 197

II. *Sujets d'imagination:*

1. Deux officiers britanniques visitent les fermes incendiées le long du Saint-Laurent; l'un approuve l'acte commis, l'autre le condamne: que disent-ils?

2. Exhortation d'un curé de campagne à ses gens que la guerre de Sept Ans a ruinés; il laisse entrevoir des jours meilleurs... Que dit-il?

3. Même après la capitulation de Montréal, bien des Canadiens continuent d'espérer que la France reviendra sur nos bords; que disent-ils?

4. Traité de Paris: lourde déception pour les nôtres d'apprendre que la France les abandonne... Eux n'abandonneront pas la France; leur devise sera: "Je me souviens!"

5. La Proclamation de 1763 est injuste; nos pères protestent; que disent-ils?

6. A Londres, l'abbé Briand fait l'assaut des différents ministères pendant quatorze mois; que dit-il?

7. Discours de réception pour saluer l'arrivée à Québec de Mgr Briand, notre premier évêque après la Conquête.

8. Discours des Canadiens à l'adresse de Guy Carleton pour le remercier de nous avoir obtenu l'Acte de Québec.

9. Ecrivez aux *Bostonnais* pour leur dire que nous ne prendrons pas part à leur soulèvement; motivez votre attitude.

10. Imaginez le premier discours de Washington, élu président des Etats-Unis d'Amérique.

III. *Déclamez, lisez à haute voix:*

Ceux qui partent, ceux qui restent, Mgr Tessier.

Faits à la maison, R. P. Alexandre Dugré, S. J.

Fermes protestations des nôtres en 1763.

Témoignage de l'abbé Casgrain sur Carleton.

Mandement de Mgr Briand pour exhorter les fidèles à la soumission au roi de l'Angleterre.

Entreprise hardie: l'expédition d'Arnold.

L'attaque de Québec dans la nuit du 31 décembre 1775.

La citation de William Moore qui termine le chapitre 6e.

IV. *Qui a prononcé les paroles suivantes?*

(Mgr Briand, Murray, William Moore, les Canadiens, un officier britannique, les Bostonnais, un officier américain)

1. "Il ne faudra pas moins d'un demi-siècle pour réparer les dégâts."

2. "Je me fais gloire d'avoir accordé une ferme et chaleureuse protection aux sujets canadiens de Sa Majesté..."

3. "La privation de l'épiscopat nous serait plus dure et plus triste que la privation de nos biens."

4. "Ma tête tombera avant que je vous accorde la permission de nommer un seul curé."

5. "Nul ne doit payer de taxes qui n'ont d'abord été votées par les représentants du pays."

6. "On ne saurait trouver de gens plus hospitaliers que les Canadiens; quand vous entrez chez un paysan, il met aussitôt devant vous..."

7. "Des quatorze colonies de l'Angleterre en Amérique... une seule était catholique et de race française, et celle-là seule fut fidèle."

V. *A la fin de chaque phrase, mettez le nom de la personne ou de la chose en question:*

(Murray, Mgr Briand, le prêtre, Bigot, Amherst, Seigneurs de Montréal, la France, la Gazette de Québec, Pontiac, Mgr de Pontbriand, Carleton, Washington)

1. Quand survenait une querelle, nos gens s'en rapportaient volontiers à lui: ....

2. Il était nommé gouverneur de toutes les possessions anglaises en Amérique: ....

3. Durant la guerre de Sept Ans, il avait payé le bétail de nos gens avec de la monnaie de cartes: ....

4. Appelé à gouverner dans les circonstances les plus difficiles, il sut néanmoins gagner la sympathie des Canadiens: ....

5. Ses directeurs s'abstenaient de faire de la politique et rédigeaient leurs nouvelles en anglais et en français: ....

6. Ils portèrent jusqu'au pied du trône royal la défense de leur bien-aimé gouverneur: ....

7. Il réussit à s'emparer de huit forts de la région des Grands Lacs, mais il échoua devant Détroit: ....

8. Il était mort quatre mois avant la capitulation de Montréal: ....

9. Il prit tout de suite le titre d'évêque de Québec et nomma les curés: ....

10. Il contribua largement à nous obtenir l'Acte de Québec: ....

11. Elle se rangea du côté des Bostonnais avec l'espoir secret de venger l'échec de 1760: ....

12. Il mérita d'être appelé le plus grand homme des Etats-Unis: ....

VI. ***Sujets de discussions:***

1. Que pensez-vous du régime militaire (1760-63): nous fut-il défavorable ou non?

2. Que pensez-vous du régime suivant (1763-74): était-il juste ou injuste?

3. George III se montra-t-il favorable à notre endroit?

4. Que pensez-vous de la ténacité de Mgr Briand à se faire reconnaître comme évêque de Québec?

5. En nous accordant l'Acte de Québec, l'Angleterre nourrissait-elle quelque arrière-pensée?

6. Les Canadiens auraient-ils bien fait de s'unir aux insurgés en 1775?

7. Que pensez-vous de Washington comme chef d'armée?

VII. ***Monter une pièce avec l'un ou l'autre des sujets suivants:***

1. La conspiration de Pontiac:

a) Discours du grand chef des Outaouais: "Les habits rouges ont chassé les soldats de France. C'est à notre tour de nous faire dévorer... Nous devons maintenant chasser ceux qui nous veulent du mal..."

b) *Au fort Détroit:* Pontiac décide de s'attaquer d'abord au fort Détroit, comme étant le plus rapproché. Un soir, il y pénètre en ami avec une bande de ses guerriers et y danse en l'honneur des officiers anglais. Il en profite aussi pour examiner les fortifications et compter le nombre des défenseurs.

c) Complot découvert: Quand Pontiac revient au fort pour danser de nouveau avec ses guerriers, tous portent un fusil à canon court, caché sous leurs couvertures. Mais les Anglais ont eu vent du complot; ils sont déjà sous les armes.

d) La guerre: prise des forts..., chute de Détroit..., fin des hostilités... Assassinat de Pontiac par un Indien d'une tribu ennemie. Conclusion.

2. Guerre de l'Indépendance américaine:

a) L'Angleterre impose des taxes pour la défense du pays en Amérique; lois justes sans doute, mais qui soulèvent beaucoup de protestations chez les Bostonnais.

b) On sait le Canada peu défendu; on compte sur la sympathie des Canadiens pour s'emparer facilement du pays.

c) Déguisé en *habitant,* le gouverneur Carleton réussit à s'échapper par une nuit très noire. A certains endroits, les Américains sont tellement près que les canotiers doivent ramer avec leurs mains pour éviter de faire du bruit.

d) L'expédition d'Arnold; l'attaque de Québec; fuite des Bostonnais.

e) Deux armées anglaises venues, la première du Canada, et la seconde de New-York, doivent se rencontrer à Saratoga; mais par suite d'une erreur difficile à expliquer, l'armée de New-York ne reçoit pas à temps l'ordre de quitter la ville; encerclée à Saratoga, la première armée se voit contrainte de capituler.

f) La France entre en scène... Victoire finale de Washington, qui devient le premier président des Etats-Unis et son plus grand homme d'Etat.

VIII. *Dessinez:*

1. Les ancêtres se mettent à reconstruire leurs maisons détruites par la guerre. Tout pousse sur le sol; ils transforment tout...

2. Motif rappelant notre devise: "Je me souviens!"

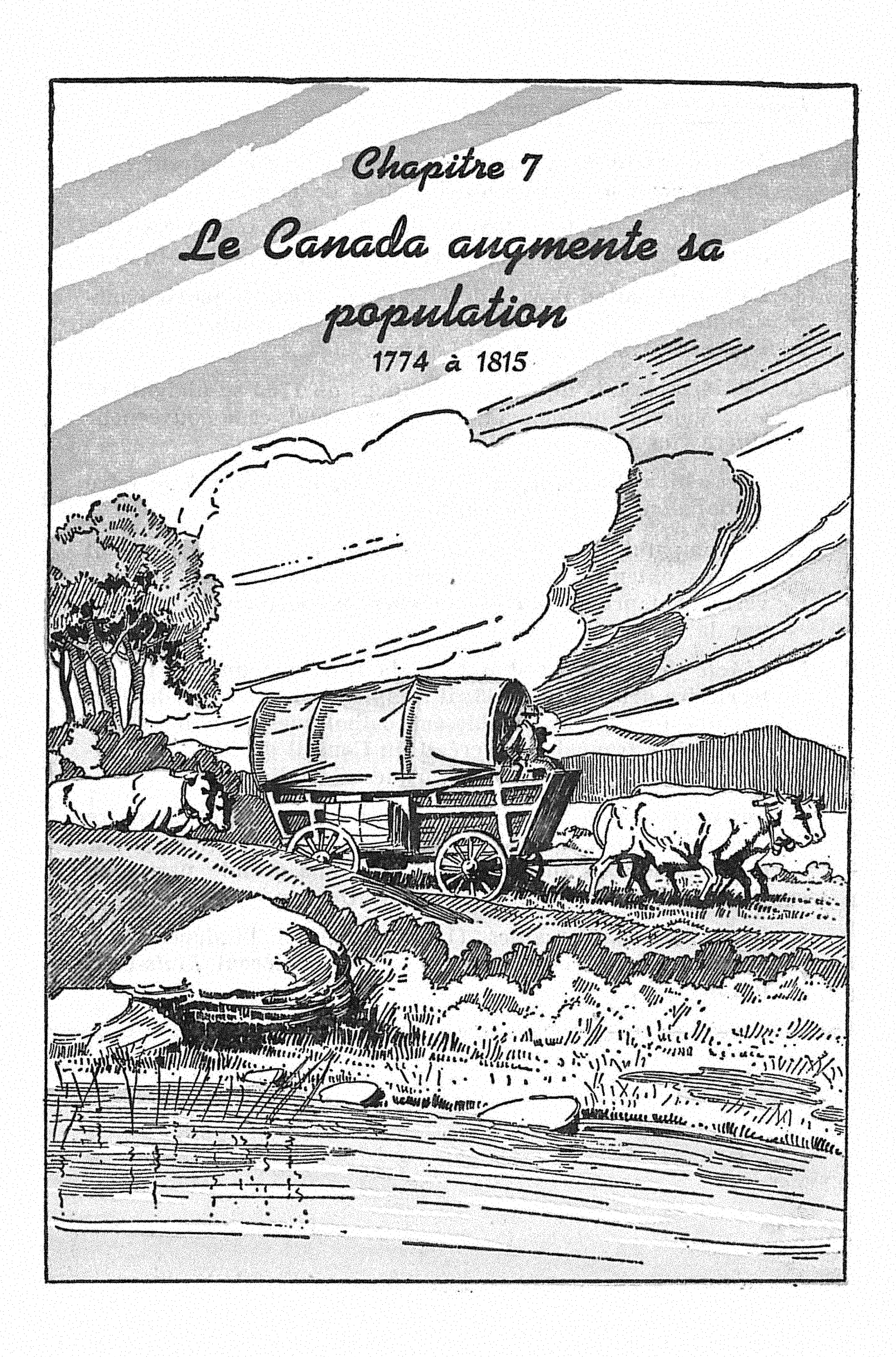
3. Pontiac haranguant ses soldats à la veille de l'insurrection.

4. L'attaque de Québec en 1775; de ses mains de géant, le soldat Charland arrache les échelles mises contre les murs...

5. Signature du traité de Versailles.

Vous savez maintenant que...

1. Au lendemain de la Conquête, nos ancêtres se mirent courageusement à réparer les désastres de la guerre.
2. Le traité de Paris (1763) cédait définitivement à l'Angleterre le Canada, l'Acadie, Terre-Neuve et l'île du Cap-Breton.
3. La Proclamation Royale de 1763 démembrait la patrie canadienne et taillait une petite "province de Québec" réduite à la seule vallée du Saint-Laurent.
4. Victimes de lois injustes, les vaincus de 1760 se plaignirent à Sa Majesté humblement, mais fermement, et le gouverneur Murray les appuya.
5. Après bien des pourparlers, Mgr Briand réussit à se faire reconnaître évêque de Québec.
6. Le sympathique gouverneur Carleton contribua largement à nous obtenir l'Acte de Québec (1774): forme de gouvernement propre à nous attacher par le cœur plutôt que par la force.
7. L'*Acte de Québec* redonnait à la Province une partie du territoire détaché en 1763; il remplaçait le serment du Test par une formule acceptable aux catholiques, rétablissait les lois civiles françaises et créait un Conseil de 17 à 23 membres dans lequel étaient admis les Canadiens.
8. Les colons de la Nouvelle-Angleterre s'étant révoltés contre leur mère-patrie, cherchèrent à gagner les Canadiens à leur cause mais sans succès. Ils prirent une grande partie du pays, mais durent reculer devant Québec.
9. Le traité de Versailles (1783) reconnut l'indépendance complète des Treize Colonies qui s'appelèrent *Etats-Unis d'Amérique.*


Chapitre 7
Le Canada augmente sa population
1774 à 1815

1. Milliers d'immigrants

"Loyalistes"

Les colons de la Nouvelle-Angleterre ne s'étaient pas tous soulevés contre leur roi: il y en eut même un grand nombre, le tiers peut-être, qui refusèrent de suivre les rebelles. Appelés *Loyalistes,* ils furent traités comme gens hors la loi.

On les arrêtait à propos de tout et de rien; on les frappait à la façon des Indiens, on s'emparait de leurs biens, on brûlait leurs maisons. Enduire un *Loyaliste* de goudron et le rouler dans la plume, l'asseoir sur une tige de fer et le promener ainsi à travers les rues de la ville sous les moqueries de la populace, telle était une des plus innocentes distractions des "indépendants".

La situation des "fidèles" devint intenable. Certains commencèrent à fuir vers la Nouvelle-Ecosse par la mer ou vers le Canada par la route du lac Champlain. D'autres se réfugièrent dans les villes qu'occupaient ou protégeaient les soldats anglais; plusieurs s'enrôlèrent dans l'armée anglaise et y formèrent des régiments entiers. D'autres enfin prirent leur mal en patience avec l'espoir que la guerre tournerait finalement en leur faveur; après le traité de Versailles, ils durent abandonner tout espoir de recouvrer la paix, leur réputation ou leurs biens volés.

A l'ombre du drapeau britannique

Obligés comme tous les autres de prêter le serment de fidélité à la nouvelle République, privés de leurs droits de citoyens, chassés de leurs maisons, insultés, les Loyalistes ne voyaient qu'un remède à leurs maux: se réfugier à l'ombre

du drapeau britannique. L'Angleterre les prit d'ailleurs sous sa protection et assura leur transport et leur établissement.

Les plus haut placés retournèrent en Europe avec l'espoir d'y refaire leur carrière. La masse du peuple, pêcheurs, fermiers, artisans, prit le chemin de la Nouvelle-Ecosse ou du Canada. Tant qu'il y eut quelques réfugiés à secourir, le gouverneur Carleton refusa de quitter New-York, la dernière ville à rester aux mains des Anglais.

D'avril à novembre 1783, la Nouvelle-Écosse reçut pour sa part 35 000 de ces immigrants, soit près de *quatre fois* le nombre total de colons français venus sur nos rives en cent cinquante ans.

Pénibles débuts

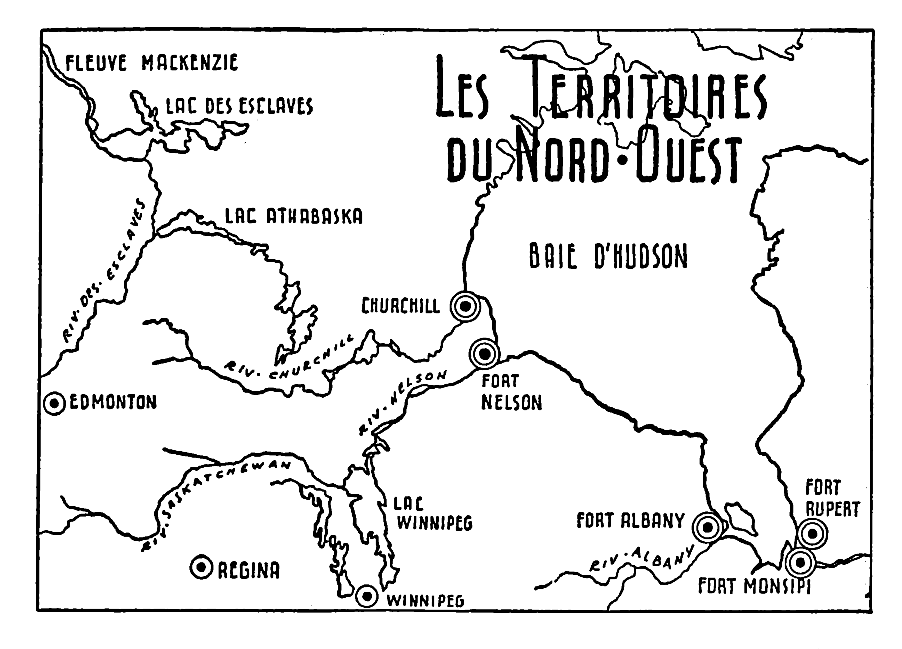
On peut imaginer la confusion et le désarroi de ces arrivées massives d'hommes, de femmes et d'enfants, dans un pays dépourvu de tout aménagement. Malgré les meilleures dispositions, les autorités ne pouvaient répondre à la fois à toutes les demandes de secours.

Les premiers groupes avaient reçu des vivres, des outils de travail, du bois et même des briques pour la construction de leur logis. Ces privilégiés purent se tirer d'affaire à peu près convenablement, mais les autres furent réduits à des portions à peine suffisantes pour les empêcher de mourir.

Des familles entières s'entassaient dans de misérables cabanes de branches et d'écorces. Les souffrances qu'on y endura provoquèrent des réclamations violentes, auxquelles les représentants anglais répondirent de leur mieux avec les moyens limités dont ils disposaient. On se plaignait de tout: du pays, du climat, des habitants, du pain grossier et du "lard pourri de Sa Majesté".

Nouveau-Brunswick

Découvert en 1534 par Jacques Cartier, le territoire du Nouveau-Brunswick fut passablement délaissé pendant le dix-



septième siècle et la première moitié du dix-huitième. Cédé définitivement à l'Angleterre en 1763, par le traité de Paris, il renfermait encore de vastes espaces inhabités surtout au nord de la baie de Fundy et à l'embouchure de la rivière Saint-Jean. Dix mille *Loyalistes* s'y installèrent.

Dès l'année 1784, des difficultés surgirent dans le partage des terres; difficultés qui amenèrent une séparation complète entre la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick. Les colons se trouvaient d'ailleurs assez nombreux pour former une province, qu'ils appelèrent d'abord *Nouvelle-Irlande,* puis *Nouveau-Brunswick,* en l'honneur du duc de Brunswick, beau-frère du roi d'Angleterre, George III. La ville de Sainte-Anne, choisie comme capitale, prit également le nom de Frédéricton.

Le Nouveau-Brunswick compte d'importantes rivières: la *Saint-Jean,* la *Miramichi,* la *Restigouche,* et la *Sainte-Croix.* Avec ses six cents milles de côtes baignées par la mer, ses importantes pêcheries, ses immenses forêts, qui constituent sa principale richesse, son climat sain et plutôt sec, malgré

la proximité de l'océan, il devait connaître un heureux développement.

Saint-Jean et Miramichi, où l'on s'adonnait au commerce du bois et à la construction des navires, devinrent des centres importants. C'est ainsi que les durs sacrifices des débuts ne furent pas inutiles: aujourd'hui, de nombreux et honorables citoyens du Nouveau-Brunswick se glorifient d'appartenir à la fière lignée des Loyalistes.

A côté des nouveaux venus grandissait aussi le petit peuple acadien, dont les descendants forment presque la moitié des 500 000 citoyens qu'abrite cette province des Maritimes.

Dans le Haut-Canada

En même temps que la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, le Québec recevait lui aussi sa part d'immigrants, qui se fixèrent en Gaspésie, à Sorel et dans les Cantons de l'Est. D'autres furent dispersés dans la direction du lac Ontario, où le gouvernement leur réservait de très belles terres.

Au début de 1784, des milliers d'immigrants s'entassèrent sur des centaines de barques ouvertes, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs vivres, leur couvertures, les outils et les instruments de travail que le gouvernement mettait à leur disposition.

Mal protégés contre le soleil, le vent et la pluie; mal nourris; obligés de ramer ou de transporter de lourds fardeaux dans les portages, ils accomplirent un lent et rude voyage. Une fois rendus à destination, ils furent éparpillés par petits groupes le long du grand lac, où ils procédèrent sans retard au défrichement de leurs lots.

Isolés les uns des autres, dépourvus de routes convenables et des cent commodités auxquelles la Nouvelle-Angleterre les avait habitués, les nouveaux venus connurent des années bien pénibles, comparables en quelque sorte à celles qu'avaient vécu les pionniers de la Nouvelle-France.

Le sort des premiers Ontariens fut tout de même moins dur que celui des Québécois, parce qu'ils n'eurent pas à lutter contre les Indiens et qu'ils obtinrent une aide précieuse du gouvernement.

Aide précieuse

"Toutes les familles, dit Mgr Tessier, ont des bêches, des pelles, une égoïne, un moulin manuel pour moudre le grain, une petite hache de marine à manche court; à toutes les deux familles, le Gouvernement accorde une scie de long et un godendard; chaque groupe de cinq familles bénéficie d'un coffre d'outils suffisant pour les travaux domestiques.

"En attendant l'érection des moulins à scie, on construit les maisons en bois rond ou en pièces grossièrement équarries; il n'y a pas de poêles et les cheminées sont formées de quatre bâtons supportant une maçonnerie primitive faite d'un mélange de glaise et de cailloux.

"Comme pour les pionniers du Saint-Laurent, les meubles sont construits sur place par les colons. D'ailleurs, tout est d'une rusticité parfaite dans ces foyers de misère, dont les dimensions ne dépassent pas ordinairement quatorze pieds sur dix-huit. Parfois, les familles vivent dans des huttes de dix pieds sur quinze, sans aucune division intérieure. Ces cabanes sont couvertes en écorce, et les rares fenêtres encadrent des feuilles de papier huilé, qui servent de vitres [1]."

Développements prodigieux

Telles furent les humbles origines de l'Ontario d'aujourd'hui. Cent quatre-vingts ans après la fondation de Québec par Champlain, la province-sœur débutait dans des conditions presque semblables. Des circonstances nouvelles et l'aide du gouvernement allaient cependant lui permettre de se développer d'une façon beaucoup plus rapide.

(1) *Ceux qui firent notre pays,* par Mgr Albert Tessier.

L'établissement des Loyalistes au Canada avait coûté à l'Angleterre des sommes fabuleuses, sans compter les immenses étendues de terrain distribuées gratuitement aux exilés. C'était de l'argent fort bien employé, puisqu'il nous valut des bras vigoureux qui travaillèrent avec nous à la prospérité du pays.

Ouvert depuis sept ans seulement à la civilisation, le Haut-Canada connaissait déjà une activité débordante et des ambitions qui ne feront que grandir: ambitions qui préparaient la voie au merveilleux épanouissement industriel et agricole que nous connaissons.

En 1790, le territoire compte déjà 10 000 citoyens, qui réclament un gouvernement spécial, indépendant de celui du Québec: gouvernement élu par le peuple, comme en Angleterre ou aux Etats-Unis.

2. Les deux Canadas (1791)

Changement de régime

Depuis le traité de Versailles surtout (1783), le Canada souhaitait de plus en plus dire son mot dans l'administration de la chose publique, et cela pour plusieurs raisons:

Le gouvernement central de Londres étant trop loin, ceux qu'il nous déléguait comme ses mandataires ne furent pas toujours au courant de nos besoins immédiats.

Nous avions déjà trop souffert sous le régime français d'être gouvernés directement par la mère-patrie.

Dès leur origine, les colonies du sud jouirent de ce mode de gouvernement qui nous faisait envie.

Le *Conseil*, institué par l'*Acte de Québec* (1774), restait ouvert aux Canadiens, mais dans la pratique, les Anglais y détinrent la majorité; et c'est à eux ou à leurs amis que revinrent la plupart des fonctions publiques.

L'Acte constitutionnel de 1791

Considérant que les besoins n'étaient pas les mêmes dans le haut et le bas Canada et qu'il convenait de faire droit aux justes revendications des parties en présence, l'Angleterre divisa le pays en deux provinces: le *Bas-Canada* (Québec) et le *Haut-Canada* (Ontario).

L'autorité suprême était confiée à un gouverneur général, assisté dans chaque province d'un *Conseil exécutif*: neuf membres pour le Bas-Canada, et cinq pour le Haut-Canada.

Le pouvoir de faire des lois (ou pouvoir *législatif*) s'exerçait, dans le Bas-Canada, par un *Conseil* de quinze membres, nommés par le gouverneur, et une *Assemblée* de cinquante députés élus par le peuple. Le Haut-Canada, moins peuplé, se contenta d'un Conseil de sept membres et d'une Assemblée de seize députés.

Tandis que le Bas-Canada gardait les lois françaises, le Haut-Canada adoptait les lois anglaises; tous deux suivaient le code criminel anglais.

Fait extraordinaire

L'Acte de 1791 nous accordait un *commencement* de régime *démocratique* (où le peuple est gouverné par le peuple). Soixante-quinze ans plus tard, les *Pères de la Confédération*



s'inspireront largement de cet Acte, considéré comme le *fondement des libertés populaires au Canada.*

Il s'agissait d'un fait extraordinaire dans nos Annales et qui marquait une ère nouvelle, fait dont l'avènement fut célébré par des discours et des banquets.

La province de Bas-Canada fut divisée en vingt-sept comtés. A part les villes et quelques régions qui gardèrent leurs noms, les circonscriptions électorales reçurent des dénominations étranges rappelant aux vainqueurs leur pays d'origine, — Buckinghamshire, Northumberland — mais qui ne disaient pas grand chose aux Canadiens.

Premières élections (10 juillet 1792)

Les premières élections se firent sans bruit: pas d'assemblées tumultueuses ni de discours contradictoires! Le pays ne possédant encore qu'un seul journal, l'aspirant devait se contenter d'y publier quelques lignes où il sollicitait humblement les suffrages de ses compatriotes. En certains coins de la province cependant, les esprits s'échauffèrent au point que l'on faillit en venir aux coups.

Pour permettre aux citoyens les plus éloignés de remplir à temps leur devoir, la votation dura plusieurs jours. Tout se faisait à haute voix:

—Pour qui votez-vous? demandait l'officier-rapporteur.

Les réponses variaient:

Pour le notaire J.-A. Panet.
Pour Pierre Bédard, notre meilleur avocat.
Pour monsieur Louis de Bonne.
Pour François Dambourgès, capitaine de milice [1].
Pour Benjamin Cherrier.
Pour Hertel de Rouville [2].

(1) Dambourgès s'était distingué au combat du Sault-au-Matelot, pendant le siège de Québec en 1775. Il y avait même reçu, à travers le visage, un coup de sabre qui porta le prince Edouard de Kent à le surnommer le *capitaine balafré.*

(2) Fils du seigneur du même nom.

Pour le seigneur Chartier de Lotbinière.
Pour Gabriel-Elzéar Taschereau, juge de paix.
Pour Joseph Papineau...

Les Anglais ne formaient que le *quinzième* de la population du Bas-Canada et n'étaient en majorité dans aucun comté. Ils n'avaient donc droit qu'à un, deux ou trois députés, tout au plus. Généreux comme toujours ou même un peu naïfs, les nôtres élurent *seize* députés anglais sur cinquante, soit près du tiers. Six de ces députés avaient cependant épousé des Canadiennes.

Ajoutons que nos hommes les plus en vue ne convoitaient guère le poste de député parce qu'ils se défiaient de leurs capacités, qu'ils étaient généralement pauvres et que, non seulement la fonction ne leur rapportait rien, mais les obligeait même à délaisser leurs propres affaires.

Première session du Bas-Canada (décembre 1792)

La première session du Bas-Canada s'ouvrit à Québec le 17 décembre 1792: heure solennelle pour nous, car nous étions appelés à remplir des fonctions nouvelles. Le peuple aurait désormais le droit d'exprimer librement son opinion et de décider lui-même par la voix de ses représentants, toutes les questions qui le concernaient.

En nous accordant l'Acte de 1791, William Pitt avait voulu permettre aux Canadiens français de "se donner à eux-mêmes les lois qui convenaient à leur état d'âme et à leurs traditions". Mais les seize députés anglais du Bas-Canada ne se placèrent malheureusement pas au même point de vue; ce devait être la source de bien des luttes, souvent acerbes, où les nôtres firent "la glorieuse conquête de leurs libertés politiques".

Du choix de "l'orateur"

Quand il fallut élire un président de l'Assemblée, Taschereau, Bédard et Papineau proposèrent un homme de leurs

croyances et de leur nationalité, l'avocat *Jean-Antoine Panet,* parfait gentilhomme et suffisamment au courant de la langue anglaise pour occuper le poste en question: poste important, certes, puisqu'à la Chambre, c'est l'*orateur* qui dirige les discussions et préside l'assemblée.

Sous le prétexte que, dans une colonie anglaise, l'*orateur* devait être choisi parmi les députés de la langue et de la nationalité du roi, les Anglais opposèrent William Grant à Panet. Mais les nôtres tinrent bon, et Panet fut élu par dix voix de majorité.

"Ce n'était pas un spectacle banal que de voir les fils de colons français, sans aucune expérience parlementaire, et face aux conquérants, soutenir les droits imprescriptibles de leur nationalité. Leur parole convaincue empruntait un accent élevé à la cause elle-même, et le débat eut sa grandeur."

Quelle langue adopter?

Autre question épineuse: quelle langue adopter pour la présentation et la codification des lois: le français ou l'anglais? Le groupe des "seize" soutenait que la langue anglaise devait avoir seule droit de cité et que, par cette suprématie accordée à la langue du roi, on attacherait plus sûrement les Canadiens à la Grande-Bretagne.

Mais alors Chartier de Lotbinière crut bon de rappeler les événements de 1775: "Ces Canadiens, qui ne parlaient que français, ont montré leur attachement à leur souverain de la manière la moins équivoque. Ils ont aidé à défendre toute cette province. Cette ville, cette muraille... ont été en partie sauvées par leur zèle et leur courage. On les a vus se joindre aux fidèles sujets de Sa Majesté et repousser les attaques que des gens qui parlaient bien bon anglais faisaient sur cette ville. Ce n'est donc pas l'uniformité de langues qui rend les peuples plus fidèles ni plus unis entre eux."

Sous le régime précédent d'ailleurs, on s'était servi des deux langues au Conseil législatif; après un long et vif débat,



il fut décidé que les deux langues auraient encore le droit de cité. Cette deuxième victoire eut sa répercussion sur tout le siècle suivant, puisque les mêmes arguments aboutiront toujours aux mêmes conclusions: la reconnaissance des deux langues officielles au pays: l'anglais et le français.

Le pour et le contre

Nous allons bénéficier désormais d'une forme de gouvernement plus en rapport avec nos besoins et nos aspirations. Nous possédons des députés de notre choix, moins craintifs et plus indépendants que les conseillers précédents. Et maintenant qu'on nous accorde le droit de vote, il devient plus facile de prouver que nous sommes, dans la province au moins, l'immense majorité.

Par ailleurs, le gouverneur reste assez indépendant et conserve un pouvoir personnel très étendu. Qui nomme aux fonctions publiques? Le gouverneur et son Conseil. Le représentant du roi dispose aussi de la plus grande partie des revenus sans avoir à demander de subsides au parlement.

Tant que le gouverneur fait preuve d'impartialité, tout va bien; mais quand il se montre difficile ou même franchement défavorable, comme ce sera le cas de sir James Craig, la mésentente devient inévitable.

3. Voyages aux pays d'en-Haut

Aux alentours de 1800

La vie canadienne s'élaborait graduellement en Acadie, sur les bords du grand fleuve et jusqu'aux rives du lac Ontario. Mais des Grands Lacs aux Rocheuses régnait la vie sauvage à peine entamée: on n'y rencontrait d'autre activité humaine que la chasse et le commerce des fourrures.

Qu'était-il advenu des forts Saint-Pierre, Saint-Charles, Maurepas, Rouge, et la Reine, établis jadis par La Vérendrye? Ils étaient tombés les uns après les autres. Les marchands de Montréal ne recevant plus de fourrures, on résolut de fonder une compagnie régulière, appelée *Compagnie du Nord-Ouest* ou *Compagnie Française*, parce qu'elle prit à son service une armée de canotiers, de guides et de traiteurs canadiens-français, soit environ *trois mille* employés.

Canotiers habiles

Les Canadiens français n'avaient pas de rivaux pour conduire les canots de Montréal aux pays d'en-Haut: ils étaient intrépides, joyeux, durs à la fatigue et bien au courant des coutumes, des goûts et de l'humeur changeante des Indiens.

Ils montaient de grands canots d'écorce chargés des rameurs eux-mêmes, de couvertures de laine, d'eau-de-vie, de poudre, de biscuits, de viande salée, de fèves, de toiles cirées pour protéger les marchandises contre la pluie; d'une voile, d'une chaudière, d'une hache, d'une éponge; d'étoupe et d'écorce de bouleau pour réparer l'embarcation en cas d'accidents.

Il fallait ensuite ramener à Montréal les embarcations chargées de lourds ballots de pelleteries. Le canot vide pesait cinq cents livres et sa charge complète, huit à dix mille livres. Il dépassait alors à peine de six pouces le niveau de l'eau. "Nos gens vont sûrement faire naufrage", dites-vous. Mais non. Les gars de chez nous, savent conduire un canot; ils sont tellement habiles qu'il ne leur arrive que très peu d'accidents.

Route longue et pénible

On monte à Lachine à bord d'un canot de la Compagnie du Nord-Ouest, et le grand voyage est commencé: un hourra solennel l'annonce aux échos d'alentour. On s'arrête à quinze milles plus haut, à l'endroit nommé *Bout-de-l'Ile,* pour y camper une première nuit, y prier dévotement la bonne sainte Anne, patronne des voyageurs, et y chanter un cantique en son honneur.

Le lendemain, on repart gaiement vers les pays d'en-Haut. Tout va bien dans les premiers temps, mais la fatigue se fait vite sentir, car la route est longue et pénible.

Ce que les voyageurs aiment, c'est le thé fort, sans sucre, avec, de temps à autre, un coup de rhum. Ils le préparent le soir, quand vient le temps de camper. Les uns dressent la tente, d'autres recueillent le bois sec et font du feu, tandis que le thé chante dans la théière et que les fatigues de la journée s'envolent avec les rires et les chansons.

Nos gens couchent habillés, parfois sous la tente, mais le plus souvent à la belle étoile ou sous leurs canots renversés. Dès les deux ou trois heures du matin, ils sursautent au cri de: "Lève, lève, nos gens!"

Ils plient les tentes, remettent les canots sur la rivière ou le lac, rament cinq ou six heures avant de prendre le déjeuner, dînent à deux heures et ne s'arrêtent qu'à la brunante pour le campement du soir, le souper et le coucher: ils ont ramé de seize à dix-huit heures.

Dans les portages

La route n'aurait pas été si longue ni aussi pénible sans les interminables portages. Le *Grand Portage,* au nord-ouest du lac Supérieur, par exemple, ne mesurait pas moins de neuf milles de longueur!

Chaque fois, les voyageurs arrêtaient leur canot à vingt ou trente pas du bord, par crainte de déchirer l'enveloppe sur



les rochers de la grève. Deux solides gars s'enfonçaient dans l'eau jusqu'aux épaules, saisissaient le canot par ses deux extrémités et le maintenaient soigneusement en équilibre pour la durée du déchargement.

Six gaillards hissaient l'embarcation sur leur tête et s'engageaient à travers la forêt. D'autres suivaient avec les rames, les vivres, les outils et les ballots de marchandises, pesant ordinairement quatre-vingt-dix livres chacun.

Les plus robustes portaient facilement deux, quatre, ou même six colis, suspendus dans leur dos au moyen d'une solide lanière de cuir ou "collier" passé autour de leur front, à la manière des Indiens.

Arrivés à l'eau tranquille, ils examinaient attentivement leur barque, la réparaient au besoin, la remettaient à flots et la rechargeaient de la même façon dont ils l'avaient auparavant vidée de son contenu. Tout trempés, souvent glacés, ils reprenaient courageusement l'aviron:

C'est l'aviron qui nous mène, mène,
C'est l'aviron qui nous mène en haut!

Aux fatigues de la rame et des portages, s'ajoutaient les insupportables piqûres de maringouins qui harcelaient les voyageurs par milliards, jour et nuit; moustiques si nombreux qu'on aurait dit parfois un nuage; si cruels, qu'ils tuaient des animaux aussi gros que les chevreuils et les orignaux.

Les rameurs avançaient à une vitesse bien calculée afin d'arriver à tel endroit dans tant d'heures. C'est ainsi qu'il fallait de quarante à cinquante jours pour franchir la distance séparant Montréal du Grand Portage, et deux mois entiers pour atteindre les bords de la rivière Rouge, au Manitoba.

Aux endroits périlleux

Les rameurs charment la longueur du chemin par des chansons dont l'allure donne la mesure aux coups de rames: un, deux, trois! Rien d'intéressant comme de les voir con-

tourner les troncs d'arbres, les rochers, les remous et les différents obstacles rencontrés à chaque minute sur leur route.

Dans les rapides, voyez-les filant comme l'éclair au milieu de l'écume produite par les récifs. Alors règne un silence lugubre: les rameurs s'arrêtent et, seul, l'homme de l'avant veille. Celui de l'arrière, les yeux rivés sur lui, obéit au moindre signe et donne le coup d'aviron qui fait dévier à point.

Quand le danger mortel est passé, les voyageurs lancent un cri perçant qui fait bondir le cœur; le plus endiablé de la bande entonne sa chanson:

Nous avons sauté le Saut,
L'avons sauté tout d'un morceau.
Quand un chrétien se détermine
A voyager dans les pays d'en-Haut,
Il faut qu'il quitte sa famille
Pour se faire manger par les brûlots [1].

Compagnies rivales

Grâce à l'audace de ses employés, la Compagnie du Nord-Ouest faillit l'emporter sur la vieille Compagnie de la Baie-d'Hudson, dont d'Iberville avait jadis attaqué les forts : Monsipi, Rupert, Albany, Nelson.

Par malheur, une rivalité tenace, profonde, éclata bientôt entre les deux compagnies, rivalité qui ne dura pas moins de cinquante ans et provoqua de graves injustices de part et d'autre. A la fin cependant, les deux compagnies s'unirent sous l'appellation de la plus ancienne — *Compagnie de la Baie d'Hudson* — qui subsiste encore aujourd'hui [2].

(1) D'après *Le Canada héroïque et pittoresque,* par le R. P. Alexis, O. F. M. Cap.

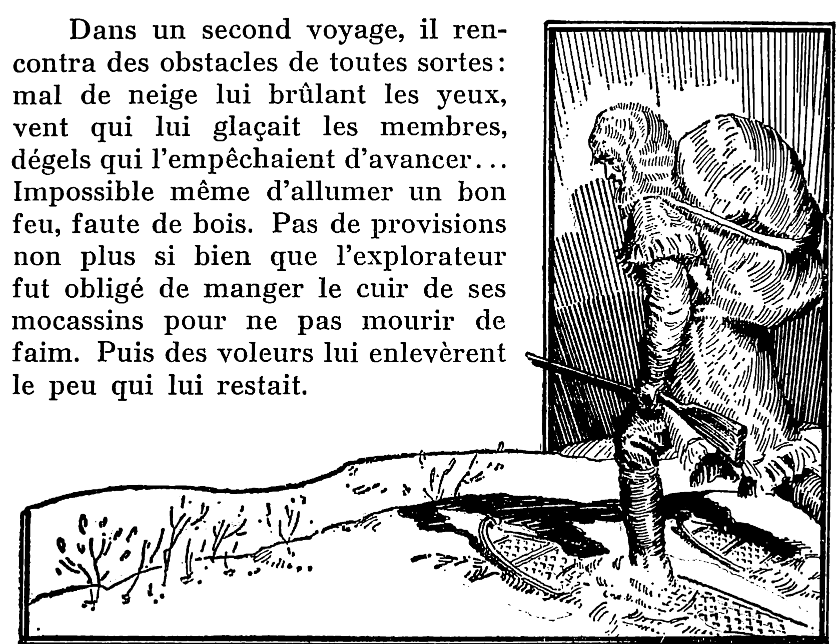
(2) L'une des plus riches au monde avec ses postes de traite, ses navires, ses avions de transport et ses magasins, la Compagnie de la Baie-d'Hudson posséda jadis presque la moitié du Canada. Plusieurs de ses anciens forts portent aujourd'hui de beaux noms de villes comme *Winnipeg, Edmonton, Victoria.*

Compagnie du Nord-Ouest et Compagnie de la Baie-d'Hudson concoururent toutes deux à la prospérité et à la découverte du pays, comme nous le verrons en parlant d'explorateurs fameux tels que Hearne, Mackenzie et Franklin.

Samuel Hearne : 1768-1772

Au temps de Samuel Hearne, les Indiens parlaient de blocs de cuivre trouvés quelque part le long d'une rivière, pas loin de l'eau salée. Les Peaux-Rouges étaient doués d'une imagination féconde, Hearne le savait, et cependant ce jeune homme de vingt-quatre ans voulut voir quand même. Il partit du fort Churchill, sur la baie d'Hudson, et ne fut guère heureux dans son premier voyage puisque ses guides l'abandonnèrent, lui disant d'un air moqueur : "Tâche de t'en revenir comme tu le pourras!" Hearne revint seul au fort Churchill et... repartit. C'était en 1770.

Dans un second voyage, il rencontra des obstacles de toutes sortes : mal de neige lui brûlant les yeux, vent qui lui glaçait les membres, dégels qui l'empêchaient d'avancer... Impossible même d'allumer un bon feu, faute de bois. Pas de provisions non plus si bien que l'explorateur fut obligé de manger le cuir de ses mocassins pour ne pas mourir de faim. Puis des voleurs lui enlevèrent le peu qui lui restait.



Il serait mort de misère, si des chasseurs ne l'avaient aperçu et ne l'avaient charitablement ramené au fort. A peine quinze jours de repos, et Samuel Hearne repartit vers le grand Nord. Et voici qu'après un voyage affreux de quinze cents milles, il aperçut l'océan Glacial, à demi noyé dans les brumes.

Pas la moindre trace de cuivre; ou plutôt un tout petit bloc de quatre livres que l'on conserve comme souvenir au musée de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Qu'allait conclure le jeune explorateur? "Je n'ai pas trouvé de cuivre; je n'ai pas trouvé d'or; je n'ai pas trouvé la route de Chine, mais j'ai au moins la satisfaction d'avoir obéi à mes chefs."

Alexander Mackenzie : 1789-1793

Ecossais, lui aussi, et orphelin très jeune, Alexander Mackenzie entre au service d'un marchand de fourrures à quinze ans. A vingt-trois ans, il est déjà membre de la Compagnie du Nord-Ouest et chef d'Athabaska, poste le plus difficile et le plus éloigné de la compagnie.

Mais ses fonctions lui pèsent; il étouffe entre les ballots de fourrures. Les Indiens lui parlent d'une rivière qui sort du grand lac des Esclaves et va peut-être se jeter dans la mer de l'Ouest: il veut aller voir...

A 27 ans, Mackenzie quitte son poste du lac Athabaska, franchit le grand lac des Esclaves et tombe dans un fleuve si rapide qu'il atteint la mer en quinze jours. C'est l'océan glacial, et Mackenzie est tellement déçu qu'il appelle le fleuve: *Déception*. L'histoire reconnaissante a préféré donner au cours d'eau géant le nom même de son découvreur : *Mackenzie*.

L'explorateur écossais passe en Angleterre, où il séjourne un an, et s'il y étudie la géographie, l'astronomie, c'est afin de découvrir plus facilement la mer de l'ouest. Et il retourne au Nord-Ouest accompagné, cette fois, de six Canadiens

français et de plusieurs Indiens. Que de rapides à franchir! Que de rochers à escalader!

Mais à la fin, Mackenzie et ses compagnons atteignent le merveilleux océan Pacifique: on est en 1793, et c'est un très grand honneur pour eux d'être les premiers hommes Blancs, venus du Canada par la route de terre, à contempler la fameuse mer de l'Ouest.

John Franklin : 1820-1845

Qui poursuivra les recherches vers le nord? Un Anglais en vue, *sir John Franklin,* dont les deux premières expéditions ne donnèrent aucun résultat. Dans la troisième, Franklin dut hiverner dans *l'Enfer du froid.* Chaque dimanche, il présidait lui-même, en grande tenue, l'office religieux protestant. Et comme plusieurs de ses guides étaient Canadiens français et catholiques, il traduisait pour eux les principaux passages de la Bible.

Au printemps, Franklin commença l'exploration de l'océan Glacial en canot. Mais l'été passa vite et l'hiver arriva sans crier gare. Il fallut revenir à pied sur les banquises. Un jour que la rivière Coppermine barrait la route, les Canadiens inventèrent une sorte de radeau qu'ils fabriquèrent avec une toile et quelques morceaux de bois; radeau qu'ils ramenaient chaque fois à la rive avec une lanière de peau.

Rien à manger. De jour en jour, les forces baissaient; les hommes devinrent si faibles qu'ils n'eurent même pas le courage de se lever quand un troupeau de rennes leur passa sous le nez. Ils allaient périr de faim quand des chasseurs les aperçurent et les ramenèrent au fort *Providence.*

Le voyage avait duré trois ans. Franklin retourna en Angleterre où on l'accueillit comme un héros. Malgré les supplications de sa femme, qui voulait le retenir près d'elle, l'explorateur repartit à 61 ans, avec deux navires, cent vingt-neuf compagnons, des vivres et des médicaments pour trois ans, et de l'espoir plein les voiles: que pouvait-on craindre avec d'aussi fiers vaisseaux?

Et cependant, on n'entendit plus parler de Franklin. Douze ans plus tard seulement, on sut qu'il était mort avec vingt-quatre de ses compagnons et que les cent cinq autres essayèrent de regagner la terre ferme, mais que tous périrent l'un après l'autre dans les solitudes glacées du grand Nord canadien.

Saluons ces héroïques entêtés, Hearne, Mackenzie, Franklin, et leurs hardis compagnons, canadiens français ou autres. Saluons-les et tâchons d'imiter leur indomptable énergie.

4. La guerre de 1812

Seconde guerre de l'Indépendance

Trente ans après la signature du traité de Versailles, les colonies américaines continuent de nourrir une certaine animosité contre leur mère-patrie, guettant même, dit-on, l'occasion de la manifester.

Cette occasion leur est fournie par Napoléon lui-même, le grand Empereur des Français, qui cherche précisément à susciter un nouvel ennemi à l'Angleterre. Au sommet de sa gloire, Napoléon contemple l'Europe à ses pieds, sauf l'orgueilleuse Angleterre, qui répond au *blocus continental* (1) par une résistance tenace. Les Etats-Unis d'Amérique doivent opter pour l'un des deux pays en guerre.

Or Napoléon réussit à convaincre les Américains que "la cause de tout le mal", c'est l'Angleterre, et qu'une autre guerre contre elle passera pour une *seconde guerre de l'Indépendance.*

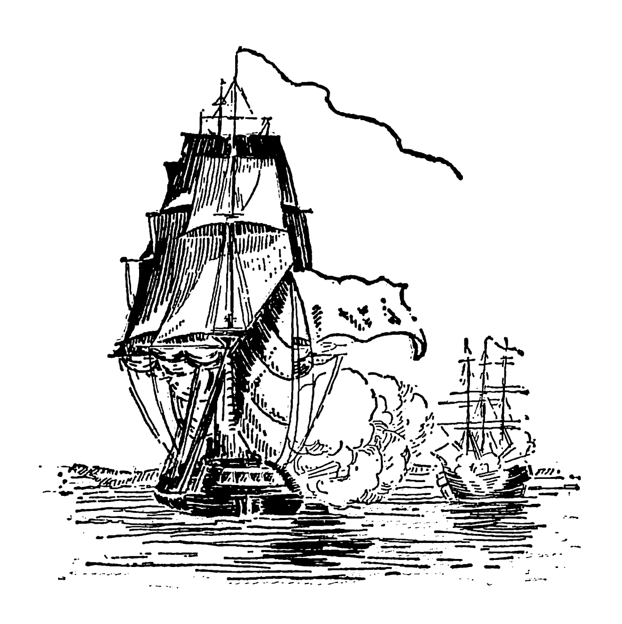
(1) Le *blocus continental* de Napoléon fermait les ports de l'Europe à l'Angleterre et défendait même aux navires des différents pays soumis à la France de se rendre en Angleterre.

Autres causes du conflit

Les Etats-Unis sympathisent avec la France, dont ils n'ont pas oublié l'aide généreuse et désintéressée trente ans plus tôt.

Par ailleurs les nations d'Europe reconnaissent à l'Angleterre le droit de visiter les navires neutres pour y découvrir les matelots déserteurs de sa flotte; cette dernière ne se gêne pas pour inspecter les navires américains, d'autant plus que les fuyards se réfugient de préférence aux Etats-Unis.

La colère des Américains ne connaît plus de bornes quand ils savent qu'un navire anglais, le *Leopard,* s'est permis de canonner la frégate *Chesapeake* qui n'obéit pas assez vite aux ordres des détectives.



Les Etats-Unis cherchent enfin à s'étendre vers l'ouest, mais ils se heurtent aux Indiens et à leur chef fort habile, *Tecumseh,* que l'Angleterre est soupçonnée de protéger et de favoriser.

L'Affaire d'une promenade

Blessé de l'attitude de l'Angleterre à son égard, le Congrès de Washington déclara la guerre le 18 juin 1812.

Les Etats-Unis ne pouvaient atteindre l'Angleterre qu'en s'attaquant au Canada, solution commode, qu'ils adoptèrent avec enthousiasme: "Le moyen de vaincre la Grande-Bretagne sur l'océan, disait-on, c'est de la chasser de la terre..."

Ils s'imaginaient d'ailleurs que l'acquisition du Canada serait l'affaire d'une promenade: "Nous pouvons prendre le Canada sans soldats... Le peuple, désaffectionné de son gouvernement, se ralliera sans peine autour de notre drapeau".

Peut-être aussi les Etats-Unis désiraient-ils doubler leur territoire à bon compte. Toujours est-il qu'ils alignèrent facilement 150 000 soldats contre 12 000, échelonnés sur une frontière longue de mille milles! Et si leur population atteignait déjà les *sept millions,* la nôtre ne dépassait pas le demi-million.

L'Angleterre, se battant déjà contre la France, ne pouvait guère nous être d'un important secours. Mais dès la déclaration des hostilités, Mgr Plessis publia un mandement pour exciter le peuple à la loyauté absolue. Il n'y eut pas d'hésitation comme en 1775; tous embrassèrent franchement la cause de la Grande-Bretagne.

Louis-Joseph Papineau, suivant en cela l'exemple que lui avait donné son père en 1775, s'enrôla l'un des tout premiers et fit la campagne en qualité de capitaine. Une fois la paix conclue, il pourra dire à l'Assemblée: "Les événements de la dernière guerre ont resserré les liens qui unissent la Grande-Bretagne et le Canada".

Prevost, gouverneur (1811-1816)

Sir George Prevost, le nouveau gouverneur, était d'origine suisse et sa langue maternelle, le français. Soldat de l'armée

anglaise, il s'était distingué sur différents champs de bataille, mais plus spécialement aux Indes.

Autant sir James Craig, son prédécesseur, s'était montré violent et maladroit à ses heures, autant Prevost devait vivre en bonne harmonie avec la Chambre d'Assemblée, donner sa sympathie aux Canadiens et rétablir partout l'ordre et l'harmonie.

C'est ainsi qu'il nomma juge à Trois-Rivières, Pierre Bédard, le prisonnier de Craig, et qu'il obtint (en 1813) une pension de mille livres pour Mgr Plessis avec le droit de siéger au Conseil, comme l'évêque protestant d'ailleurs.

A la déclaration de la guerre, Prevost sut organiser courageusement la résistance. Le parlement, qui venait portant de soutenir une lutte serrée sur la question des subsides [1], vota généreusement la création d'une monnaie spéciale, dite *billets d'armée,* qui pouvait atteindre le chiffre global d'un million de livres.

Prevost fit aussi voter une loi de la milice, l'autorisant à lever d'abord deux mille miliciens, de dix-huit à vingt-cinq ans, et en cas de besoin de mettre sur pied toute la milice de la province. Il confia enfin la défense du pays au général *Brock,* un héros, qui enleva Détroit sans perdre un seul homme.

Campagnes de 1812 et de 1813

Le Congrès de Washington avait résolu d'envahir le Canada de trois côtés à la fois: Détroit, Niagara et le lac Champlain. Les trois corps expéditionnaires s'affublèrent de noms pompeux: *Armée de l'Ouest, Armée du Centre* et *Armée de l'Est.* En outre, les Américains disposaient d'une flotte importante.

Les Américains remportèrent d'étonnants succès sur mer, mais sur terre leurs deux premières armées furent repoussées

(1) Nous reparlerons longuement de cette question des *subsides.*

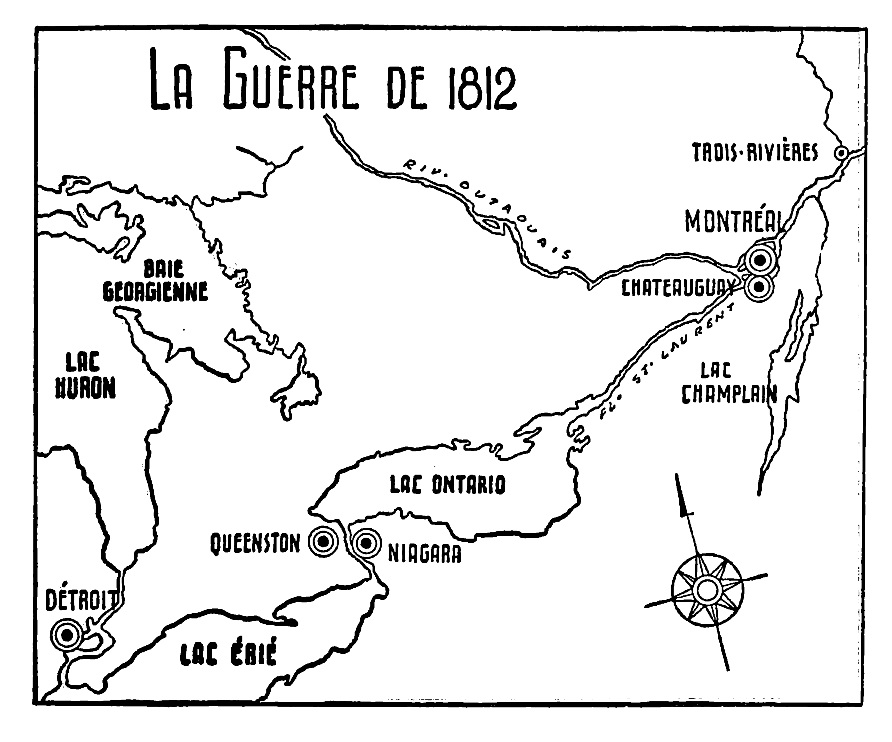
à Détroit et à Niagara, par le général Brock, aidé du fidèle Tecumseh, qui tous deux, moururent au champ d'honneur.

La troisième armée, forte de 10 000 hommes, sous les ordres de Dearborn, devait attaquer Montréal. Par une méprise singulière, deux colonnes de cette armée se prirent réciproquement pour l'ennemi et se fusillèrent vigoureusement. Cet incident et l'arrivée des troupes de Montréal déterminèrent la retraite de Dearborn.

L'année 1813 commença mal pour nous : les envahisseurs prirent une grande partie du Haut-Canada, moins bien défendu que le reste du pays. Mais le colonel Charles-Michel de Salaberry mit un terme aux succès de l'envahisseur.

Bataille de Châteauguay

Sept mille Américains, commandés par Hampton, s'avançaient fièrement sur Montréal, quand ils se virent arrêtés par trois cents Canadiens " faits d'étoffe du pays": trois cents



soldats, que Charles-Michel de Salaberry avait lui-même disciplinés et appelait gaiement ses *Voltigeurs.*

De Salaberry commença par se retrancher à Châteauguay dans un terrain vallonneux. Comme moyen de défense, il ajouta quatre lignes d'abattis d'arbres, fortement liés entre eux.

Le corps de clairon sonne et les *Voltigeurs* poussent leurs formidables hourras: c'est le signal du combat. "Braves Canadiens, rendez-vous! crie d'une voix forte un beau géant blond, nous ne voulons pas vous faire de mal..." Mais une balle le renverse raide mort.



Encouragés par leur chef qui, debout sur un tronc d'arbre, dirige l'attaque du geste et de la voix, les Voltigeurs manifestent une telle intrépidité que l'adversaire se croit en présence de forces considérables, et qu'après une lutte acharnée de quatre heures il juge préférable de battre en retraite.

C'est ainsi que trois cents Canadiens, aidés d'une poignée d'Ecossais et d'Abénaquis, remportent une victoire qui détermine également la retraite de seize mille hommes et clôture glorieusement en notre faveur la campagne de 1813.

Campagne de 1814

Les hostilités reprirent de plus belle au printemps de 1814; l'une des plus dures batailles se livra près des chutes du Niagara. A plusieurs reprises, les Américains tentèrent de s'emparer des batteries canadiennes, placées sur une hauteur, mais nos soldats déployèrent une telle activité, un tel courage, qu'ils succombèrent au poste plutôt que de l'abandonner.

Enfin débarrassée de Napoléon qu'elle venait d'exiler à l'île d'Elbe [1], l'Angleterre nous envoya 14 000 hommes bien aguerris: de vieux soldats qui, dit-on, n'avaient pas couché sous un toit depuis sept ans!

Les Anglais ne se contentèrent pas de ravager les côtes des Etats-Unis; ils s'emparèrent même de Washington, la capitale, dont ils incendièrent le parlement (*Capitole*) et les principaux édifices, pour venger la destruction de Toronto l'année précédente.

Traité de Gand (1814)

Le traité de *Gand* rétablit les "choses" comme elles étaient auparavant. Que de sang versé, que de richesses gaspillées pour en arriver à ce résultat!

Depuis 1814 tout de même, la paix n'a jamais été rompue, et les relations les plus cordiales n'ont cessé d'exister entre les deux grands pays voisins.

La guerre de 1812 rapprocha les Canadiens de toutes nationalités, Français, Anglais, Ecossais, Irlandais, et permit d'écrire l'une des plus belles pages de notre histoire.

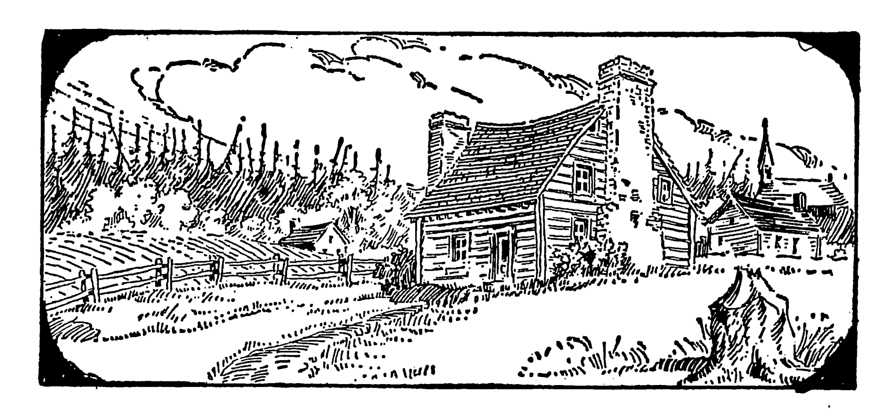
La "glorieuse affaire"

L'Assemblée du Bas-Canada vota une motion de félicitations à l'adresse de Charles-Michel de Salaberry pour la

(1) Défait par deux armées allemandes au printemps de 1814, le grand Napoléon dut quitter la France et se réfugier à l'île d'Elbe, dont il fut nommé souverain.

"glorieuse affaire de Châteauguay", le décora de l'Ordre du Bain et fit frapper une médaille commémorative de cette victoire.

"Châteauguay, c'était notre réponse aux imputations de Craig, de Ryland et de Sewell; Châteauguay, c'était notre vengeance. Châteauguay, c'était l'affirmation de notre indéniable loyalisme et de notre patriotisme ardent. Châteauguay, c'était l'illustration héroïque de la mentalité nationale qui s'était lentement formée, grâce à la direction clairvoyante de nos chefs religieux et civils, à travers nos vicissitudes et nos luttes, de 1763 à 1813!



Quel chemin nous avions parcouru depuis 1775! Et comme Mgr Briand eût été fier de son peuple, s'il eût encore été à notre tête lorsque, le 26 octobre, Salaberry et ses braves donnaient aux armes anglaises la gloire peu banale d'une victoire française [1]."

(1) Thomas Chapais, *Histoire du Canada,* II, p. 268.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lecture:* Traitants et explorateurs canadiens-français (1763-1846) [1].

Nous avons l'habitude de ne voir sur le théâtre de la traite que les commerçants écossais, anglais et américains qui ont beaucoup fait parler d'eux dans l'histoire et qui ont acquis des fortunes considérables. C'est en effet à l'époque où ces hommes d'affaires ont su profiter habilement de la victoire de l'Angleterre sur la France en Amérique.

Mais il n'est pas vrai qu'ils soient seuls. Il est temps de regarder les autres, ceux qui, plus modestement, ont contribué au développement du commerce et des explorations; ceux qui, il faut le proclamer aujourd'hui, furent indispensables au commerce et aux découvertes à travers le pays peuplé ,d'Indiens.

De rudes voyageurs.

"On ne fait travailler personne au monde plus durement que ces voyageurs canadiens, dit le colonel *Landman.* Je les ai vus pagayer dans un canot vingt heures sur vingt-quatre, aller à cette vitesse durant une quinzaine de jours ou trois semaines, sans un jour de repos ni ralentissement. Mais ce n'est pas sans mal qu'ils font de tels efforts; ils maigrissent beaucoup durant de semblables voyages, bien qu'ils consomment une quantité incroyable de nourriture.

"Ils fument sans cesse et chantent des chansons qui leur sont particulières et qui sont les mêmes que chantaient leurs pères, leurs grands-pères et probablement leurs aïeux. Ils se reposent de cinq à dix minutes toutes les deux heures; ils ont l'habitude d'estimer les distances par le nombre de pipes plutôt qu'autrement."

"Un travailleur au service des Canadiens, qui ne peut pas porter deux colis de quatre-vingts livres chacun durant une lieue et demie, perd son voyage, c'est-à-dire ses gages." (Graham)

Joli coup d'œil.

Dans son livre intitulé *Astoria,* Irving décrit, avec son imagination fertile, le trajet des engagés de Montréal à New-York, où ils s'em-

(1) D'après Benoît Brouillette : *La pénétration du Continent américain par les Canadiens français.*

barquèrent sur le *Tonquin* pour gagner la côte du Pacifique. Les voyageurs résolurent d'offrir au peuple des *Etats* le spectacle d'un canot canadien monté par des Canadiens.

Ils se construisirent une grande embarcation bariolée de vives couleurs et capable de porter une douzaine d'hommes avec leurs bagages. Ils descendirent gaiement l'Hudson par un beau matin d'été, faisant pour la première fois résonner ses berges de leurs vieux refrains de navigation. En passant près des villages, ils poussaient des hurlements tels que les braves paysans hollandais les prenaient avec frayeur pour des Indiens.

"On doit reconnaître, dit encore Stevens, que sans l'aide des traitants français, les Anglais n'auraient jamais si bien réussi à organiser le commerce des fourrures. Descendant des coureurs-de-bois, le traitant canadien-français s'accommoda volontiers du nouveau régime. Avec son costume pittoresque et ses chansons joyeuses de batelier, il resta pour donner un soupçon de coloris et de romanesque à la traite des fourrures jusqu'à ce que le commerce lui-même eût finalement disparu."

D'où viennent les engagés.

Plusieurs employés des compagnies sont les fils de voyageurs déjà établis dans l'Ouest ou de colons des petits établissements autour des Grands Lacs, mais la majorité sont originaires des rives du Saint-Laurent. De tout temps, les paroisses du Québec ont fourni un excédent de population par rapport à l'ensemble des divers travaux existant sur place.

Cet exode vers la vie rude de l'Ouest, comme plus tard vers la vie industrielle aux Etats-Unis et dans les villes canadiennes, ne s'explique que par le soin qu'ont les jeunes gens en surnombre de gagner leur vie et par l'insuffisance des revenus de l'agriculture. Les engagements des voyageurs se faisaient par contrat, devant notaire, et pour une durée variant de un à trois ans.

Compagnons d'Alexander Mackenzie.

A maintes reprises, Mackenzie déclara que les Canadiens lui étaient indispensables. Il partit le 3 juin 1789 du lac Athabaska pour atteindre ce qu'il croyait être la mer de l'Ouest. Ses compagnons étaient quatre Canadiens plus ou moins métissés: François Barrieau, Charles Ducette, Joseph Landry et Pierre Delorme.

Le voyage fut difficile, mais Mackenzie poussait toujours de l'avant avec la même énergie extraordinaire, s'embarquant à quatre heures, trois heures ou même deux heures du matin, et pressant

ses hommes à leur extrême. Les Indiens grognaient sans cesse contre ce train d'enfer, mais l'équipe des Canadiens le défendait vaillamment.

"Le même esprit des découvertes, le même bel enthousiasme qui avait fait triompher La Vérendrye et ses vaillants fils de tous les dangers, inspirait ces humbles voyageurs canadiens-français." (L. Burpee)

"Jusqu'aux extrémités de la terre".

Trois ans plus tard, Mackenzie se préparait à traverser les Rocheuses. Il avait un Ecossais (Alexander McKay) et six Canadiens comme compagnons — Ducette, Landry, Beaulieu, Bisson, Courtois, Beauchamp — et deux Indiens comme chasseurs et interprètes.

Quand Mackenzie se vit obligé de continuer son voyage par terre, il exposa à ses compagnons les difficultés nouvelles qui surgiraient. Il leur laissa le choix: retourner sur leurs pas ou l'accompagner jusqu'au bout. "Les Canadiens français répondirent magnifiquement, l'assurant qu'ils le suivraient partout où il les conduirait". (Burpee)

Avant de reprendre le chemin du retour, le chef de l'expédition fit peindre sur un rocher l'inscription fameuse: "Alex. Mackenzie venu du Canada, par terre, le 22 juillet 1793". Un mois plus tard, l'expédition était de retour au lac Athabaska; un auteur (M.-S. Wade) imagine ainsi son arrivée:

"C'est avec impatience que les voyageurs fouillaient l'horizon à mesure que s'écoulait l'après-midi du 24, tant ils avaient hâte d'apercevoir le fort. Leurs pagaies ruisselantes s'enfonçaient et sortaient de l'eau, vives comme l'éclair, le canot fendait les flots de plus en plus vite, leurs voix s'élevaient plus fortes et plus gaies pour chanter à l'unisson; le cœur battait plus fort.

"Jamais personne n'avait fait ce qu'ils venaient d'accomplir. Ils étaient allés jusqu'aux extrémités de la terre et en étaient revenus sains et saufs. Quels récits magnifiques ils réservaient à leurs amis du fort, et, plus tard, dans le lointain Québec, à leurs parents au coin du feu. Ha! en voilà un beau retour!"

II. *Pour les esprits vifs:*

1. Qu'étaient les Loyalistes? Vinrent-ils nombreux au pays?

2. Les débuts de l'Ontario furent-ils pénibles? Aussi pénibles que ceux du Québec?

3. Pouvez-vous citer les principales clauses de l'Acte Constitutionnel de 1791?

4. Qui fut le premier "orateur" de la Chambre d'Assemblée en 1792?

5. Comment nos ancêtres s'y prirent-ils pour faire reconnaître la langue française comme officielle à la Chambre d'Assemblée?

6. On dit que les canotiers français n'avaient pas de rivaux pour conduire les canots aux pays d'en-Haut; est-ce exact?

7. Que faisait-on dans les portages? Et aux endroits périlleux?

8. Comment Samuel Hearne a-t-il laissé son nom à l'histoire? Et Mackenzie? Et Franklin?

9. Quelles furent les principales causes de la guerre de 1812 ?

10. Que vous rappellent ces simples mots: *Châteauguay, Salaberry*?

III. *Lisez à haute voix, racontez, dramatisez:*

L'intenable situation des Loyalistes aux Etats-Unis.

Les pénibles débuts des Loyalistes au Canada.

Aide précieuse que reçurent les Loyalistes au Canada.

Premières élections en 1792.

Première session du Bas-Canada: du choix de l'orateur; quelle langue adopter?

Route longue et pénible des voyageurs aux pays d'en-Haut : portages, rapides...

L'affaire d'une promenade (1812)!

La bataille de Châteauguay.

IV. *Choisissez! Dans la liste ci-jointe, trouvez le mot qui convient:*

(La Vérendrye, Hearne, Loyalistes, Napoléon, l'Ontario, Washington, Panet, Mackenzie, Salaberry, l'Acte de 1791, le Grand-Portage, Ls-Jh Papineau).

1. Colons de la Nouvelle-Angleterre qui refusèrent de se révolter contre leur roi: ....

2. Cent quatre-vingts ans après la fondation de Québec, elle débutait dans des conditions presque semblables: ....

3. Il nous accordait un commencement de gouvernement responsable: ....

4. Il fut le premier *orateur* de la Chambre d'Assemblée: ....

5. Il avait jadis fondé les forts St-Charles, Maurepas...: ....

6. Il ne mesurait pas moins de neuf milles de longueur: ....

7. Il pouvait se rendre le témoignage d'avoir obéi à ses chefs: ....

8. Il découvrit le grand fleuve qui porte son nom: ....

9. "La cause de tout le mal, disait-il, c'est l'Angleterre": ....

10. Il fut élu chef des troupes en révolte contre l'Angleterre: ....

11. A l'exemple de son père, il s'enrôla dès le début de la guerre: ....

12. A lui revient l'honneur de la belle victoire de Châteauguay: ....

V. ***Sujets d'imagination:***

1. Vous écrivez aux fondateurs du Haut-Canada pour les encourager dans leurs "pénibles débuts"; vous leur citez l'exemple du Québec; que dites-vous?

2. Jean-Antoine Panet remercie ses collègues de la confiance qu'ils lui ont témoignée en l'élisant "orateur" de la Chambre.

3. Qu'auriez-vous dit, que diriez-vous aujourd'hui à la place de Chartier de Lotbinière pour la défense de la langue française au Parlement?

4. Vous avez suivi Mackenzie aux pays d'en-haut; de retour à Québec, à Trois-Rivières ou à Montréal, vous racontez votre magnifique voyage à vos parents et amis.

5. La dernière expédition de Franklin; fin tragique de Franklin et de ses compagnons.

6. Au soir de la victoire de Châteauguay, Charles-Michel de Salaberry repasse les événements de la journée et félicite ses hommes; que dit-il?

VI. ***Le coin des poètes:***

Imitez ou redites en vos propres termes les idées contenues dans les deux morceaux suivants.

Mon canot

Mon canot est fait d'écorces fines,
Qu'on plume sur les bouleaux blancs,
Les coutures sont faites de racine,
Les avirons de bois-blanc.

Je prends mon canot, je le lance
A travers les rapides, les bouillons.
Là, à grands pas il s'avance,
Il ne laisse jamais le courant.

Et quand je viens sur le portage, je prends mon canot sur mon dos.
Je le renverse dessus ma tête: c'est ma cabane pour la nuit.
J'ai parcouru le long des rives tout le long du fleuve Saint-Laurent.
J'ai connu des tribus sauvages et leurs langages différents.

Tu es mon compagnon de voyage!
Je veux mourir dans mon canot.
Sur le tombeau, près du rivage,
Vous renverserez mon canot.

Châteauguay

Vous fûtes glorieux, jours de dix-huit cent douze,
Quand nos pères, grands cœurs qui battaient sous la blouse,
Oubliant d'immortels affronts,
Sous les drapeaux anglais, en phalanges altières,
La carabine au poing se ruaient aux frontières
En chantant avec les clairons!

Regardez-les passer, ces héros d'un autre âge,
Conscrits dont le sang-froid, la gaîté, le courage
Font honte au soldat aguerri!
D'où viennent-ils? Des champs! Où vont-ils? A la gloire!
Comment s'appellent-ils? Ils s'appellent Victoire:
Demandez à Salaberry!

Les reconnais-tu, France? Angleterre, salue!
Ce sont nos Voltigeurs; leur bande résolue
N'attend ni grades ni faveurs;
Ils vont mourir sans crainte ou vaincre sans jactance...
Ce sont toujours tes fils, souris d'orgueil, ô France!
Albion, compte tes sauveurs!

Et puis, l'arme à l'épaule! au vent les chansonnettes!...
Un jour, pour repousser sept mille baïonnettes,
On leur crie: "Enfants, haut les cœurs!"
Ils ne sont que trois cents, serrés comme des piques;
Mais nos trois cents, à nous, mieux que tes Grecs épiques,
O Léonidas, sont vainqueurs!

Maintenant, sur nos murs, quand un geste ironique
Nous montre, à nous Français, l'étendard britannique
Que le sang de Wolfe y scella,
Nous pouvons — et cela suffit pour vous confondre —
Indiquer cette date, ô railleurs! et répondre:
"Sans nous il ne serait plus là!"

(Fréchette)

VIII. ***Le saviez-vous?***

Les voyageurs canadiens ont découvert ou parcouru tout le Nord de l'Amérique, des bouches du Mississipi à celles du Mackenzie, de Terre-Neuve à Vancouver. Ils ont battu leurs briquets et allumé leurs

feux sur tous les points de ce vaste continent. Pendant plus de deux siècles, ils ont traversé les pays de chasse de toutes les tribus sauvages.

Le Père de Smet (1) raconte qu'étant arrivé un jour dans un des endroits les plus sauvages des Rocheuses, il crut qu'il était le premier Blanc à fouler les roches et les mousses de ce quartier désolé du Nouveau-Monde. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir tout à coup la fumée d'un campement et de voir venir à lui, figure souriante et main tendue, l'un de ces voyageurs canadiens qui savent toujours accueillir comme il convient le Messager de la Bonne Nouvelle.

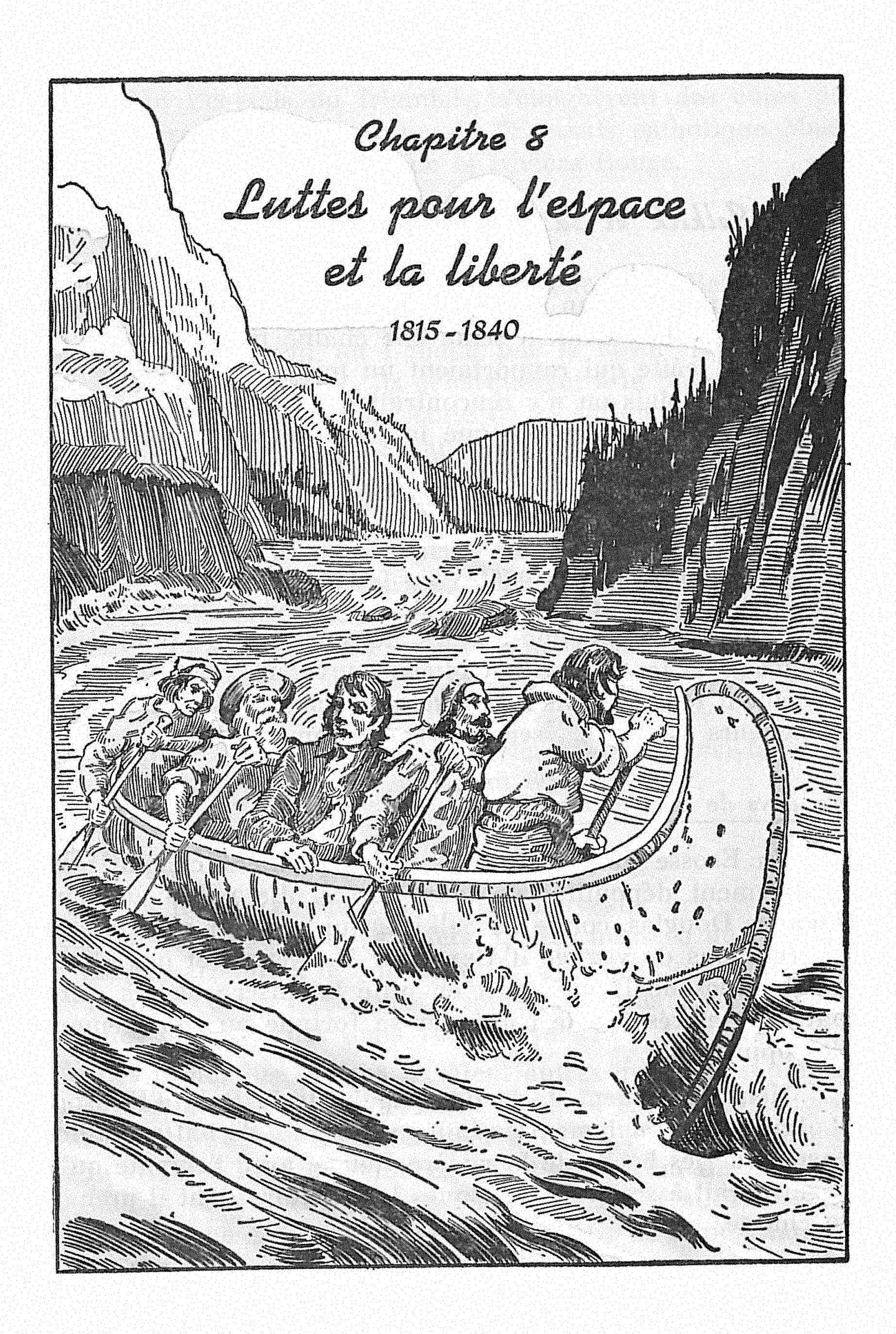
"Eh! s'exclama le valeureux missionnaire jésuite, dans quel endroit du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré! (2)"

---

(1) Missionnaire jésuite dont il sera longuement question au chapitre suivant.
(2) D'après *Forestiers et Voyageurs,* de Joseph-Charles Taché, pp. 14 à 16.

Vous savez maintenant que . . .

1. Après la guerre de l'Indépendance américaine, des milliers de Loyalistes vinrent se fixer au Canada: dans les Cantons de l'Est, en Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick et dans le Haut-Canada, où ils réclamèrent bientôt une forme de gouvernement distincte de celle du Québec.
2. L'Acte constitutionnel de 1791 divisait le pays en deux provinces: le Bas-Canada (Québec) et le Haut-Canada (Ontario). Pour la première fois dans l'histoire, nous eûmes une Chambre d'Assemblée avec députés élus par le peuple.
3. La première session du Bas-Canada s'ouvrit à Québec le 17 décembre 1792. Jean-Antoine Panet fut élu président de la chambre ou "orateur"; on reconnut deux langues officielles: l'anglais et le français.
4. Bon nombre de Canadiens se distinguèrent à l'époque comme voyageurs aux pays d'en-haut. Leurs maîtres, anglais ou écossais, les trouvaient intrépides, durs à la fatigue, bien au courant des coutumes, des goûts et de l'humeur changeante des Indiens.
5. De 1812 à 1814, les Américains cherchèrent pour la seconde fois à s'emparer du Canada, mais ils furent repoussés en maints endroits du pays et plus spécialement en 1813 à *Châteauguay,* que défendait Charles-Michel de Salaberry.


Chapitre 8
Luttes pour l'espace et la liberté
1815-1840

1. Selkirk et sa colonie de la Rivière Rouge

Depuis près d'un siècle, les Blancs foulaient les plaines de l'Ouest. Ils y avaient semé une chaîne ininterrompue de postes de traite qui rapportaient un million de bénéfice net par année. Mais on n'y rencontrait pas encore un seul établissement agricole parce que la toute-puissante compagnie du Nord-Ouest s'y opposait: "Ces terres fertiles disait-elle, pourraient nourrir des milliers de colons qui ruineraient notre commerce des fourrures".

Pour mieux décourager ceux qui auraient été tentés de s'y établir, elle répétait que le climat y était rigoureux, le pays montagneux, coupé de lacs, de marais et de fondrières, et que seuls les chasseurs indiens pouvaient y gagner péniblement leur vie. Mais l'heure approchait où les plans des "Seigneurs du Nord", seraient heureusement déjoués.

Au pays de lord Selkirk

En Ecosse de braves paysans se voyaient chaque jour brutalement dépouillés de leurs terres. Le noble et riche Thomas Douglas, comte de Selkirk, qui avait lu avec intérêt les relations de voyage d'Alexander Mackenzie et qui rêvait aux plaines de l'Ouest, prit en pitié la misère de ses compatriotes et résolut de consacrer sa fortune au soulagement des opprimés.

Membre influent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il obtint assez facilement un immense terrain de 100 000 milles carrés sur les bords de la rivière Rouge, avec l'entente qu'il organiserait à ses frais et risques le territoire dont il prenait la charge.

Le 26 juillet 1811, trois navires portant quelque cent vingt-cinq Ecossais ou Irlandais, s'éloignèrent des côtes de l'Angleterre sous la conduite de l'Ecossais catholique Macdonell, nommé gouverneur de la Rivière Rouge.

Voyage mouvementé

Plutôt que de s'engager dans le détroit de Belle-Isle et le Saint-Laurent comme on faisait d'habitude, les compatriotes de Selkirk entrèrent au Canada par le nord. Après deux mois de voyage houleux, ils débarquèrent à la Baie d'Hudson où ils durent hiverner par suite de la saison trop avancée. Ce premier hiver en terre canadienne leur parut très long, à cause du scorbut qui ravagea leurs rangs et de dissensions regrettables entre Irlandais et Ecossais.

A la fin de juin 1812, la petite troupe de Macdonell entreprit de franchir à pieds ou en canots les sept cent cinquante milles qui la séparaient encore de la Rivière Rouge: voyage affreux de deux mois, où les rames meurtrissaient les mains et où l'on avançait à peine de quatorze milles par jour, tellement la route était pénible.

Enfin, voici la vallée de la Rivière Rouge, voici la terre promise, voici le salut! On est au 30 août 1812.

Réception peu cordiale

A peine descendus à terre, les nouveaux arrivés virent accourir une troupe de cavaliers, la tête hérissée de plumes, le visage barbouillé, le tomahawk à la selle, et qui fonçaient en criant: "Cette terre nous appartient: vous feriez mieux de vous en retourner dans votre pays!"

Les prétendus Indiens n'étaient autres que des employés de la Compagnie du Nord-Ouest, déguisés en Peaux-Rouges. Macdonell fit quand même dresser le camp sur la rive droite de la rivière. Le 4 septembre, il prit possession du pays en anglais et en français, parce que la langue française était alors la langue ordinaire d'une bonne partie de la population.

Il le fit en présence de ses colons, des Indiens, des coureurs de bois canadiens-français et des employés des compagnies rivales de la fourrure. La cérémonie se termina par une joyeuse fête sous la tente du gouverneur.

Malgré les ordres donnés par Selkirk, rien n'avait été préparé pour recevoir les arrivants : aucune réserve de provisions, pas le moindre sac de *pemmican*! Pour ne pas mourir de faim, les colons durent aller passer l'hiver au sud, sur les bords de la *Pembina*, où de grands troupeaux leur procurèrent une abondante réserve de viande.

Ils revinrent au printemps et s'installèrent tant bien que mal sur la rive gauche de la rivière. Le fort prit le nom de *Douglas* pour honorer la famille de l'insigne bienfaiteur Selkirk. Les colons mirent en terre des légumes et des graines, qui donnèrent une récolte meilleure qu'en Angleterre: un minot de pommes de terre en produisit douze et demi.

Autour du fort Douglas

D'autres contingents vinrent de l'Ecosse, et la population de la colonie dépassa bientôt deux cents. Malgré les tracasseries de toutes sortes et des avances insidieuses, comme le transport gratuit des familles dans le Haut-Canada ou même à Montréal, les Ecossais têtus se rivèrent au sol. Chassés par la famine ou par la crainte, ils n'en revenaient pas moins chaque fois au même endroit, c'est-à-dire au confluent de la rivière Rouge et de l'Assiniboine.

De l'autre côté de l'océan, Selkirk continuait d'expédier des vivres et des renforts: des villes surgiraient bientôt de terre... Par malheur, le gouverneur Macdonell s'aperçut vers le même temps que la famine se ferait sentir dans la colonie, si l'on continuait à fournir de la nourriture aux voyageurs des pays d'en-Haut. Il crut nécessaire d'interdire la sortie des provisions de toutes sortes.

La Compagnie du Nord-Ouest vit dans la nouvelle réglementation un danger si grave pour son commerce qu'elle s'empara des armes que possédaient les Ecossais et tenta d'enlever le gouverneur. Il y eut des morts et des blessés. Pour éviter une nouvelle effusion de sang, Macdonell se livra lui-même à ses adversaires, qui l'expédièrent à Montréal pour y subir son procès.

Est-ce la fin de la colonie ?

Les pionniers de la Rivière Rouge furent transportés en Ontario, sauf treize familles qui cherchèrent refuge au nord du lac Winnipeg. On rasa le fort Douglas et les modestes habitations qui s'échelonnaient le long de la rivière. La petite colonie de lord Selkirk paraissait bien morte: n'avait-elle pas reçu le coup de grâce?

De son côté Selkirk, qui s'inquiétait à la même époque des nouvelles reçues du Canada, s'était mis en route vers l'Ouest. Arrêté par l'hiver à Montréal, il reçut un soir, en pleine réunion joyeuse, un message qui lui racontait la triste fin de sa colonie.

Selkirk se fit escorter de plusieurs officiers et d'une centaine de soldats qui venaient de se battre contre les Américains pendant la guerre de 1812. Accompagné aussi de son ami Macdonell, enfin libéré de prison, il s'empara du fort William en manière de représailles, puis du fort Douglas, et rétablit l'ordre partout.

Les treize familles fidèles, qui avaient cherché refuge au nord du lac Winnipeg, purent revenir sur leurs fermes qu'elles avaient quittées à regret, et où la grande générosité de leur insigne bienfaiteur leur permit de reconstruire sans délai de nouvelles granges et de nouvelles maisons.

Chef d'Argent, Père du Manitoba

Selkirk vécut quatre mois parmi ses chers colons de la Rivière Rouge. Il traça des plans de routes, de ponts et de

moulins, et pourvut aux besoins religieux et sociaux de ses gens.

Par son savoir-faire, la distinction de ses manières et sa grande générosité, Selkirk fit une telle impression sur son entourage que les Indiens le surnommèrent le *Chef d'Argent.*

Plusieurs de ses soldats se fixèrent à la Rivière Rouge; d'autres continuèrent à parcourir la région à cheval et donnèrent naissance à la fameuse *Police Montée* de l'Ouest canadien; d'autres enfin retournèrent aux vieux pays.

Esprit tenace, Selkirk avait poursuivi son œuvre malgré des difficultés de toutes sortes. C'est ainsi qu'il mérita d'être appelé le *Père du Manitoba.* Esprit clairvoyant, il entrevit les immenses ressources agricoles des Plaines et prophétisa que le Manitoba deviendrait un jour le Grenier de l'Ouest canadien.

2. Mgr Provencher



C'est un Canadien français de la Rivière Rouge, Jean-Baptiste Lagimonière, qui avait appris en 1815 à lord Selkirk les malheurs survenus aux colons du fort Douglas. Il fit en raquettes la longue route qui le séparait de Montréal, et à celui qui cherchait à le récompenser d'un acte aussi généreux il répondit simplement: "Des prêtres, noble lord! Envoyez-nous des prêtres!"

Avec le grand cœur qui lui était coutumier, Selkirk

se rendit à la requête de Lagimonière. L'évêque de Québec, Mgr Plessis, se laissa toucher par une supplique aussi sincère de la part d'un protestant, et lui accorda deux missionnaires: les abbés Provencher et Dumoulin.

Selkirk accueillit les deux prêtres à sa table avant leur départ pour l'Ouest et leur fit don de terrains considérables en face du fort Douglas, sur l'autre rive de la rivière, terrains qui allaient leur permettre de développer en paix leur église, leurs écoles et leurs œuvres paroissiales. La comtesse Selkirk les combla, elle aussi, d'égards et leur fit don d'un calice, d'ornements et de linges d'église.

Long voyage

Empruntant le chemin des voyageurs aux pays d'en-Haut, les deux missionnaires partent de Lachine le 19 mai 1818, vers midi, pour camper le soir à Sainte-Anne-de-Bellevue. En passant à la Petite-Nation, sur la rivière Outaouais, ils célèbrent la messe chez le grand Papineau.

Au lac Nipissing, premier contact avec les Indiens qui pensent à tout, excepté à leur salut, et qui offrent du poisson en échange du rhum... que les missionnaires n'ont pas! "La chaleur est très forte, dit l'abbé Provencher, les maringouins nous tourmentent beaucoup". Au fort William, la Compagnie du Nord-Ouest salue les prêtres de joyeux coups de canon.

Enfin jeudi, le 16 juillet, après cinquante-neuf jours et mille six cents milles de canotage, entrecoupés de soixante-douze portages et d'un nombre presque égal de demi-portages, "sans un mot de plainte sur la nourriture, qui ne valait pas cher, sur les sièges éreintants et le coucher par terre à la belle étoile", les missionnaires doublent la pointe Douglas à cinq heures du soir.

Cordial accueil

On devine l'étonnement de centaines d'Indiens qui n'ont jamais vu de Robes-Noires, et la joie des Canadiens, vétérans

des Prairies, qui pleurent en revoyant la soutane du pays de Québec.

Le dimanche suivant, dans une salle décorée du fort Douglas, qui hospitalise les prêtres, grand-messe et sermon de circonstance: "La paix soit avec vous, dit l'abbé Provencher: c'est le premier souhait que nous vous apportons au nom de Jésus-Christ. Oui, désormais, la paix régnera dans ces contrées depuis si longtemps troublées!... Je suis venu vous montrer le chemin du ciel; au nom de Dieu, je vous consolerai dans vos peines de la vie. Je serai votre père et je compte que, de votre côté, vous saurez vous montrer de bons enfants."



Tous les enfants au-dessous de cinq ans reçoivent le baptême. Marie-Anne Gaboury, femme de Lagimonière, étant la seule chrétienne du pays, devient la marraine de tous ces nouveaux baptisés. Et l'on commence les séances d'instruction religieuse: deux classes par jour au fort en attendant la résidence, qu'il s'agit de bâtir sans retard.

Maison-chapelle

Le bois de construction est rare, tout comme l'argent, les outils et les ouvriers, mais les prêtres ne craignent pas de se mêler aux travailleurs. Quand arrive le dîner, ni pain, ni légumes, ni lait, ni beurre n'apparaissent au menu: toujours le bison séché ou *pemmican,* auquel l'estomac délicat de l'abbé Provencher ne veut pas s'habituer, et le poisson bouilli dans l'eau.

Or tandis que l'on construit la maison-chapelle sans outils et sans bons matériaux d'aucune sorte, les gens de *Pembina* réclament un prêtre pour les trois cents Canadiens et Métis de leur village; l'abbé Dumoulin accepte de les suivre. Resté seul, monsieur Provencher souffre de l'isolement, mais n'en continue pas moins de catéchiser chaque jour enfants et adultes, tout en exerçant les métiers de bûcheron, d'équarrisseur et de pétrisseur d'argile mêlée de foin en guise de mortier.

Pas de poêles ni de vitres évidemment; le feu du foyer ne réchauffera personne mais il empêchera tout de même de geler. Des peaux bien grattées laisseront entrer par les fenêtres un peu de jour et... beaucoup de froid.

Saint-Boniface du Manitoba

A la Toussaint, le prêtre étrenne sa chapelle dédiée à saint *Boniface,* patron d'un groupe d'Allemands du voisinage qu'il espère ramener à la pratique de notre sainte religion. Comme il doit penser, pendant les fêtes de Noël surtout, à la belle paroisse de Kamouraska, dont il était précédemment curé!

Telles furent les humbles origines de Saint-Boniface du Manitoba. L'Eglise de la Rivière Rouge était fondée; restait à la protéger, à l'organiser et à la fortifier: tâche difficile à laquelle l'abbé Provencher consacrera les trente-cinq dernières années de sa vie.

La récolte s'annonçant bonne à l'arrivée des missionnaires, on espérait que, pour le première fois, la colonie de la Rivière Rouge se suffirait à elle-même. Or le 3 août, à midi, des nuées de sauterelles s'abattirent soudain sur les prairies, qu'elles saccagèrent pendant six jours: les jardins furent dévastés, les plants de pommes de terre rasés et l'orge coupée à sa base. Pendant bien des années encore, le grand problème de l'Ouest restera de *s'ingénier pour ne pas mourir de faim.*

En janvier, monsieur Provencher visita M. Dumoulin à Pembina, où tout allait bien. En mars, mission aux rivières Qu'Appelle et Souris, à trois cents milles: baptême de quarante enfants et confession de tous les employés canadiens, qui se pressaient autour du prêtre comme jadis auprès de leur mère.

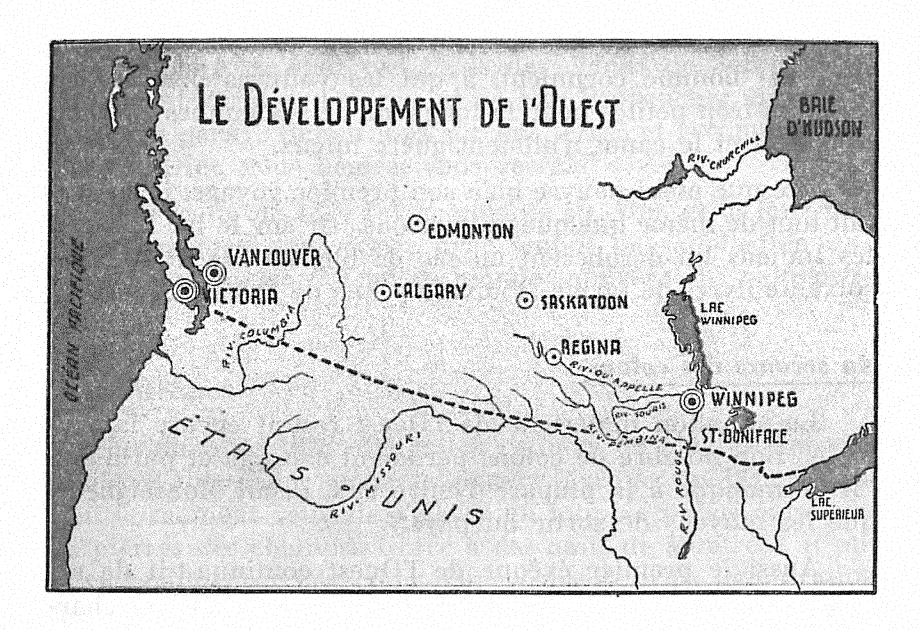
En juin, M. Dumoulin se rendit aux lacs La Pluie et Winnipeg, et l'année suivante, jusqu'à la baie d'Hudson : tout cela malgré les constructions en marche, malgré la deuxième disette causée par les sauterelles, et malgré les charrois de pemmican.

Voyage à Québec

Il y avait déjà deux ans que monsieur Provencher se dépensait à la Rivière Rouge quand il décida d'aller chercher du renfort à Québec. Il s'éloigna des siens au moment même où une troisième invasion des sauterelles menaçait de décourager les plus braves.

En arrivant à Montréal, le vaillant missionnaire de la Rivière Rouge sut que Rome l'avait nommé évêque-coadjuteur de Québec pour le Nord-Ouest canadien. Il en fut atterré. Pour lui donner le temps de réfléchir et aussi de payer les pauvres habits qu'il avait dû acheter à crédit, Mgr Plessis le chargea temporairement de la paroisse d'Yamachiche.

"Il s'agit de fonder une Eglise, écrit l'élu; pauvre Eglise, que tu seras mal fondée! J'irai, s'il le faut, consacrer ma jeu-



nesse à la Rivière Rouge, mais comme simple prêtre. Quant à l'épiscopat, c'est autre chose: je suis bien décidé à me défendre tant que je pourrai."

Mais à la fin, le bon géant comprit qu'il ne fallait jamais refuser la croix, pas même lorsqu'elle était en or, et il accepta.

Premier évêque de l'Ouest

Sacré évêque à Trois-Rivières le 12 mai 1822, après une année d'études, de prière et de préparatifs, Mgr Provencher repartit le 1er juin pour les pays d'en-haut. Comme La Vérendrye l'avait fait un siècle plus tôt, il navigua successivement sur le Saint-Laurent, la rivière Outaouais, la rivière Mattawa, le lac Nipissing, la rivière aux Français, les lacs Huron et Supérieur, la rivière Kaministiquia, la rivière à la Pluie, le lac à la Pluie, le lac des Bois, la rivière Winnipeg, le lac Winnipeg et finalement la rivière Rouge.

On devine les fatigues et les misères de ce nouveau voyage pour cet homme corpulent, à qui les voitures paraissaient toujours trop petites pour la longueur de ses jambes et à qui le cheval et le canot n'allaient guère mieux.

Presque aussi pauvre qu'à son premier voyage, il emportait tout de même quelques provisions. Or sur le lac Lacroix, les Indiens lui dérobèrent un sac de blé, un sac de maïs et soixante livres de farine. Pauvre évêque de l'Ouest canadien!

Au secours des colons

La situation matérielle de l'Ouest restait encore lamentable. Bon nombre de colons perdaient courage et partaient. "Il ne manque à la plupart d'entre eux, disait Monseigneur, que les moyens de sortir du pays."

Aussi le premier évêque de l'Ouest continua-t-il de retrousser sa soutane comme par le passé. Les premières charrues ayant fait leur apparition à Saint-Boniface, il montra comment s'en servir. On le vit tenir lui-même les mancherons derrière deux grands bœufs, semer les champs, couper le grain à la faucille, lier les gerbes et battre les épis au fléau. Il apprit enfin aux demoiselles à filer la laine de bison et à tisser le lin.

Tant de tracas matériels ne l'empêchèrent cependant pas de rester *l'homme de la prière,* l'apôtre ardent qui catéchisait tous les jours les adultes et les enfants. Quand il allait, l'hiver, chercher sa provision de bois sur un traîneau que tirait un bœuf, il égrenait lentement des avé pour tromper la longueur de la route.

Le fléau des sauterelles venait à peine de disparaître qu'arriva celui de l'inondation. La neige fondit si rapidement cette année-là (1826), que la rivière monta de neuf pieds en vingt-quatre heures. Quand elle eut atteint seize pieds au-dessus de son niveau normal, elle formait un immense lac sous lequel disparaissaient la plupart des maisons.

Etait-ce la ruine de la colonie? On le crut et on le dit aussi, mais tel n'était pas l'avis des colons de Selkirk, qui en avaient vu bien d'autres, ni de Mgr Provencher, qui répétait à ses gens: "Retournons sur nos terres et recommençons à neuf; Dieu nous bénira, vous verrez!"

La récolte de 1826 fut abondante en effet, et le jour vint où Monseigneur put écrire avec autant de satisfaction que de reconnaissance: "Tout le monde mangera du pain cette année".

Grand évêque

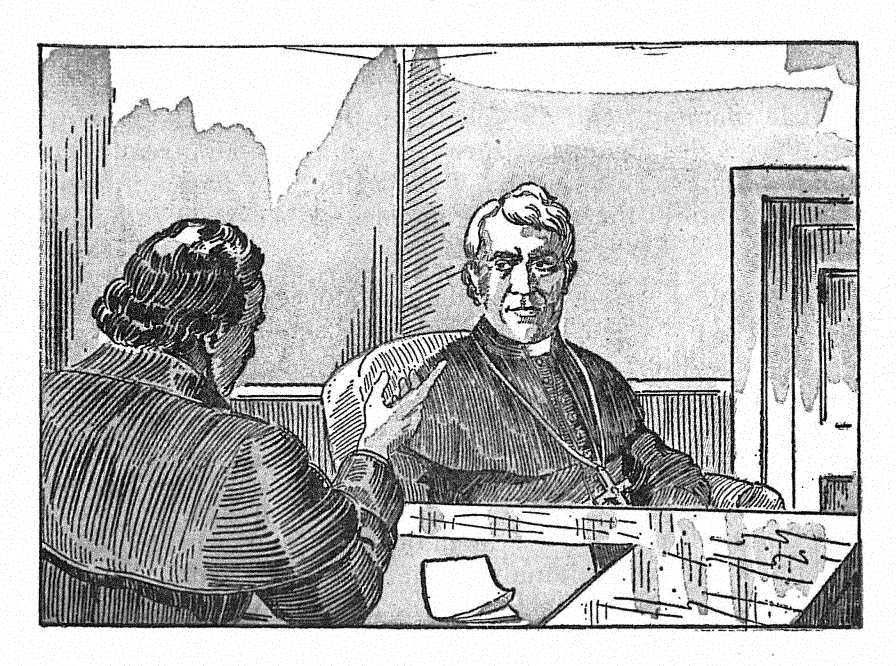
La dîme de 1828 atteignit 90 minots de blé. Ce fut une année d'abondance pour le pauvre évêque de l'Ouest qui crut le moment venu de s'élever un humble palais épiscopal en pierres des champs. Grâce à des amis de Montréal, il put aussi commencer l'érection d'une église, qui fit l'admiration des visiteurs et mérita d'être appelée *la première cathédrale de l'Ouest.*

Comme l'argent faisait défaut, Monseigneur alla quêter à Londres, à Paris et à Rome, où il fit partout impression avec sa haute stature de six pieds quatre pouces. "Excusez-moi si je vous regarde ainsi, lui disait un Anglais, mais il me semble que je n'ai jamais vu un si bel homme..."

Le Pape Grégoire XVI, qui l'avait déjà reçu deux fois en audience privée et lui avait donné un calice en vermeil, fut étonné, lui aussi, de la majesté de son représentant et avoua qu'il n'avait jamais vu de plus bel évêque. Tout est beau, tout est grand, dans la vie de ce pionnier, créateur d'une Eglise qui comprend aujourd'hui *quinze* diocèses.

3. Des Soeurs Grises et des Oblats dans l'Ouest

Déjà vingt-cinq ans que Mgr Provencher dirigeait sa mission de l'Ouest canadien ! Il crut l'heure venue d'appeler enfin des religieuses puisqu'il se croyait capable de pourvoir à leur subsistance. Mais à quelle communauté s'adresser ?



"Nous irons voir les Sœurs Grises, lui dit Mgr Bourget, l'évêque de Montréal; elles ne refusent jamais rien..." Ils y allèrent en effet, et la révérende Mère Générale introduisit à la salle commune le grand vieillard, à la soutane usée, qui parla longuement de l'Ouest et finit en disant: "Qui veut venir avec moi?..."

Trente-huit religieuses sur trente-huit se levèrent prêtes à partir. On en choisit quatre: les Sœurs Valade, Lagrave, Lafrance et Coutlée.

En route vers l'Ouest

Le train franchit aujourd'hui en quelques heures le long trajet Montréal-Winnipeg. Mais il n'en allait pas de même il y a cent ans.

"Vous figurez-vous un peu, dit le Père Duchaussois [1], les inquiétudes, les gênes, les blessures, les souffrances de toutes sortes ensevelies dans le silence des rivières, des rapides, des prairies, des montagnes, qui défilent sous vos yeux reposés pour vous servir de spectacles? Canots étroits et fragiles, rude équipage, sauts périlleux des cascades, portages sans fin, lourdes charrettes, bœufs lents et têtus, nuits en plein air, moustiques à milliards, vent, pluie, glaces précoces..."

C'est tout cela et autre chose encore qui guettaient nos religieuses parties de Montréal le 24 avril 1844.

"A l'île Dorval, écrit Sœur Valade, nous étions encore assez près, et nous passâmes la nuit telle quelle. Mais lorsqu'il nous fallut, le lendemain, nous éloigner de tout ce qui nous était cher, mon pauvre cœur se gonfla. Les voyageurs chantaient pour oublier ce triste moment. J'admirais Sœur Lagrave qui chantait: "Bénissons à jamais le Seigneur!" Quant à moi, je n'avais que mes larmes pour bénir le Seigneur..."

Voyage affreux

Le 2 mai, Sœur Lagrave n'avait plus le cœur à chanter. Elle écrivait à son tour: "C'est à peine si je puis trouver quelques pauvres idées; je crois que le vent les emporte sur le lac Huron. Je suis assise sur le rocher, la tête me tourne,

(1) *Femmes héroïques*, par le Père Duchaussois, O. M. I.

le cœur me palpite... Le voyage est très pénible, beaucoup plus même que je ne m'y attendais. Cependant, Dieu me fera la grâce d'aller jusqu'au bout. Nous n'avons pas dormi, Sœur Valade et moi, depuis notre départ, et nous avons presque toujours eu du mauvais temps.

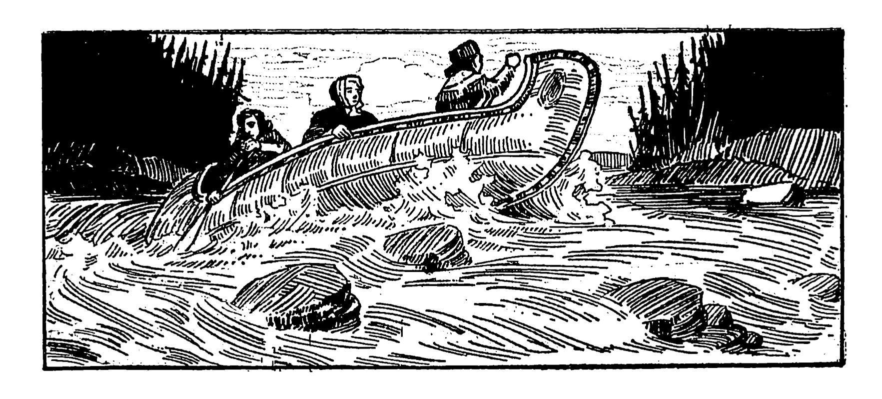
"Quand la pluie cesse, nous avons toujours vent contraire, ce qui nous retarde beaucoup. Quand il faut camper, nous sommes ordinairement pénétrées par la pluie ou transies de froid. Il est vrai que nous faisons un bon feu, mais tandis qu'on brûle d'un côté, on gèle de l'autre. Malgré tout, j'ai embrassé la croix et je veux la porter jusqu'à la mort s'il le faut, selon l'esprit de notre sainte Règle. Vous savez que je ne suis pas légère comme une plume... Quand il me faut monter les côtes escarpées, passer des ravins sur des arbres secs ou pourris, je vous assure qu'on y regarde à deux fois. Il ne nous est arrivé aucun accident sérieux..."

Pauvre Sœur Lagrave! Elle ne se doutait pas, en écrivant ces lignes, que dès le lendemain, elle ferait une chute malencontreuse et qu'elle serait obligée de se laisser porter tout le reste du voyage!

"Que faire? continue-t-elle. Remercier le bon Dieu : c'est une portion de la sainte Croix que je dois accepter. Vous sentez que j'ai dû souffrir, étant obligée de me faire porter par des chemins difficiles. Heureusement que le bon monseigneur Laflèche (le futur évêque des Trois-Rivières) m'avait fait faire une espèce de petit brancard en forme de calèche, avec des poignées en cuir de chaque côté, et une corde que je pouvais tenir pour m'empêcher de tomber. Sans cela, j'aurais sans doute dégringolé au bas de plus d'une côte. Elles sont si à pic que je me trouvais absolument debout. Vous pouvez penser si je me cramponnais! Et si un des Indiens avait fait un faux pas, c'en était fait de moi..."

Encore les rapides

Heureusement que Sœur Lagrave ne craint pas le "sautage" des rapides: "Nos Sauvages me gardaient seule dans



le canot, et j'ai eu le plaisir de sauter un grand nombre de rapides plus ou moins dangereux. Vous auriez sans doute bien crié si, placée dans le milieu du canot sans pouvoir remuer, vous aviez vu comme moi de grosses vagues vous passer par-dessus la tête...

"Hier nous sautâmes plusieurs rapides assez dangereux. Les bouillons venaient frapper mon chapeau. Nos voyageurs faisaient des cris de joie; moi, je ne criais pas, mais je riais de tout mon cœur, tandis que nos jeunes Sœurs étaient toutes pâles et courroucées de... ce que je n'avais pas peur."

Au comble de la joie

Les canots s'arrêtèrent à Saint-Boniface le 21 juin, à une heure du matin. On devine l'accueil que fit à ses religieuses le bon monseigneur Provencher: "Vous êtes chez vous, leur dit-il, en les introduisant à l'évêché. Vous suivrez les exercices de vos saintes Règles et vous agirez librement... Mes chères Filles, vous trouverez bien des occasions de souffrir, mais vous vous souviendrez que les œuvres de Dieu ne réussissent que si elles ont la croix pour fondement."

Monseigneur était-il au comble du bonheur? Pas encore, puisqu'il manquait de prêtres. Mais quand, à l'été de 1845, il vit arriver les deux premiers Oblats de Marie-Immaculée, dont le Père Taché, futur archevêque de Saint-Boniface, il pleura de joie.

Il y avait des Oblats dans l'Ouest, des Sœurs Grises de Montréal, une cathédrale, un hospice, une école pour les filles et une autre pour les garçons. Il y avait enfin une chrétienté florissante, et le fondateur de cette Eglise pouvait partir en paix. "Ne pleurez pas, mes filles, disait le moribond aux religieuses réunies autour de son lit, je pars, mais Dieu vous reste!"

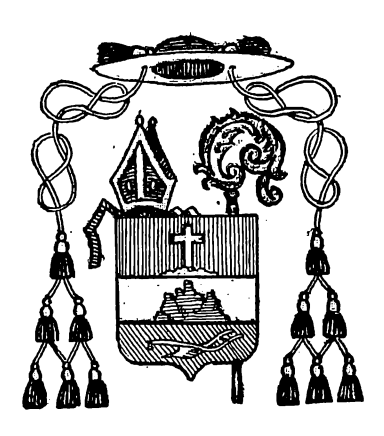
Nouvelle requête

Quatre religieuses au Nord-Ouest, c'était beau, mais insuffisant. Monseigneur Taché, successeur de monseigneur Provencher, vint de nouveau frapper à la porte des Sœurs Grises. Il était un peu gêné, le saint homme, parce qu'il ne pouvait pas promettre grand-chose aux Sœurs en retour de leur sublime dévouement.

"Nous savons bien, lui dit la révérende Mère Deschamps, supérieure Générale, que vos bons Pères ne laisseront pas mourir nos Sœurs. Nous ne demandons que la nourriture et le vêtement.

— Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi se nourrir ou se vêtir...

— Dans ce cas, Monseigneur, nos Sœurs jeûneront comme les Pères et prieront le Ciel de venir en aide aux uns et aux autres."



4. Des missionnaires au lointain Pacifique

Vingt à trente familles, établies dans l'Orégon [1], réclamaient des missionnaires pour faire baptiser et instruire leurs enfants, régulariser leurs mariages et mener une vie chrétienne. Cette fois encore, le Bas-Canada fournit les deux prêtres demandés: l'abbé Modeste Demers, vicaire aux Trois-Pistoles, et l'abbé François-Norbert Blanchet, curé des Cèdres, au diocèse de Montréal.

A l'été de 1838, les deux nouveaux missionnaires se mirent résolument en route vers le Pacifique. Le 28 septembre, ils aperçurent les Rocheuses, et le 10 octobre, célébrèrent le saint sacrifice de la messe sur un pic dominant les hauteurs environnantes.

Vancouver

En descendant la rivière Columbia, deux canots chavirèrent dans un endroit tourmenté appelé *Dalle de la mort* et douze hommes périrent.

Le 24 novembre enfin, après un voyage de quatre mois et demi, les deux missionnaires débarquaient au fort Vancouver. Les protestants les y avaient devancés. Pour combattre l'erreur, les deux missionnaires catholiques firent des prodiges; ils ouvrirent des églises, prêchèrent et finirent par arracher les chasseurs canadiens aux désordres d'une vie d'aventures.

Les Peaux-Rouges ne furent pas oubliés. Pour les atteindre, l'abbé Demers remonta la rivière Columbia jusqu'à

(1) A cette époque, tout le territoire compris entre l'océan Pacifique et les Rocheuses s'appelait l'*Orégon*.

Walla-Walla. Dans les premiers temps, les naturels venaient aux instructions, armés de pied en cap. Petit à petit, le prêtre fit déposer à ses pieds flèches et fusils; puis il amena ses néophytes à laisser leurs armes chez eux, tout simplement.

L'un de ces Indiens avait enfoncé sa dague dans le corps d'un esclave qui lui avait déplu. Le courageux missionnaire l'en reprit si vertement que le coupable pleura de honte et confessa publiquement son crime.

Pour étendre encore le règne de l'Evangile parmi les Indiens, l'abbé Demers résolut de se joindre à la brigade d'hommes et de chevaux qui assurait chaque année l'approvisionnement des postes de la *Nouvelle-Calédonie* [1]; marche longue et ennuyeuse, sans doute, mais entreprise pour la plus grande gloire de Dieu.

Sur les routes de la "Nouvelle-Calédonie"

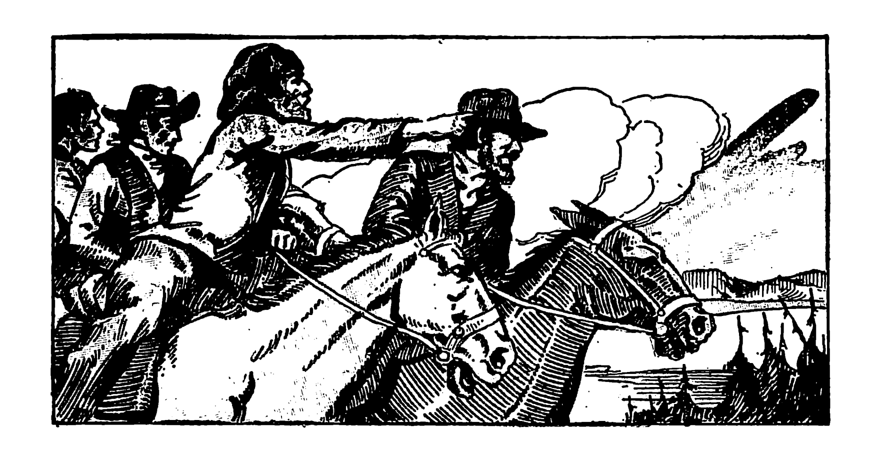
"Les préparatifs de chaque matin, dit l'abbé Demers, ne finissent qu'à neuf heures. Il faut aller à la recherche des chevaux envoyés à l'aventure pendant la nuit et dispersés dans toutes les directions. Après de longues attentes, on se trouve enfin au complet, et le hennissement des bêtes, les cris des engagés, les jurons arrachés par l'impatience, les contestations, les cris des chefs forment un brouhaha dont les oreilles ne sont pas toujours flattées. Enfin après avoir pris sur l'herbe un repas de saumon sec, on charge les chevaux, et à dix heures l'on est en route.

"La marche est extrêmement lente et remplie d'incidents plus ou moins désagréables. C'est une atmosphère enflammée, un soleil qui écrase, une poussière qui suffoque, une côte à gravir, un ravin à franchir. Les premiers jours surtout, l'on éprouve un malaise général, et de nombreuses incommodités par la position gênante où l'on est sur le cheval, ayant en croupe sa chapelle, son lit, son ménage et même sa cuisine. Heureux encore si un vent malencontreux ne nous force pas

(1) Nom donné à ce moment à la Colombie.

à respirer une poussière épaisse qui ne laisse pas voir à deux arpents devant soi.

"Un bruit sourd de conversation se fait entendre avec une monotonie qui n'est interrompue qu'au passage d'un ruisseau ou d'une rivière. Alors on se rapproche, les chevaux hésitant, on crie, on se fâche, on se pousse, on se culbute, et il s'ensuit souvent des bains forcés qui excitent l'hilarité générale et raniment les conversations pour le reste du jour.



"On n'arrête que pour camper, c'est-à-dire, en langage du pays, l'on ne fait qu'une attelée, et la journée se termine à trois ou quatre heures. Alors on fait les dispositions du camp, on décharge les chevaux que l'on envoie pour passer la nuit, on prend son repas de saumon sec, et le soleil a disparu à l'horizon."

Mission de seize jours

Au lac William, le missionnaire donna une mission de seize jours, suivie avec beaucoup d'attention. Une fois qu'il arrivait un peu en retard pour la leçon de catéchisme, il dut passer sur les épaules de son peuple, si dense était la foule des auditeurs.

Bref, à son retour l'abbé Demers pouvait dire à son compagnon qu'il était allé à six cents milles au nord de Vancouver et qu'il avait baptisé plus de sept cents enfants.

Mais que pouvaient deux prêtres catholiques pour l'évangélisation de deux cent mille âmes, réparties sur un territorie de neuf cents milles de longueur sur deux cents de largeur? Par bonheur, l'abbé Blanchet fit la connaissance d'un jésuite ardent, le Père de Smet, qui voulut bien aller chercher du secours en Europe.

Du renfort

Très bien accueilli du pape Grégoire XVI, qui parla même de le faire évêque de l'Orégon, le Père de Smet réussit à faire nommer plutôt l'abbé Blanchet, déjà muni des pouvoirs de vicaire général. Après une longue traversée de sept mois et demi par le sud de l'Amérique, traversée où il faillit sombrer plusieurs fois, le courageux missionnaire revint en Orégon avec cinq confrères et six religieuses enseignantes de Namur (Belgique).

Quelle joie pour Mgr Blanchet d'accueillir un tel renfort à Vancouver! Bien qu'on fût au temps de la moisson, les catholiques abandonnèrent leurs champs et vinrent chanter le *Te Deum* avec les arrivants dans l'humble église de la mission.

Les Sœurs prirent possession du couvent préparé sur les bords de la rivière Willamette. Mais l'habitation était loin d'être terminée: portes et fenêtres faisaient encore défaut. Qu'à cela ne tienne! Les religieuses manient la scie et le rabot, peignent les châssis, placent les vitres; la maison est ouverte et reçoit le nom de *Sainte-Marie*.

Faute de locaux suffisants, les religieuses font également la classe en plein air à des Indiennes de quinze à soixante ans, qui se préparent à leur première communion. Beaucoup sont venues de fort loin, apportant des vivres pour plusieurs jours, et n'ayant pour la nuit d'autre abri que les arbres de la forêt.

Tandis que les Jésuites commençaient également l'érection d'une résidence, qu'ils devaient appeler *Saint-François-Xavier,* un prêtre récemment arrivé du Canada ouvrait le collège *Saint-Joseph* pour l'éducation des jeunes gens. Les protestants pliaient déjà bagage:

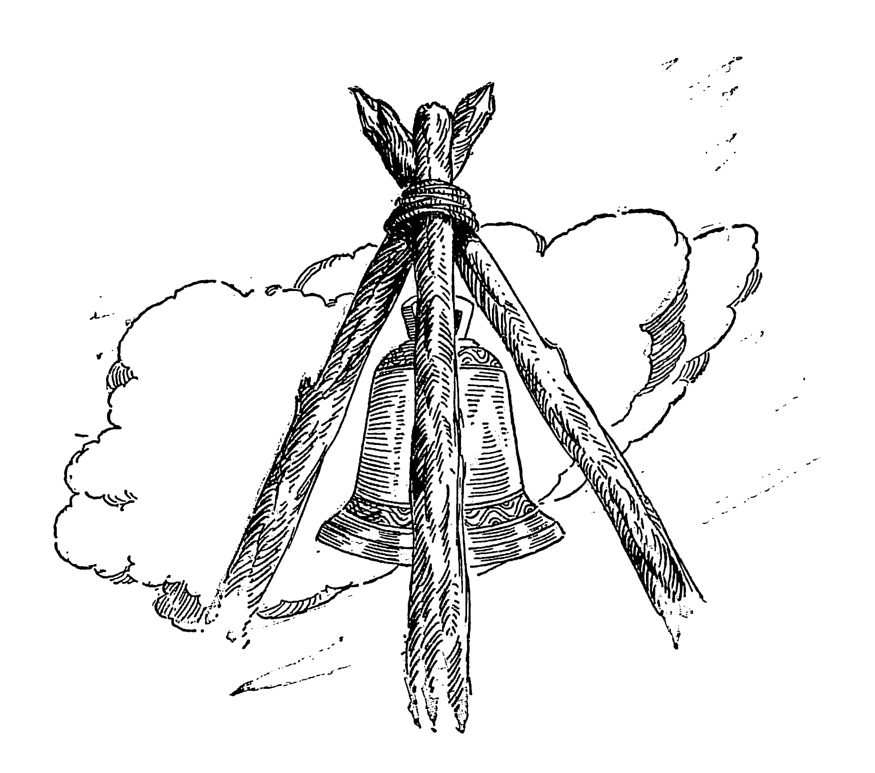
"Chose significative, écrit le Père de Smet, le même navire qui nous a amenés, à Vancouver, emmène plusieurs ministres, avec leurs femmes, aux îles Sandwich. De là, ils retourneront aux Etats-Unis. Après plusieurs années de tentatives pour attacher à leur foi les enfants catholiques, ils se sont vus obligés de fermer leurs écoles, de quitter le pays et de nous laisser le champ libre."

Evêque de Victoria

Alors que l'abbé Blanchet devenait évêque de l'Orégon, l'abbé Demers accédait au même poste à Victoria, dans l'île de Vancouver. Rien de plus humble que l'installation du nouvel élu:

"Que n'étiez-vous là, écrit Mgr Demers à un ami, pour être témoin d'un spectacle qui aurait eu tant de nouveauté pour vous! Vous auriez été émerveillé, et peut-être édifié, de voir l'évêque de Vancouver agenouillé sur un vieux tronc d'arbre que les vagues avaient roulé au rivage, prendre possession au nom du catholicisme de cette terre idolâtre que lui a confiée le successeur de Pierre. La cérémonie ne put se faire dans ma cathédrale, et vous devinez pourquoi: le bois qui doit servir à sa construction ainsi qu'à celle de mon palais épiscopal est encore à croître dans la forêt."

Pour le moment, ce "palais" consistait en une humble baraque en bois et en terre. Monseigneur bénit une cloche de cinquante livres, que les Canadiens français suspendirent entre trois troncs d'arbres disposés en forme de chèvre. L'évêque n'avait alors, pour tout clergé, que trois prêtres et un sous-diacre; à la fin de 1853, il ne possédait encore ni résidence ni même une modeste chapelle qui pût servir de cathédrale.



Tournée épiscopale

Au printemps de 1855, Monseigneur Demers entreprit une tournée pastorale au cours de laquelle il fit une impression profonde sur les Indiens avec son "long chapeau et son bâton croche", ainsi que les Peaux-Rouges appelaient la mitre et la crosse. Même les nations les plus belliqueuses, comme les Youkltas, consentirent à enterrer la hache de guerre pour se mêler à leurs ennemis héréditaires et suivre les exercices de la retraite.

Un mois avant l'arrivée de Monseigneur, ces Youkltas, ayant appris par un faux rapport la présence du *grand priant*, s'étaient mis en route sur trente canots pour le rencontrer dans le sud de l'île. Comme le nom seul des Youkltas suffisait à épouvanter les plus valeureux, on peut se faire une idée de l'émotion que causa soudain la vue des six cents barbares,

facilement reconnaissables à la coupe de leurs voiles et à la grandeur de leurs canots.

Immédiatement, les bras se chargent de fusils et chacun se poste sur le rivage, là où il peut contribuer le plus efficacement à repousser les "corsaires du Nord". Or les "corsaires", qui croient l'évêque présent, n'ont même pas songé à prendre leurs armes avec eux. Que faire? Rebrousser chemin et se déshonorer à tout jamais? Mais non, ce serait indigne des Youkltas.

Une idée lumineuse traverse soudain l'esprit du chef. "Hommes, femmes, enfants, crie-t-il, levons-nous dans nos canots et faisons le signe de la croix!" Immédiatement les armes tombent des mains des guetteurs, qui accourent maintenant sur la grève pour accueillir en amis ceux qui veulent devenir frères dans la foi.

Missionnaires en Colombie

En 1859, Monseigneur amenait avec lui de la province de Québec quatre religieuses de Sainte-Anne pour s'occuper de l'enseignement et des orphelins. Il rapportait aussi une presse avec caractères français, et le 18 septembre paraissait le premier numéro du journal intitulé: *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie.* Des Jésuites et des Oblats de Marie-Immaculée vinrent aussi prêter

main-forte au premier évêque de Victoria. Ils y accomplirent un tel travail qu'ils méritèrent l'éloge suivant d'un Anglo-protestant:

"Je réside au milieu d'environ deux mille Indiens qui, il y a dix-huit mois, étaient adonnés à la boisson, source de meurtres dont la relation ferait horreur. Aujourd'hui, on peut les regarder comme un peuple réformé. La boisson est interdite parmi eux et les chefs punissent tous ceux qui s'enivrent. Conséquence: les autres crimes sont très rares.

"A qui, je le demande, est dû ce changement? Au zèle et aux efforts persévérants d'un pauvre prêtre catholique qui ne reçoit aucun salaire, et que les Indiens nourrissent autant que leurs moyens le leur permettent. Pendant dix-huit mois, ce seul prêtre a baptisé cinq cent vingt enfants et cinquante adultes, qui savent répéter le catéchisme dans leur propre langue.

"Au moyen de leur argent et de leur travail, ces Indiens se sont construit une belle église capable de contenir mille personnes, et chaque dimanche, elle est remplie. J'en ai vu par centaines se tenir exposés à la pluie pour saisir le son des paroles qui sortaient de la bouche du prêtre..."

5. Difficultés politiques; les patriotes de '37

Question des subsides

Tandis que Selkirk bataillait en faveur de ses compatriotes du fort Douglas, et que l'Eglise du Bas-Canada luttait pour l'extension de la foi dans la vallée de la rivière Rouge et même chez les Indiens de Mgr Demers ou de Mgr Blanchet, nos hommes politiques se querellaient autour de l'importante question des subsides.

On appelle *subsides* l'ensemble des sommes d'argent que les citoyens d'un pays fournissent à leur gouvernement pour

lui permettre d'administrer l'Etat, en versant un salaire convenable aux employés civils ou en exécutant les travaux jugés nécessaires.

L'Angleterre admettait que celui qui paie doit pouvoir contrôler la dépense; mais ce principe, bon chez elle, ne l'était plus au Canada: elle hésitait à nous accorder le contrôle des subsides. Dès la première session du premier parlement, en 1793, Pierre Bédard réclama ce privilège pour la Chambre d'Assemblée, formée de députés *élus par le peuple*. "Ce sont les citoyens qui paient, disait-on, et seule la Chambre d'Assemblée représente les citoyens au parlement."

Luttes sous Craig

La lutte s'amorça pour de bon aux jours orageux de Craig, en 1810. Malgré deux dissolutions de la Chambre dans l'espace de deux ans, la majorité parlementaire, loin d'avoir perdu des forces comme l'avait espéré le gouverneur, les augmenta. La discussion recommença plus vive, plus animée que jamais.

Un jeune homme se leva, qui venait d'être élu député de Kent (Chambly) en 1808. Il avait à peine 23 ans. Taille élégante, buste magnifique, traits aristocratiques, tête pleine de fierté, de noblesse et d'intelligence: quelque chose de Lafayette et de Washington, l'élégance et la distinction françaises unies à la majesté anglaise.

Lorsque sa grande voix retentit dans l'enceinte parlementaire comme les vibrations puissantes de l'airain, pour dénoncer les outrages du passé et présager les vengeances de l'avenir, la majorité, radieuse et enthousiasmée, salua avec transport les accents patriotiques du jeune orateur: Louis-Joseph Papineau (1).

---

(1) Voir L.-O. David : *Biographies.*



Papineau

Encore étudiant au séminaire de Québec, Papineau se plaignait de "l'affreux régime" qu'on lui faisait subir, ajoutant même qu'il en mourrait si on n'y portait remède au plus tôt. Mais la vaillante maman ne s'émouvait pas outre mesure des "pieuses exagérations" de son fils, à qui elle répondit du tac au tac: "Sois tranquille! Si tu meurs, on saura bien te trouver une place dans le cimetière de Québec!"

Louis-Joseph se familiarisa tout de même avec "l'affreux régime" et il en vint à étonner ses condisciples et ses maîtres par son éloquence peu commune. Son nom est resté chez nous synonyme d'*orateur*; on dira volontiers de celui qui n'est pas doué sous ce rapport: "Ce n'est pas la tête à Papineau!"

Successeur de J.-A. Panet comme président de la Chambre, Papineau devint tout naturellement le chef des Canadiens. Il résume et remplit à lui seul la période de notre histoire qui s'étend de 1815 à 1837, et c'est de lui que le poète a pu dire:

"Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son cœur pour cuirasse!"

Si Papineau recrutait ses adeptes parmi les Canadiens français surtout, il comptait néanmoins de nombreux partisans parmi les Anglais, comme *William Mackenzie,* du Haut-Canada; *John Neilson,* homme d'honneur dans toute la force du mot, qui considérait les Canadiens français comme ses compatriotes et s'indignait de les voir injustement traités; *James Cuthbert,* de Berthier, et plusieurs éminents Loyalistes des Cantons de l'Est.

Quinze ans de luttes

D'abord loyal envers l'Angleterre, Papineau prononça un tel éloge du régime anglais à la mort de George III (1820) que les Britanniques eux-mêmes auraient pu qualifier le discours d'exagéré. Mais le jour approchait où l'Angleterre ne connaîtrait pas chez nous d'adversaire plus redoutable que Louis-Joseph Papineau.

En examinant les comptes de 1823, on s'aperçut qu'il manquait 96 000 louis dans la caisse, soit exactement le double des revenus annuels. La faute en était au commissaire du trésor, sir John Caldwell, qui confondait malheureusement ses propres affaires avec celles de l'Etat.

Une fois de plus, la Chambre voulut savoir exactement à quoi servaient les fonds qu'elle votait pour l'administration du pays. Elle demanda à voir les comptes, à les examiner point par point, refusant au Conseil législatif le droit de changer les lois de subsides votées par elle.

En 1825 et en 1826, le Gouvernement dut se passer de subsides parce que la Chambre s'obstinait à ne pas les voter. En 1832 et en 1833, l'Angleterre accorda quelques concessions: ainsi Papineau et Neilson furent nommés membres du Conseil exécutif, mais la Chambre voulait tout ou rien. Aigris par quinze années de luttes, qui n'avaient guère donné de résultats, Papineau et Neilson refusèrent d'entrer au Conseil, et la Chambre appuya leur refus.

“Quatre-vingt-douze Résolutions”

Londres vit arriver un “document” de protestations, appelé “Quatre-vingt-douze Résolutions”. Résumé de nos plaintes et œuvre de Papineau surtout, les *Résolutions* empruntaient un langage si violent que plusieurs admirateurs du grand chef se séparèrent de lui à cette occasion entre autres Neilson, son ami intime.

Les *Résolutions* provenaient plutôt de la passion que de la raison; si plusieurs étaient justes, d’autres l’étaient moins, et d’autres franchement exagérées. Il s’agissait en somme d’un mélange regrettable, qui devait porter le coup de grâce au parti de Papineau: Londres s’appuiera sur le déraisonnable pour refuser le raisonnable.

Impossible, tout de même, de ne pas admirer le courage de ces patriotes qui savaient lutter avec tant d’ardeur pour la conquête de nos libertés politiques.

Mesures rigoureuses

Les députés se trouvant incapables de contrôler les subsides, décidèrent d’en tarir la source en n’achetant plus aucune marchandise anglaise. A la session de 1837, ils parurent à la Chambre vêtus d’étoffes du pays; ils bannirent de leur table le thé, la cassonade, le vin, le rhum et admirent la contrebande avec les Etats-Unis pour se procurer les objets de première nécessité.

Le *Vindicator* et la *Minerve,* les deux journaux du parti, se chargèrent de prêcher cette contrebande comme un devoir sacré. Seul *Le Canadien* d’Etienne Parent, à Québec, gardait une attitude plus modérée.

La crise devint telle que l’administration de la justice et le fonctionnement des services publics se trouvèrent paralysés, faute d’argent. Si le numéraire continuait de s’entasser dans les coffres de la Province, personne n’avait le droit d’y toucher.

C'est alors que l'Angleterre ordonna d'ouvrir les coffres et d'y puiser l'argent nécessaire aux besoins de l'administration. C'était une mesure rigoureuse, qui ne s'était encore jamais vue dans aucune colonie britannique: à quoi servaient les députés puisqu'on se passait si facilement de leurs services?

Assemblées populaires

Le commandant John Colborne commit la maladresse de faire parader ses troupes, comme s'il eût voulu provoquer la colère du peuple. Les patriotes organisèrent de vastes assemblées populaires dans la région de Montréal. Les six comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly, Verchères et l'Acadie s'unirent en une *Confédération* et déployèrent aux quatre vents du ciel de larges bannières où brillaient en lettres de feu:

Papineau et le système électif!
Vive Papineau!
Vive la liberté!
La liberté ou la mort!



A la grande et mémorable assemblée de Saint-Charles-sur-Richelieu ou *assemblée des Six-Comtés*, on érigea une colonne surmontée du bonnet de la liberté et portant l'inscription: *"A Papineau! Ses compatriotes reconnaissants"*.

Dans la vallée du Richelieu

Le Richelieu est une rivière historique: près de son embouchure, Champlain battit les Iroquois. C'est en suivant son cours que les valeureuses légions de Montcalm cueillirent leurs lauriers à Carillon.

La vallée du Richelieu jouissait d'une paix profonde, comme toutes les campagnes du Bas-Canada, et nul ne prévoyait l'orage qui s'amoncelait à l'horizon; nul ne soupçonnait que ces paisibles villages deviendraient soudain le théâtre d'assemblées tumultueuses parce que plus avancés, plus prospères, et plus capables de saisir les griefs des patriotes.

L'assemblée de Saint-Charles, comme celles de Saint-Hyacinthe, de Sainte-Scholastique, ou de Montréal, provoqua des résolutions agressives, dangereuses même. Effrayé de la tournure des événements, Papineau commença par dénoncer vertement les abus du pouvoir, selon sa coutume, puis, au grand émoi de la foule, finit par conseiller la modération dans la revendication de nos droits.

Mais le docteur Nelson l'interrompit: "Moi, je diffère d'opinion avec monsieur Papineau: pas de petits moyens! Je prétends que l'heure est venue de fondre nos cuillers pour en faire des balles..."

Amis de l'ordre

La masse du peuple n'approuvait pas la violence des Patriotes, et c'est en vain que Papineau s'efforça d'organiser des assemblées dans la région de Québec. Six ou sept comtés de la Province seulement prirent part au soulèvement. Même dans la région de Montréal, on vit des assemblées de protestation contre "les perturbateurs de l'ordre social".

Etienne Parent, le directeur du *Canadien,* menait la guerre aux Patriotes parce qu'*ils allaient trop loin.* D'un bout à l'autre de la Province, le clergé s'appliquait à calmer l'effervescence populaire, témoin ce mandement de Mgr Lartigue qui commençait ainsi:

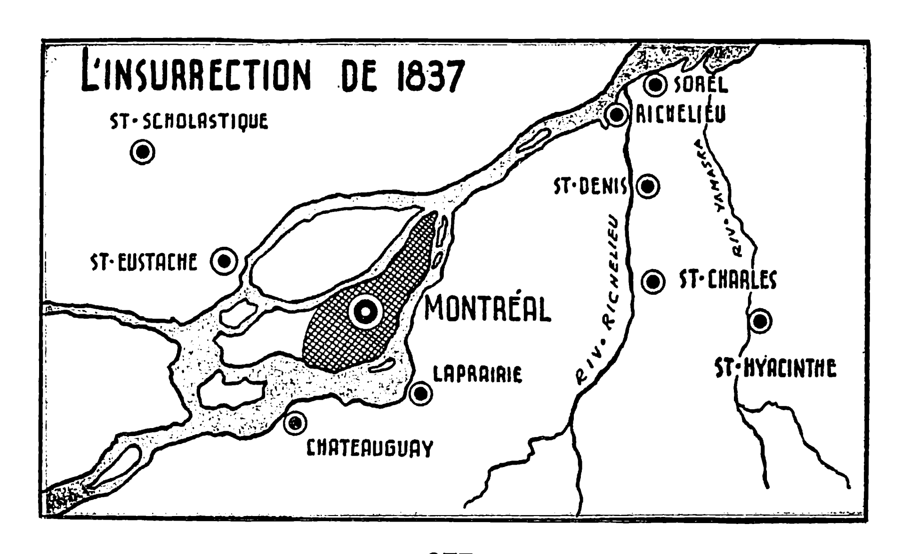
"Nous n'entendons parler que de révolte dans un pays renommé jusqu'à présent pour sa loyauté, son esprit de paix, son amour pour la religion de ses pères. On voit partout des frères s'élever contre leurs frères, des amis contre leurs amis, des concitoyens contre leurs concitoyens.

"Nous ne vous donnerons pas notre sentiment *comme citoyen* sur cette question purement politique: ce sont des choses que Dieu laisse à la dispute des hommes. Mais la question religieuse est de notre ressort. Ne vous laissez pas séduire sous prétexte que vous faites partie du peuple souverain: qui oserait dire que, dans ce pays, la totalité des citoyens veut la destruction de son gouvernement?..."

Conseils empreints de sagesse, que la *Minerve* qualifia cependant d'*absurdes.*

"Fils de la Liberté"

A la suite d'enthousiastes discours et de visites officielles aux chefs du parti, des jeunes gens fondèrent, le 5 septembre 1837, l'association dite des *Fils de la Liberté,* qui se proposait de défendre les droits des Canadiens au moyen d'assem-



blées publiques chaque semaine et de parades chaque mois, musique en tête et bannières déployées. Pour armes, de vieux fusils de chasse; on voulait en acheter de meilleurs aux Etats-Unis, mais Papineau s'y opposa.

La veille de la grande assemblée des Six-Comtés (23 octobre 1837), les *Fils de la Liberté* paradèrent au nombre de douze cents. Certains Anglais résolurent de frapper un grand coup en s'attaquant aux patriotes à coups de pierres, de même qu'à la résidence de Papineau dont ils brisèrent les vitres. Ils saccagèrent aussi l'édifice du *Vindicator* et paradèrent finalement dans la ville, escortés de pièces d'artillerie.

Sur les instances du général Colborne, le gouverneur Gosford lança le 16 novembre des mandats d'arrestation contre vingt-trois chefs patriotes, parmi lesquels Papineau, Morin, Nelson... On offrait quatre mille dollars à celui qui s'emparerait de Papineau et deux mille à celui qui prendrait Nelson.

Saint-Denis, Saint-Charles, Saint-Eustache . . .

Quand les patriotes surent qu'on voulait arrêter leurs chefs, ils coururent aux armes. A Saint-Denis, on les vit se grouper autour de Nelson, et à Saint-Charles se laisser guider par Brown. Colborne, de son côté, disposait de dix mille hommes bien aguerris, sans compter une foule d'espions.

Plusieurs Canadiens ne possédaient même pas d'armes mais le Dr Chénier ne s'en émut pas trop: "Soyez tranquilles:

il y en aura parmi vous qui se feront tuer; vous prendrez leurs fusils!"

A Saint-Denis (23 novembre 1837), les soldats réguliers du général anglais Gore durent retraiter devant une poignée de patriotes, armés de vieux fusils de chasse et retranchés dans une maison en pierre. "Victoire!" criaient déjà les patriotes: victoire qui ne devait pas être de longue durée, hélas!

A Saint-Charles, le commandant Brown disparut dès le commencement du combat et les malheureux Canadiens, armés de faux, de fourches et de bâtons, mal abrités derrière de misérables palissades, virent bientôt l'incendie consumer le village entier.

Saint-Eustache connut le même sort: deux cent cinquante hommes mal armés, retranchés dans l'église, le presbytère et le couvent, durent affronter les deux mille soldats du général Colborne. Le curé Paquin avait pourtant insisté auprès du Dr Chénier pour qu'il renonçât à la bataille mais l'exalté lui avait répliqué d'un air gouailleur: "Vous devriez être à notre tête pendant le combat pour nous donner l'absolution..."

Saint-Benoît, qui n'avait pourtant offert aucune résistance, ne fut pas épargné: son sort ne différa guère de celui qu'on avait réservé à Saint-Charles ou à Saint-Eustache.

Résultats de l'escarmouche

Comme résultat des troubles, lord Gosford demanda son rappel en Angleterre. La constitution de 1791 fut suspendue et la loi martiale proclamée. Un Conseil, formé de onze Anglais et d'un nombre égal de Canadiens, administra le pays sous la direction de Colborne, général des troupes.

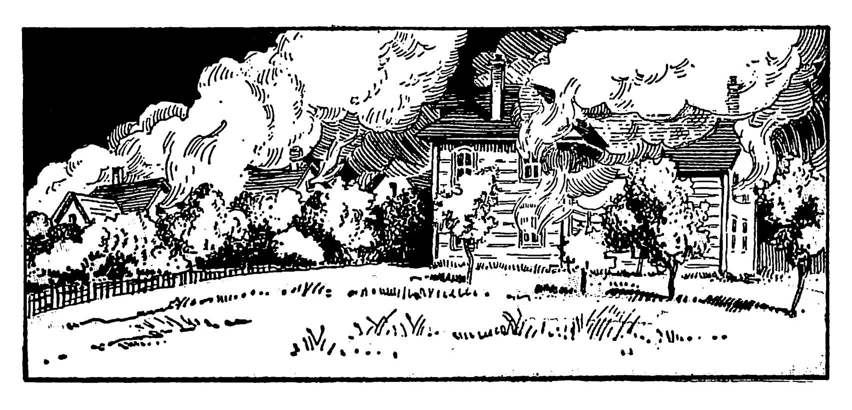
Le chiffre des morts pouvait atteindre la centaine, et celui des prisonniers, les *cinq cents,* dont la moitié passèrent l'hiver en prison. Ajoutez à ces tristes résultats, nombre de familles qui portèrent longtemps le deuil, et beaucoup d'autres qui, affolées, prirent le chemin des Etats-Unis pour ne plus revenir.

Ceux qui s'étaient réfugiés sur la frontière des Etats-Unis se virent froidement accueillis de gens qui parlaient une langue différente. Dévorés d'inquiétudes au sujet des parents et des amis laissés au Canada, ils prêtèrent malheureusement l'oreille aux projets insensés de Robert Nelson, frère de Wolfred.

Les patriotes de '37 s'étaient bornés à se défendre chez eux, contre l'abus du pouvoir; ceux de '38 cherchaient, au contraire, à renverser l'ordre établi. Leur faute est plus grave: ce fut la véritable insurrection.

Robert Nelson, qui avait la manie des grandeurs, s'affubla du titre de *Président de la République bas-canadienne,* et lança une proclamation qui obtint un certain succès dans les comtés de Laprairie, de Napierville, de Beauharnois et de Châteauguay. A la tête de quelques patriotes, il parvint à s'emparer de Napierville, mais Colborne s'avança contre lui avec sept mille hommes bien armés, qui avaient juré de n'épargner aucune maison rebelle.

Sous l'œil bienveillant de leur maître, les soldats anglais promenèrent le feu dans la région, si bien qu'à certains soirs, le pays en arrière de La Prairie présentait le spectacle d'une vaste nappe de flammes livides et que sir John s'attira l'épithète peut enviable de *Vieux Brûlot.*



Les prisons regorgèrent encore de Canadiens: douze montèrent à l'échafaud et cinquante-huit furent entassés à bord de navires qui les débarquèrent à l'autre bout du monde, sur les rives de l'Australie, qui servait alors de prison d'Etat.

Troubles dans le Haut-Canada

Le Haut-Canada souffrit, lui aussi, d'une situation quelque peu analogue à celle du Bas-Canada, avec cette différence qu'en Ontario des Anglais se soulevaient contre d'autres Anglais.

La Chambre d'Assemblée, qui défendait les intérêts des colons, se plaignit de se voir dominée par une clique de prétendus seigneurs, qui accaparaient tous les emplois et qu'on appela depuis *Family Compact* ou *Alliance de famille.*

Un journaliste écossais du nom de Mackenzie se rendit célèbre parce que le *Family Compact* l'expulsa cinq fois de la Chambre pour ses articles de journaux, et que le peuple le réélut cinq fois. Il voulut profiter des troubles qui sévissaient dans le Bas-Canada pour tenter de renverser le gouvernement du Haut-Canada.

Mis en rapport avec Papineau, Mackenzie organisa la révolte armée dans l'Ontario. Elu maire de Toronto, il réunit un millier d'hommes mal équipés, avec lesquels il essaya de s'emparer de la ville par la force; mais il n'obtint guère plus de succès que ses amis du Bas-Canada et fut contraint de chercher refuge aux Etats-Unis.

Cette fois encore, les représailles furent sévères: vingt patriotes durent monter à l'échafaud et quatre-vingt-trois prirent la route de l'Australie.

Durham, le "pacificateur"

Au lendemain des troubles, lord Durham nous arriva avec pleins pouvoirs pour pacifier le pays. Dictateur par instinct, Durham manquait malheureusement de tact. Il pro-

fita du couronnement de la reine Victoria, le 28 juin 1838, pour libérer tous les prisonniers politiques sauf huit qu'il exila aux Bermudes, de sa propre autorité et sans aucune forme de procès. Son geste fut désapprouvé à Londres parce que la Reine elle-même n'aurait pu l'accomplir *de sa propre autorité.*

Blessé au vif, Durham reprit le chemin de l'Angleterre sans même avoir sollicité son congé.

Rapport Durham

N'ayant vécu que cinq mois parmi nous, Durham n'eut évidemment pas le temps de nous connaître à fond, ce qui ne l'empêcha pas de rédiger un rapport qui fit énormément de bruit et qu'on appelle encore aujourd'hui le *rapport Durham.*

Mélange de vrai et de faux, le rapport suggère d'heureuses transformations, comme ce *gouvernement responsable,* que nous réclamions depuis si longtemps et dont il sera bientôt question. Mais il transcrit aussi, à peu près textuellement, les opinions erronées que professaient alors certains membres de l'entourage du gouverneur, savoir:

"Les Anglais sont supérieurs aux Français, non seulement par l'argent, mais aussi par l'intelligence: ils devront toujours dominer le pays.

"La langue française est un obstacle au progrès. L'Angleterre a eu le grand tort de ne pas inonder le pays de colons anglais pour noyer l'élément français.

"Il faut, au plus vite, angliciser le pays. Un seul moyen radical: unir les deux Canadas."

Comme il faut supprimer l'un des deux groupes en guerre au pays, c'est évidemment à nous de disparaître pour laisser la place à "cette grande nation qui doit dominer toute l'Amérique septentrionale".

Durham avait-il raison? L'avenir nous le dira.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lecture:* Le Père de Smet, missionnaire aux Montagnes Rocheuses (1801-1873).

Sur la rivière Columbia.

Le Père de Smet longeait un jour le rivage de la rivière Columbia tandis que ses compagnons poussaient au large: "Les voyant descendre d'un air assuré, dit-il, je commençais à me repentir d'avoir préféré au cours du fleuve un sentier rocailleux sur le penchant d'une roche escarpée. Mais tout à coup, l'aspect change: la proue de l'esquif se trouve brusquement arrêtée. Telle est la violence du choc, que les rameurs peuvent à peine se tenir sur leurs bancs. Dès qu'ils ont repris leur équilibre, ils tâchent de s'éloigner, mais en vain. Bientôt ils voient se dessiner autour de la barque un immense tourbillon. Déjà l'écume blanchit la surface de l'eau; un sourd mugissement se fait entendre, à travers lequel on distingue la voix du pilote, qui encourage ses hommes à ramer.

"Le danger devient imminent; tout espoir s'évanouit. La barque tourne sur elle-même, au gré du tourbillon; la proue se dresse, la poupe inclinée plonge dans l'abîme. Une sueur glaciale couvre tous mes membres; ma vue s'obscurcit. Un dernier cri "Nous sommes perdus!" m'annonce que c'en est fait de mes compagnons. Incapable de leur porter secours, je reste spectateur immobile de cette scène navrante.

"L'endroit où la barque a disparu ne présente plus la moindre trace de l'accident. Sous les flots redevenus paisibles, des hommes se débattent dans une horrible agonie. Bientôt, les rames, les perches, l'esquif renversé sortent du gouffre et sont jetés dans toutes les directions, tandis que, çà et là, je vois mes pauvres matelots lutter contre les tourbillons qui se reforment autour d'eux."

Amis et admirateurs des Blancs.

Le Père de Smet arrive chez les Indiens amis, les Corbeaux. "Ils nous avaient aperçus de loin, dit-il. Bientôt quelques-uns me reconnurent. Au cri de "La Robe-Noire!" tous, grands et petits, au nombre d'environ trois mille, sortirent de leurs loges, comme les abeilles de leurs ruches. A mon entrée dans le village, les chefs et les premiers d'entre les braves s'empressèrent autour de moi. L'un me tirait à droite, l'autre à gauche; tous parlaient à la fois et semblaient se quereller.

"Ne comprenant rien à leur langage, je ne savais trop si je devais rire ou être sérieux. Heureusement, l'interprète m'apprit que ce tumulte n'était qu'un excès de politesse et de bienveillance à mon égard: chacun voulait avoir l'honneur de loger et de nourrir la Robe-Noire...

"Grands amis et admirateurs des Blancs, ces Indiens me firent mille questions. Entre autres choses, ils voulurent savoir quel était le nombre des Blancs. "Comptez, leur dis-je, les brins d'herbe de vos immenses plaines, et vous aurez à peu près ce que vous désirez connaître." Tous se mirent à rire, disant que la chose était impossible.

"Je leur expliquai ensuite la grandeur des villages des Blancs: Londres, Paris... Je leur parlais des grandes loges de pierre, serrées les unes contre les autres et disposées en étages, de tours hautes comme des montagnes, d'églises assez vastes pour contenir tous les Corbeaux et tous les Pieds-Noirs ensemble. Je leur dis que, dans ces grands villages, les chemins étaient remplis de passagers, allant et venant plus serrés que les buffles qui couvraient la prairie. Ils ne pouvaient revenir de tant de merveilles.

"Mais quand je leur eus décrit ces loges mouvantes, traînées par des machines qui vomissent à pleine bouche la fumée et laissent loin derrière elle les coursiers les plus rapides; ces canots à feu qui traversent les mers et transportent en quelques jours des villages entiers d'un pays dans un autre; quand j'ajoutai que j'avais vu des Blancs s'élever dans les airs et planer au milieu des nues comme l'aigle des montagnes, alors l'étonnement fut à son comble. Tous mirent la main sur la bouche en jetant un cri d'admiration: "Le maître de la vie est grand et les Blancs sont ses favoris !"

Un beau jour!

"Ravis, les Indiens déclarèrent que ce jour était le plus beau de leur vie. Ils me prièrent de les prendre en pitié et de rester parmi eux pour leur apprendre, ainsi qu'à leurs petits enfants, à connaître et à servir le Grand-Esprit. Je leur promis qu'une Robe-Noire viendrait les visiter, à la condition que les chefs s'engageraient à faire cesser les vols, si fréquents parmi eux.

"Une de leurs bonnes qualités, qui me donne bon espoir, c'est que, jusqu'à présent, ils ont résisté aux instances des marchands américains pour introduire dans la tribu les liqueurs enivrantes.

— A quoi bon votre eau-de-feu? disait le chef; elle ne fait que du mal. Elle brûle la gorge et l'estomac. Elle rend l'homme semblable à un ours: il mord, il grogne, il hurle, et finit par tomber comme un cadavre. Portez cette liqueur à nos ennemis et ils s'entre-tueront; leurs femmes et leurs enfants feront pitié. Quant à nous, nous n'en voulons pas; nous sommes assez fous sans elle!

"Avant mon départ eut lieu une scène touchante. Le grand chef m'ayant demandé à voir ma croix de missionnaire, j'en pris occasion d'expliquer les souffrances de Notre-Seigneur et la cause de sa mort. Ensuite je remis ma croix entre les mains du chef, qui la baisa avec respect. Les yeux fixés au ciel et l'image du Sauveur serrée sur sa poitrine, il s'écria:

— O Grand-Esprit, aie pitié de tes pauvres enfants et fais-leur miséricorde!"

Voyage à Rome.

Dans l'intérêt de ses chères missions, le Père de Smet se rendit à Rome, où le Pape Grégoire XVI se leva de son trône pour l'embrasser. Pareil accueil payait le missionnaire de ses nombreuses fatigues au service de l'Eglise. Le Saint-Père s'étant informé des dispositions des Indiens, le Père de Smet se permit de lui transmettre une proposition de Victor, le grand chef des Têtes-Plates.

Apprenant que le souverain Pontife était en butte aux attaques de l'impiété, l'ardent néophyte s'était levé et avait dit au missionnaire:

— Père, vous parlez sur le papier (vous savez écrire); si le grand chef des chrétiens est en danger, envoyez-lui un message de notre part. Nous dresserons sa loge au milieu de notre camp, nous ferons la chasse pour son entretien et nous lui servirons de garde à l'approche de ses ennemis! (1)

II. *Questions faciles:*

1. D'où venaient les colons de Selkirk? Qui s'opposait à leur installation sur les bords de la rivière Rouge?

2. Comment les Indiens surnommèrent-ils lord Selkirk? Quel titre l'histoire a-t-elle décerné au noble Ecossais?

3. Qui fonda l'Eglise de l'Ouest? Que dit le zélé missionnaire dans le premier sermon qu'il prononça au fort Douglas?

4. Pourquoi la mission de monsieur l'abbé Provencher prit-elle le nom de saint Boniface?

5. Que fit Mgr Provencher pour venir en aide aux colons bien éprouvés par les sauterelles et l'inondation?

6. Quelles religieuses acceptèrent de suivre Monseigneur dans l'Ouest? Quels religieux vinrent aussi au secours de l'évêque?

7. Les lointaines missions du Pacifique eurent aussi leurs missionnaires; quels furent les deux premiers?

---

(1) *Le Père de Smet* (1801-1873) par le R. P. Laveille, S. J.

8. Quels religieux et religieuses vinrent à leur tour prêter main forte aux premiers missionnaires du Pacifique?

9. Quel était le chef des patriotes de 1837? Dans quelle région surtout l'insurrection prit-elle de l'ampleur?

10. Quels furent les résultats de l'escarmouche?

III. ***Dramatisez, lisez à haute voix, racontez à votre manière:***

1. L'arrivée des colons à la Rivière Rouge.
2. Travaux considérables de Mgr Provencher comme fondateur de l'Eglise canadienne dans l'Ouest.
3. Long voyage des Sœurs Grises dans l'Ouest.
4. L'abbé Demers sur les routes de l'île Vancouver.
5. Mgr Demers, évêque de Victoria; tournée épiscopale.
6. Aux jours orageux de Craig: Papineau!
7. Assemblées populaires dans la vallée du Richelieu.
8. Saint-Denis, Saint-Charles, Saint-Eustache...

IV. ***Pour ceux qui ont l'imagination vive:***

1. Un colon de Selkirk écrit à sa mère, restée en Europe et lui raconte son long voyage: traversée de l'océan, hiver à la baie d'Hudson, accueil peu cordial à la Rivière Rouge... Il termine par cette belle résolution: "Nous tiendrons quand même, jusqu'au bout".

2. Un soir, en pleine réunion joyeuse, Selkirk reçoit la visite d'un Canadien de l'Ouest, Lagimonière, qui lui dit...

3. Imaginez la conversation de lord Selkirk avec les deux futurs missionnaires de l'Ouest, admis à sa table.

4. Nommé évêque de l'Ouest, Mgr Provencher hésite à accepter le lourd fardeau; un prêtre de ses amis lui écrit pour l'encourager à ne jamais refuser la croix, même lorsqu'elle est en or; que dit-il?

5. Chez les Sœurs Grises de Montréal, Mgr Provencher, vieillard à la soutane usée, parle longuement de l'Ouest canadien; que dit-il?

6. Imaginez le discours de Papineau à la grande Assemblée de Saint-Charles-sur-Richelieu.

7. Lord Durham prétendait qu'il fallait au Canada, noyer l'élément français au milieu de l'élément anglais; lors d'une fête de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 19..., vous lui répondez publiquement: que dites-vous?

V. ***Le savez-vous? Qui a prononcé ou écrit les paroles suivantes?***

1. "Ces terres fertiles pourraient nourrir des milliers de colons qui ruineraient notre commerce des fourrures."

2. "Des prêtres, noble lord; envoyez-nous des prêtres!"

3. "La paix soit avec vous! C'est le premier souhait que nous vous apportons..."

4. "Nous irons voir les Sœurs Grises; elles ne refusent jamais rien..."

5. "Mais les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi se nourrir ou se vêtir..."

6. "Nos Sœurs jeûneront comme les Pères et prieront le ciel de venir en aide aux uns et aux autres."

7. "Vous auriez été émerveillé de voir l'évêque de Vancouver agenouillé sur un vieux tronc d'arbre que les vagues avaient roulé au rivage..."

8. "Moi, je diffère d'opinion avec monsieur Papineau; je prétends que l'heure est venue de fondre nos cuillers pour en faire des balles!"

VI. ***Dessinez:***

1. La carte de l'Ouest canadien; indiquez-y le chemin suivi par les colons de Selkirk, par Mgr Provencher, par NN. SS. Demers et Blanchet.

2. La vallée du Richelieu; indiquez-y les villages où les patriotes s'agitèrent davantage: Saint-Charles, Saint-Denis, Saint-Eustache.

3. La grande assemblée des Six-Comtés.

4. Le combat de Saint-Denis.

5. Le portrait des figures les plus marquantes de l'époque: Selkirk, Mgr Provencher, Louis-Joseph Papineau.

VII. ***Collectionnez:***

1. Les images, bulletins, prospectus relatifs à l'Ouest canadien: ses explorateurs, ses colonisateurs, ses missionnaires, ses fermes, ses usines, ses paysages grandioses.

2. Tout ce qui a trait aux patriotes de '37.

VIII. ***Sujets de discussion:***

1. La Compagnie du Nord-Ouest avait-elle raison de s'opposer à la colonisation de la Rivière Rouge par les colons de Selkirk?

2. Mgr Provencher aurait-il bien fait de refuser l'épiscopat?

3. Que pensez-vous de cette parole de la révérende Mère Deschamps à Mgr Taché: "Nos Sœurs jeûneront comme les Pères et prieront le ciel..."

4. Les patriotes avaient-ils raison de se révolter en 1837?

5. Et la rébellion de 1838, comment la jugez-vous?

6. Appréciez ce jugement de Durham: "Il faut au plus vite angliciser le pays... Les Anglais devront toujours dominer le pays!"

Vous savez maintenant que...

1. Aux alentours de 1820, le noble Ecossais Selkirk établit une colonie sur les bords de la rivière Rouge, au Manitoba. La colonie prospéra malgré l'opposition tenace de la Compagnie du Nord-Ouest.
2. A la même époque, l'Eglise du Bas-Canada vint au secours des nouvelles populations. Monseigneur Provencher, fondateur de l'Eglise canadienne dans l'Ouest, se dévoua tout entier à sa tâche pendant les trente-cinq dernières années de sa vie.
3. Pour aider les colons à lutter contre la famine, la sécheresse et l'inondation, Mgr Provencher se fit aussi colon, et ses exemples de labeur produisirent de très nombreux résultats.
4. D'ardents apôtres vinrent seconder Mgr Provencher: les Sœurs Grises de Montréal puis les Oblats de Marie-Immaculée. Messieurs les abbés Blanchet et Demers atteignirent même l'océan Pacifique; le premier devint évêque de l'Orégon, et le second, de Victoria sur l'île Vancouver.
5. En 1837 et en 1838, de sérieuses difficultés politiques (comme la question des subsides) provoquèrent des émeutes dans la région de Montréal et même à Toronto, dans le Haut-Canada.
6. Armés de fourches, de vieux fusils de chasse et de bâtons, les patriotes du Bas-Canada obtinrent d'abord quelques succès à Saint-Denis, mais à Saint-Charles et à Saint-Eustache, ils durent retraiter devant les miliciens du général Colborne.
7. La répression des troubles fut sévère; douze Canadiens montèrent à l'échafaud et cinquante-huit autres furent déportés en Australie. Leurs sacrifices ne furent pas inutiles.
8. Au lendemain des troubles, lord Durham vint d'Angleterre avec pleins pouvoirs pour pacifier le pays. Il écrivit un long rapport, qui fit beaucoup de bruit à l'époque: le *rapport Durham.*

Chapitre 9

L'Union des deux Canadas

1840 à 1867

1. Pour ou contre l'Union?

En 1810 déjà, sir James Craig proposait à l'Angleterre de fusionner les deux Canadas. Douze ans plus tard, nouveau projet, plus sérieux cette fois, parce que mené par une poignée de protestants jaloux de la protection qu'accordait le gouvernement à l'Eglise catholique.

Le Bas-Canada s'émut à cette nouvelle et délégua deux de ses chefs à Londres, Nelson et Papineau, qui, porteurs d'une requête de 60 000 noms, réussirent à conjurer le danger.

En 1838, la constitution du Bas-Canada se trouvant suspendue comme punition de la révolte, on put s'attendre à voir le projet revenir sur le tapis. Durham présenta d'ailleurs l'*union* comme moyen radical d'angliciser le pays; il proposait aussi le *gouvernement responsable,* par égard pour ceux qui avaient déjà bénéficié de cette forme de gouvernement en Grande-Bretagne et comme réforme indispensable au fonctionnement du régime.

L'Acte d'Union

A Londres, on eut soin de présenter la mesure comme *voulue* par le peuple; des politiciens éminents s'y laissèrent prendre. D'autres, comme l'Irlandais catholique O'Connell, qualifièrent la mesure de *néfaste* et de *tyrannique.*

Lord Gosford, notre ancien gouverneur, se demanda comment, en toute justice, on pouvait accorder le même nombre de députés à deux provinces dont l'une comptait six cent cinquante mille âmes, et l'autre guère plus de quatre cent mille; comment on pouvait obliger le Bas-Canada à partager la dette du voisin, douze fois supérieure à la sienne propre.

Et cependant Londres vota l'Acte d'Union, le 23 juillet 1840.

Principales clauses

Le Haut et le Bas-Canada ne formaient plus officiellement qu'une seule province; une seule Chambre de 84 membres élus par le peuple: moitié pour le Bas-Canada et moitié pour le Haut-Canada.

Le Conseil exécutif comprenait huit membres choisis, autant que possible, parmi les députés. Il y avait aussi deux procureurs généraux: un pour chaque partie de la province.

L'Acte d'Union ne disait rien de la *responsabilité ministérielle*; une seule langue était reconnue officiellement : l'anglais.

La dette était mise en commun, ce qui revenait à faire payer par le Bas-Canada les six millions de piastres dus par le Haut-Canada.

Moment de découragement

Quand l'Acte d'Union parut à Québec et à Montréal, les Canadiens perdirent un instant courage. Le journal québécois de Pierre Bédard, celui qui avait jadis excité les colères de sir James Craig, proposa la démission générale de la race canadienne-française.

"Ce n'était plus seulement avec inquiétude, ajouta Chauveau, le futur premier ministre, c'était presque avec désespoir qu'on se demandait ce qui allait advenir de tout ce qui nous était cher. Quelques-uns disaient tout haut qu'on ne pouvait plus être rien dans le pays, à moins qu'on ne se fasse Anglais; d'autres ajoutaient à mi-voix: et *protestants*! Ils soutenaient qu'il valait mieux envisager le danger en face, que nous aurions bien de la peine à nous faire entendre dans un parlement où nous serions toujours en si petit nombre."

Dernière recommandation: faire de l'anglais la langue enseignante, au moins pour une partie du cours d'étude. "Nous avions tout à gagner, disait-on, en échangeant nos usages pour des institutions plus en harmonie avec les besoins de la société moderne." Quelqu'un cependant, ne partagea pas

l'opinion des découragés: c'était La Fontaine, déjà reconnu comme chef du Bas-Canada.

Louis-Hippolyte La Fontaine

Parmi les disciples de Papineau on remarqua, dès avant 1837, un jeune homme au caractère bien équilibré, courageux et fier, qui se nommait La Fontaine. Son grand-père avait été membre du Parlement de Québec pendant huit ans; le petit-fils allait marcher sur les traces de l'aïeul et lui faire honneur.



Une fois reçu avocat, La Fontaine conquit une belle place au barreau de Montréal : le palais de justice se remplissait de curieux quand il plaidait la cause d'un client. Doué d'une santé robuste, il était bâti solide comme la race dont il défendit si bien les droits; sans être orateur à la Papineau, à force de raisonnement et de conviction il devenait presque éloquent.

Député à vingt-trois ans

La Fontaine n'avait que vingt-trois ans lorsque, en 1830, les électeurs de Terrebonne le choisirent comme député à l'Assemblée législative. Mis en prison pendant les troubles de 1837, il en sortit plus résolu que jamais à travailler au soulagement de sa nation.

Pendant les troubles, Anglais et Canadiens se battirent pour la même cause; ils subirent la même défaite et à peu près le même sort. Sous le régime de l'Union, les Anglais

s'uniront aux Canadiens et La Fontaine leur trouvera un mot d'ordre: conquête du gouvernement responsable!

Gouvernement responsable

Le gouvernement est responsable s'il doit rendre compte de son administration devant l'Assemblée qui représente le peuple. Il expose ses projets devant le parlement, les laisse discuter, demande le vote et, s'il dispose de la majorité des voix, va de l'avant. Si, au contraire, la majorité vote contre lui, il considère le *non* comme une marque de désapprobation et cède sa place à un autre.

La Fontaine applaudissait au projet: "Je n'hésite pas à dire que je suis en faveur de ce principe anglais du gouvernement responsable; je vois dans son opération les seules garanties d'un bon gouvernement." Et il invitait, dans son *Manifeste aux électeurs de Terrebonne,* à ne pas demander le rappel de l'Union.

Les vrais patriotes reprirent courage: "Nous avons éprouvé des revers, disait *Le Canadien*; nos ennemis sont puissants, mais on ne peut anéantir un peuple d'un demi-million dans un jour, ni dans un an, ni même dans un siècle, s'il montre de l'énergie".

Lutte déloyale de Sydenham

Lord Sydenham, successeur de Durham et de Colborne, ne sut malheureusement pas comprendre dans quelle situation gémissait notre pays. Il commença par offrir à La Fontaine le poste de solliciteur général, avec l'espoir de nuire aux Canadiens en les privant de leur chef.

Le député de Terrebonne refusa: il fallait s'y attendre. Piqué au vif, Sydenham ne craignit pas, lui, le représentant de Sa Majesté, de prendre part aux élections, d'enlever le droit de vote à certains électeurs, de semer la corruption parmi les autres et de lancer une armée de fiers-à-bras qui assommaient les contradicteurs.

Ainsi dans Terrebonne, comté aux trois-quarts canadien-français, il établit l'unique bureau de votation en plein bois, au village écossais de New-Glasgow, qu'il fit entourer d'assommeurs. Plutôt que de verser le sang des électeurs, La Fontaine abandonna le siège à son adversaire.

Première session sous l'Union

Grâce à des coups de force, Sydenham fit élire dans le Bas-Canada dix-neuf députés sur quarante-deux; le Haut-Canada lui était assuré. Lui-même remplissait les fonctions de premier ministre, aidé de messieurs Draper et Ogden, comme porte-parole devant la Chambre. Baldwin, à qui il offrit un portefeuille, démissionna parce que le ministère ne renfermait aucun Canadien français.

La première session s'ouvrit à Kingston, capitale du pays. La Fontaine n'y assistait pas, ayant été battu dans son comté, et Sydenham triomphait. Mais si le chef était absent, ses idées s'y trouvaient représentées par des amis tels que Viger, Morin, Neilson, Baldwin, tous vétérans de nos luttes ou amis indéfectibles des Canadiens.

Bref, le parti de La Fontaine comptait 26 députés, et celui de Baldwin, 23: au total, 49 sur 84.

Une étape importante

A son arrivée au pays, Sydenham avait promis vaguement une forme de gouvernement responsable: promesse qu'il espérait d'ailleurs ne jamais remplir. Mais la lutte s'engagea vite autour de cette question. Pendant le débat sur l'adresse, le député Boswell posa la question:

— Si la majorité de la Chambre condamnait un de vos actes par son vote, donneriez-vous votre démission?

— Oui, répondit le procureur général Draper.

— Alors, nous l'avons le gouvernement responsable ! s'écrièrent les députés réjouis d'une telle réponse.

A cette même session, les députés votèrent quatre résolutions contenant les principes mêmes du gouvernement responsable: on avait franchi le premier pas.

Député de York (Haut-Canada): 1842

Sydenham, malade, avait demandé son rappel, mais avant de retourner en Angleterre, il mourut des suites d'un accident de cheval. Quelques jours plus tard seulement, Baldwin fit élire La Fontaine député du comté de York, dans le Haut-Canada, par des Anglo-protestants désireux de témoigner leur sympathie aux Canadiens lésés dans leurs droits.

Place au français !

La Fontaine va prononcer son premier discours à la Chambre, sous l'Union. Député de York, il sait l'anglais et il pourrait fort bien le parler pour être agréable à ceux qui l'ont élu si complaisamment. Mais une loi interdit l'usage du français au parlement: La Fontaine le sait et il veut faire place à sa langue maternelle. A peine a-t-il commencé son discours en français, que le député de Toronto l'interrompt, disant qu'on ne doit parler qu'anglais à la Chambre des Canadas-Unis.

"Oubliez-vous, lui répond La Fontaine, que j'appartiens à cette race si horriblement maltraitée par l'Acte d'Union? Je me défie de mes forces à parler la langue anglaise, mais quand même la connaissance de l'anglais me serait aussi familière que celle du français, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes, ne fût-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui proscrit la langue maternelle d'une moitié de la population. Je le dois à mes compatriotes, je le dois à moi-même. Je n'ai pas à rougir du passé, je ne veux pas avoir à rougir du présent ni de l'avenir."

A la suite de son chef, le jeune et brillant Chauveau prononce son premier discours en français et Wolfred Nelson

l'imite. De son côté, le journaliste Etienne Parent défend les droits de la langue dans *Le Canadien.* En 1845, les députés s'enhardissent au point qu'ils demandent à Londres de supprimer l'article 41 de la Constitution, qui interdisait l'usage du français à la Chambre et dans les tribunaux.

2. Ministère La Fontaine-Baldwin

Sir Charles Bagot, successeur de Sydenham, était un homme affable et expérimenté. Comprenant qu'il devenait impossible de gouverner sans les Canadiens, il accorda les postes de juge en chef et de solliciteur général à deux des nôtres, puis il offrit à La Fontaine celui de premier ministre pour le Bas-Canada. "J'accepte, répondit le député de York, pourvu que le nombre des ministres soit le même dans les deux provinces et que monsieur Baldwin soit l'un de ces ministres.

Le 16 septembre 1843, la *Gazette* officielle annonçait la nomination de La Fontaine et de Baldwin comme premiers ministres de leur province respective. "Quel coup de la Providence, écrit le chanoine Groulx; quel revirement d'histoire dans l'espace d'un an! Ce jour-là, un petit peuple dut sentir passer sur sa tête comme un grand frisson, le souffle d'une résurrection!"

Nouvelle étape

La Fontaine et Baldwin remplaçaient Draper et Ogden: pour la première fois, des ministres ne possédant plus la confiance de la Chambre furent contraints de se retirer. Ainsi la conquête du gouvernement responsable venait-elle de franchir une autre et très importante étape.

L'avènement du ministère La Fontaine-Baldwin ruinait cependant le *Family Compact* dans le Haut-Canada, et rendait

les Canadiens maîtres à la Chambre d'Assemblée. Un petit groupe de fanatiques agita tellement les préjugés de race que, lorsque Baldwin se représenta devant ses électeurs en qualité de ministre, il fut défait par 49 voix de majorité.

La Fontaine profita de l'échec pour rendre la politesse à son ami en le faisant élire à l'unanimité dans le comté de Rimouski, aux cris répétés de: *Vive monsieur Baldwin! Vive monsieur La Fontaine!* C'est ainsi que le comté de Rimouski eut à sa tête un Anglo-protestant, et le comté de York, dans le Haut-Canada, un Québécois, catholique et français.

Un grand homme : Baldwin

Baldwin fut l'un des premiers anglais du Haut-Canada à saisir clairement la mentalité du Bas-Canada et à comprendre que le pays ne pouvait prospérer que par l'entente entre les deux races et leur participation au gouvernement de la nation.



C'est Baldwin qui disait en 1844: "J'ai remarqué en M. La Fontaine un sens si vif du droit, un éloignement si profond pour les intrigues de parti, que j'ai été heureux de lui donner ma confiance et mon amitié. En ce qui me regarde, je suis aussi fier de l'avoir pour guide et pour chef, que content de l'avoir pour ami. Je le dis au peuple du Haut-Canada: à mon avis, il ne saurait trouver comme chef un homme plus attentif à ses intérêts, plus décidé à lui donner une administration qui puisse le satisfaire."

Il fallait être doué d'une âme noble pour proposer à ses compatriotes ontariens de suivre un Canadien français du Bas-Canada.

Sir Charles Metcalfe (1843-45)

L'Angleterre trouva-t-elle que nous allions un peu vite dans la revendication de nos droits? Toujours est-il qu'elle nous envoya sir Charles Metcalfe, vieux militaire qui avait gouverné les Indes pendant trente-cinq ans.

Bien résolu à combattre la "damnable hérésie" du gouvernement responsable, Metcalfe nomma des fonctionnaires sans consulter le parlement: les ministres démissionnèrent en bloc.

Le gouverneur dut assumer les fonctions de premier ministre; pendant neuf mois, il gouverna le pays avec trois conseillers seulement. Après les élections de 1844, qui furent des plus violentes, il réussit à faire élire comme orateur de la Chambre un certain NacNab, qui ne connaissait pas le français.

Deuxième ministère La Fontaine-Baldwin

Lord Elgin, gendre de lord Durham et successeur de Metcalfe, reconnaissait au peuple le droit d'être gouverné comme il l'entendait. Le parti de La Fontaine et de Baldwin ayant obtenu une majorité de trente voix aux élections de décembre 1847, il confia de nouveau la direction du pays aux deux grands hommes qui l'avaient administré si sagement quelques années plus tôt.

L'Angleterre n'avait pas encore donné signe de vie cependant pour ce qui était de l'usage du français à la Chambre; Elgin s'impatientait d'un tel retard, d'autant plus que La Fontaine lui parlait souvent de cette question. "De telles injustices, pensait le gouverneur, ne peuvent que désaffectionner les Canadiens de l'Angleterre."

A l'ouverture du parlement de 1849, comme la langue française venait d'être reconnue officielle l'année précédente, Elgin prononça le discours du Trône en français et en anglais, affirmant même "qu'un jour viendrait peut-être où la dernière main à défendre le drapeau britannique au pays serait celle d'un Canadien français".

"Que mon âme est soulagée, disait Denis-Benjamin Viger, d'entendre le discours du Trône dans la langue de mes pères!"

Le retour des Patriotes

A la session de 1845, les députés sollicitèrent et obtinrent de la reine Victoria l'amnistie générale pour les déportés de 1839. Tous revinrent au pays, sauf deux qui étaient morts dans l'intervalle et un troisième qui préféra se fixer en Australie. La foule leur fit une véritable ovation.



Retiré en France dès 1837, Papineau profita de la faveur royale pour rentrer au pays avec plusieurs Patriotes réfugiés aux Etats-Unis. Ils apprirent avec plaisir que plusieurs de leurs anciens compagnons d'armes détenaient des postes de commande et que les durs sacrifices des exilés n'avaient pas été vains.

Après sept ans d'exil à Paris, Papineau se sentait cependant dépaysé parmi ceux qui, à la suite de La Fontaine, s'étaient réconciliés avec l'Union et disaient avec leur chef: "Au lieu de crier contre ce qui n'est plus, nous devons nous efforcer de sauver l'avenir..." Mais si La Fontaine et Papineau ne purent s'entendre à la fin de leur carrière politique, leurs noms n'en demeurent pas moins inséparables: Papineau, La Fontaine, deux hommes qui se complètent l'un l'autre.

Loi des indemnités (1849)

Le gouvernement avait accordé le pardon aux "rebelles" de 1837-38; il vota même une indemnité de cinquante mille

livres aux citoyens du Haut-Canada en 1843 pour les indemniser des pertes subies pendant les troubles.

Le Bas-Canada réclama le même avantage et, en 1849, le ministère La Fontaine-Baldwin consentit une compensation de cent mille louis. Mais alors certains firent appel au fanatisme racial et religieux : "Nous, les Loyalistes du Haut-Canada, payer pour les "rebelles" du Bas-Canada qui ont insulté la couronne d'Angleterre, ce serait une infamie! Que sont les Canadiens, sinon des étrangers?"

— Les Canadiens, étrangers sur leur terre natale! répliqua La Fontaine, mais ce serait une insulte si ce mot avait été prononcé avec préméditation. N'eût été le courage des Canadiens en 1775 et en 1812, les Canadas feraient aujourd'hui partie de la Confédération américaine, et l'honorable député qui se glorifie d'être un Canadien authentique ne serait pas ici pour jouer le rôle qu'il joue en ce moment."

Réplique de Wolfred Nelson

Comme on persistait à nous traiter de *rebelles,* Wolfred Nelson s'écria d'une voix tremblante de colère:

"Je déclare à ceux qui nous appellent, mes amis et moi, des traîtres, qu'ils en ont menti par la gorge et je suis prêt à prendre, ici ou ailleurs, la responsabilité de ce que je dis. Monsieur le Président, si l'amour que je porte à mon pays, si l'attachement que j'ai pour la couronne anglaise et notre gracieuse souveraine, constituent un crime de haute trahison, oh! alors, vraiment, je suis un rebelle.

"Mais je dis à ces messieurs, à leur face, que ce sont eux et leurs pareils qui font les révolutions, renversent les trônes, foulent aux pieds dans la poussière les couronnes et brisent les dynasties. Ce sont leurs iniquités qui soulèvent les peuples et les jettent dans le désespoir.

"Je renonce volontiers à toute réclamation pour les pertes considérables qu'on m'a si cruellement infligées, car j'espère, avec la grâce de la divine Providence, que je pourrai, à force de travail et malgré mon âge avancé, m'acquitter de mes

obligations et payer ce que je dois. Mais indemnisez ceux dont on a détruit les biens à cause de moi. Il y a des centaines de braves gens, aujourd'hui réduits à la misère, dont le seul crime fut d'avoir eu confiance en l'homme qu'ils estimaient. Rendez à ces infortunés ce qu'ils ont perdu; indemnisez-les: je ne demande rien de plus."

L'émeute de 1849

Lord Elgin sanctionna la loi votée en 1849 pour indemniser le Bas-Canada; mais à peine l'avait-il fait qu'une rumeur courut dans la tribune: c'était le signal de la révolte. Quand le gouverneur monta dans sa voiture, une grêle de pierres et d'œufs pourris s'abattit sur lui.

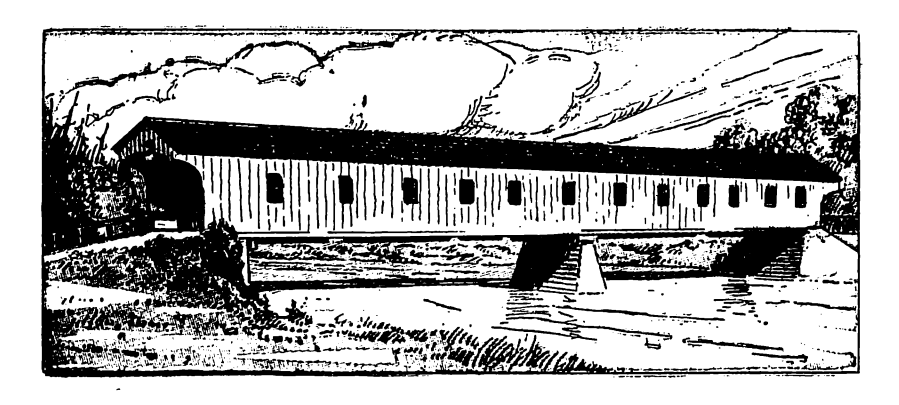
Les carreaux de la Chambre volèrent en éclats; les cailloux tombaient si dru que les membres du Parlement durent se réfugier dans les corridors. Un cri les y rejoignit: "Au feu!" Allumé par une main criminelle, l'incendie éclate aux quatre coins à la fois, si bien qu'une heure plus tard, le Parlement de Montréal est en ruines.

Mais les émeutiers ne sont pas encore satisfaits. Ils courent à la résidence de La Fontaine, car c'est à lui surtout qu'ils en veulent. Et comme il est absent, ils incendient ses étables, pillent et saccagent sa demeure, jusqu'à ce que la police intervienne sur les lieux.

Londres approuva finalement le geste d'Elgin et de La Fontaine et Montréal se reprit à connaître des jours tranquilles. Ainsi se trouvait consacré définitivement et officiellement le principe du gouvernement responsable.

Fin du grand ministère

La Fontaine continua de travailler à la prospérité du pays. Canaux du Saint-Laurent, ponts, chemins de fer, système postal, exercice de la justice, lois scolaires, rien ne le laissait indifférent. "Chaque jour, dit-on, lui apportait un nouveau titre à la reconnaissance de ses concitoyens.



Jouira-t-il enfin du fruit de ses labeurs? Mais non puisqu'une déception s'apprête à fondre sur lui. Depuis un projet de loi relatif à la tenure seigneuriale, il sent que plusieurs amis l'abandonnaient; il avoue, par ailleurs, que la politique lui devient un fardeau et qu'il se sent épuisé.

Baldwin perdit plusieurs sièges aux élections complémentaires de 1851; on lui refusa même confiance à l'occasion d'une loi sur la chancellerie. Dégoûté de la politique, il résolut de se retirer mais non sans remercier ses amis du Bas-Canada pour l'appui qu'ils lui avaient donné dans la bonne comme dans la mauvaise fortune: "Cette conduite de votre part, dit-il, je ne l'oublierai jamais".

La Fontaine annonça qu'il voulait démissionner, lui aussi, une fois la session terminée. Durant vingt et un ans, il batailla pour nous; il nous avait assuré la liberté politique et civile: il pouvait partir en paix. S'il termina sa carrière politique à 42 ans, âge où la plupart de nos grands hommes commencent la leur, il laissait après lui des hommes de valeur, formés à son école et fiers de lui appartenir: Morin, Taché, Chauveau, Cauchon, Georges-Etienne Cartier.

Telle était la fin du grand ministère La Fontaine-Baldwin. Ainsi se terminait la carrière politique de deux grands hommes que l'histoire a surnommés les *Pères du gouvernement responsable* et qu'on citera toujours comme des modèles de désintéressement et d'amour du bien public.

Nommé juge en chef du Banc de la Reine, La Fontaine continua de servir ses concitoyens et de les faire bénéficier de sa connaissance approfondie des lois, de ce solide bon sens qui le portait à écrire: "Mon pays avant tout". La Reine lui accorda le titre héréditaire de *Baronnet du Royaume-Uni*: c'était la première fois qu'un Canadien français recevait pareil honneur. Rome rendit hommage au catholique en le décorant de l'Ordre de Saint-Sylvestre.

Quand La Fontaine mourut, le 25 février 1864, une nouvelle forme de gouvernement pointait à l'horizon, gouvernement dont il avait lui-même hâté l'apparition. Monseigneur Ignace Bourget, qui prononça l'éloge du regretté disparu, fit remarquer que l'ancien premier ministre du Canada tenait à dire son bénédicité même à la table des gouverneurs, et qu'il lui était arrivé de se prosterner en pleine rue devant le très saint Sacrement que l'on portait aux malades.

"La religion et la patrie, dit encore l'évêque de Montréal, sont ici réunies comme deux sœurs affligées pour faire entendre dans cette vaste enceinte leurs gémissements et leur douleur; car ce qui fait le plus bel éloge de ce citoyen, c'est le regret qu'il laisse au sein des familles. Il faut avoir beaucoup mérité pour être regretté comme l'est ce chef de notre patrie [1]."

---

(1) Un monument du grand homme d'état orne aujourd'hui le parc La Fontaine, à Montréal. On y lit :

A Sir Louis-Hippolyte La Fontaine, Père du Gouvernement Responsable, Défenseur de la Langue Française :

Ses compatriotes reconnaissants, 1930.

3. Liberté, progrès

Macdonald et Cartier

A La Fontaine et à Baldwin succédèrent, quelques années plus tard, deux hommes dont la haute personnalité reste intimement liée avec l'histoire de l'Union: Macdonald et Cartier. Nommé secrétaire provincial à 41 ans, Cartier personnifiait les espoirs du Bas-Canada, comme John A. Macdonald incarnait ceux du Haut-Canada.

Quand, en 1855, les deux hommes se trouvèrent réunis pour la première fois au sein du parti conservateur, ils étaient loin de partager les mêmes idées religieuses et nationales. Alors que Macdonald, né dans une atmosphère différente de la nôtre, nourrissait des préjugés contre les Canadiens, Cartier, tout en restant fidèle à ses croyances, ne refusait jamais de tendre la main à quiconque promettait de respecter nos droits.

Au contact de Cartier, Macdonald apprit heureusement, à nous connaître sous un jour plus favorable.

Traité de réciprocité (1854)

L'Angleterre rappela certaines lois, dites *Corner laws*, et ce rappel nuisait à notre commerce. Ainsi le blé de l'Ouest s'acheminait directement vers les Etats-Unis, au grand détriment des ports canadiens, des propriétaires de moulins à farine et de la navigation sur le fleuve.

Certains proposèrent alors une rupture paisible et amicale avec l'Angleterre, d'autres suggérèrent l'annexion pure et simple aux Etats-Unis: "Mariage de convenance et d'intérêt avec une nation puissante, riche et libre!" Avec son coup d'œil habituel, Cartier vit qu'il fallait s'opposer au projet. Il

en appela donc au bon sens et à la sagesse du peuple, à son amour de l'ordre.

Non seulement le sage Elgin abonda dans le même sens, mais il trouva le juste milieu: *traité de réciprocité* avec les Etats-Unis; traité qui supprimait les droits de douanes sur le blé, la farine, les légumes, le bétail, la laine, le riz, accordant aux Américains le droit de pêche et de navigation dans les eaux canadiennes, et aux Canadiens de semblables privilèges dans les eaux du lac Michigan; traité qui favorisa les cultivateurs et donna au commerce un essor inespéré.



Bref, l'accord de 1854 nous accordait tous les avantages qu'on pouvait espérer de l'annexion, moins les inconvénients.

Nouveau pas

On alla jusqu'à imposer des droits de douanes sur les marchandises importées d'Angleterre. Londres protesta, comme de raison, mais le Canada tint bon. Alors on se dit en Angleterre qu'on était bien naïf de dépenser chaque année vingt millions pour le maintien de troupes au Canada; aussi le gouvernement impérial retira-t-il ses soldats, laissant au pays le soin de pourvoir seul à sa propre défense.

Ainsi le Canada s'acheminait, lentement, mais sûrement, vers une plus complète autonomie.

Abolition de la tenure seigneuriale (1854)

Sous le régime français, la tenure seigneuriale avait contribué puissamment à la conservation de la nationalité canadienne-française; elle avait, en quelque sorte, remplacé le régime des *municipalités.* Mais à la longue, certains seigneurs négligèrent leurs devoirs et outrepassèrent leurs droits, en sorte que le système devint un obstacle à la prospérité du pays.

On parla pendant trente ans d'abolir la tenure seigneuriale mais personne n'osa s'attaquer au problème, tellement il parut compliqué de concilier les intérêts des seigneurs avec ceux des censitaires. En abordant la question, Cartier rappela qu'il ne voulait être injuste pour personne, que la Chambre se composait de propriétaires et non de brigands, mais que le système avait fait son temps, qu'il fallait le supprimer "sans la moindre commotion, sans la moindre effusion de sang".

La dernière séance, qui régla définitivement cette épineuse question, dura trente-neuf heures. Après une dernière et retentissante passe d'armes, le projet Cartier fut adopté par *soixante-six voix* contre *vingt-huit.* On convint d'abord de consacrer un million et demi au rachat des droits seigneuriaux, mais il fallut, dans la suite, porter cette somme à *dix millions.*

Refonte des lois

L'abolition de la tenure seigneuriale venait de provoquer une révolution dans le domaine légal. Dans les Cantons de l'Est, par exemple, on suivait tantôt les lois françaises, tantôt les lois anglaises; les habitants, ne sachant plus au juste quelles lois les régissaient, fuyaient les Cantons: l'heure était venue d'une nouvelle codification.

Des juges et des avocats éminents, comme Cartier, La Fontaine et Morin, s'attaquèrent à la besogne et nous valurent ce code de lois qu'on pourrait appeler le *Code Cartier,* remarquable par ses règles claires, modernes et précises.

Quand des avocats de Toronto demandèrent à Cartier laquelle des deux provinces possédait les meilleures lois, l'homme d'Etat répondit sans hésiter: "Le Bas-Canada, parce que nous y avons mis la crème des lois françaises et anglaises!"

Représentation proportionnelle

Tandis que la population du Bas-Canada atteignait six cent cinquante mille âmes en 1841, celle du Haut-Canada ne dépassait guère quatre cent mille. Chacune des deux provinces reçut cependant le même nombre de députés: *quarante-deux.*

Onze ans plus tard, il se trouva que la population du Haut-Canada dépassait le Bas-Canada de soixante mille, et le journaliste Brown, de Toronto, se prit à répéter que le nombre des députés devait être désormais basé sur le chiffre de la population. Les nôtres soutinrent qu'il fallait s'en tenir au contrat de 1841, et Macdonald les appuya.

Chemins de fer

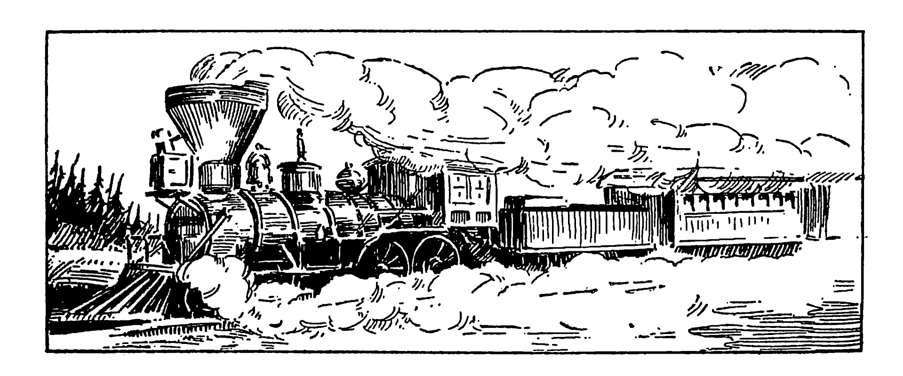
Trois cents ans après la découverte du Canada, la puissante Compagnie du Nord-Ouest ne possédait guère d'autre moyen de transport que le canot d'écorce pour aller de Montréal aux Grands Lacs. Après les troubles de 1837, qui n'avaient pas favorisé les progrès matériels du pays, il avait fallu travailler ferme pour développer nos ressources et rapprocher les centres d'affaires par des voies de transport plus rapides que l'antique canot sauvage.

Vers 1850, notre pays possédait déjà, sur les bords du Saint-Laurent surtout, l'un des plus beaux réseaux de canaux du monde entier. Il était encore bien pauvre en voies ferrées cependant, puisqu'il n'en comptait pas tout à fait *cinquante-cinq* milles.

On considérait la construction des chemins de fer aussi impraticable que la culture du coton, à cause des abondantes chutes de neige en hiver et de l'immensité du pays: "Vous paieriez à peine la graisse des roues!" assuraient les routiniers. La construction du Grand-Tronc devait répandre la panique

parmi nos gens: *"Quoi! la tour de Babel! On veut ruiner le pays!"*

Et cependant dès les débuts de sa carrière politique, Cartier se fit l'avocat des chemins de fer. Il sut aussi défendre, à l'occasion, les intérêts généraux du pays. C'est ainsi qu'il pressa ses collègues d'obliger l'*Intercolonial*, prolongement du Grand-Tronc, à traverser les comtés de Rimouski, de Bonaventure et de Gaspé, afin d'ouvrir cette région à la colonisation.



Il ajouta même qu'il se retirerait du ministère si on ne se rendait pas à sa manière de voir; et comme on hésitait, il passa huit jours sans reparaître au Conseil. Ici encore son énergie finit par lui donner gain de cause.

Grand-Tronc, pont Victoria

Nommé, en 1853, conseiller légal du Grand-Tronc pour l'Est du Canada, Cartier suivit de près l'organisation de cette puissante Compagnie. "J'ai été chargé de l'acte qui a créé le chemin de fer du Grand-Tronc, dit-il un jour, et je suis plus fier de cela que de tout autre acte de ma vie. Même aujourd'hui, c'est le Grand-Tronc qui est la principale cause de la prospérité publique."

C'est grâce à ses efforts que le pont Victoria put être ouvert sur le Saint-Laurent. Ici encore il avait fallu lutter: "Vous vous rappelez les préjugés contre cette mesure: le pont

allait certainement produire des inondations à Montréal et ne servirait qu'à diriger le commerce vers Portland! Mais ces préjugés furent bientôt dissipés et le tout se borna à une tempête passagère. Le Grand-Tronc et le pont Victoria ont fait affluer à Montréal une prospérité extraordinaire. En vérité que serait Montréal sans le Grand-Tronc? C'est ce chemin qui nous a assuré le commerce de l'Ouest."

A maintes reprises, des difficultés financières faillirent amener la ruine de la Compagnie, mais Cartier, qui la considérait comme une entreprise *nationale*, absolument nécessaire à la prospérité du pays, sut toujours la tirer d'embarras.

Lignes océaniques

Le développement des chemins de fer devait amener le développement des lignes de navigation: la Compagnie *Allan*, par exemple, qui avait débuté avec six petits navires assurant des communications hebdomadaires entre la Grande-Bretagne et Québec, l'été, avec Portland, l'hiver.

Quand en 1860, on proposa d'accorder une subvention de 400 000 dollars à la compagnie Allan, George Brown s'y opposa avec sa fougue coutumière, mais le grand Canadien prit la défense de ceux qui contribuaient plus que tous les autres au développement de la navigation sur le Saint-Laurent:

"Il est humiliant de voir presque toutes les importations canadiennes arriver par les bateaux, les chemins de fer et les canaux des Etats-Unis. Montrons-nous à la hauteur des changements apportés par le progrès, car nous sommes au début d'une ère nouvelle qui éclipsera tout ce que nous avons vu jusqu'à présent."

Canaux

On continua d'améliorer les canaux et de creuser le chenal du Saint-Laurent: détourner le commerce des ports voisins pour lui faire prendre la direction de Montréal, qu'on voulait

voir devenir *le grand entrepôt* du pays: telle fut la constante préoccupation de l'époque.

"A venir jusqu'à présent, disait Cartier le 11 mai 1860, en discutant le creusement du lac Saint-Pierre, toute notre dette a été contractée pour exécuter des travaux publics fort importants: le canal Welland, les canaux du Saint-Laurent, le canal Rideau, le canal Lachine... Mais nous n'avons pas encore atteint notre but, qui est de détourner le commerce des Grands Lacs pour le diriger vers le Saint-Laurent.

"Quel moyen faut-il prendre pour remédier à cet état de choses? Nous en sommes venus à la conclusion de supprimer tous les péages sur les canaux et de rendre la route du Saint-Laurent parfaitement libre depuis la mer jusqu'aux Grands Lacs."

4. Education, missions, colonisation

Le clergé se trouvait bien réduit après la Conquête : aucun renfort, sinon quarante prêtres chassés de France en 1789; défense aux ordres religieux de se recruter (le dernier Jésuite au pays était mort en 1800) de sorte que, de 1800 à 1837, il n'y eut aucune communauté religieuse d'hommes à part les Sulpiciens.

Cent quatre-vingt-dix prêtres pour desservir près de deux cent mille fidèles dispersés sur un immense territoire! Le clergé n'en resta pas moins le guide du peuple: non seulement les prêtres groupèrent leurs paroissiens autour du clocher, mais ils se firent aussi maîtres d'écoles. Et c'est souvent leur petit presbytère qui donna naissance à l'un ou l'autre de nos collèges classiques.

Sous l'Union

En 1841, le Gouvernement réuni à Kingston, tenta d'utiliser l'école pour mieux atteindre le but même de l'Union:

l'assimilation. Mais dès l'année 1843, La Fontaine et Baldwin conçurent le projet d'écoles séparées pour le Bas et le Haut-Canada; trois ans plus tard, ils firent voter une loi qui consacrait *le principe de l'école confessionnelle.*

Le Dr J.-B. Meilleur, premier surintendant de l'Instruction publique dans le Bas-Canada, puis J.-O. Chauveau, orateur, poète, littérateur et futur premier ministre de la Province, firent accomplir de réels progrès à l'enseignement primaire.

En 1857, s'ouvrirent les écoles normales Laval, à Québec, et Jacques-Cartier à Montréal, qui formèrent des maîtres compétents. Des inspecteurs se mirent à visiter régulièrement les classes et à surveiller l'application des programmes. Bref, l'Union verra l'inauguration de ce splendide système scolaire dont S. S. Pie XII disait en 1949 à M. O.-J. Désaulniers, surintendant de l'Instruction publique: "Il faut connaître un tel système d'éducation".

Notre système d'éducation

Au sommet, le *Conseil de l'Instruction publique,* formé de deux comités, l'un catholique, l'autre protestant. Le Comité catholique comprend tous les évêques de la Province et un nombre égal de laïcs, nommés par le Gouvernement; le Comité protestant compte autant de membres qu'il y a de laïcs dans le Comité catholique.

Dans chaque paroisse, les parents eux-mêmes élisent des commissaires d'écoles, qui perçoivent les taxes, bâtissent des écoles, engagent les maîtres et choisissent les manuels scolaires dans la liste approuvée par le comité catholique (ou protestant) du Département de l'Instruction publique. Quant au curé (ou au ministre du culte), il est le visiteur officiel des écoles de sa paroisse.

Forteresses nationales

La venue de plusieurs communautés d'hommes et de femmes (Frères des Ecoles chrétiennes, Sœurs du Bon-Pasteur,

Oblats de Marie-Immaculée, Jésuites, Clercs de Saint-Viateur, Pères de Ste-Croix) contribua largement au progrès de l'éducation. De France nous arrivèrent des maîtres bien préparés qui apportaient de nouvelles méthodes et de nouveaux manuels.

Grâce surtout au zèle clairvoyant de Mgr Bourget, plusieurs communautés de femmes prirent aussi naissance au pays. On vit alors s'ouvrir de nombreuses écoles primaires et des écoles secondaires, qui vinrent en aide aux rares collèges et séminaires de Québec et de Montréal. Non moins zélés, les prêtres séculiers fondèrent les collèges de l'Assomption, Lévis, Trois-Rivières, Sainte-Thérèse, Saint-Hyacinthe.

Nos collèges ne subsistèrent que grâce à l'héroïque dévouement des professeurs, mal payés ou pas payés du tout. Ils se proposèrent de former des prêtres, puis des notaires, des avocats, des médecins: "Autant de citadelles nationales, dit Etienne Parent, d'où sortirent les principaux défenseurs de nos droits". Et Papineau: "Si les efforts pour décourager l'éducation n'avaient été contrebalancés par les sacrifices du clergé, nous devenions esclaves".

Ce fut aussi vers le même temps que fut établie l'Université Laval de Québec. Brillamment inaugurée le 28 septembre 1854, en présence de lord Elgin, des évêques de la Province, des membres de la Législature et d'une imposante assemblée du clergé et des citoyens, l'université centenaire n'a cessé depuis d'accomplir une œuvre admirable et de rayonner sa bienfaisante influence même en dehors du Québec [1].

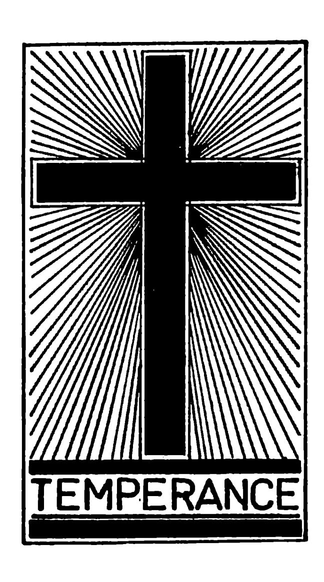
Œuvres de bienfaisance

Parmi les œuvres de bienfaisance que favorisa surtout le *saint évêque de Montréal,* il faut citer la Propagation de

(1) Une succursale, établie à Montréal en 1876, devint indépendante en 1919, sous le nom d'*Université de Montréal.* — En 1889, le collège bilingue d'Ottawa, fondé par les Oblats de Marie-Immaculée, devint également l'*Université catholique d'Ottawa.* — Les Anglais de Montréal eurent leur *Université McGill dès* 1829.

la Foi, la Sainte-Enfance, le Denier de Saint-Pierre, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, les Patronages et les Refuges, la Tempérance...

A la demande de Mgr Bourget, le grand évêque de Nancy Mgr de Forbin-Janson inaugura chez nous les retraites pastorales. Lui qui nous aimait et qui nous appelait "le peuple au cœur d'or et aux clochers d'argent" entreprit une longue croisade et planta dans tous nos foyers la croix noire de la tempérance.



C'est encore Mgr Bourget qui rétablit à Montréal la dévotion à Notre-Dame de Bon-Secours, car il était un grand dévot à Marie. Un jour qu'il revenait de Rome, il voulut célébrer la messe dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Paris: entré à huit heures et demie du matin, il ne sortit de l'église que le soir, à neuf heures et demie: treize heures de suite au pied de la Vierge, "à qui, disait-il, je dois tant de reconnaissance".

Au secours des pestiférés

Aux alentours de 1848, les Irlandais se dirigèrent par milliers vers les rives hospitalières de notre pays. Par malheur, on les avait entassés sur des navires mal aménagés, ou même parfois jetés à fond de cale dans des vaisseaux de transport.

Bon nombre d'entre eux moururent en mer et les autres nous arrivèrent dans un état bien pitoyable. Atteints du typhus pour la plupart, ils débarquèrent à la Grosse-Ile, station de quarantaine à trente milles en bas de Québec. Canadiens et Canadiennes de tous costumes se portèrent à leur rencontre.

Tandis que les prêtres administraient le Viatique aux mourants, médecins, infirmiers et infirmières s'empressaient auprès des autres. Six mille de ces infortunés dorment aujourd'hui leur dernier sommeil sur les rivages de la Grosse-Ile.

Dévouement héroïque

Les survivants se casèrent tant bien que mal dans les abris du gouvernement à Québec, à Montréal et à Ottawa. "Il est beau, écrit un témoin oculaire, de voir chaque matin des prêtres, des religieuses et des laïques voler au secours des immigrés avec plus d'empressement que les amateurs de jouissance ne courent aux fêtes et aux spectacles."

A Bytown (Ottawa) on manquait de lits. Les Sœurs Grises sacrifièrent paillasses, couchettes et couvertures pour venir en aide aux malheureux, "chargés de poux gros comme des grains de blé et rouges comme du feu", dit la chronique du temps. Elles soignèrent, à elles seules, cinq cent soixante-treize pestiférés, tous gravement atteints; dix-sept religieuses sur vingt et une contractèrent la maladie, mais pas une n'en mourut.

"Je ne fais que payer au clergé catholique du Bas-Canada une dette sacrée, disait un jour monsieur Smith O'Brien, en déclarant qu'au temps de la famine, quand nos compatriotes mouraient par milliers, les prêtres d'origine française se précipitèrent au plus fort du danger avec un zèle dont ni la parole ni la plume ne sauraient donner une idée. Laissez-leur la consolation d'apprendre qu'en Irlande leur dévouement a trouvé de justes appréciateurs."

Monseigneur Bourget et les Zouaves

Pour secourir notre Saint-Père le Pape, dont une main sacrilège venait de confisquer les Etats, Mgr Bourget fit lever des régiments entiers de zouaves pontificaux, qui obtinrent à leur retour ce bel éloge du grand écrivain catholique de Paris, Louis Veuillot:



“Je les vis en bon ordre, jeunes, vigoureux, braves, tels enfin qu’ils devaient être: des garçons de bonne race, de bons et fiers chrétiens! Ils ont bien accompli leur dessein de dévouement et de justice, et ils vont rentrer comme ils sont partis: pieux et purs, dignes des embrassements de leurs mères et de leurs sœurs, dignes des couronnes civiques qui leur seront préparées. Ils sont la gloire du peuple; ils ont droit au sourire des vierges et à la bénédiction des vieillards.

“Bon voyage, fils de France, qui n’avez rien perdu: ni la sagesse, ni l’esprit, ni le cœur! Bon retour dans vos foyers, où votre vieil honneur est toujours vivant. La prière de Pie IX est sur vous.”

Luttes, contradictions, triomphe

Les grandes épreuves ne manquèrent pas à Mgr Bourget, l’*évêque humilié.* Ce fut d’abord l’apostasie d’un membre du clergé, Chiniquy, prédicateur fort goûté, qui s’était distingué pendant la croisade de tempérance.

L’évêque eut encore maille à partir avec l’*Institut Canadien,* club montréalais qui projetait le développement intellectuel des nôtres et la formation d’une élite. Rien que de

louable jusque-là; mais la bibliothèque de l'Institut renfermait nombre d'ouvrages à l'Index. Monseigneur l'interdit d'où fureur des anticléricaux, luttes déloyales et procès retentissants: l'affaire Guibord, par exemple, relative à l'enterrement d'un apostat dans le cimetière catholique de Montréal.

Luttes, infirmités, maladies, contraignirent Monseigneur Bourget à démissionner dès l'année 1876. "Pauvre évêque! disait une canadienne, il n'est pas étonnant qu'il soit si fatigué; il a toujours marché vent devant!" Retiré au Sault-au-Récollet, il jouit du bonheur de pouvoir prier en paix avant de mourir; il accueille les miséreux de la ville à qui il donne tout ce qu'il reçoit. On lui amène aussi des malades pour qu'il les guérisse.

A quatre-vingt-trois ans bien sonnés, il aurait le droit de se reposer. Mais non: le diocèse — son diocèse — souffre de la difficulté des temps. On manque d'argent; Monseigneur ira quêter pour son diocèse. Ce fut une tournée triomphale qui rapporta la somme, très forte pour l'époque, de cent mille piastres.

En 1840, le diocèse de Montréal comptait 75 églises, 97 prêtres et 200 000 catholiques. Au départ de Mgr Bourget, les chiffres avaient doublé ou triplé: 183 églises ou chapelles, 389 prêtres, 400 000 fidèles, sans compter les deux nouveaux diocèses d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe, détachés de Montréal. Oui, elle triomphait l'Eglise du Canada, non seulement à Montréal, mais encore dans l'Ouest de Mgr Taché, et même jusqu'au Grand-Nord de Mgr Grandin.

Jusqu'au Grand-Nord

"Dans cette contrée de Sauvages et de bêtes fauves, disait jadis Mgr Grandin en parlant du Nord-Ouest canadien, sous ce ciel glacial, sur ce sol couvert de neige, il vient cependant des commerçants, qui s'exposent à tous les dangers pour acheter des peaux d'ours ou de martres. Pas une queue de loup ne se perd dans nos pays de désolation: et l'on ne trouverait pas de prêtres pour y venir chercher des âmes!"

Les fourrures et les âmes: tels sont en effet les deux aimants puissants qui attirent au pôle. Tandis que Hearne, Franklin et tant d'autres cherchaient le fameux "passage", d'autres hommes, croix à la main, parcouraient les mêmes régions en quête d'âmes à sauver. Ils s'appelaient Grandin, Clut, Lacombe, Grouard, Breynat...

L'un d'eux, Mgr Grandin, parcourait l'Europe au profit de ses chers Indiens. Il racontait à des novices Oblats de Marie-Immaculée la misère de son pays d'adoption: "Si Dieu vous envoie un jour évangéliser les steppes glacées du Nord-Ouest, vous aurez beaucoup à souffrir de la faim, de l'isolement et de bien d'autres misères. Mais il ne faudra jamais vous décourager, parce que le bon Dieu n'abandonne pas ses missionnaires: quand on n'en peut plus, on en peut encore.

Ecoutez plutôt une histoire. J'étais seul à travers le désert glacé lorsque tout à coup s'élève une tempête comme jamais je n'en ai vu. Un coup de vent plus soudain me jette à terre et me sépare de la traîne à chiens; épouvantés par l'ouragan, ils ont disparu, emportant bagages et provisions. Des heures entières je les cherche, je les appelle avec insistance, mais en vain.

Et me voilà seul, perdu au milieu du lac. J'essaie de m'orienter: impossible. La tempête me cache tout point de repère. Alors m'étant recommandé à Dieu, à la sainte Vierge et à mon Ange gardien, je pars droit devant moi, prenant bien garde de ne pas tourner sur place, ce qui est le grand danger du voyageur égaré.

Après des heures de marche, je me sens épuisé. J'ai soif: rien à boire. J'ai faim: rien à manger. Instinctivement, je fouille mes poches, et voici que j'y trouve un paquet de bougies glissées là providentiellement. J'en grignote la moitié d'une et continue ma marche. Me reposer une heure ou deux seulement, je n'y puis songer. Sans abri, sans couvertures, au milieu de la tempête, ce serait la mort certaine.

Quand mes pauvres jambes plient sous le poids de mon pauvre corps, alors je marche sur les genoux et sur les mains.

Mais bientôt, à bout de force, et de courage, je m'étends de tout mon long sur la nappe glacée, disant comme le prophète Elie: "Seigneur, laissez-moi mourir ici, puisque les sources de la vie sont épuisées en moi!"

"Tu peux encore marcher, me dit une voix intérieure. Je me relève, mange encore un bout de cire et me remets en marche. "Tu peux encore", répète la voix intérieure. Dix fois, vingt fois, je retombe ainsi sur les genoux et sur les mains, reposant mon front sur la neige mortelle, et disant: "Cette fois, Seigneur, c'est bien fini! Je remets mon âme entre vos mains; je n'en puis plus!"



Dix fois, vingt fois, je repars. Et je marchai ainsi deux jours et deux nuits sans arrêt. J'atteignis enfin le bord du lac; j'étais sauvé.

Chers novices, concluait le beau et ferme vieillard, ne vous laissez jamais abattre. Quand vous serez en butte aux furies de la nature ou à la méchanceté des hommes, souvenez-vous toujours que lorsqu'on n'en peut plus, on peut encore! [1]"

---

(1) C'est en parlant de Mgr Grandin que Louis Veuillot disait un jour : "Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle".

Colonisation; les Bois-Francs

Les progrès de la colonisation furent plutôt lents au pays de Québec parce qu'une centaine de spéculateurs s'emparèrent de trois millions d'acres de terre au sud du Saint-Laurent, et qu'il n'était pas facile de coloniser les autres parties de la Province, les lois du pays favorisant plutôt le marchand de bois que le colon.

Heureusement que la création d'un Ministère d'Agriculture en 1852 et la suppression de la tenure seigneuriale en 1854 vinrent entraver l'exode de nos gens vers les Etats-Unis, exode qui ressemblait à une catastrophe. Heureusement, le Gouvernement ouvrit à la colonisation la région du Saguenay, et de hardis colons parvinrent à se faufiler dans les Cantons de l'Est et les Bois-Francs.

C'est aujourd'hui une bien belle région que celle des Bois-Francs: Arthabaska, Victoriaville, Plessisville. Mais vers 1840, la vie y était moins rose. Prisonniers au milieu du bois, les colons ne pouvaient raisonnablement attendre aucun secours. Pas de chemins, ou des chemins si mauvais qu'un cheval risquait de s'y enliser et qu'on devait recourir à un second cheval pour tirer le premier de sa fâcheuse position.

Deux sources de revenus seulement: le sucre d'érable et la potasse. Or ces produits, il fallait les porter à dos d'hommes chez les plus proches marchands et les échanger contre de la nourriture et des vêtements. Et comme les enfants poussaient dru dans la cabane du colon, un sac de farine ne durait pas longtemps.

Les colons s'avançaient ordinairement par bandes de dix ou de quinze. Chargés en allant, ils pliaient sous le fardeau en revenant: provisions sur la tête, ustensiles de cuisine dans les mains ou plaques de poêle sur les épaules.

Misères incroyables

"Ils allaient, l'un devant l'autre, le cou tendu, le corps penché en avant, ruisselant de sueurs, dévorés par les mous-

tiques et les maringouins. Le visage en feu, les veines gonflées, l'œil rouge et les lèvres bleuâtres, ils n'avaient emporté, pour soulager leur estomac fatigué, qu'une tranche de mauvais pain sec."

Un pauvre colon s'établit avec sa femme et ses deux enfants à dix-huit milles de toute habitation. Toutes les trois semaines, il allait échanger sa potasse contre un peu de farine et de pois. Un soir de novembre, surpris par une tempête de neige, il s'égara.

Après une nuit passée dans la forêt à songer à sa pauvre femme qui devait être bien inquiète, il se remit en route le lendemain, mais le soir il vit avec stupeur qu'il était revenu au même endroit que la veille. Une seconde nuit dans la forêt et au matin du troisième jour, le malheureux égaré aperçut enfin le toit de sa cabane.

Mourant de fatigue, il se hâtait tout de même en songeant au plaisir qu'éprouverait sa femme de le revoir. Elle était, hélas! morte de misère et de faim et tenait l'un de ses enfants dans ses bras, tandis que l'autre tentait de l'éveiller en lui réclamant du pain.

Rapides progrès

Après quelques années de misère, les colons des Bois-Francs réussirent à mieux organiser leur commerce. Ils construisirent un moulin à farine à Plessisville, au bord de la rivière Blanche, et comme le sol était fertile les moissons commencèrent à remplir les greniers.

Quand le chemin provincial d'Arthabaska fut enfin terminé en 1848, la région des Bois-Francs qu'il traversait connut une étonnante période de prospérité. Les colons y accoururent par milliers et c'est ainsi que les Cantons de l'Est, d'abord donnés aux Loyalistes américains, sont aujourd'hui canadiens-français dans la proportion de *quatre-vingts pour cent.*

A l'automne de 1837, des colons de la Malbaie et de la Baie-Saint-Paul fondaient la *Société des Vingt et Un,* qui entreprenait de tirer des forêts du Saguenay soixante mille pins blancs pour le compte de William Price.

Malgré bien des revers comme la crue trop rapide des eaux qui, deux printemps de suite, emporta vers la mer les billes si péniblement entassées sur les bords de la rivière Ha! Ha! pendant l'hiver, le peuplement du Saguenay progressait. A l'automne de 1842, la Grande-Baie prit figure de paroisse en accueillant son premier curé.

La même année, à l'endroit appelé *Chicoutimi,* nom montagnais qui signifie "jusqu'où c'est profond" et qui désigne la tête de la navigation fluviale et maritime, commençait un établissement qui devint la *métropole* du Saguenay. Dix ans plus tard, vingt navires européens prenaient leur cargaison de bois à Chicoutimi, et dix à la Grande-Baie. Une centaine de goélettes expédiaient à Québec ou aux Etats-Unis des bar-

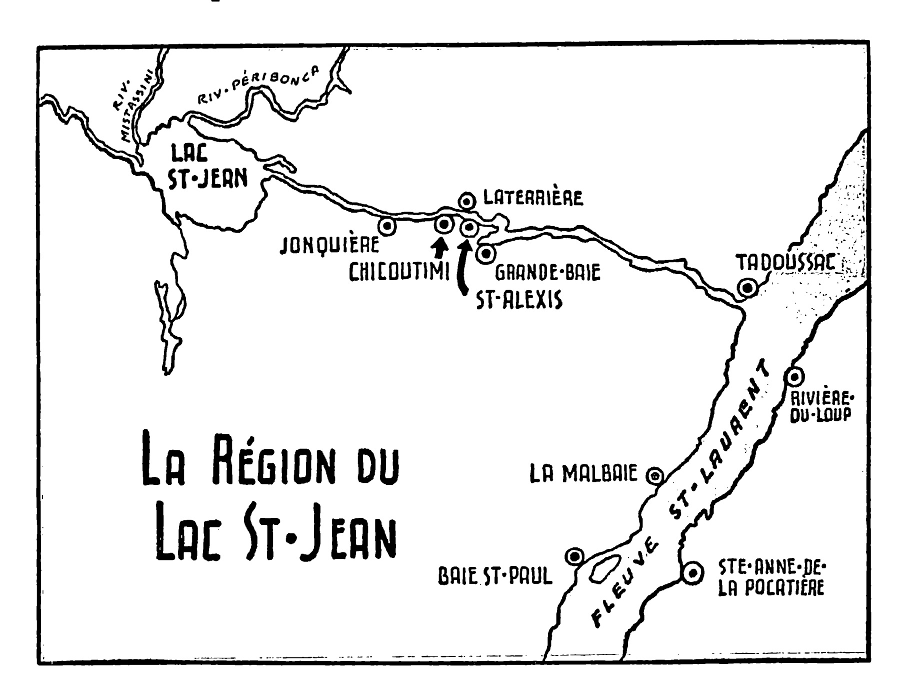
deaux, des planches, des madriers et des lattes pour une somme de vingt mille piastres.

L'ère de la grande colonisation

Ainsi le Saguenay, longtemps reconnu comme le royaume de la fourrure, devint le royaume du bois. A mesure que la forêt reculait devant la hache du bûcheron, elle libérait la bonne terre nourricière, toute prête à recevoir la semence: l'ère de la grande colonisation commençait.

Quand, en1842, la Compagnie de la Baie d'Hudson renouvela son bail pour la traite des fourrures, le Gouvernement se réserva le droit de livrer les terres à la colonisation.

Alors un véritable courant d'immigration conduisit au Saguenay des gens de partout. Et les paroisses se multiplièrent: Saint-Alexis de la Grande-Baie, l'Anse Saint-Jean, Chicoutimi, Saint-Alphonse, Saint-Fulgence, Sainte-Anne, Laterrière, Jonquière.



Partie des rives du Saguenay, la colonisation devait atteindre les bords du lac Saint-Jean, magnifique nappe d'eau douce d'une superficie totale de quatre cents milles carrés.

C'est même autour de cette mer intérieure que la colonisation devait prendre le plus de développement. Au centre d'une plaine fertile, le lac Saint-Jean draine un territoire de cinq millions d'acres auquel la qualité du sol a donné le titre de *Grenier de la Province.*

Commerce du bois

Longtemps encore, à travers la Province, le commerce du bois de construction et le flottage des troncs d'arbres sur nos rivières amèneront un peu d'aisance dans la maison du colon. La construction des navires provoquera, de son côté, l'exploitation de nos forêts et la création de nombreuses scieries.

Si les cultivateurs à l'aise possèdent de vastes maisons en pierres, les colons se contentent ordinairement de maisons en troncs d'arbres équarris à la hache et couvertes de chaume. Avec l'apparition des scieries mécaniques, les belles planches d'épinette ou de pin supplantent les troncs équarris. Les colons s'aident les uns les autres à construire leur maison: d'où le terme bien français et bien connu de *corvée.*

Les colons confectionnent eux-mêmes les meubles indispensables: tables, chaises foncées d'un treillis de peau crue, bancs, lits-sofas, bers, armoires ou commodes. La femme tisse au métier l'étoffe nécessaire aux besoins de la maisonnée. Les moutons abondent alors et l'on sait teindre la laine.

Quand la chasse et la pêche ne suffisent pas à alimenter le buffet, on ouvre le grand baril de lard salé. Ni thé, ni café importés, mais une infusion de tilleul, du café d'orge, de la bière d'épinette ou du vin de cerises. La cendre — la belle cendre de bois franc — n'est pas rare. On l'expose en larges couches aux effets de la pluie, qui dissout les sels et les entraîne avec elle.



L'eau d'érable, le sirop d'érable, le sucre d'érable, autant de vocables vieux comme la Nouvelle-France et qui ont porté bien loin la renommée de notre pays. Elles ne datent pas d'hier les réunions à la cabane ni les chansons de circonstance:

"La terre, sous la neige blanche,
A dormi pendant de longs mois.
La sève monte dans les branches,
Un frisson réveille les bois:
Dans les érablières,
Sont allés tous nos gens.
La joyeuse clairière
Retentit de leurs chants:
Voici qu'arrive le printemps!
En caravane, allons à la cabane, Oh! Eho!
On n'est jamais de trop
Pour goûter au sirop... d'érable!

(*A. Larrieu*) (1)

(1) *La Bonne Chanson* de l'abbé Gadbois, No 84.

L'habitant se vêt d'un costume pittoresque: capot à longues basques et capuchon, ceinture fléchée aux couleurs voyantes et souvent ornée de brillants. Tuque bleue en hiver et, en été, large chapeau de paille. Les femmes portent une jupe en étoffe du pays. A la belle saison, elles aiment à se parer de robes d'indienne, de tabliers de mousseline et de châles brodés.

La maison de l'habitant se dresse d'ordinaire près d'un cours d'eau; maison de bois blanchie à la chaux. D'un seul étage, elle comprend ordinairement trois pièces: la chambre *de compagnie,* la grand'chambre et la cuisine. Au centre, le poêle à deux ponts où flambaient de grosses bûches d'érable ou de merisier.

Adjutor Rivard s'est fait le chantre des habitants de chez nous dans un délicieux petit volume intitulé précisément: *Chez Nous,* volume qu'il faut lire de la première page à la dernière en passant par: *La Maison, La grand'chambre, Le ber, Le poêle à deux ponts, L'heure des vaches, La criée pour les âmes...* Volume qui nous amène à dire, quand on l'a fini: "Qu'il y a du bon monde, *chez nous*!"

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. ***Lecture:***

"Peuple sans histoire"

Quand Durham nous accusa d'être un *"peuple sans histoire"*, il n'avait peut-être pas complètement tort, en ce sens que nous ne comptions encore aucun écrivain de marque: avant de s'adonner aux travaux de la plume, il fallait commencer par vivre.

C'est cependant cette même nécessité de *vivre* et de vivre en *liberté,* qui suscita nos premiers écrivains, nos défenseurs quoi!

La lutte s'amorça d'abord dans les journaux, dont plusieurs ne nous étaient guère favorables: La Gazette de Québec (1764), La Ga-

zette de Montréal (1778), Le Quebec Mercury (1805), le *Canadien*, fondé par Pierre Bédard en 1806, supprimé par Craig et ressuscité avec Etienne Parent, qui lui donna comme devise: *Nos institutions, notre langue et nos lois.*

Citons aussi la *Gazette littéraire* et l'*Académie* de Montréal, désireuses toutes deux de former des "hommes savants".

Orateurs, chantres, historiens.

Le régime parlementaire de 1791 fournit à nos compatriotes l'occasion de parler, de devenir *orateur* à la manière de *Papineau* qui savait remuer les foules ou le parlement, et dont l'éloquence a contribué à maintenir dans le peuple la *ferveur patriotique* et la *foi en sa survivance.*

Les veillées de famille, les contes et les romances populaires, souvent chantées au son du violon, favorisèrent la gaieté et l'esprit français: "A Saint-Malo, beau port de mer! C'est la belle Françoise! Alouette..."

Philippe-Aubert de Gaspé, dans ses délicieux *Anciens Canadiens,* nous a fort heureusement conservé le souvenir de ces veillées, de ces chansons et de tout ce que l'on est convenu d'appeler *le bon vieux temps.*

On nous avait accusés d'être un peuple sans histoire: François-Xavier Garneau démontra, clair comme le jour, que nous avons une histoire et que cette histoire est une "flamme où s'allument les courages". Il écrivit l'*Histoire du Canada.*

Les étudiants des collèges furent émerveillés à la lecture de ces récits nouveaux. "Jamais la patrie ne leur avait paru si belle, si grande, si digne d'amour, si sainte, avec tant de blessures qui saignaient encore. Ils se sentaient, eux aussi, capables de toute endurance et de luttes nouvelles. (*Casgrain*)

Les abbés Ferland et Casgrain soutinrent de leur verbe et de leur plume "ce généreux élan vers le passé". Quant à notre *barde national,* Octave Crémazie, il jeta sur notre histoire "un manteau de gloire"; il excita l'enthousiasme patriotique par des poèmes qui nous rappellent de bien touchants souvenirs: *Le Drapeau de Carillon, Le Chant du Vieux Soldat.*

Le libraire de la rue de la Fabrique.

Octave Crémazie avait accepté d'aider ses frères dans leur commerce de livres sur la rue de la Fabrique. La librairie Crémazie passait alors pour la plus importante du Bas-Canada; c'est là que s'assemblaient les plus beaux esprits de l'époque, comme Garneau, Parent, Fréchette, Lemay, Ferland, et Casgrain.

Nature ouverte et sympathique, ne rêvant que lecture et poésie, Octave accueillait à bras ouverts tous ceux qui se présentaient. Il consacra une bonne partie de ses nuits à la lecture et à la composition de ses vers, ne se souciant pas toujours de les écrire parce qu'ils étaient gravés dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Ses poèmes rendent ordinairement le même son, mais "ils ressemblent à ces chansons populaires, à ces berceuses de l'enfance que l'oreille aime entendre même quand l'esprit est ailleurs".

Une corvette française, *La Capricieuse,* remonta le fleuve en 1855; la première depuis un siècle! Crémazie ressuscita tout de suite un bon vieux soldat canadien qui n'avait jamais cessé, jusqu'à son dernier soupir, de croire au retour de la France sur nos bords: *Tu l'as dit, ô vieillard, la France est revenue!*

Mais le poème qu'on ne se lassera jamais de relire, celui qui suffirait à immortaliser le nom de Crémazie, c'est *Le Drapeau de Carillon.* A chaque strophe, l'émotion grandit. Devine-t-on l'enthousiasme que suscitèrent ces mélodies si nouvelles, qui ressuscitaient

"Tout ce monde gloire où vivaient nos aïeux!"

L'infortuné poète.

Crémazie devait-il nécessairement mal tenir sa boutique parce qu'il était poète et poète de génie? Non pas, mais les importations devinrent tout de même excessives: livres, vins de différentes marques, chaussures, tapisseries qui s'entassaient dans les hangars ne servirent qu'à précipiter la ruine de l'infortuné libraire. Un matin de novembre 1862, on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil pour ne pas tomber entre les mains de ses créanciers.

Adieu, rêves de gloire et beaux projets d'avenir! Plus d'espoir, plus de famille, plus d'amis, plus de nom même puisque sur la terre étrangère, à Paris, Octave Crémazie s'appela *Jules Fontaine.*

L'exil dura seize ans. Une enveloppe venue de temps à autre d'Amérique, c'est tout ce qui lui resta de bonheur et d'espérance. Le quart d'heure de lecture fini, la vision s'évanouissait; alors il retombait sur lui-même se retrouvant plus seul que jamais.

"Bien des fois, raconte-t-il, si je n'avais eu une foi canadienne je serais allé me pendre au réverbère du coin. Mais quand le noir m'enveloppait de trop proche, quand je sentais le désespoir me saisir à la gorge et que le drap mortuaire semblait me tomber sur la tête, je courais à Notre-Dame-des-Victoires, j'y disais une bonne prière et je me relevais plus fort contre moi-même."

Le grand public ignorait toujours ce qu'il était advenu de son chantre lorsqu'une froide matinée de janvier 1879, on lui apprit

qu'un certain Jules Fontaine était mort au Havre, en France, et que Jules Fontaine était Octave Crémazie, mort face à l'Atlantique qu'il n'avait pu franchir, et le plus près possible de la mer et du Canada.

On dressa sur sa tombe une croix de bois portant ces simples mots *Jules Fontaine*; croix que l'on remplaça plus tard par une autre indiquant le véritable nom du poète [1].

II. ***Questions faciles:***

1. Pouvez-vous énumérer les principales clauses de l'Union?

2. Quel est le compatriote éminent qui, en 1840, refusa de partager l'opinion des découragés?

3. Pourquoi La Fontaine se disait-il en faveur d'un gouvernement responsable?

4. Pourquoi La Fontaine n'assista-t-il pas à la première session sous l'Union?

5. Baldwin tenait-il en haute estime son collègue La Fontaine? Motivez votre réponse.

6. Pourquoi lord Elgin tint-il à prononcer le discours du Trône en anglais et en français en 1849?

7. Quelle fut la cause principale de l'incendie du parlement de Montréal en 1849?

8. Pour quels motifs La Fontaine et Baldwin jugèrent-ils à propos de démissionner comme chefs du gouvernement?

9. Quels grands hommes d'Etat succédèrent à La Fontaine et à Baldwin?

10. Comment Cartier prit-il une part active à l'abolition de la tenure seigneuriale?

11. Qui fut le premier surintendant de l'Instruction publique?

12. Pourquoi les progrès de la colonisation sous l'Union furent-ils plutôt lents?

III. ***Lisez à haute voix, déclamez, racontez, dramatisez:***

1. Moment de découragement sous l'Union.

2. Louis-Hippolyte La Fontaine et le gouvernement responsable.

3. Place au français, messieurs!

---

(1) Depuis 1906, le buste de Crémazie orne le carré Saint-Louis, à Montréal. Louis Fréchette, qui s'était donné beaucoup de peine pour l'érection de ce monument, félicita Crémazie "d'avoir dit tout haut ce que chacun pensait tout bas."

Le sculpteur Philippe Hébert eut l'heureuse inspiration de représenter sur le socle le *vieux Soldat canadien* pressant une bannière sur son cœur et murmurant les strophes du poète : "Pour mon drapeau, je viens ici mourir !"

4. Témoignage de Baldwin en faveur de La Fontaine.
5. Réplique de Wolfred Nelson au sujet de la loi de l'indemnité.
6. L'émeute de 1849.
7. Les chemins de fer sous l'Union.
8. Jusqu'au Grand-Nord: Mgr Grandin.
9. Misères incroyables des premiers colons.
10. La poignante histoire d'Octave Crémazie.

IV. ***Pour les esprits vifs: qui a prononcé ou écrit les paroles suivantes?***

(Elgin, Baldwin, La Fontaine, Mgr Bourget, Cartier, Chauveau, Louis Veuillot, D.-B. Viger, W. Nelson)

1. "Ce n'était plus seulement avec inquiétude, c'était presque avec désespoir qu'on se demandait ce qui allait advenir de ce qui nous était cher."

2. "Je n'hésite pas à dire que je suis en faveur de ce principe anglais du gouvernement responsable."

3. "Quand même la connaissance de l'anglais me serait aussi familière que celle du français, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes..."

4. "J'ai remarqué en M. La Fontaine un sens si vif du droit... que j'ai été heureux de lui donner ma confiance et mon amitié."

5. "De telles injustices ne peuvent que désaffectionner les Canadiens de l'Angleterre."

6. "Que mon âme est soulagée d'entendre le discours du Trône dans la langue de mes pères!"

7. "Rendez à ces infortunés ce qu'ils ont perdu; indemnisez-les, je ne demande rien de plus."

8. "Cette conduite de votre part, je ne l'oublierai jamais."

9. "Mon pays avant tout!"

10. "La religion et la patrie sont ici réunies comme deux sœurs affligées..."

11. "Nous sommes au début d'une ère nouvelle qui éclipsera tout ce que nous avons vu jusqu'à présent."

12. "Je les vis en bon ordre, jeunes, vigoureux, braves..."

V. ***Qui suis-je? Devinez!***

(Sydenham, O'Connell, Papineau, Family Compact, Craig, Bourget, "Le Canadien", Gosford, Victoria, Kingston, Système seigneurial, Mgr de Forbin-Janson)

1. Dès 1810, j'ai proposé à l'Angleterre d'unir les deux Canadas.

2. A Londres, j'ai qualifié l'union possible des deux Canadas de *néfaste.*

3. Je me demande comment, en toute justice on peut accorder le même nombre de députés aux deux provinces.

4. Nous avons éprouvé des revers, mais on ne peut anéantir un peuple d'un demi-million en un jour, en un an...

5. J'ai pris part aux élections, enlevant le droit de vote à certains électeurs et semant la corruption parmi les autres.

6. ...: ville choisie comme capitale du pays et où se tint la première session sous l'Union.

7. L'avènement du ministère La Fontaine-Baldwin signifie la ruine pour nous.

8. J'ai accordé l'amnistie générale aux déportés politiques de 1839.

9. Après sept ans d'exil à Paris, je suis rentré au Canada.

10. J'ai prononcé l'oraison funèbre du grand La Fontaine.

11. Sous le régime français, j'ai remplacé le système des municipalités.

12. "Peuple au cœur d'or et aux clochers d'argent!"...

VI. ***Sujet de discours ou de rédaction:***

Chargé de représenter votre école au poste radiophonique local, vous avez à développer l'un ou l'autre des sujets suivants:

1. Eloge de La Fontaine, père du Gouvernement responsable.
2. L'œuvre immense de Mgr Bourget.
3. Missionnaire au Grand-Nord canadien, chez les Esquimaux...
4. Chez nous, chez nos gens...
5. Octave Crémazie.

Lectures conseillées:

La Fontaine, collection *Gloires Nationales*;

Histoire du Canada, 6e année: "L'Œuvre immense de Mgr Bourget";

"J'étais routier en terre stérile"; *Aux Glaces polaires*;

Chez nous, chez nos gens, d'Adjutor Rivard;

Jean Rivard, par Gérin Lajoie.

VII. ***Sujets de discussion:***

1. Avait-on raison de tant insister pour obtenir le gouvernement responsable?

2. Justifiez la fière réplique de La Fontaine au député de Toronto.

3. Papineau pouvait-il reprocher à La Fontaine de s'être réconcilié avec l'Union?

4. Les Canadiens étaient-ils en droit de réclamer une indemnité en 1849?

5. Que pensez-vous du traité de réciprocité avec les Etats-Unis?

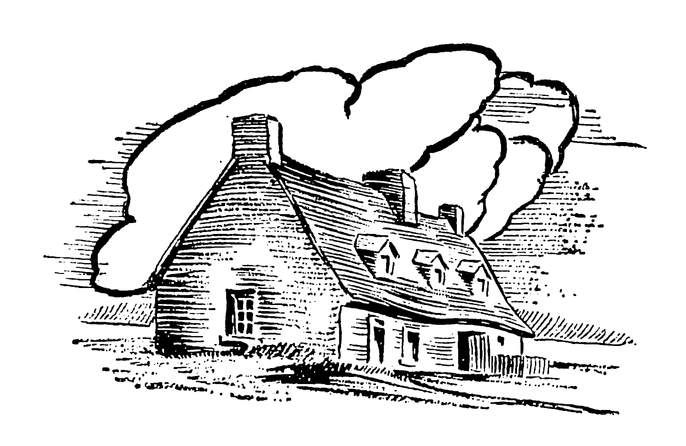
6. Cartier avait-il raison de tant stimuler la construction des chemins de fer?... des canaux?... des lignes océaniques?

7. Que pensez-vous de notre système d'éducation?

8. Justifiez le geste de la Société des *Vingt et Un* à l'automne de 1837.

VIII. ***Sujet d'imagination:***

Alexis Simard, surnommé le *patriarche du Saguenay,* raconte sa propre histoire; que dit-il? (Lectures conseillées: *Histoire du Canada,* 5e et 6e année; différents volumes ayant trait au Saguenay, et plus spécialement *Le Saguenay historique et pittoresque,* collection "Mon Pays")



Vous savez maintenant que . . .

1. L'Acte d'Union fut voté à Londres le 23 juillet 1840. Le Haut et le Bas-Canada ne formaient plus *officiellement* qu'une seule province; une seule langue était officielle, l'anglais.

2. Des Canadiens perdirent un instant courage; Louis-Hippolyte La Fontaine, député de Terrebonne, les ranima en disant qu'il entrevoyait l'avènement du *gouvernement responsable.*

3. Malgré la loi, La Fontaine fit son premier discours en français; d'autres l'imitèrent. En 1845, le parlement des Canadas-Unis vota le rétablissement du français à la Chambre et devant les tribunaux. Londres sanctionna la loi trois ans plus tard: 1848.

4. A deux reprises, La Fontaine et Baldwin remplirent les fonctions de procureur général pour chaque partie de la province. Ils en profitèrent pour réparer les dommages causés par les troubles de 1837-38.

5. Macdonald et Cartier stimulèrent les chemins de fer, les lignes océaniques et les canaux le long du Saint-Laurent.

6. C'est sous l'Union que fut inauguré le système scolaire dont la province de Québec jouit encore aujourd'hui.

7. La venue de nombreuses communautés d'hommes ou de femmes nous valut de nouveaux maîtres, de nouvelles méthodes et de nouveaux manuels.

8. L'Eglise progressait, non seulement dans le Bas et le Haut-Canada, mais même dans l'Ouest de Mgr Taché. La colonisation progressait également en divers coins de la Province, mais plus spécialement dans la région des Bois-Francs et du Saguenay.

Chapitre 10

Débuts de la Confédération

1. "L'Union fera notre force..." (Cartier)

L'idée d'une confédération entre les diverses provinces britanniques de l'Amérique du Nord datait de loin. Probablement suggérée par l'exemple des Etats-Unis dont le pays croissait rapidement depuis 1783, la Confédération est due surtout à des politiciens éminents comme Macdonald et Cartier.

Un siècle après la Conquête, le Canada ne comprenait encore que les deux provinces réunies depuis 1840 sous un seul gouvernement. Le reste du pays appartenait aussi à l'Angleterre : Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile-du-Prince-Edouard, Terre-Neuve, Colombie, Vancouver, ou à la Compagnie de la Baie d'Hudson: territoires du Nord-Ouest.

Aucune route ne reliait ces diverses colonies. On se dit alors qu'il était temps de se grouper: "Si les provinces maritimes s'unissaient à nous, disait le député Galt, nous obtiendrions du même coup les ports d'hiver sans lesquels nous sommes isolés de l'Angleterre six mois par année. Un chemin de fer relierait ces ports aux villes du Bas et du Haut-Canada, et l'ensemble du pays résisterait mieux à l'attraction américaine."

Assentiment de la Reine

Procureur général et premier ministre du Canada de 1858 à 1862, Cartier se rendit en Angleterre avec Galt et Ross, à l'automne de 1858, pour y étudier le projet de *confédération*. Non seulement la reine Victoria le gratifia d'une audience particulière, mais elle le garda trois jours au château de Windsor et promit qu'un prince de la famille royale irait présider l'inauguration du nouveau pont *Victoria*, à Montréal.

Deux ans plus tard, le prince de Galles devenu dans la suite Edouard VII remontait le Saint-Laurent à bord du navire de guerre *Hero* et Cartier, qui était allé à sa rencontre dans la baie de Gaspé, ne se faisait pas prier pour le divertir en cours de route.

Après une tournée rapide dans les Cantons de l'Est, le prince de Galles se rendit à Ottawa, choisie comme capitale, et posa la première pierre des superbes édifices dont Cartier pouvait se glorifier d'être le premier architecte.

Une guerre et ses suites

En 1861 éclatait aux Etats-Unis la longue guerre civile, qui ensanglanta le pays pendant cinq ans, et provoqua chez nous des réflexions comme celles-ci:

"Que ferions-nous si les Américains cherchaient à s'emparer du Canada comme ils l'ont fait en 1775 et en 1812? Comment leur résister lorsque nous n'avons aucun gouvernement central, aucune route convenable, aucun chemin de fer ni même de service postal uniforme?

Les deux partis politiques, libéraux et conservateurs, possédaient un nombre à peu près égal de députés, en sorte que soixante libéraux votaient parfois contre soixante conservateurs et qu'il devenait difficile d'administrer le pays. On en vint à croire que le régime de l'Union fonctionnait mal et qu'il fallait adopter un autre système de gouvernement.

En 1864, certains députés résolurent de mettre de côté leurs divergences politiques pour étudier sérieusement le projet de la confédération. Cartier fit preuve d'une telle ténacité en cette circonstance que son collègue Macdonald, très habile lui aussi, ne put s'empêcher de dire: "Il est aussi courageux qu'un lion!"

Il se trouva qu'en cette même année le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince-Edouard avaient résolu d'envoyer des délégués à Charlottetown le 1er septembre, afin d'y discuter l'union possible des trois provinces. Les Canadas l'apprirent et obtinrent d'y envoyer des représentants.

1. "L'Union fera notre force..." (Cartier)

L'idée d'une confédération entre les diverses provinces britanniques de l'Amérique du Nord datait de loin. Probablement suggérée par l'exemple des Etats-Unis dont le pays croissait rapidement depuis 1783, la Confédération est due surtout à des politiciens éminents comme Macdonald et Cartier.

Un siècle après la Conquête, le Canada ne comprenait encore que les deux provinces réunies depuis 1840 sous un seul gouvernement. Le reste du pays appartenait aussi à l'Angleterre : Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile-du-Prince-Edouard, Terre-Neuve, Colombie, Vancouver, ou à la Compagnie de la Baie d'Hudson: territoires du Nord-Ouest.

Aucune route ne reliait ces diverses colonies. On se dit alors qu'il était temps de se grouper: "Si les provinces maritimes s'unissaient à nous, disait le député Galt, nous obtiendrions du même coup les ports d'hiver sans lesquels nous sommes isolés de l'Angleterre six mois par année. Un chemin de fer relierait ces ports aux villes du Bas et du Haut-Canada, et l'ensemble du pays résisterait mieux à l'attraction américaine."

Assentiment de la Reine

Procureur général et premier ministre du Canada de 1858 à 1862, Cartier se rendit en Angleterre avec Galt et Ross, à l'automne de 1858, pour y étudier le projet de *confédération.* Non seulement la reine Victoria le gratifia d'une audience particulière, mais elle le garda trois jours au château de Windsor et promit qu'un prince de la famille royale irait présider l'inauguration du nouveau pont *Victoria,* à Montréal.

Deux ans plus tard, le prince de Galles devenu dans la suite Edouard VII remontait le Saint-Laurent à bord du navire de guerre *Hero* et Cartier, qui était allé à sa rencontre dans la baie de Gaspé, ne se faisait pas prier pour le divertir en cours de route.

Après une tournée rapide dans les Cantons de l'Est, le prince de Galles se rendit à Ottawa, choisie comme capitale, et posa la première pierre des superbes édifices dont Cartier pouvait se glorifier d'être le premier architecte.

Une guerre et ses suites

En 1861 éclatait aux Etats-Unis la longue guerre civile, qui ensanglanta le pays pendant cinq ans, et provoqua chez nous des réflexions comme celles-ci:

"Que ferions-nous si les Américains cherchaient à s'emparer du Canada comme ils l'ont fait en 1775 et en 1812? Comment leur résister lorsque nous n'avons aucun gouvernement central, aucune route convenable, aucun chemin de fer ni même de service postal uniforme?

Les deux partis politiques, libéraux et conservateurs, possédaient un nombre à peu près égal de députés, en sorte que soixante libéraux votaient parfois contre soixante conservateurs et qu'il devenait difficile d'administrer le pays. On en vint à croire que le régime de l'Union fonctionnait mal et qu'il fallait adopter un autre système de gouvernement.

En 1864, certains députés résolurent de mettre de côté leurs divergences politiques pour étudier sérieusement le projet de la confédération. Cartier fit preuve d'une telle ténacité en cette circonstance que son collègue Macdonald, très habile lui aussi, ne put s'empêcher de dire: "Il est aussi courageux qu'un lion!"

Il se trouva qu'en cette même année le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince-Edouard avaient résolu d'envoyer des délégués à Charlottetown le 1er septembre, afin d'y discuter l'union possible des trois provinces. Les Canadas l'apprirent et obtinrent d'y envoyer des représentants.

Quatre ministres haut-canadiens, Macdonald, Campbell, Brown et McDougall, et quatre du Bas-Canada, Cartier, Galt, McGee et Hector Langevin, rencontrèrent les délégués des Maritimes à la date convenue.

Dès ces premières entrevues, on convint que les provinces du Haut et du Bas-Canada trouveraient un complément normal dans les Maritimes: "Nous achèterons votre poisson, disaient les délégués du centre, et vous achèterez notre farine; nous prendrons votre houille et vous accepterez nos produits manufacturés". La Confédération était admise *en principe.*

D'un commun accord, sir Etienne-Pascal Taché, premier ministre du Canada, fut choisi comme président. Il était assisté d'hommes aussi célèbres que J.-A. Macdonald, Georges-Etienne Cartier, George Brown, adversaire politique acharné de Macdonald, qui avait cependant accepté de collaborer avec lui pour le bien du pays; Charles Tupper, délégué de la Nouvelle-Ecosse; Léonard Tilley, délégué du Nouveau-Brunswick; Alexander Galt, Thomas d'Arcy McGee. On les appelle les *Pères de la Confédération.*

Après seize jours de séances laborieuses et de discussions prolongées, la conférence de Québec avait achevé son œuvre: *soixante-douze* résolutions qui ont servi de base à la Confédération.

Projet soumis aux provinces

Les nombreux discours prononcés en ces diverses circonstances contribuèrent à impressionner favorablement l'opinion publique. Restait une dernière tâche à exécuter par chacun des délégués: celle de faire accepter la Confédération dans sa province respective. Ce devait être une besogne pénible, plus ardue encore que celle dont la conférence de Québec venait de voir l'heureux aboutissement.

Certains députés s'opposèrent à la Confédération parce que le pouvoir central aurait tendance à tout *centraliser*, à

empiéter sur les droits des provinces et à mépriser leurs garanties: "Etant le plus fort, disaient-ils, il sortira toujours victorieux des conflits inévitables qui surgiront dans la suite, et ce sera "catastrophique" pour la province de Québec surtout."

Ces députés n'avaient peut-être pas complètement tort mais, à la session de janvier 1865, Cartier prit sur lui d'entraîner les hésitants à sa suite. Macdonald proposa le vote, et la nouvelle constitution fut adoptée dans les deux Canadas par quatre-vingt-onze voix contre trente-trois [1]. Ce fut un moment solennel à la Chambre des Canadas-Unis. Enthousiasmés, les députés se levèrent et entonnèrent le *God save the Queen!* Dieu protège la Reine!

2. La Confédération (1867)

Malgré l'opposition qui se manifestait ci et là, quatre provinces résolurent d'adopter la Confédération; ce furent le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick. Les délégués des quatre provinces se rendirent en Angleterre afin de mettre la dernière main à la rédaction de cette loi très importante qui porte un grand nom dans l'histoire: "L'Acte de l'Amérique du Nord britannique".

"Dominion" du Canada

Quel nom donnerait-on au nouveau pays? Macdonald proposait de l'appeler *Kingdom of Canada, Royaume du Canada!* Mais pour ne pas éveiller inutilement la susceptibilité des Etats-Unis, qui avaient établi chez eux une *République,* on convint de choisir le mot *Dominion* ou *Puissance* du Canada, "parce que ça sonne bien, disait Cartier, et que ça peut contribuer au prestige de la Confédération".

(1) En 1853, le nombre des députés avait été porté de 84 à 130.

Voté en mars 1867, l'Acte fédéral entra en vigueur le 1er juillet. Les ministres anglais laissèrent aux Canadiens le soin d'élaborer à leur gré la nouvelle Constitution: ainsi notre pays franchissait une nouvelle étape dans la voie de son indépendance. Depuis 1867, le 1er juillet a toujours été fête légale au Canada: c'est en effet l'heureux anniversaire de notre immense pays.

Clauses du pacte fédératif

Selon ce "pacte", chaque province garde son autonomie, son gouvernement établi, ses ressources naturelles et la pleine souveraineté de pouvoir dans toutes les matières d'intérêt provincial, dont les principales sont énumérées dans un article spécial (article 92) de la Constitution.

La province est administrée par un lieutenant-gouverneur assisté d'un *Conseil exécutif* qui, en pratique, exerce l'autorité par son premier ministre. Le pouvoir législatif appartient à une *assemblée législative* élue par les citoyens. Dans la province de Québec, ce pouvoir est partagé avec un *Conseil législatif*, formé de membres nommés à vie par le lieutenant gouverneur en conseil.

Le gouvernement fédéral a l'autorité souveraine en toutes les matières qui intéressent l'ensemble des provinces, comme la défense du pays, les chemins de fer, la navigation, le commerce extérieur et les douanes, les relations avec les pays étrangers: matières énumérées dans l'article 91 de la Constitution.

Le gouverneur général représente le roi à la tête de l'Etat fédéral, et un *Conseil* de ministres exerce le pouvoir exécutif. Une *chambre des communes* élective et un *Sénat*, dont les membres sont nommés à vie, édictent les lois. Le français et l'anglais sont langues officielles dans la province de Québec et dans le parlement, les services publics et les tribunaux fédéraux.

On convint de construire un chemin de fer, l'*Intercolonial*, pour relier les provinces maritimes à celles du centre du

pays, et de compléter le réseau des canaux pour prolonger la navigation jusqu'au lac Supérieur.

Elections générales

Restait à faire *légaliser* la nouvelle Constitution par la masse des électeurs. Les élections générales devant avoir lieu au début de l'automne, la lutte s'annonça comme la plus chaude et la plus importante qu'on eût encore vue au Canada.

Qu'arrivera-t-il s'il prend fantaisie au peuple de répudier l'œuvre des *Pères de la Confédération*? Des orateurs éminents sillonnèrent le pays en tous sens, exposant partout les avantages de la *confédération* et les grands intérêts en jeu.

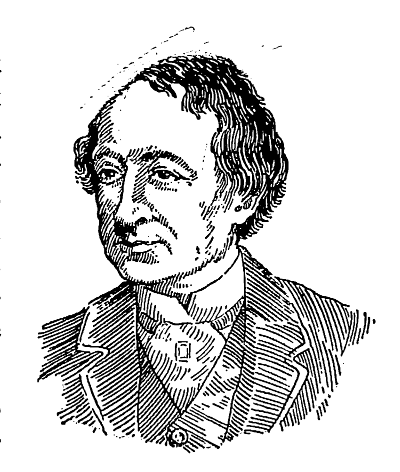
La lutte fut particulièrement vigoureuse dans la province de Québec, considérée à juste titre comme le pivot de la Confédération. Le clergé catholique, évêques en tête, rendit en cette circonstance, comme en bien d'autres, un service signalé à la cause de l'union, appuyant de toute son influence l'œuvre des *Pères*.

Le parti de la Confédération l'emporta et Cartier ne perdit que *douze* des *soixante-cinq* sièges réservés à la province de Québec. Victoire écrasante également en Ontario et dans le Nouveau-Brunswick; seule la Nouvelle-Ecosse fit exception en n'élisant qu'un partisan de la Confédération, *Charles Tupper*.

Macdonald, premier ministre

Chef du premier cabinet sous la Confédération, John A. Macdonald parvint à concilier les prétentions des Anglais, des Français et des Irlandais. Quatre ministres sur treize représentaient Québec: Cartier, ministre de la milice; Galt, des finances; Chapais, de l'agriculture, et Langevin, secrétaire d'Etat.

Tandis que Macdonald était créé *commandeur,* Cartier reçut simplement le titre de *compagnon de l'Ordre du Bain.*



Les Canadiens français jugèrent à bon droit que Macdonald et Cartier méritaient tous deux la même décoration comme représentant à des titres égaux les deux grandes races et les deux grandes provinces du Dominion. Aussi Cartier refusa-t-il d'accepter toute autre dignité que celle de *commandeur*.

Alors à Londres, sir Charles Tupper prit la défense des Canadiens auprès du duc de Buckingham : "Je crois à propos de vous dire que, sans le dévouement patriotique de M. Cartier au grand projet de la Confédération et sans le courage déployé par lui dans cette affaire, en face de grandes difficultés et de grands dangers, l'union ne serait pas devenue un fait accompli.

"J'applaudis à l'honneur qui a été fait à M. Macdonald, mais je crois malheureux qu'un million de Français catholiques, sujets des plus loyaux de Sa Majesté et des plus dévoués aux intérêts du trône, puissent penser que le représentant de leur race et de leur religion, égal à son collègue en mérite et ayant droit aux mêmes égards, n'ait pas été jugé digne des mêmes distinctions."

Grâce à l'intervention de Tupper, Cartier reçut le titre de *baronnet,* dignité d'un ordre encore plus élevé que celle accordée à Macdonald.

Cartier, ministre de la Milice

Comme ministre de la Milice et de la défense nationale, Cartier devait rendre d'éminents services à son pays.

"On me demandera peut-être, disait-il, pourquoi j'ai pris la direction du ministère de la milice. Je répondrai que j'ai toujours aimé à affronter des difficultés et qu'il y en a un



bon nombre dans le ministère de la milice. Maintenant que je suis à la tête de ce ministère, pourquoi n'essaierais-je pas de remplir ma charge à la satisfaction de mes concitoyens ? Je ne désespère pas d'y arriver."

Et en une autre circonstance: "J'ai dit au généal américain, à Niagara, qu'il ne voyait là que l'un de nos neuf camps; que tout en désirant vivre sur un pied d'amitié avec les Etats-Unis, la prudence nous conseillait de ne pas demeurer désarmés; que nous fourbissions nos armes, sauf à ne jamais nous en servir; que notre idée était simplement de nous défendre et non de faire des conquêtes."

A mari usque ad mare

La Confédération de 1867 ne comprenait que le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick. Il fut entendu qu'avec les années les autres colonies anglaises de l'Amérique du Nord pourraient aussi faire partie du même organisme, en se soumettant à des conditions prévues.

Si les Pères de la Confédération s'arrêtèrent au mot *Dominion,* c'est qu'ils espéraient bien voir leur pays s'étendre un jour de l'Atlantique au Pacifique, comme l'indique l'expression latine inscrite sur nos armoiries: *A mari usque ad mare: D'un océan à l'autre!*

Cartier, animé de beaucoup d'optimisme et d'une grande foi en l'avenir, l'avait d'ailleurs prédit clairement en 1866, à Ottawa, devenue la capitale du Canada: "Les nouveaux édifices du Parlement qui se dressent en haut de la ville offrent un coup d'œil majestueux pour tous ceux qui les contemplent; ils paraissent, en effet, dignes des législateurs d'un pays qui va s'étendre de l'Atlantique au Pacifique..."

3. L'acquisition des Territoires (1870)

L'étendue de terrain comprise entre les Grands Lacs et les Rocheuses appartenait à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Autour du fort *Garry,* principal comptoir de l'Ouest, se groupèrent un certain nombre d'Anglais, de Canadiens venus des provinces de l'Est, d'Ecossais et surtout de *Métis,* descendants des anciens coureurs de bois.

Les Métis

Sensibles, hospitaliers,, généreux jusqu'à la prodigalité, patients dans les épreuves, voyageurs intrépides habitués à la chasse au buffle et doués de la faculté de se guider comme les Indiens à travers les forêts et les prairies, tels étaient les Métis du Nord-Ouest canadien.

Ordinairement nés d'une mère indienne et d'un père de race blanche, ils devinrent, à l'époque de la Confédération, la race prédominante de l'Ouest formant aussi la cavalerie la plus adroite au monde. Grâce à Mgr Provencher et aux missionnaires venus se fixer dans l'Ouest, les Métis adoptèrent petit à petit les coutumes des Blancs et vécurent en chrétiens résolus.

A mesure que les Indiens diminuaient en nombre, les Métis s'emparaient de vastes régions dont ils se considéraient à la longue comme légitimes possesseurs. Pas de gouvernement régulier chez eux. A l'époque de la chasse au bison, cependant, ils élisaient des chefs pour maintenir l'ordre et se protéger des attaques sournoises des Indiens. Ces sortes de "gouvernement provisoire" s'organisaient chaque fois qu'il y avait un danger à conjurer, une hostilité à repousser.

Régime bienveillant

Aucun chemin ne reliait les gens de la Rivière Rouge au reste du pays. Le commerce se faisait surtout avec les Etats-Unis ou directement avec l'Angleterre par le moyen de la Baie d'Hudson. La traite des fourrures, la chasse au buffle et la culture d'un lopin de terre capable de nourrir la famille, voilà qui suffisait au bonheur des paisibles colons de la Rivière Rouge. Mais ils foulaient un sol beaucoup trop riche pour qu'on le laissât plus longtemps inutilisé.

Jusqu'à la Confédération, les Métis de la Rivière Rouge vécurent en paix sous le régime paternel de la Compagnie et de McTavish, son gouverneur. En 1868, le Gouvernement canadien parla d'acheter les Territoires pour la somme de cinq à six millions; l'année suivante, la Compagnie consentait au marché, et, le 1er décembre 1869, cessa tout acte d'administration dans la contrée.

La transaction n'était pas encore terminée, de sorte que les Territoires se trouvèrent quelque temps privés de gouvernement. Les Métis en profitèrent pour établir un gouvernement *provisoire,* formé de douze députés de langue française et de douze de langue anglaise, dont le chef n'était autre que ce Louis Riel, dont Mgr Taché avait jadis discerné les brillantes qualités du cœur et de l'esprit, au point qu'il l'envoya terminer ses études au collège de Montréal.

L'étudiant Riel

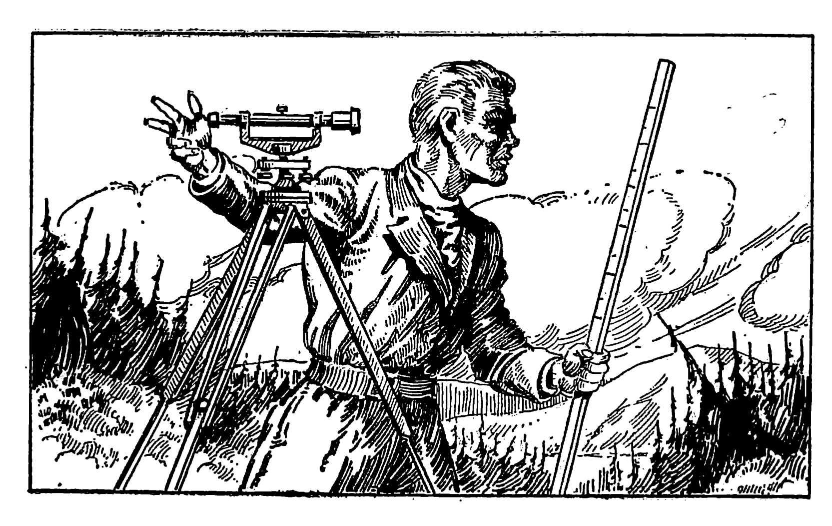
"L'entrée au collège de Louis Riel, dit un compagnon d'alors, Eustache Prud'Homme, fut un événement pour les élèves. Un jeune homme venant de loin, qui connaissait le pemmican, le tomahawk, qui avait vu flotter les chevelures sur les épaules des Sioux ou des Pieds-Noirs, qui avait failli peut-être se faire scalper: il y avait là plus qu'il n'en fallait pour piquer la curiosité des compagnons, petits espiègles de douze à quinze ans.

"Dans les heures de récréation, quand l'effervescence des jeux et la dissipation s'étaient un peu calmées, on se groupait autour de Riel et les jeunes figures traduisaient les sentiments que le narrateur voulait leur donner. C'était toujours quelque aventure terrible, dont il n'était jamais la victime; c'étaient des scènes déchirantes d'incendie dans les prairies de l'Ouest, d'enfants broyés ou emportés par des chevaux sauvages, de chasseurs intrépides qui sautaient d'un bond une grande rivière pour couper court aux poursuites acharnées des animaux féroces..."

Obligé de discontinuer ses études à la mort de son père, Louis Riel dut revenir dans l'Ouest où ses compatriotes l'élurent, à vingt-six ans, président du "Gouvernement provisoire de la terre de Rupert."

Les arpenteurs à l'œuvre

De son côté, le Gouvernement canadien commençait l'arpentage du sol. Avouons que les experts préposés à ce travail n'accomplirent pas toujours leur besogne avec les égards dus à la population, et qu'ils finirent par soulever l'indignation générale.



Arpenteurs et fonctionnaires civils ne voyaient pas non plus d'un bon œil la formation du gouvernement provisoire. Ils levèrent même un corps de volontaires pour s'attaquer aux Métis et, au nombre de six cents, vinrent sommer Riel de démissionner comme chef de ce gouvernement qu'Ottawa ne pouvait pas reconnaître.

"Je veux la paix, répondit Riel, mais je suis également prêt pour la guerre; et puisque vous la voulez, nous allons commencer tout de suite..."

On en vint aux mains et plusieurs Anglais, tombés aux mains des Métis, furent faits prisonniers. Thomas Scott, plus hâbleur que les autres et arrêté déjà pour indiscipline et révolte ouverte, fut traduit devant un conseil de guerre, condamné et fusillé par ordre de Riel.

Si l'exécution de Scott eut pour effet de rétablir l'ordre dans l'Ouest, elle eut aussi, hélas! le don de soulever une véritable explosion de colère en Ontario contre Riel, car Scott était Ontarien et partisan de la belliqueuse secte des "Orangistes".

Intervention de Mgr Taché

Dès l'été de 1868, Mgr l'évêque de Saint-Boniface avertit le Gouvernement canadien des graves événements qui se préparaient à la Rivière Rouge, mais on ne prêta guère d'attention à ses paroles. Deux ans plus tard, Monseigneur reçut à Rome même, où il prenait part au concile du Vatican, un message l'invitant à revenir en hâte à la Rivière Rouge pour y pacifier "sa petite patrie d'adoption".

Le 11 mars 1870, Monseigneur rencontra Riel et Lépine au fort Garry; non sans peine, il les assura des bonnes dispositions du Gouvernement canadien à leur égard, leur montrant les avantages qu'il y avait à bien accueillir les autorités canadiennes. Il promit finalement qu'on leur accorderait une amnistie générale pour les fautes ou erreurs du passé.

Riel et Lépine hésitèrent à capituler; comme ils estimaient leur évêque, ils lui firent confiance et consentirent à envoyer

trois délégués, qui rencontrèrent Macdonald et Cartier à Ottawa et obtinrent de précieux avantages pour les pays de l'Ouest.

Le 15 juillet 1870, le Canada prit enfin possession des Territoires dont il détacha la partie la plus colonisée pour en former une nouvelle province: le *Manitoba.*

Riel l'infortuné

Riel fut élu plusieurs fois député à Ottawa par ses compatriotes reconnaissants; mais pour le bien de la paix et par déférence envers Mgr Taché, qu'il vénérait, il se démit ordinairement de son mandat en faveur de quelques Canadiens influents: Cartier, par exemple, battu dans son propre comté en 1872.

Obligé par les circonstances (1) de s'enfuir aux Etats-Unis le 17 septembre 1873, Riel fut cependant élu aux Communes en 1874; il s'y présenta, en fut expulsé officiellement le 15 avril et mis hors la loi le 24 février 1875.

C'en était trop pour l'infortuné Métis, qui dut faire un stage de trois ans dans une maison de santé à Québec. Retiré ensuite aux Etats-Unis, il s'y maria et y exerça les fonctions d'instituteur, jusqu'au jour (4 juin 1884) où des Métis de la Saskatchewan, ses *frères,* lui apportèrent le poignant récit de nouvelles misères et de nouveaux soulèvements.

4. L'ère du chemin de fer

Sixième province

La lointaine Colombie n'avait aucun rapport avec les autres colonies britanniques. La découverte de pépites d'or dans l'eau de ses rivières avait provoqué une période d'acti-

(1) On avait mis sa tête à prix en Ontario : cinq mille dollars !

vité extraordinaire, mais quand la fièvre de l'or se fut calmée, la population baissa considérablement, et la colonie qui s'était endettée aux jours de prospérité se vit dans l'impossibilité de rencontrer ses obligations.

Deux solutions possibles s'offraient aux dirigeants de la Colombie: l'entrée dans la Confédération canadienne ou l'annexion aux Etats-Unis. La première l'emporta. On y mettait une seule condition: que le chemin de fer de l'Est traversât les Prairies et atteignît les Rocheuses; pour le reste du trajet, on se contentait d'un simple chemin de colonisation.

Cartier s'opposa à la dernière partie de la clause: "Non, dit-il, cela ne suffira pas. Demandez un chemin de fer *jusqu'à la mer,* et vous l'aurez!" C'était en 1871.

"Notre politique, est une politique de chemins de fer", disait encore Cartier, qui s'était fait l'ardent promoteur du rail au Canada. La seule vue du projet de loi qui devait donner naissance à la Compagnie du Pacifique Canadien l'enthousiasmait. Quand la Chambre eut voté la loi, il se leva, comme mû par un ressort, et au milieu des acclamations, lança la phrase restée célèbre: *"En route pour l'Ouest!"*

Défaite de Cartier

Les élections très orageuses imposèrent une défaite pénible à Cartier, battu dans son comté par treize cents voix: piètre récompense de tous les travaux qu'il s'était imposés pour son peuple pendant un quart de siècle!

Plusieurs députés lui offrirent spontanément leur siège au Parlement; il se rendit au geste gracieux de Riel et accepta le comté de *Provencher,* au Manitoba. Mais il dut auparavant reprendre le chemin de Londres pour y consulter d'éminents spécialistes anglais.

Québec voulut acclamer le partant au son de la musique militaire et au bruit des canons sur la citadelle. Cartier surmonta son émotion et remercia chaleureusement ses compatriotes de cette nouvelle marque d'estime. Un instant, il dut

s'interrompre à cause du bruit de la vapeur s'échappant des machines:

"Voici une interruption et vous savez que les interruptions ne me découragent pas, dit-il avec beaucoup d'à-propos et aux vifs applaudissements de la foule... Je ne suis pas de ceux qui se découragent facilement... Le cœur plein de reconnaissance, je vous dis *adieu!* ou plutôt: *Au revoir!*"

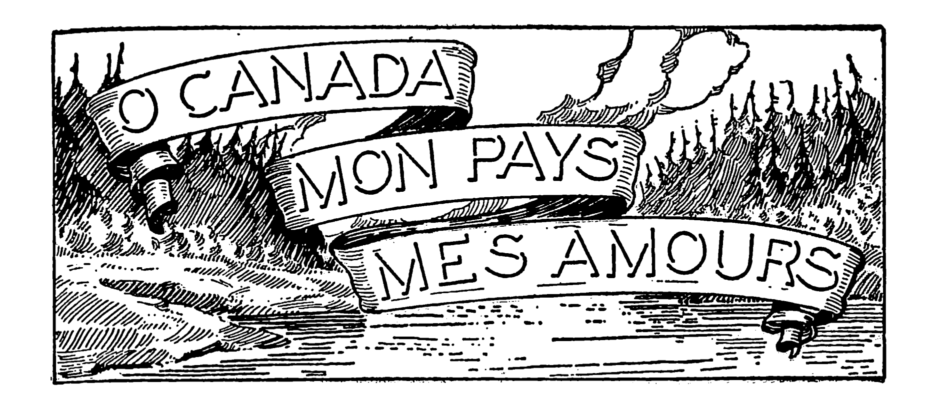
Mort de Cartier

Cartier se trompait: ce fut un adieu qu'il adressa à ses amis de Québec. Après un séjour de quelques mois en Angleterre, où sa santé parut s'améliorer sensiblement, il projeta de se réembarquer sur le *Prussian* le 29 mai 1873, mais il mourut peu auparavant.

"Ce matin, écrivait de Londres Mlle Cartier, les journaux sont remplis des éloges de mon père, car même ici, dans cette vieille Angleterre, si hautaine et si fière, où souvent les grands hommes vivent et meurent dans l'obscurité, les plus éminents l'ont traité comme leur égal et ont rendu justice à ses qualités inestimables."

Macdonald fit faire des obsèques solennelles et publiques, aux frais de l'Etat, et placer un monument commémoratif sur la tombe du grand homme au cimetière de la Côte-des-Neiges, à Montréal.

La plupart des villes importantes dressèrent des statues à la gloire de cet éminent *Père de la Confédération.* Celle du parc Mance, à Montréal, mérite une mention spéciale. Œuvre de l'artiste Hill, elle arracha de véritables cris d'admiration avec sa *Renommée* aux ailes déployées qui couronne le héros lui-même, entouré des quatre provinces fondatrices de la Nation, et redit sur un ruban de bronze les paroles mêmes du chant de Cartier: "O Canada, mon pays, mes amours!"



Nouvelle province: l'île du Prince-Edouard (1873)

L'île du Prince-Edouard où se tint la conférence de 1864 ne faisait pas encore partie de la Confédération. En 1873, elle se trouvait aux prises avec de graves questions.

La colonie possédait déjà son propre chemin de fer mais elle ne réussissait guère à en défrayer le coût d'installation et d'entretien; la majorité des terres appartenaient à des richards d'Angleterre, qui les avaient reçues en cadeau de leur Roi un siècle auparavant, et dont les héritiers continuaient à percevoir une rente annuelle au grand détriment des colons.

Le Canada consentit à endosser la dette de l'île, à garantir un service de traversiers et promit enfin de racheter le sol même des mains de ses lointains propriétaires pour le revendre en bonne et due forme au peuple du Prince-Edouard. C'était en 1873 et l'île devint la septième province du Dominion.

Le Canada s'étendant de l'Atlantique au Pacifique, on pouvait en toute vérité dire avec Cartier: *D'un océan à l'autre!*

Obstacles de toutes sortes

Lorsqu'en 1871 Macdonald prédit qu'avant dix ans le chemin de fer atteindrait la Colombie, bien des gens haussèrent

les épaules disant qu'un petit peuple de quatre millions ne pourrait jamais remplir une telle obligation.

La tâche fut extrêmement pénible. En un endroit, six rangées de rail s'enlisèrent les unes après les autres; la septième tint bon cependant et c'est sur elle que glissent aujourd'hui les locomotives géantes du Pacifique Canadien dans leur course d'Halifax à Vancouver.



Macdonald fut cependant contraint de démissionner en 1873 pour avoir accepté, disait-on, $350 000 de la compagnie aux élections générales de l'année précédente. Les cinq années qui suivirent n'amenèrent aucun progrès dans la question du chemin de fer, et le peuple de la Colombie s'en montra si mécontent qu'il tourna de nouveau ses regards vers les Etats-Unis.

Quand lord Dufferin, gouverneur général du Canada, se rendit à Victoria, il put lire sur une pancarte le mot offensant: *Séparation!* "Non, mes bons amis, dit-il aux gens de Victoria, ne parlez pas de séparation, mais bien plutôt de *réparation*

puisque le Gouvernement du Canada entend bien réparer les négligences des dernières années."

Revenu au pouvoir en 1878, Macdonald reprit avec une nouvelle ardeur la construction du Pacifique Canadien. On manqua souvent d'argent à cause des sommes énormes que l'entreprise engloutissait chaque jour; mais quand la Compagnie n'avait plus un dollar sonnant, elle s'adressait à Macdonald qui trouvait toujours le moyen d'amener le Parlement à voter une nouvelle somme d'argent pour le chemin de fer.

Aux difficultés matérielles vint s'ajouter l'hostilité des Indiens. En 1883, les Pieds-Noirs s'indignèrent de ce que les arpenteurs du gouvernement empiétaient sur leurs domaines et le chef, Pied-de-Corbeau, résolut de s'opposer à l'usurpation par la force.

"Attendez, lui dit le Père Lacombe, missionnaire Oblat de Marie-Immaculée, je vais moi-même faire respecter vos droits."

Le Père Lacombe et les Pieds-Noirs

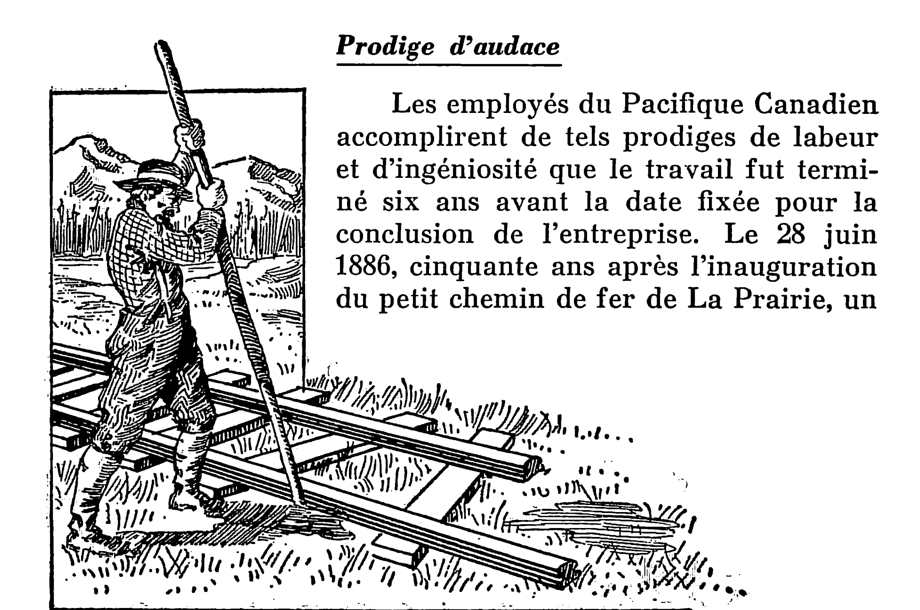
Il ne faut plus qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et amener un massacre mais, insouciants du danger qui les guette, les Blancs continuent de braver la fureur des Peaux-Rouges. Heureusement que le Père Lacombe ne reste pas inactif. Déjà il fait transporter en face de la chapelle, du tabac, du thé, du sucre, de la farine, et il y convoque tous ses chers Pieds-Noirs. On est dans l'attente: que va dire le grand Chef de la Prière?

"Mes amis, commence le missionnaire, vous ai-je jamais trompés? Cette fois encore, il faut que vous m'écoutiez. Jeunes soldats, approchez et distribuez ces présents à la foule. Et vous, mes chers amis, acceptez ces objets comme témoignage de la vérité que je vais faire entendre. S'il y en a un parmi vous qui peut dire avoir reçu un mauvais conseil pendant les quinze années que j'ai passées au milieu de vous, qu'il se lève et le dise sans crainte... Sachez que les hommes

blancs sont nombreux comme les moustiques par une chaude soirée d'été, et si jamais vous faites du mal à quelques-uns, les autres vengeront d'une façon terrible le mal que vous aurez fait à leurs frères.

"J'ai aujourd'hui un conseil à vous donner: laissez passer les Blancs sur vos terres et y faire les travaux nécessaires à leur chemin: ils ne peuvent toujours pas partir avec la terre! D'ailleurs, ces Blancs ne sont que des travailleurs, obéissant à des chefs, et c'est avec les chefs qu'il faut régler la difficulté. Je leur ai fait connaître votre mécontentement et dans quelques jours, le Gouverneur lui-même viendra vous voir. Il entendra vos plaintes, et si l'arrangement qu'il vous propose ne vous convient pas, il sera toujours temps de garder vos terres et d'en expulser les travailleurs."

Pied-de-Corbeau prend la parole, disant que le conseil du Chef de la Prière est bon et qu'il faut le suivre. Quelques jours plus tard, le lieutenant-gouverneur Dwedney arrive à la réserve des Pieds-Noirs et accorde, comme compensation, un terrain plus grand et plus avantageux encore que la lisière cédée pour la construction du chemin de fer.



Prodige d'audace

Les employés du Pacifique Canadien accomplirent de tels prodiges de labeur et d'ingéniosité que le travail fut terminé six ans avant la date fixée pour la conclusion de l'entreprise. Le 28 juin 1886, cinquante ans après l'inauguration du petit chemin de fer de La Prairie, un

convoi spécial accomplit heureusement la longue randonnée Montréal-Vancouver.

Tout le pays sut qu'on pouvait effectuer en quelques jours seulement, et sans la moindre fatigue, les longs et pénibles voyages qui duraient autrefois trois, quatre ou cinq mois.

Une nouvelle ère de prospérité s'ouvrit pour le pays: l'ère des chemins de fer. On mit de côté les légendaires canots d'écorce des voyageurs aux pays d'en-Haut puis les charrettes à bœufs: l'Ouest s'éveillait enfin, mais il ne s'éveilla qu'après l'apparition du ruban d'acier.

5. Nouveau soulèvement dans l'Ouest

La locomotive du Pacifique Canadien avait à peine commencé de rouler sur son ruban d'acier qu'arrivaient de partout des marchands, des artisans et des colons. De chaque côté de la voie, la Compagnie du Pacifique reçut du Gouvernement de grandes étendues de terrain qu'elle cherchait à peupler, qu'elle devait peupler même pour obtenir un trafic suffisant à ses chemins de fer.

Enfin nous allions recevoir par milliers les immigrants tant désirés: Anglais, Allemands, Polonais, Russes, Français, Belges. Ces gens s'étaient laissé fasciner par l'or de la Colombie, le gibier, la culture du blé, nos lacs poissonneux, le climat sain de l'Ouest canadien.

Les Indiens ne voyaient cependant pas d'un bon œil l'arrivée soudaine de tant de colons car, à mesure que les solitudes de l'Ouest se peuplaient, le bison s'éloignait.

Le bison de l'Ouest

Le bison! La vie des naturels semble liée à celle de ces animaux qui leur procurent nourriture, vêtements et abris. Les buffles fournissent une viande aussi savoureuse que celle



du meilleur bœuf, et les Indiens se servent de la peau pour leurs embarcations. Avec les cornes, ils fabriquent des cuillers, des casques, des peignes, des arcs et des coiffures; avec la crinière, ils tissent des ceintures, des lassos et des objets décoratifs.

Les sabots du bison les pourvoient de colle, et les os, d'armes et de couteaux. L'estomac de la bête descendu dans un trou rempli d'eau, les Indiens y font bouillir leur dîner au moyen de pierres brûlantes jetées dans l'eau. C'est enfin sur une peau de buffle qu'ils écrivent leur calendrier ou qu'ils exécutent leurs œuvres d'art.

D'après la tradition, les buffles constituent une manne vivante, sortant pour ainsi dire de terre chaque printemps, comme le reste de la nature. Le buffle n'est-il pas une manifestation de ce "Grand Esprit" qui nourrit et vêt son peuple?

Spectre de la famine

Mgr Taché estimait en 1869 qu'on tuait chaque année dans l'Ouest un million de buffles: chiffre énorme qui portait un vieillard de la tribu des Cris à dire à Mgr Grandin:

"Grand Prêtre, puisque te voilà au milieu de nous, juge par toi-même de notre situation. Si tu étais venu lorsque j'étais jeune homme, tu aurais vu, sur les deux rives de la Saskatchewan les troupeaux de buffles qui t'auraient presque

barré le passage. Dans tous les marais que tu as traversés, tu as vu les travaux qu'ont faits autrefois les castors.

Où sont aujourd'hui tous ces animaux? Nous n'avons plus que quelques castors; les buffles ne sortent plus de terre. Encore quelques années, et nous n'en verrons plus. Qu'allons-nous devenir? Je ne crains pas pour moi; je suis vieux et ne suis bon que pour la terre. Mais je ne vois pas d'espérance pour mes enfants et les enfants de mes enfants. Les Blancs nous disent de travailler; mais si on ne nous aide pas, que pouvons-nous faire? Nous ne sommes pas capables de faire un jardin grand comme la tente!"

Des bords de la rivière Rouge à la Saskatchewan

A l'ouverture du Manitoba en 1870, les Métis de la Rivière Rouge reçurent chacun deux cent quarante acres de terre. Ayant vécu jusque-là de la chasse surtout, ils ne pouvaient devenir agriculteurs du jour au lendemain. Et comme leurs terres acquéraient de la valeur avec l'apparition de la voie ferrée, ils résolurent de vendre leurs biens. Avides d'espace et de liberté, ils s'en furent installer leurs pénates sur les bords de la rivière Saskatchewan où ils purent de nouveau s'adonner en paix à leur régime de chasse et de pêche.

Or les Blancs les y rejoignirent parce que la construction du chemin de fer ouvrait ces territoires à la colonisation. En 1882, parurent des arpenteurs qui commirent les mêmes erreurs qu'à la Rivière Rouge; et des bords de la Saskatchewan s'élevèrent les mêmes plaintes qu'en 1869:

"Une nuée de gens se sont abattus sur nos champs comme en pays sauvage, jetant partout le trouble et la confusion. Ils coupent, taillent ou rognent les terres suivant le mode d'arpentage américain, (par rectangles ou par carrés) sans égard pour les droits de ceux qui ont adopté la division par lisières ou bandes étroites (comme dans la province de Québec) de façon à se trouver aussi proches que possible les uns des autres..."

Les Métis s'adressèrent au gouvernement central, le suppliant de mettre fin à des procédés aussi injustes. Mais comme Ottawa tardait à remettre les titres de propriété demandés, les Métis crurent qu'ils seraient finalement dépossédés de ces terres auxquelles ils tenaient de plus en plus depuis la rareté du buffle.

Ils eurent enfin l'idée d'arracher Riel à ses fonctions d'instituteur dans le Montana et de le mettre une fois de plus à leur tête. Malgré l'avis contraire du clergé, Riel, devenu exalté, fonda une petite république dont il se fit proclamer le président et partit même une religion nouvelle. Il parvint aussi à gagner à sa cause les deux chefs indiens Gros-Ours et Pondmaker (Faiseur-d'Enclos).

Des coups de feu retentirent sur les bords de la Saskatchewan et dans la région du lac aux Canards où, armés de vieux fusils à plomb, les insurgés remportèrent quelques succès. Finalement écrasé par les soldats réguliers du général Middleton, Riel dut se rendre.

Conduit devant un jury composé d'Anglais seulement, Riel fut condamné à l'échafaud bien qu'irresponsable de ses actes au dire des médecins. Malgré les protestations véhémentes de la province de Québec et pour satisfaire l'Ontario qui réclamait à grands cris la tête du "coupable", Riel fut exécuté à Régina, le 16 novembre 1885.

Riel et Macdonald

“Sir John, écrivait le Père Lacombe au premier ministre du Canada, vous avez fait exécuter Riel pour satisfaire vos amis d’Ontario, mais ce n’est pas une action louable que vous avez accomplie là. Je vous le dis, moi, en connaissance de cause; vous avez fait exécuter un homme qui, au lieu d’être pendu, méritait d’être interné dans un asile d’aliénés.”

Le tocsin, qui avait accompagné Riel à l’échafaud, sonnait aussi le glas du parti politique que venaient d’illustrer des hommes aussi éminents que Macdonald et Cartier. L’opposition demandera bientôt compte au Gouvernement de l’exécution de Riel et finira par le renverser.

Les Métis éprouvèrent de lourdes pertes pendant les troubles; plusieurs de leurs maisons furent détruites; leurs fermes dévastées restèrent sans culture. Sept églises catholiques et autant de missions n’étaient plus que cendres et ruines. Mais Ottawa se rendit aux réclamations des Métis, et la paix revint dans l’Ouest.

Bel exemple de fidélité

Métis et Indiens ne se soulevèrent pas tous contre les Blancs, comme en témoigne ce petit discours du Père Lacombe aux Pieds-Noirs:

“Mes amis, je viens vous donner des nouvelles de la rébellion, afin que vous sachiez ce qui en est. Les Cris ne sont que des insensés de vouloir se battre contre les Blancs, qui sont si nombreux et qui ont tant de gros fusils. Les Blancs peuvent avoir des armées innombrables par toute la contrée et les tuer tous s’ils se montrent rebelles. Il est vrai que, pris par surprise, quelques Blancs ont été tués, mais si les Cris veulent continuer leur carnage, des armées puissantes comme la mer, viendront faire disparaître de la terre des vivants les Indiens qui tuent leurs frères.”

Pied-de-Corbeau, homme intelligent et plein de bon sens, exhorta ses guerriers à la paix et décida son conseil à rédiger

la lettre suivante à l'adresse de sir John A. Macdonald, le 11 avril 1885:

"Nous nous sommes déterminés à rester loyaux à la Reine. Nos jeunes gens iront travailler sur les réserves, et ensemble, nous cultiverons la terre autant que nous le pourrons. Nous espérons que le gouvernement nous aidera à vendre les produits que nous ne pourrons pas consommer. Si quelques Indiens viennent sur notre réserve nous demander de nous unir à eux dans la guerre, nous les congédierons..."

"Enfin, dit sir John à la lecture de cette lettre, depuis longtemps nous n'avons que de mauvaises nouvelles du Nord-Ouest; en voici une de notre ami, le Père Lacombe, qui vient nous réjouir le cœur!"

Honneur aux missionnaires

Avant d'entrer en négociation avec les représentants du Gouvernement canadien, les Peaux-Rouges exigèrent la présence de leur évêque, Mgr Grandin, et insistèrent pour qu'une clause du traité assurât des missionnaires à chaque village.

Une fois le traité conclu, les chefs reçurent de brillants costumes avec parements dorés et une médaille de Sa Majesté



la reine Victoria. Au représentant du Gouvernement, qui les félicitait et leur démontrait la bonté de la Reine, Pied-de-Corbeau répondit avec beaucoup d'à-propos: "Notre grand-mère la Reine nous donne du pain, mais nos missionnaires nous donnent encore plus: ils nous donnent la consolation".

Macdonald: ses dernières années

L'affaire Riel avait été funeste à Macdonald. A la Chambre, plusieurs députés prirent carrément la défense des Métis, entre autres le jeune et brillant Laurier de qui on disait déjà: "Cet homme deviendra premier ministre".

Aux élections de 1891, Macdonald réussit encore à l'emporter, mais avec une majorité diminuée. Ce fut son dernier triomphe. Il mourut à quelques temps de là, au vif regret de la Chambre et du pays entier. L'histoire a pu dire de lui:

"Parlementaire plein de souplesse, il était rare qu'il ne sortît pas, comme en se jouant, des pires mauvais pas. Il excellait à appareiller les voiles du navire du côté où soufflait le vent. Sous les apparences de bonté et de bienveillance, il cachait une volonté de fer: qualité indispensable à tout premier ministre.

"Comble de l'habileté chez lui, il réussit, en fin renard qu'il était, à atteler au char de son succès des ennemis par ailleurs irréconciliables: les Orangistes d'Ontario et les catholiques du Québec. A tout prendre, Macdonald fut un chef de parti et un premier ministre aussi complet qu'on peut le désirer. Sa longue présence au pouvoir, avant et après l'union des provinces, témoigne de sa sagesse, de son savoir-faire et de son art de gouverner [1].

(1) D'après L.-O. David : *Sir Wilfrid Laurier.*

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lecture:*

Sir Georges-Etienne Cartier

Ancien élève des Sulpiciens à Montréal, et bien connu sous le nom de Ti-Georges, en raison de sa petite taille, Georges-Etienne Cartier avait composé, pour les jours de parade, une chanson politique d'un air entraînant: "Avant tout, je suis Canadien!"

Disciple de Papineau dans toute la fougue de ses vingt-trois ans, il devint rapidement l'un des plus belliqueux *Fils de la Liberté.* A Saint-Denis, il fit feu sur les "habits rouges" et, une fois le combat terminé, se réfugia chez un riche fermier de Verchères où il fit publier qu'il était mort de misère et de faim, dans les bois.

Etienne Parent, l'habile directeur du *Canadien,* s'y laissa prendre et s'attrista de la nouvelle: "C'était, dit-il en parlant du "défunt", un jeune homme doué au plus haut degré de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et devant qui s'ouvrait une carrière brillante". "Maintenant, s'écria le rusé jeune homme à la lecture du *Canadien,* je puis dormir en paix!"

Chaud partisan de La Fontaine sous l'Union, le jeune avocat Cartier sut défendre son chef aux élections de 1844: "Electeurs de Saint-Denis, disait-il, vous avez fait preuve de courage le 23 novembre 1837 quand, armés de quelques mauvais fusils, de lances, de fourches et de bâtons, vous battiez les troupes du général Gore. J'étais alors des vôtres et je ne crois pas avoir manqué de bravoure. Aujourd'hui, je vous conjure de repousser par vos votes, arme encore plus formidable, ceux qui veulent continuer l'oppression en vous privant des avantages du gouvernement responsable. Faites votre devoir; donnez un exemple salutaire, et le Bas-Canada sera fier de vous!"

Sur les instances de son chef, Cartier brigua lui-même les suffrages dans Verchères quatre ans plus tard et fut élu, de sorte qu'il prit part à la session de 1849, fameuse par sa loi des indemnités.

"Toujours fidèle"

Cartier n'oubliera jamais les services que lui avaient rendus ses anciens maîtres de Saint-Sulpice. Quelque trente ans après sa sortie du collège, il profita d'une distribution de prix pour "revoir la scène

de ses premiers triomphes" et entendre les élèves chanter: *O Canada, mon pays, mes amours!*

"Peut-être, messieurs, leur dit-il, avez-vous placé bien haut dans votre estime la position que j'occupe aujourd'hui. Eh bien! je veux vous en faire l'aveu: cette position, ce n'est pas à mon mérite propre que je la dois, mais bien à l'abbé Bayle, aujourd'hui supérieur de cette maison.

"Quand j'étais jeune comme vous, et d'un caractère assez insupportable, c'est bien lui, en effet, qui m'a instruit, discipliné, éclairé, et m'a indiqué la voie à suivre. Dans le cours de ma carrière, j'ai gardé un bon souvenir de cet enseignement, et je puis dire qu'après être sorti de cette maison et me trouvant sous l'empire de ce qu'on appelle quelquefois la *folle jeunesse,* je n'ai jamais mis en oubli les préceptes religieux que m'avait donnés le vénérable M. Bayle.

"Quant à vous, jeunes élèves, n'oubliez pas que vous êtes à votre tour l'espoir de la famille nationale. Dépositaires des sciences précieuses que l'on vous enseigne, vous aurez plus tard à les faire valoir au profit de la patrie. Rappelez-vous alors que c'est par notre ferme attachement à la religion de nos pères et à leurs mâles vertus que nous conserverons notre nationalité canadienne-française.

"Qui sait? Peut-être l'un de vous est-il destiné à occuper dans ce pays la position que j'y remplis actuellement; il fera mieux que moi, je n'en doute pas. Je prie celui-là d'avoir toujours présent à la pensée cet enseignement qui nous assure la conservation de notre race."

Bourreau de travail

Doué de l'étonnante faculté de travailler vite, bien et longtemps, de manger peu, de dormir bien, Cartier travaillait souvent *seize heures par jour,* sans aucun signe apparent de fatigue.

C'est qu'au lieu de diriger un seul ministère, il en dirigeait ordinairement deux ou trois. Un tel travail devait nécessairement miner sa santé, quelque robuste qu'elle fût.

Ajoutez à cela qu'au lieu de se reposer fréquemment, selon que le lui conseillaient ses meilleurs amis, il préférait rester au poste, soit à son bureau de ministre, soit en Chambre, l'œil au guet, l'oreille tendue, prêt à bondir dans l'arène au premier appel de ses amis ou de ses adversaires. "En vérité, a-t-on dit de lui, c'était alors le gladiateur qui tenait le terrain, attirait les regards et portait les derniers coups."

Une fois que la Chambre avait siégé toute la nuit, et que vers les cinq heures du matin, Joseph Howe, le redoutable défenseur de

la Nouvelle-Ecosse, venait de prendre la parole, Cartier s'était écrasé sur son pupitre, apparemment vaincu par le sommeil.

"J'attendrai une autre occasion pour continuer mon sujet, dit tout à coup l'orateur, puisque celui que j'attaque en ce moment ne semble pas en état de me répondre...

— Allez toujours! répondit Cartier au milieu des rires et des applaudissements de la Chambre; allez toujours! Je ne dors que d'un œil!"

Courage de lion

Sir John se plaisait à dire de son collègue qu'il possédait un courage de lion: "Cet homme-là n'a jamais craint âme qui vive".

Au cours d'une discussion orageuse où les interruptions violentes pleuvaient de tous côtés, on vit Cartier rejeter la tête en arrière et lancer à ses adversaires un véritable défi: "Allez donc! je vous attends tous!"

Faiblesses et détente

Maître de lui-même, Cartier ne témoignait pas la moindre apparence de colère ou de ressentiment, même lorsque le redoutable Edward Blake se permettait de relever chez lui certaines fautes d'accent ou de prononciation car, en dépit de tous ses efforts, Cartier ne réussit jamais à maîtriser parfaitement l'anglais.

De même sa calligraphie laissa toujours à désirer; généralement médiocre, elle était souvent illisible et son ami, P.-J. O. Chauveau, littérateur éminent, dut un jour lui expédier le billet suivant: "Votre calligraphie, qui est cependant meilleure que la mienne, fait que je n'ai pu lire ce qu'il y avait dans l'enveloppe que vous m'avez adressée. J'ai trouvé, toutefois, que ces hiéroglyphes avaient un aspect bienveillant, et je vous en remercie."

"J'ai trois sortes d'écriture, avouait Cartier: une que chacun comprend; une autre que seul je puis lire, et une que Sicotte et Sulte (les deux secrétaires) peuvent seuls déchiffrer."

Aux heures de détente, Cartier s'amusait comme un écolier, jouant du piano, chantant des chansons comiques françaises, racontant des anecdotes amusantes, dansant des valses, et en somme se faisant le boute-en-train de la réunion.

Il était vraiment difficile alors de s'imaginer qu'en quelques heures le grave et savant homme d'Etat qu'on avait vu en Chambre durant l'après-midi, avait pu aussi subitement devenir le gai et bruyant luron qu'on voyait maintenant se délasser en toutes sortes d'inventions pour amuser ses invités.

II. *Questions faciles.*

1. Où se tint la première conférence préparatoire à la Confédération? Et la seconde?

2. Quelles furent les quatre premières provinces à faire partie de la Confédération?

3. Pouvez-vous énumérer les principales clauses du pacte fédératif?

4. Quel fut le chef du premier cabinet sous la Confédération? Quel poste Cartier obtint-il?

5. Qu'étaient les Métis? Leurs qualités l'emportaient-elles sur leurs défauts?

6. Que savez-vous, en particulier, de Louis Riel?

7. Pourquoi Mgr Taché dut-il intervenir personnellement auprès des Métis?

8. Quelle fut la cinquième province à faire partie de la Confédération? Et la sixième?

9. A quelle condition la Colombie consentait-elle à entrer dans la Confédération?

10. A quoi s'engagea le Canada lors de l'admission de l'Ile-du-Prince-Edouard dans la Confédération?

III. *Sujets de discussion.*

1. Pouvez-vous apprécier l'œuvre même des Pères de la Confédération?

2. Certains députés du temps affirmaient que le gouvernement fédéral aurait tendance à tout centraliser: avaient-ils tort?

3. Cartier méritait-il les mêmes honneurs que Macdonald en récompense des services rendus au pays?

4. Que pensez-vous de l'attitude des Métis en 1869? Et en 1885?

5. Riel a-t-il bien agi en ordonnant l'exécution de Scott?

6. Et Macdonald, en ordonnant l'exécution de Riel, a-t-il bien agi de son côté?

7. Que pensez-vous de l'intervention de Mgr Taché dans l'affaire Riel?

8. Comment expliquez-vous la défaite de Cartier aux élections de 1872? Nos hommes politiques modernes sont-ils exposés à de pareils déboires? Connaissez-vous des faits plus ou moins récents?

IV. *Lisez à haute voix, racontez à votre façon, jouez la scène si vous le pouvez:*

1. Riel, l'étudiant: ses histoires de l'Ouest.

2. L'intervention de Mgr Taché auprès des Métis de l'Ouest.

3. Sixième province: la Colombie.
4. La mort d'un grand homme d'Etat: Cartier.
5. Le Père Lacombe et ses braves Pieds-Noirs.
6. Le bison de l'Ouest canadien: spectre de la famine.
7. Riel et les Métis; Riel et Macdonald.
8. Bel exemple de fidélité: Pied-de-Corbeau.

V. ***Chantez!***

La bonne chanson répond à un réel besoin de l'âme; elle apporte à l'école beaucoup de joie et suscite de nobles sentiments. Elle est un moyen efficace de développer l'esprit familial et l'amour du foyer. Elle fait œuvre nationale, car elle crée entre les membres d'une nation une même âme, un amour fraternel. C'est une arme contre la chanson vulgaire ou malsaine. A l'école, elle provoque une belle détente, aide à la solution des loisirs...

1. Le Baiser de la Langue française,	*La*	*Bonne*	*Chanson,*	No	5.
2. Aubade printanière,	"	"	"	"	128.
3. Aux petits Ontariens,	"	"	"	"	98.
4. Chez nous,	"	"	"	"	249.
5. La prière des blés,	"	"	"	"	262.
6. La voix des érables,	"	"	"	"	86.
7. Le doux parler ancestral,	"	"	"	"	38.

VI. ***Collectionnez!***

Les timbres-poste canadiens, spécialement ceux qui se rapportent à l'histoire, à nos grands hommes politiques, aux beautés et aux richesses du pays; les images, bulletins touristiques, cartes postales relatives au Canada. On pourra donner comme titre à son album d'images: *"O Canada, mon pays, mes amours!"*

VII. ***Tableau récapitulatif des différentes périodes ou régimes que comporte l'Histoire du Canada sous la domination anglaise, avec dates appropriées et mention des personnages les plus représentatifs de la période. Exemple:***

1. Régime militaire 1760-63 Amherst, Murray.

VIII. ***Pour les esprits vifs: Connaissez-vous vos dates? Auquel des événements mentionnés ci-dessous se rapporte chacune d'entre elles?***

(1760, 1763, 1774, 1775, 1783, 1837, 1840, 1849, 1854, 1867, 1870, 1885)

1. Inauguration de la Confédération: ....

2. Premier soulèvement des Métis dans l'Ouest: ....
3. Toubles politiques dans la vallée du Richelieu surtout: ....
4. Traité de Paris: ....
5. L'Acte de Québec: ....
6. Capitulation de Montréal: ....
7. Second soulèvement dans l'Ouest: ....
8. Traité de réciprocité avec les Etats-Unis: ....
9. Abolition de la tenure seigneuriale: ....
10. Loi des indemnités; incendie du parlement de Montréal: ....
11. L'Acte d'Union: ....
12. Traité de Versailles: ....
13. Attaque de Québec par Montgomery et Arnold: ....

IX. ***Travail d'équipe: Dix élèves adopteront l'un ou l'autre des personnages mentionnés ci-dessous: en utilisant les livres qu'ils pourront se procurer à la bibliothèque scolaire si leurs manuels ne suffisent pas, ils prépareront un travail de six à huit minutes sur le héros de leur choix; travail qu'ils liront ensuite au micro lors de la prochaine séance scolaire, ou mieux qu'ils déclameront à la façon d'un orateur:***

1. Champlain
2. Laval
3. Frontenac
4. Montcalm
5. Lévis
6. Murray
7. Carleton
8. Briand
9. La Fontaine
10. Georges-Etienne Cartier

X. ***Déclamez!***

En relisant l'histoire

J'ai relu, ce matin, une page d'histoire,
— La plus belle qui se soit écrite chez nous —
Et près du livre ouvert tout parfumé de gloire,
Comme au pied d'un autel, je me mis à genoux.

J'étais triste, isolé, tout près de cette page
Où se lisait le nom d'un martyr d'autrefois,
D'un vaillant qui jadis mourut en son jeune âge,
Pour défendre son nom, son épée et sa croix!

Le passé n'avait plus à cette heure, de voiles:
Je voyais le Long-Sault, je voyais le fortin,
Et sous le ciel immense où veillaient les étoiles,
Le corps ensanglanté du jeune paladin.

Et je le vis monter, Là-haut, avec les braves
Qui tous avaient juré de "tenir" près de lui.
Les anges leur jouaient des musiques suaves;
Loin du fort renversé, le barbare avait fui.

Lorsque j'eus achevé la douce rêverie,
Je baisai cette page où la postérité
Avait, en lettres d'or, gravé le mot: Patrie!
Et refermai le livre avec plus de fierté.

Les mots s'étaient changés en rayons d'espérance;
Je suivais le chemin qu'un autre avait tracé,
Et je reprenais foi, reprenant ma vaillance
Au sublime contact d'un héros du passé.

Une voix m'a parlé, semblable à ma jeunesse.
Et m'a jeté de loin ce cri fier et perçant:
"Jusqu'au bout dans la lutte, et jamais de faiblesse!"
Puis la voix s'est perdue en un long flot de sang...

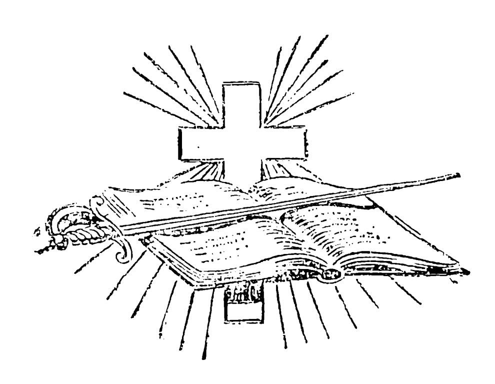
Oh! non je n'étais pas isolé dans la masse.
J'avais derrière moi le plus beau souvenir.
Pour m'aider au combat j'avais toute ma race,
Et pour vaincre demain j'avais tout l'avenir!

(Jean Bruchési)

XI. *Dessinez!*

1. Tracez la carte du Canada; indiquez-y les provinces avec la date de leur entrée dans la Confédération.

2. Racontez par le dessin les principaux événements relatés dans ce chapitre; aidez-vous, au besoin, des illustrations qui figurent dans vos autres manuels d'Histoire. Ce dernier travail pourrait se faire en équipe, chacun présentant un dessin différent qui pourrait être ensuite exposé en classe ou collé dans un album approprié.



Vous savez maintenant que . . .

1. L'idée de la Confédération est due à des politiciens éminents comme Macdonald, Cartier, Brown, Tupper, Tilley, Galt, McGee. On les appelle les *Pères de la Confédération.*

2. L'Acte de la Confédération entra en vigueur le 1er juillet 1867. En vertu de ce pacte, chaque province garde son autonomie et la pleine souveraineté de pouvoir dans toutes les matières d'intérêt *provincial.*

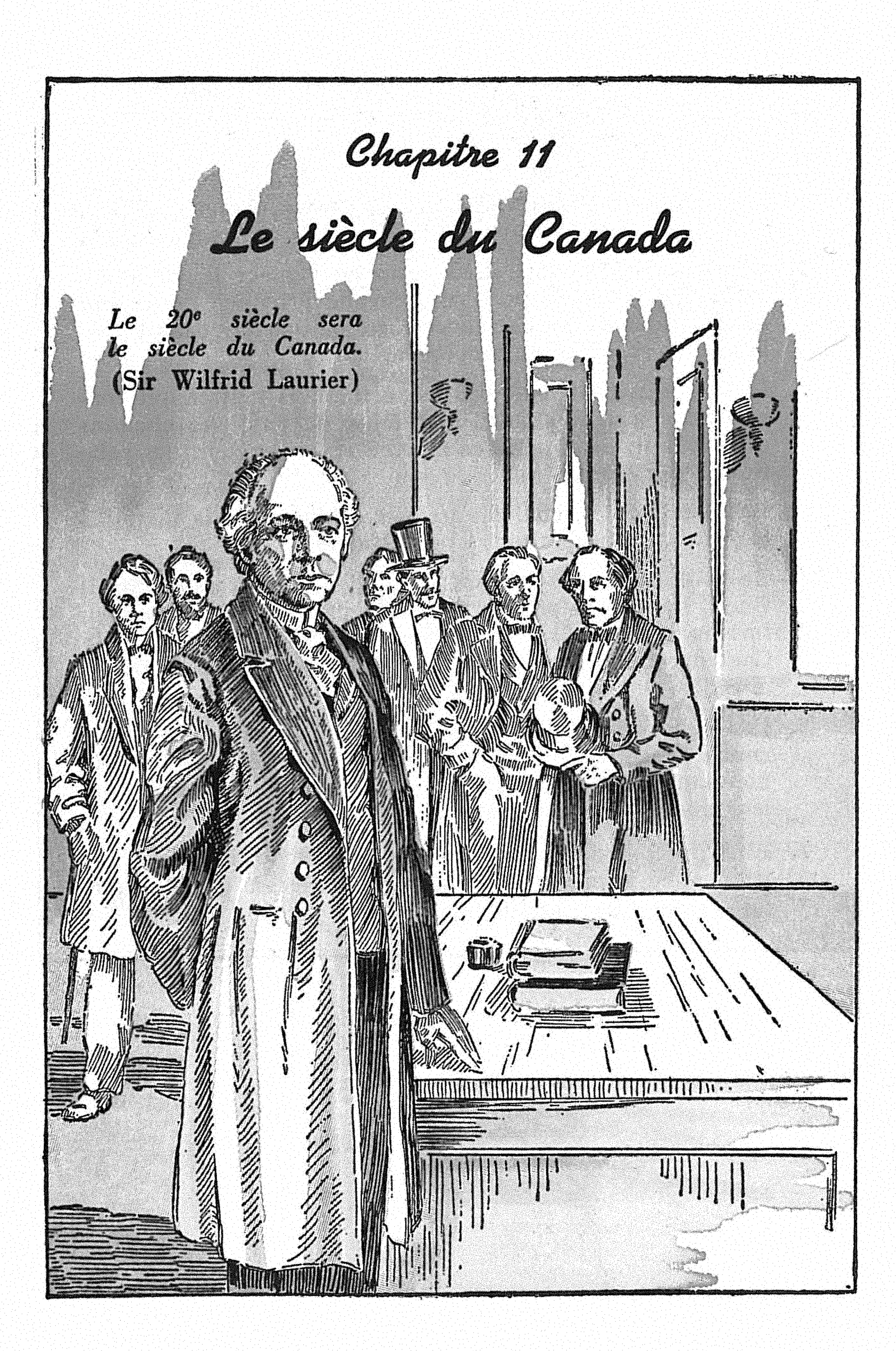
3. Le gouvernement fédéral a l'autorité dans tout ce qui concerne l'*ensemble,* comme la défense du pays, les chemins de fer, la navigation, le commerce et les douanes, les relations extérieures.

4. Macdonald fut le chef du premier cabinet sous la Confédération, et Cartier, ministre de la Milice.

5. En 1870, le Canada prit possession des Territoires du Nord-Ouest, dont il détacha la partie la plus colonisée pour en former le *Manitoba;* la Colombie fit son entrée dans la Confédération l'année suivante, et l'Ile-du-Prince-Edouard en 1873.

6. Les Métis, qui s'étaient d'abord soulevés une première fois contre le gouvernement du Canada en 1870, reprirent de nouveau les armes en 1885, mais ils furent défaits et Riel, leur chef, dut monter à l'échafaud.

7. L'*affaire* Riel porta malheur au chef Macdonald, qui avait administré le pays avec beaucoup de sagesse et de savoir-faire pendant un quart de siècle.


Chapitre 11
Le siècle du Canada
Le 20e siècle sera le siècle du Canada.
(Sir Wilfrid Laurier)

I. Laurier, premier ministre

Macdonald laissa après lui plusieurs lieutenants distingués, mais nul ne pouvait le remplacer convenablement à la tête du parti. Lui-même d'ailleurs n'aurait résisté longtemps à la popularité grandissante du chef libéral, Laurier, qui devint effectivement premier ministre aux élections de 1896. Laurier, premier ministre! C'était la première fois depuis la Confédération qu'un Canadien français accédait à ce poste.

Maladif dans son jeune âge, Laurier souffrit tellement d'hémorragies pulmonaires, que son médecin désespéra de lui sauver la vie [1]. Mais ce jeune homme, affligé d'une santé délicate, était en retour doué d'une volonté de fer. Il essaya de fumer, mais l'odeur du tabac le rendit malade: "Puisque fumer rend malade, dit-il, ce doit être mauvais; je ne fumerai pas". Il avait vu l'un de ses amis dans un triste état d'ivresse: "Puisque l'alcool produit de tels résultats, dit-il, je m'en abstiendrai". Et dans un cas comme dans l'autre il tint parole.

Dès son enfance, il exerçait une telle autorité sur ses camarades de jeu qu'il savait se faire écouter bien qu'il fût le plus faible. En grandissant, il contracta cet air noble et distingué qui portait les paysans à dire : "Mon petit Monsieur..."

Des bancs de l'école au fauteuil de ministre

Wilfrid, pourtant si fidèle à se plier à la discipline du collège, sautait la barrière quand des avocats célèbres ou des politiciens fameux venaient pérorer au village de l'Assomp-

(1) Le nouveau premier ministre du Canada devait atteindre 78 ans.

tion. Elève en droit à l'université McGill, il prit part aux débats oratoires de la grande institution, et quand vint le temps de prononcer le discours d'adieu des finissants, c'est au jeune Laurier que les camarades confièrent ce soin.

Le nouvel avocat eût aimé pratiquer le droit à Montréal même, mais ses faibles poumons le contraignirent d'aller humer l'air pur de la campagne au paisible village d'Arthabaska. Grâce aux bons soins de son épouse, Laurier revint à une santé relative qui lui permit de se présenter comme député, à Québec d'abord, puis à Ottawa.

De fréquentes hémorragies interrompirent ses campagnes électorales mais, soutenu par madame Laurier qui ne s'effrayait pas outre mesure de ces accidents de santé, il mena la lutte jusqu'au bout.

Elu chef du parti libéral à Ottawa, il eut bientôt l'occasion de défendre la langue. La législature du Manitoba ayant aboli l'usage officiel du français dans les documents publics, un certain McCarthy prétendit à la Chambre qu'il convenait d'en agir ainsi dans toutes les provinces anglaises.

Belle réplique

"L'honorable député est fier de sa race, répliqua Laurier, et il a le droit d'en être fier, mais il ne s'ensuit pas que nous devions être tous Canadiens anglais, que nous devions tous nous fondre dans l'élément anglo-saxon. Certes, personne ne respecte ou n'admire plus que moi la race anglo-saxonne; je n'ai jamais dissimulé mes sentiments à cet égard; mais nous, d'origine française, nous nous tenons pour satisfaits de ce que nous sommes et ne demandons rien de plus.

Je revendique une chose pour la race à laquelle j'appartiens: c'est que, si elle n'est peut-être pas douée des mêmes qualités que la race anglo-saxonne, elle en possède de tout aussi grandes; qu'elle est douée de qualités souveraines à certains égards..."

La proposition McCarthy ne rallia qu'une dizaine de voix.

Douanes

A la session de 1896, Laurier dut faire face à l'importante question des douanes. Il diminua les droits sur les articles de première nécessité et les éleva sur les objets de luxe ou de fantaisie, comme l'alcool et les tabacs. Le nouveau tarif réduisait aussi les douanes sur les marchandises anglaises — d'où une augmentation considérable des échanges: les navires européens s'en retournaient avec des cargaisons de bétail et de blé.

Enfin, le même traité retira ses faveurs aux nations amies de l'Angleterre, comme l'Allemagne ou la Belgique, à qui le Canada ne devait rien. Cette façon d'agir permit d'affirmer que le Canada était devenu une *nation*: grand succès politique pour le nouveau premier ministre.

Ecoles du Manitoba

A leur entrée dans la Confédération, les Manitobains firent inscrire une clause qui leur accordait une organisation scolaire assez semblable à celle de la province de Québec. Or, en 1890, une loi du parlement provincial vint abolir les écoles séparées: les catholiques demandèrent à Ottawa de faire respecter leurs droits.

Selon sa promesse, Laurier tenta de régler cette épineuse question. Les pourparlers furent longs et les projets d'arrangement nombreux. Enfin les ministres du Manitoba firent des concessions que les protestants qualifièrent d'excessives, et que les catholiques, ayant à leur tête Mgr Adélard Langevin, surnommé le *grand blessé de l'Ouest*, repoussèrent avec indignation.

Comme on ne parvenait pas à s'entendre, Laurier demanda à Rome d'envoyer un délégué extraordinaire au pays. Mgr Merry del Val vécut un an parmi nous, tant à Québec qu'à Ottawa. Son rapport sur la situation religieuse au Canada, et plus spécialement sur les écoles du Manitoba, porta le pape Léon XIII à déclarer que l'arrangement proposé était

défectueux et *insuffisant,* mais qu'il valait mieux ne pas refuser les concessions du moment tout en s'efforçant d'en obtenir de plus grandes.

Jubilé de la Reine (1897)

A l'été de 1897, l'Angleterre voulut donner un éclat exceptionnel au jubilé d'or de la reine Victoria. Chaque dominion envoya ses représentants et parfois aussi, pour la parade de l'Empire, de fiers soldats comme ceux de la *Gendarmerie Royale canadienne* ou nos *Highlanders* avec bonnets à poils et jupons écossais.

Laurier, qui dirigeait la délégation canadienne, attira les regards par sa taille imposante et très digne. L'Angleterre fut particulièrement heureuse de saluer en lui le petit-fils de ces Français qu'elle avait jadis combattus sur les Plaines d'Abraham, mais qui s'étaient depuis longtemps réconciliés avec elle et dont les descendants jouissaient de libertés de plus en plus grandes.

Un journal de Londres alla même jusqu'à dire de ce premier ministre qui parlait admirablement bien le français et l'anglais, et surnommé déjà "l'orateur à la langue d'argent": "Pour la première fois, un homme politique de notre nouveau monde est reconnu comme l'égal des grands hommes de l'Angleterre".

"Sir" Wilfrid Laurier

Un soir que Laurier assistait à un banquet donné par le gouvernement en l'honneur des colonies, il trouva sous son assiette une carte portant le titre de *Sir* Wilfrid Laurier. Le lendemain, une missive royale lui annonçait que Sa Majesté le créait commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

Au faîte des honneurs, Laurier n'oubliait cependant pas "au bord d'une route plantée d'érables, derrière une clôture fragile, la petite maison basse et le jardinet de Saint-Lin

où il avait vu le jour". Et quand on le pressa de communiquer aux Londoniens ses impressions de voyage, il déclara sans ambages:

"J'aime beaucoup l'Angleterre, j'aime l'Ecosse, j'aime l'Irlande. J'aime la France qui est le pays de mes aïeux. J'aime vos poètes et vos orateurs magnifiques, votre vie mondaine, les trésors de vos musées, et les reflets du Parlement dans la Tamise. Mais j'aime par-dessus tout mon Canada, ses humbles villages, le grelot des "sleighs" sur les routes enneigées et l'accueil frugal de nos paysans..."

Double fidélité

Décoré de la Légion d'honneur en France, Laurier put constater que si la mère-patrie aimait encore le Canada, elle ne le connaissait guère.

— Comment pouvez-vous endurer là-bas de si grands froids? demandait-on à l'épouse du premier ministre.

— Quand on aime son pays, répondit Lady Laurier, on n'y a jamais froid.

A son tour, Laurier dut expliquer qu'il était chef d'un ministère formé de treize membres dont trois Canadiens français seulement, et d'une Chambre de deux cent onze députés dont cinquante de langue française. "Mais alors, s'exclamait-on, il est étonnant que le Premier soit un Canadien français et qu'il réussisse à garder le pouvoir!"

"Je me rappelle, Messieurs, disait encore Laurier aux plus hautes personnalités de la France, ces beaux vers que Victor Hugo s'est appliqués à lui-même comme l'inspiration de sa vie:

Fidèle au double sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père, vieux soldat; ma mère vendéenne!

"Cette double fidélité à des idées, à des aspirations distinctes, nous nous en faisons gloire au Canada. Nous sommes fidèles à la grande nation qui nous a donné la vie (la France); nous sommes fidèles à la grande nation qui nous a donné la liberté (l'Angleterre).

"Si nous avons conservé notre langue, maintenu nos institutions, c'est que nous avons su faire appel à tout ce qu'il y a d'instinct de justice, de sentiments nobles et généreux, dans le cœur de ceux que la Providence nous a donnés comme concitoyens et comme frères. Et c'est aussi parce que nous avons accepté loyalement, de bonne foi, sans arrière-pensée, tous les devoirs que nous imposait notre titre de sujets britanniques."

Pas de roses sans épines

De retour au pays, Laurier fut l'objet de démonstrations enthousiastes à Québec, à Trois-Rivières, à Sorel, à Montréal où la foule s'était massée au Champ-de-Mars pour le mieux acclamer; à Ottawa et à Toronto: c'étaient les roses.

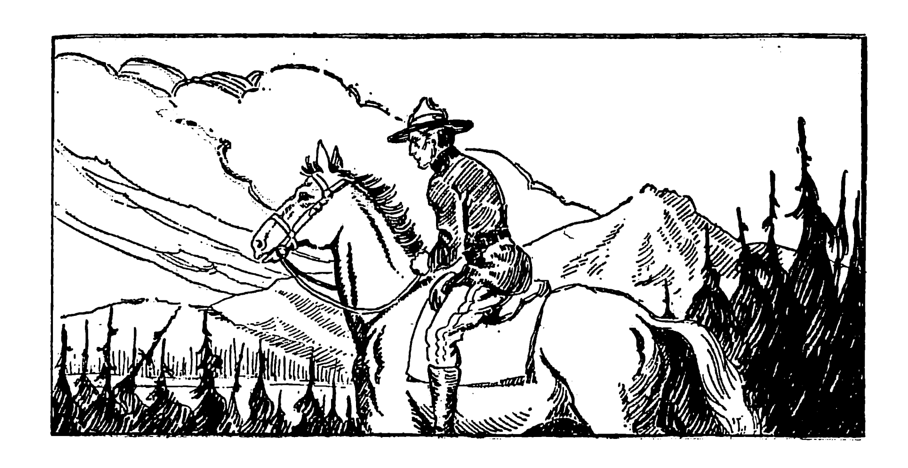
Quant aux épines, elles ne devaient pas tarder à poindre. Ce fut d'abord la discorde au sein même du parti, discorde qui pouvait amener la chute du gouvernement. Ce fut ensuite l'affaire du Yukon, qualifiée de scandale, à l'époque.

L'affaire du Yukon

Le territoire du Yukon, qui tirait son nom d'un fleuve énorme, navigable sur une distance de deux cents milles, passait alors pour un pays à peine connu, que seuls les marchands de fourrures visitaient de temps à autres: contrée aux hivers interminables, et que nulle voie ferrée ne reliait au reste du pays.

Or en 1896, le bruit courut tout à coup que l'on avait trouvé de l'or d'une richesse merveilleuse dans cette partie du Yukon qu'arrose le Klondike. Canadiens, Américains et aventuriers de tous pays se ruèrent vers le nouvel Eldorado, dont le nom seul faisait frémir les pires éléments de Londres et de San Francisco.

Prié d'établir l'ordre au Yukon, le Gouvernement fédéral dépêcha sur les lieux des arpenteurs, des fonctionnaires et des cavaliers de cette *Police montée*, fière à juste titre de sa



réputation de bravoure et de ténacité. Loin de tout centre civilisé, les fonctionnaires ne se montrèrent malheureusement pas tous fidèles à leur devoir. Ils ne se hâtèrent pas assez de combattre cette typhoïde, qui sévissait presque en permanence à Dawson; les denrées continuèrent de se vendre à un prix exorbitant et l'alcool, de circuler librement.

Bref il y avait matière à scandale, et le premier ministre vit les accusations pleuvoir sur sa tête.

Guerre du Transvaal (1899)

Autre source d'ennuis: la guerre du Transvaal, qui créait à Laurier la plus embarrassante des situations. Deux ans plus tôt, le premier ministre du Canada protestait à Londres de notre dévouement à la cause britannique; et voici qu'on soumettait déjà le dévouement à une rude épreuve.

Au mois d'octobre 1899, la guerre éclate entre le Transvaal et l'Angleterre. Plusieurs citoyens du Canada s'enrôlent volontairement. Ainsi lord Strathcona paie les dépenses de six cents soldats recrutés dans l'Ouest.

Or tandis que Toronto réclame l'envoi immédiat d'une armée canadienne, Québec affirme au contraire qu'il ne veut pas se battre au côté des chercheurs d'or et de diamant

anglais contre le petit peuple boer, audacieux et fier. Québec éprouve de la sympathie pour ces cavaliers intrépides, capables de remettre des prisonniers en liberté sur la prière de leurs femmes et qui luttent pour la défense de leur territoire. Non, pour rien au monde, Québec ne se rangera du côté des chercheurs d'or!

Voilà ce que pensent et disent les *nationalistes,* guidés par le jeune et bouillant député de Labelle, Henri Bourassa, dont l'éloquence rappelle nettement celle de son grand-père, Louis-Joseph Papineau, et qui s'apprête à quitter son siège au Parlement en manière de protestation contre l'envoi des Canadiens en Afrique.

Laurier devait-il pour contenter ses compatriotes, mécontenter les Ontariens, au risque de voir les provinces anglaises se liguer autour de sir Charles Tupper, l'habile chef de l'Opposition, qui blâmait ouvertement les prétendues lenteurs du gouvernement? Il opta pour un compromis, se contentant d'envoyer quelques milliers de volontaires, dont l'entretien en Afrique restait aux frais de l'Angleterre. "Ainsi, disait-il, les fils des deux races qui se sont combattues avec acharnement, doivent maintenant, unis sous le même uniforme, se montrer dignes des héros dont ils descendent."

2. Le Canada d'abord!

La reine Victoria étant morte en 1902 après un règne glorieux de soixante-quatre ans, l'Angleterre voulut faire du couronnement d'Edouard VII une nouvelle manifestation de la puissance britannique: fête si mémorable que des millionnaires américains offraient dix mille dollars pour assister à la cérémonie dans l'enceinte de l'abbaye de Westminster.

Chamberlain, le secrétaire des colonies, convoqua, cette fois encore, les chefs des dominions, les priant de contribuer à la défense de l'empire et leur offrant, à titre de compensation, une place au Conseil de la Nation.

Laurier, pourtant sympathique à l'Angleterre sur la question du Transvaal, refusa d'engager le Canada dans la voie de l'impérialisme, disant en substance: "Le Canada veut garder toutes ses ressources pour le développement de sa prospérité; il ne peut se laisser entraîner dans le gouffre du militarisme".

Et comme le chef anglais se montrait étonné d'une pareille déclaration, Laurier continua:

— Vous croyez, peut-être, que je vous parle ainsi parce que je suis Canadien français: Eh bien, consultez mes collègues, qui sont Anglais, et vous verrez qu'ils partagent mon opinion.

Chamberlain les vit et les trouva inflexibles.

Difficultés de frontières (1903)

De graves difficultés surgirent avec les Etats-Unis au sujet des frontières de l'Alaska. Pour répondre à une invitation, déjà vieille, le premier ministre canadien devait aller à Chicago; on était sûr qu'il n'irait pas, tellement les relations entre les deux pays se trouvaient tendues.

Or il y alla et parla le langage des Américains: celui de la franchise! "Nous ne voulons pas un seul pouce de votre terrain, mais je veux savoir si j'exprime un sentiment américain en disant que nous voulons conserver notre propriété?..." On avait craint des représentations hostiles; sir Wilfrid fut acclamé.

Les deux pays consentirent à soumettre leur différents à l'arbitrage de six hommes de loi, dont trois Américains, un Anglais et deux Canadiens désignés par l'Angleterre. Le tribunal se réunit à Londres en octobre 1903, mais le délégué de l'Angleterre s'unit aux trois Américains, d'une façon si notoirement injuste que les deux Canadiens refusèrent de signer la décision des juristes. Ce règlement souleva dans tout le pays une véritable indignation; Laurier déclara que, désormais, le Canada pourvoirait lui-même au règlement de ses propres affaires.

Laurier nous était revenu de Londres, fatigué, malade même, au point qu'il résolut de présenter sa démission comme chef du gouvernement. Ses amis s'y opposèrent; après quelques mois de repos, il put affronter les élections de 1904 et passer en revue les progrès réalisés depuis le début du siècle: "Une amélioration économique sans précédent: du travail pour la classe ouvrière, à des prix plus rémunérateurs qu'autrefois; l'abondance pour la classe agricole. L'émigration, plaie ouverte dans le flanc de notre population qu'elle a décimée pendant plus de soixante ans, est presque complètement disparue. Le Canada, élevé au rang des nations, attire l'attention du monde entier..."



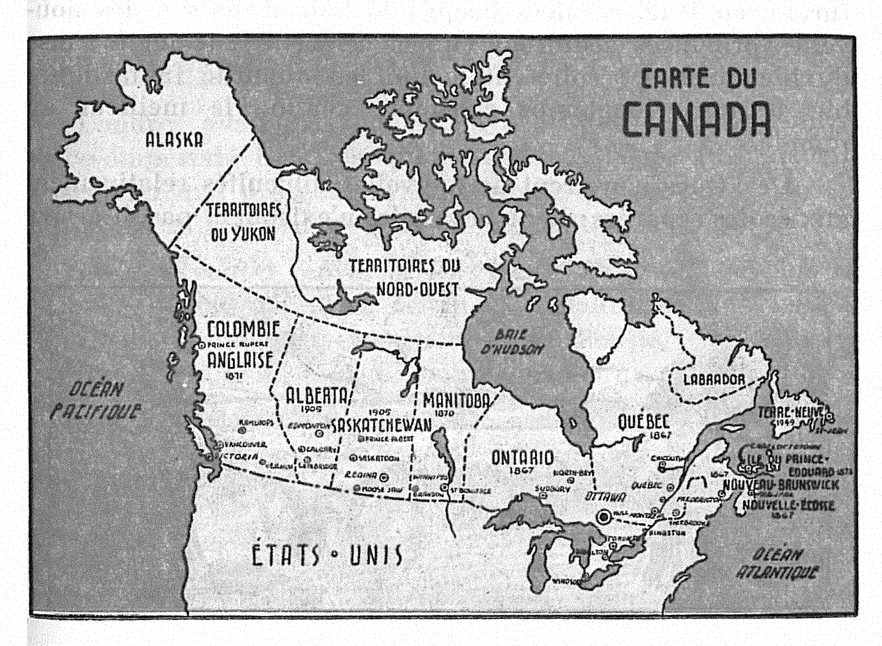
Un tel langage parut juste, et la campagne de 1904 fut une marche triomphale. Bannières, banderoles et panneaux lumineux le proclamaient: "Laurier et le progrès! Laurier et le Canada agrandi! Laurier partout..." Les Ontariens eux-mêmes se montraient enthousiastes. "Vous m'applaudissez, leur disait Laurier, mais vous ne votez pas pour moi!" Or cette fois, l'Ontario lui donna un gain de sept sièges: majorité la plus forte, dans cette province, depuis longtemps.

Deux nouvelles provinces (1905)

La première loi proposée à la rentrée du Parlement fut celle d'*Autonomie,* qui créait deux nouvelles provinces. L'ancien fort *Garry,* était en train de devenir, avec ses deux cent mille âmes, l'active ville de Winnipeg, capitale d'une province qui dépassait déjà le demi-million.

Qui donc avait accompli ce miracle? le sol lui-même, tellement fertile qu'il suffisait de le renverser et de l'ensemencer pour le transformer, presque sans peine, en vagues de beaux épis dorés; le sol, la charrue et le rail, car depuis l'apparition de la locomotive dans l'ouest, Montréal n'était plus qu'à deux journées de Winnipeg, centre des terres à blé.

Oui, il y avait le sol, la charrue, la locomotive, le travail des hommes, et la prévoyance des chefs... Des Anglais de Londres refusèrent encore de croire à la richesse de l'Ouest. "Pays glacial, disaient-ils; ni les hommes ni les bêtes ne sauraient y vivre convenablement..." Ils durent changer



d'opinion en apprenant que les cités orgueilleuses surgissaient là où, la veille encore, ne s'élevait qu'un simple poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson; de vraies villes-champignons!

Le 12 février 1905, Laurier eut l'honneur de proposer la transformation des Territoires en deux nouvelles provinces: la *Saskatchewan,* dont le nom indigène signifie *rivière rapide* et l'*Alberta,* ainsi dénommée en l'honneur de l'épouse du marquis de Lorne, gouverneur général du Canada de 1878 à 1883.

"Nous grandissons avec le Canada !"

A la vue des nouvelles provinces, sensiblement plus grandes, chacune, que la plupart des pays européens, y compris la France, Laurier pouvait dire, l'œil fixé sur l'avenir: "Le 20e siècle sera le siècle du Canada!"

Avec le Québec, l'Ontario et le Manitoba, dont les limites furent, en 1912, reculées jusqu'à la baie d'Hudson, les nouvelles provinces acquirent vite la célébrité, surtout à cause du blé qu'elles récoltèrent bientôt en quantité fantastique: blé *Marquis,* longtemps considéré comme le meilleur au monde.

De l'Ouest surgirent de nouvelles difficultés relativement aux écoles séparées: là où ces écoles n'existaient pas, il arriva



que les enfants furent punis pour avoir parlé français en récréation avec leurs petits camarades!

Une fois de plus, l'épineuse question rebondit au Parlement fédéral. Laurier défendit la cause des écoles séparées avec une telle chaleur que la Chambre lui fit une véritable ovation; puis le fanatisme se mit de la partie et gâcha toute l'affaire.

Quelques années encore, et l'Ontario passera à son tour un règlement tracassier pour les écoles françaises et catholiques de la province. On en appelle de nouveau au Fédéral, mais la conclusion n'est guère plus encourageante; il ne reste d'autre ressource aux minorités lésées que celle de défendre leurs droits par leur *patient entêtement à ne rien céder.*

Heureusement qu'à travers ces luttes, le Québec donne toujours l'exemple d'un système scolaire parfaitement en accord avec le droit des gens et généreux sans pareil à l'égard de la minorité.

Conférence impériale de 1907

Londres avait pris l'habitude de convoquer une conférence impériale tous les quatre ans. Celle de 1907 devait ressembler aux précédentes; la formule n'avait guère varié: "l'Angleterre d'abord; les colonies ensuite!"

Laurier voulut renverser les rôles: "Le Canada d'abord; l'Empire ensuite!" Cela ne fit pas l'affaire de Winston Churchill, le nouveau secrétaire des colonies, qui offrit à Laurier un fauteuil à la Chambre des Lords.

L'offre était d'autant plus alléchante que le premier ministre avait longtemps caressé l'espoir de siéger un jour au Parlement de l'Empire, mais il aurait fallu s'abaisser à des concessions plus ou moins favorables à la nation: Laurier déclina.

"Ralliez-vous à mes cheveux blancs!"

De retour au pays pour les élections de 1908, Laurier put dire cette fois à ses partisans: "Ralliez-vous à mes cheveux blancs!" De leur côté, les organisateurs adoptèrent cette autre formule heureuse: "Laissons Laurier finir sa tâche!"

Malgré une majorité réduite d'une quinzaine de voix, le parti l'emporta encore. Québec, pour sa part, lui avait donné 54 sièges sur 65. Mais la lutte avait été dure. L'Homme aux cheveux blancs, The White Plume, comme disaient les Anglais, avait dû faire la lutte, non seulement aux impérialistes, qui lui reprochaient de n'en point faire assez pour l'Angleterre, mais encore aux *nationalistes* du Québec qui, précisément, le blâmaient d'en faire trop.

Les relations internationales inspiraient de vives inquiétudes en 1910. Du côté du Pacifique, l'immigration chinoise et japonaise menaçait d'encombrer la Colombie; du côté de l'Atlantique, l'Allemagne effrayait l'Angleterre avec ses constructions de navires.

Laurier crut bon de faire voter la création d'une marine de guerre canadienne qu'on prêterait à l'Angleterre, en cas de besoin. Il acheta deux vaisseaux, avec l'intention d'en faire construire neuf autres semblables; en 1911, Halifax ouvrit un collège pour l'entraînement des marins.

Le parti conservateur prétendit que la *loi navale* était coûteuse et inefficace; il eût préféré simplement une contribution en argent. Dans la province de Québec, les nationalistes d'Henri Bourassa ne prisaient guère l'innovation. On le vit lors des élections partielles dans le comté d'Arthabaska, où le candidat nationaliste l'emporta par 345 voix de majorité.

Elections générales (1911)

La situation du Canada aux élections de 1911 est bien embrouillée: il y a divergence entre l'Est et l'Ouest sur la question de la réciprocité avec les Etats-Unis, l'Ontario ré-

clame une marine de guerre, dont le Québec ne veut pas. Les Maritimes enfin, n'ont qu'une préoccupation, toute différente: obtenir des chemins de fer de meilleurs tarifs qui favoriseraient les ports d'Halifax et de Saint-Jean.

Le premier ministre, qui allait être septuagénaire, fit une campagne fort active. Il parcourut le pays, prononçant le même jour, trois, quatre ou même cinq discours. On lui reprochait les honneurs reçus en Angleterre. "Messieurs, répondit-il simplement, ni le gouvernement britannique ni aucun autre gouvernement ne pourront jamais rien m'offrir qui vaille ce que j'ai reçu du gouvernement canadien!"

De leur côté, les nationalistes et les conservateurs surent effrayer les mères en assurant que la marine canadienne aboutirait à faire de leurs fils "de la chair à canon dans les guerres de l'empire"... Le 21 septembre 1911, le parti conservateur l'emporta par une forte majorité.

Vive Laurier !

Le nouveau chef de l'opposition voulut céder sa place à un plus jeune, mais le parti libéral s'y opposa. Des adversaires même se disaient prêts à crier encore: "Vive Laurier". "Vous m'acclamez, aurait pu leur répliquer l'homme aux cheveux blancs, mais vous votez contre moi!"

Le parti victorieux lui témoigna le respect dont on avait jadis entouré sir John, le vieux chef conservateur, et le portrait de sir Wilfrid continua de trôner, en bonne place, dans des milliers de foyers. Avant tout, Laurier continua d'aimer son pays et de le faire aimer autour de lui, ce qui faisait dire à des étudiants de l'université de Toronto: "Pourquoi ne rend-on pas l'histoire intéressante comme le fait monsieur Laurier?"

3. La Grande Guerre: 1914-1918

Borden, premier ministre

Robert Borden, successeur de Laurier, était un brillant avocat d'Halifax, descendant de Loyalistes. A l'été de 1912, Borden vit avec admiration trois cent quinze navires de guerre anglais former sous ses yeux un long défilé de cinq milles: "Toutes les colonies contribuent à maintenir cette puissance navale, lui dit le premier ministre britannique; oui, toutes, sauf le Canada !"



Revenu au pays, Borden ne voulut pas rappeler la loi navale votée par son prédécesseur mais, poursuivant sa première idée d'une contribution en argent, il proposa de donner $35 000 000, qui permettraient à l'Angleterre d'acquérir trois autres navires de guerre. Cette fois, le Sénat refusa de sanctionner la loi et l'on n'alla pas plus loin.

La guerre

Dans les premiers jours d'août 1914, la guerre éclata entre l'Allemagne et l'Autriche d'un côté, et de l'autre, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Russie... On l'appellera la Grande Guerre, grande par les vingt peuples qu'elle soulève, les

millions de soldats qu'elle mobilise et les ordres du jour, vraiment héroïques, qu'elle enregistre, celui-ci, par exemple du général Joffre à ses troupes: "Se faire tuer plutôt que de reculer!" *Grande* par les moyens employés: pendant quatre ans, sur des centaines de milles de longueur, les armées françaises et allemandes habiteront des tranchées creusées dans le sol humide, à quelques verges les unes des autres seulement. On y souffrira du froid, de la chaleur, de la pluie, de la neige, de la vermine, des grenades et des bombes.

Pendant quatre ans, on tiendra bon tandis qu'à l'arrière, en Europe et en Amérique, des millions de civils travaillent avec une hâte fébrile à la préparation des armes et des munitions.

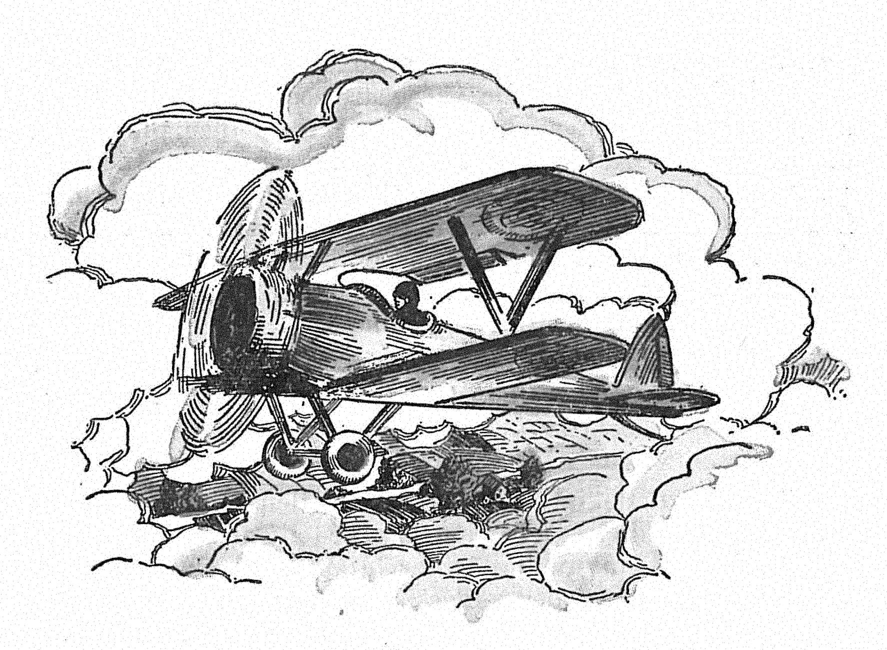
Guerre cruelle, où les sous-marins allemands torpillèrent des milliers de navires avec une cruauté telle qu'ils soulevèrent la réprobation du monde entier, et plus spécialement des Etats-Unis. Pendant des années, d'énormes dirigeables allemands, nommés *zeppelins,* bombardèrent des villes non fortifiées à des distances considérables du front militaire. Les combats aériens devinrent fréquents, quotidiens même, et des as de toutes nationalités s'y distinguèrent: le Français *Guynemer,* par exemple, et le Canadien *Barker,* qui descendit six avions allemands quoique blessé aux deux jambes et à un bras.

Guerre inhumaine enfin où, pour la première fois dans l'histoire, on fit usage de gaz asphyxiants, d'avions et de sous-marins.

Participation du Canada

Dès l'ouverture des hostilités en 1914, le Parlement canadien fut unanime à déclarer qu'il fallait soutenir la cause des Alliés, France, Angleterre, Belgique, et la Chambre vota $50 000 000 pour l'organisation d'une *Armée canadienne.*

Nous n'avions guère plus de quatre mille hommes sous les armes, et l'on en voulait un demi-million! Le ministre de la Milice Sam Hughes fit appel aux volontaires et trans-



forma *Valcartier,* près de Québec, en un vaste camp militaire pour l'entraînement des troupes.

A une telle armée, il fallait des vivres et des munitions: on encouragea les cultivateurs à produire davantage, et les industriels à faire converger leurs efforts vers la fabrication d'obus et d'armes de tous calibres. Il fallait aussi de l'argent, beaucoup d'argent: soucieux de garder le numéraire au pays, le Gouvernement lança divers emprunts dont les trois derniers s'appelèrent *Emprunts de la Victoire.*

Aux prêts s'ajoutèrent des contributions en nature ou en espèces; la Croix-Rouge canadienne reçut, pour sa part, $30 000 000.00.

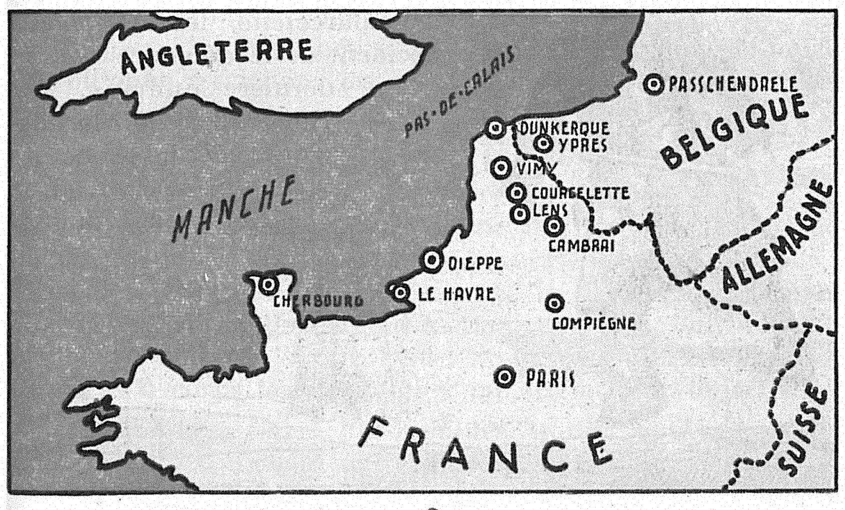
Le 3 octobre 1914, un premier contingent de 32 000 soldats canadiens traverse l'Atlantique. Deux ans plus tard, nous comptons déjà 434 000 hommes, dont le célèbre régiment *Royal 22e*, formé exlusivement de Canadiens français, et qui font merveille à Ypres, à Courcelette, à Vimy (1).

(1) Le chiffre total des mobilisés atteignit 600 000.

On est aux premiers jours de juin 1916. La journée a été chaude, mais tranquille. Les Allemands tirent à peine: c'est le grand silence des préparatifs, précurseur des grands orages. Soudain, une gerbe de feu part des lignes ennemies: à ce signal, cent batteries ouvrent un feu violent, nourri, serré.

Le ciel est rouge, d'un rouge écarlate; la terre tremble. Déjà les blessés commencent à passer dans la tranchée, atrocement mutilés, le visage en sang. Vers les neuf heures du soir, l'intensité du bombardement s'accentue encore. Ce déferlement d'obus tient du prodige; c'est à en devenir fou. Les survivants se demandent comment il se fait qu'ils soient encore en vie et combien de milliers d'obus il faudra pour les engloutir.

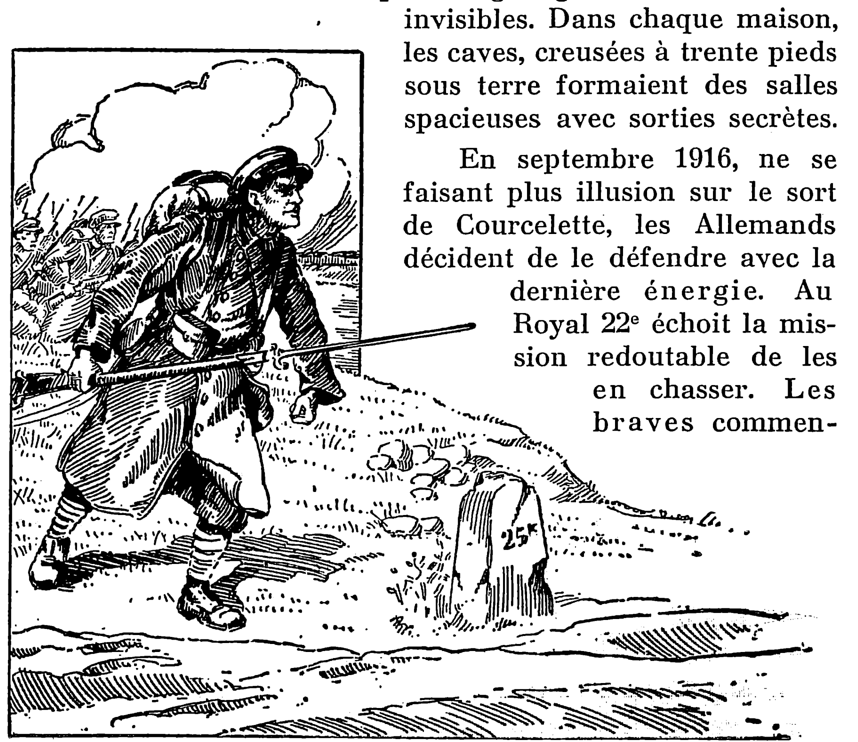
Un homme passe sur le parapet, fusil chargé à la main: c'est le lieutenant-colonel Tremblay. "Ne tirez pas avant que les Allemands soient rendus dans nos fils barbelés, dit-il; surtout, ne tirez pas dans l'énervement: ils ne sont pas meilleurs que nous! Chaque balle doit porter. Ils ne réussiront pas... Qu'ils viennent!"



Ils vinrent, en effet, mais ils furent chaque fois repoussés avec vigueur pendant cinq jours et cinq nuits consécutives. Malgré ses forces diminuées d'un tiers, le valeureux 22e tint jusqu'au soir du sixième jour, alors que les Britanniques vinrent le relever. "Une avance de quelques milles a une répercussion mondiale, dit un héros de la bataille, tandis que tenir une ligne de feu, offrir ses poitrines, barrer le chemin à une armée, stabiliser un front, sans perdre un pouce, est une œuvre dont on ne parle presque pas ( )."

Courcelette (1916)

Avant la guerre, Courcelette était un charmant village de l'ancienne Picardie, paisiblement assis aux flancs d'un côteau boisé. A cause de sa position stratégique, les Allemands en firent une redoutable forteresse: chaque jardin fut entouré de fils barbelés, hérissé de pieux aigus, garni de meurtrières invisibles. Dans chaque maison, les caves, creusées à trente pieds sous terre formaient des salles spacieuses avec sorties secrètes.



En septembre 1916, ne se faisant plus illusion sur le sort de Courcelette, les Allemands décident de le défendre avec la dernière énergie. Au Royal 22e échoit la mission redoutable de les en chasser. Les braves commen-

cent par entendre une messe matinale, puis ils reçoivent, tête nue, l'absolution générale de leur aumônier.

L'artillerie française ouvre le feu. "A l'assaut, crie-t-on, à l'assaut!" Une puissante clameur, plus forte que la voix des canons, se perd dans la plaine. Assaut tragique, grandiose, qui permet d'occuper rapidement la position convoitée. Mais les Allemands tirent avec tant de violence que leurs canons empêchent les troupes cantonnées à l'arrière de voler au secours des Canadiens.

Affaiblis par les pertes énormes qu'ils viennent de faire en montant à l'assaut du village, les héroïques gars du 22e restent quarante-huit heures sur la brêche: deux jours et deux nuits, pendant lesquels ils repoussent l'ennemi treize fois. A la fin, quand ils sont à court de munitions, ils utilisent les grenades allemandes dont ils ont pu s'emparer. Au prix de lourds sacrifices, sept officiers et trois cent cinq soldats tués, Courcelette reste aux mains des Canadiens.

Vimy (1917)

Il s'agit, cette fois, d'attaquer l'une des plus solides positions du front: la fameuse crête de Vimy. Le 8 avril, jour de Pâques, le bombardement redouble de six heures du matin à cinq heures du soir: les souterrains en tremblent. Le lundi de Pâques, dès cinq heures du matin, alors que la neige tourbillonne au dehors, les derniers ordres circulent à l'intérieur de la tranchée.

—En avant! crie tout à coup le commandant.

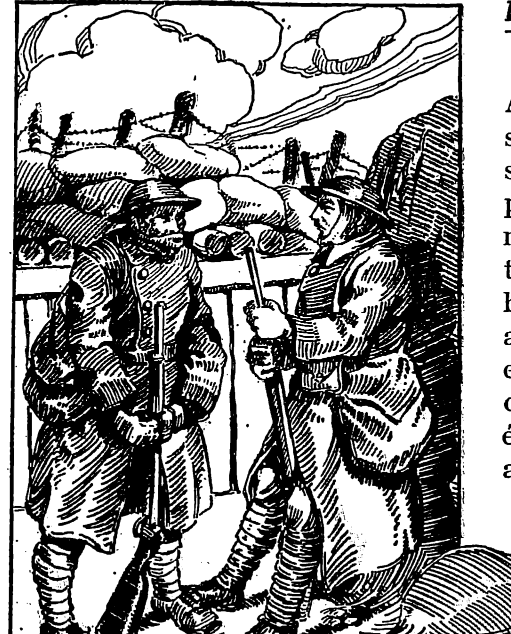
Baïonnettes au canon, un torrent d'hommes se rue au dehors, escalade le parapet, culbute les barbelés. La fièvre gagne les moins enthousiastes, les voix s'égosillent à crier: "Vive le Canada!" Promptes comme le tigre, les premières vagues d'assaut ne tardent pas à occuper les lignes allemandes les plus avancées; à une heure de l'après-midi, à la suite de corps à corps terribles, elles ont atteint leur objectif.

Les hommes s'arrêtent, mouillés, transis, épuisés; tandis que certains cherchent à s'étendre, d'autres se mêlent aux

nouvelles vagues de combattants. Mais voici que, subitement renforcés, les Allemands reviennent au combat: la lutte devient encore plus féroce. Malgré la pluie et la neige, malgré les marécages où enfoncent hommes, bêtes et canons, Anglais et Canadiens des deux langues, dans une étroite fraternité d'armes, n'en continuent pas moins de progresser hardiment.

Le 14, Vimy tombe aux mains des assaillants. Quatorze mille prisonniers allemands et cent trente canons, tel est le prix de cette éclatante victoire qui a cependant coûté à l'armée britannique des milliers de vies humaines et pas moins de cinq millions d'obus!

Mais la perte de Vimy, cette puissante forteresse que les Allemands qualifiaient d'imprenable, inquiète beaucoup leur général, Ludendorf, qui avouera bientôt: "La journée du 9 avril 1917 fut l'une des plus sombres de ma vie".



Lens, Passchendaele

Et la guerre continue. A Lens (août 1917), le soldat Roussin descend seul dans une cave. Surpris par cinq allemands masqués dans l'obscurité, il réussit à saisir sa baïonnette, tue les cinq agresseurs, et se blesse en sortant. Un autre soldat, du nom de Régent, égaré dans une tranchée, aperçoit un poste de mitrailleurs; il tombe à l'improviste sur les gardiens,

qu'il réduit à l'impuissance, et regagne nos lignes, la mitrailleuse sur son dos.

Le 25e bataillon de la Nouvelle-Ecosse se trouvant cerné lutte un contre vingt. A bout de munitions, il se bat à coups de crosse, de hache et de couteau: les survivants vont être anéantis si on ne leur porte pas un prompt secours. Le 22e l'apprend et, malgré le péril qui l'entoure, vole à la rescousse de ses frères néo-écossais. Un mois durant, les Canadiens du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Ontario, de l'Alberta, de la Colombie Canadienne et du Québec luttent côte à côte, prouvant par des actes l'axiome déjà connu: "Ce que les Canadiens ont, ils le gardent!"

"Mais des bords du Saint-Laurent aux Montagnes Rocheuses, des voix canadiennes ont traversé l'océan, et leur souffle, si faible soit-il, a été entendu: "Le pays a les yeux sur vous et vous admire! (1)"

A Passchendaele (novembre 1917), un soldat compte 1 309 obus tombés dans un rayon de trois cents verges et meurt, tué par le 1 310e... Onze jours de cette bataille nous coûteront, à eux seuls, seize mille hommes!

L'entrée en guerre des Etats-Unis

Jusqu'au printemps de 1917, les Etats-Unis s'abstinrent de participer à la Guerre mondiale. Leur patience était à bout cependant: la guerre sous-marine à outrance et le torpillage du *Lusitania,* surtout, causèrent tellement de pertes de vie que, le 6 avril, l'Amérique déclara la guerre à l'Allemagne. Il était temps car, trois semaines plus tôt, la révolution avait éclaté en Russie. Lénine remplaça bientôt l'Empereur (Nicolas II) et à la fin de l'année, la Russie des Soviets acceptait l'armistice qui permettait à l'Allemagne de verser sur le front de l'Ouest (France-Belgique) un nouveau contingent de un million deux cent mille hommes.

(1) *L'Epopée du 22e,* par Claudius Corneloup.

Mesure impopulaire au Canada

Malgré les pressantes invitations du gouvernement canadien à s'enrôler, le nombre des soldats tendait plutôt à diminuer: c'est qu'il fallait des bras pour la moisson et de la main-d'œuvre aux usines de guerre, où l'on touchait des salaires élevés.

A son retour de Londres au printemps de 1917, le premier ministre Borden commença par exiger l'enregistrement de tous les citoyens du Canada. Cette mesure inspira les plus vives craintes dans le Québec surtout où, pour calmer les esprits, on dut recourir à l'influence de Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Il fut entendu qu'il n'y aurait pas de *conscription* ou service militaire obligatoire: l'un des ministres promettait même à l'archevêque de Montréal qu'il démissionnerait si les événements prenaient une autre tournure. Or au mois d'août 1917, le gouvernement Borden appela sous les armes tous les hommes non mariés de 20 à 35 ans.

A de très rares exceptions près, la province de Québec se souleva contre la conscription, appuyant en cela le vieux chef de l'opposition, Laurier, qui combattait la loi comme préjudiciable aux véritables intérêts du pays. Contributions volontaires seulement et service militaire de même nature: tel était l'avis général.

D'autre part, au moment même où paraissait la loi de conscription, la province voisine appliquait le trop fameux Règlement XVII, voté en 1915, et qui supprimait pratiquement l'enseignement du français dans les écoles de l'Ontario. "Notre ligne de bataille n'est pas en France ni en Belgique, disaient les nationalistes; elle est en Ontario!"

Elections générales (décembre 1917)

C'est dans cette disposition d'esprit qu'eurent lieu les élections fédérales de décembre 1917. Pour la première fois, les femmes votèrent ainsi que les soldats sous les armes.

A soixante-seize ans sonnés, Laurier parcourut le pays d'Halifax à Vancouver où on l'accueillit partout avec enthousiasme, mais où l'on vota contre lui, parce qu'*un vote pour Laurier,* disait-on, *était un vote pour l'Allemagne!*

Seule la province de Québec, qui se rapprochait du vieux chef libéral, vota pour lui en bloc, si bien que le gouvernement n'obtint pas un seul candidat canadien-français.

Maintenu au pouvoir par une forte majorité, Borden put appliquer sa loi de conscription. Il le fit malheureusement avec une rigueur qui provoqua de véritables émeutes, à Québec par exemple, où, pendant la Semaine Sainte de 1918, on eut à déplorer non seulement des scènes disgracieuses mais aussi des blessés et des morts.

Mai 1918; 5e année de guerre en Europe

En mai 1918, les canons à longue portée réussissent à bombarder Paris; en juin, la poussée allemande est si forte que les alliés doivent abandonner une partie du territoire chèrement repris l'année précédente. Le 27, un sous-marin coule dans la mer d'Irlande un vaisseau-hôpital britannique: 234 victimes, soldats blessés pour la plupart, dont un certain nombre de Canadiens.

Un instant, les alliés se croient revenus aux pires jours de 1914. Heureusement, une bonne nouvelle illumine soudain les visages: mettant de côté leur fierté nationale, les diverses armées, française, anglaise, italienne, ont accepté de confier le commandement suprême au général Foch, le grand catholique qui aime à prier dans quelque église de village et qui vient de consacrer ses troupes au Sacré-Cœur de Jésus.

Bataille de France; course à la victoire

Sans même attendre l'appui formidable que lui promet l'Amérique pour l'année suivante, Foch prend l'offensive sur tous les fronts. L'un de ses généraux, Mangin, enlève quatre

cents canons allemands et ne fait pas moins de 20 000 prisonniers. De la Mer du Nord aux frontières de la Suisse, quatre millions d'hommes sont aux prises; la ligne Hindenburg est enfoncée: c'est la bataille de France.



Le monde, haletant, suit chaque jour et à chaque heure, les péripéties de ce combat gigantesque dont dépend le sort de trente nations. Le génie de Foch étincelle partout à la fois: sur un signe du grand chef, Français, Anglais, Belges, Italiens, Canadiens, Australiens, Polonais, Américains, se lancent tour à tour dans la mêlée furieuse et arrachent un morceau de France aux soldats du Kaiser.

Au centre, à droite, à gauche, se multiplient les attaques, rapides, fulgurantes, culbutant, coupant en deux, en trois, en cinq, les armées redoutables d'Hindenburg ou de Ludendorf, refoulant vers le Rhin, dans une poussée gigantesque et magistralement ordonnée, toutes ces masses flottantes et désorganisées.

"Les Canadiens sont là !"

Les Canadiens participent à l'offensive finale. Le courageux 22e, qui ne redoute jamais les corps à corps tragiques, a déjà subi des pertes énormes: des milliers de jeunes gens, venus de tous les régiments canadiens-français, ont passé dans ses rangs et y ont succombé. Mais cela ne suffit pas encore.

Les 27 et 28 août, dans un sanglant rayon de gloire, le 22e bataillon tombe: non seulement il perd ses vingt-deux

officiers au combat, mais il ne lui reste plus que trente-neuf hommes de ligne sur six cents! La position conquise reste quand même aux Canadiens, grâce à un non-combattant, le Dr Albéric Marin, âme d'élite qui, par son sang-froid, sauve la situation.

Capitaine dans le corps médical, le Dr Marin suit la mêlée du regard en attendant les blessés. S'apercevant tout à coup que nos soldats manquent de chefs, il escalade d'un bond les morts, les blessés et les fouillis de réseaux, rallie cette poignée de braves et les oblige à tenir jusqu'à la fin. Puis à son tour, il tombe, victime des gaz asphyxiants.

Les Canadiens se signalent encore dans la région d'Arras; ils délivrent Cambrai et pénètrent dans la Belgique reconquise.

Fin de la guerre

Après trois mois d'une course échevelée, meurtrière, l'Allemagne demande grâce. Le 11 novembre, à six heures du matin, signature de l'armistice. Elle est finie la guerre, longue et cruelle, qui a coûté la vie à 4 530 000 hommes des seuls pays alliés. C'est la victoire, c'est la paix!

Pour ce qui est du Canada, le chiffre des morts dépasse 60 000, celui des blessés, 150 000, et celui des dettes, deux milliards! Chiffres élevés, sans doute, pour un petit peuple comme le nôtre, mais le prestige moral, le commerce et l'industrie du pays ont grandi dans la même proportion que ses pertes.

A Vimy s'élève aujourd'hui un magnifique monument commémoratif dont la principale inscription se lit comme suit:

> *"A la vaillance de ses fils pendant la Grande Guerre*
> *Et en mémoire de ses SOIXANTE MILLE MORTS,*
> *Le peuple canadien a érigé ce monument."*

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. ***Lecture:***

La Jeunesse qu'il nous faut

A cette heure si grave, il nous faut la Jeunesse
Qui porte en sa poitrine un cœur à la Dollard,
Intrépide, sans peur, au sein de la détresse,
Digne de nos aïeux et de leur étendard;
Il nous faut une telle Jeunesse.

Il faut au Canada la Jeunesse qui prie
Et, fière de sa foi, vient puiser à l'autel
L'héroïsme vainqueur des saints de la patrie
Qui mirent dans la croix leur espoir immortel:
Il nous faut la Jeunesse qui prie.

Il faut au Canada la Jeunesse qui lutte,
Vaillante pour sa foi, toujours prête à souffrir,
Qui s'élance à l'assaut sans que rien la rebute,
Pour défendre son Christ, toujours prête à mourir:
Il nous faut la Jeunesse qui lutte.

Regarde, ô Canada, se lever la Jeunesse;
Dollard avec les siens, non, ils ne sont pas morts.
Vive Dieu! Sur leurs pas, une élite se presse:
Ils sont pieux et purs, ils seront les plus forts.
Gloire à ta vaillante Jeunesse!

Conserve, ô Canada, ta Jeunesse chrétienne;
Ta race gardera son courage et sa foi.
Fidèle à son passé, fidèle au divin Roi:
Gloire à ta Jeunesse chrétienne!

(Cardinal Villeneuve)

Autour du Règlement XVII

A l'époque de la Grande Guerre, l'Ontario promulgue son fameux Règlement XVII, qui proscrit l'usage du français dans les écoles de la province.

Aidés, soutenus par des chefs d'une haute valeur intellectuelle et morale comme Samuel Genest, le R. P. Charlebois, O. M. I., le sénateur

Belcourt et Philippe Landry, qui démissionne comme président du Sénat pour se consacrer plus librement à la cause de la Langue, les Franco-Ontariens décident de recourir à la force puisqu'on refuse de les écouter, tant à Ottawa qu'à Toronto.

Le Père Charlebois demande la collaboration d'un membre actif de l'A. C. J. C., à Montréal: "Sans votre aide, lui dit-il, nous lutterons, mais nous serons vaincus; si vous nous aidez, nous serons peut-être vainqueurs".

Leur président en tête, les jeunes luttent pour les "blessés" de l'Ontario: "Nous ne pouvons aller défendre la liberté en Europe, disent-ils, si on en profite pour nous priver de la liberté dans notre pays et persécuter les nôtres dans la province voisine". Ils quêtent aussi et ne recueillent pas moins de $54 000.00

Episodes sublimes

La résistance comporte des épisodes qu'il faut bien appeler *sublimes*. Une Sœur s'est écorchée un doigt en ouvrant une boîte de conserves; la plaie s'est envenimée et le médecin décide l'amputation du doigt. Mais au moment de l'anesthésie, la religieuse s'y refuse: "Je veux endurer cette souffrance, dit-elle, et l'offrir au bon Dieu pour la cause de nos écoles françaises en Ontario".

Des institutrices refusent le chèque de salaire tant qu'elles seront astreintes à l'observation du Règlement XVII. Des pères et des mères de famille montent courageusement la garde, l'hiver, aux portes des écoles. On ferme la porte au nez de l'inspecteur ou bien on quitte la classe à son arrivée; et si la porte est verrouillée, on saute par les fenêtres.

Les écoliers font la grève des devoirs et des leçons ou s'entassent dans des classes trop étroites, louées aux frais de la minorité, où instituteurs et institutrices acceptent d'enseigner gratuitement. Partout on brave l'amende et la prison.

Pour le parler des aïeux

De généreuses souscriptions, recueillies à travers le Canada et plus spécialement dans le Québec, permirent la fondation d'écoles séparées, où des voix d'enfants récitèrent la prière à Jeanne d'Arc, composée par Mgr Elie Latulippe, évêque de Haileybury, et approuvée par le saint pape Pie X:

"O Christ, ami des Francs! Vous qui, par le bras d'une humble vierge, avez jadis sauvé la France, inclinez vers nous la grande miséricorde de votre Sacré-Cœur. Nous vous en prions, par les mérites et l'intercession de la bienheureuse Jeanne d'Arc, que nous choisissons comme patronne, protégez nos institutions, notre langue et notre foi.

"O Christ, notre Roi! nous vous jurons fidélité éternelle! Faites que, nourris du pain de votre sainte Eucharistie, nous croissions en un peuple parfait, que nous méritions de continuer, sur cette terre d'Amérique, les glorieuses traditions de la fille aînée de l'Eglise.

"O Dieu de Jeanne d'Arc, sauvez encore une fois la France! Sauvez notre cher Canada; et vous, bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous!"

Pris sur le vif

Voici entre cent une petite scène croquée sur le vif au collège Bourget de Rigaud. Jeudi soir, le 22 novembre 1923, à la suite d'une causerie sur les écoles de l'Ontario, un mouvement de secours s'organise: dès le premier soir, on atteint $25, et le lendemain, $50, puis $62.00.

Alors le mouvement se généralise et le feu du patriotisme gagne les moins enthousiastes: $107.00 déjà! Dimanche, le magasin aux bonbons reste fermé à la demande des plus généreux; à la récréation du soir, l'enthousiasme touche au délire quand le président du cercle Bourget proclame le résultat final, tout en remerciant chaleureusement ses camarades: "Voici $180.00 qui iront se joindre aux autres dons venus de partout pour opposer au fanatisme la puissance de l'argent!"

Le lendemain, à l'issue d'une soirée marquant la Sainte-Catherine, le chanoine Primeau, curé de Rigaud, ajoute les $20 qui manquent pour porter la somme à deux cents dollars.

Victoire!

La lutte ne dura pas moins de quinze ans, mais le gouvernement de l'Ontario reconnut finalement la "haute valeur" de l'enseignement donné dans les écoles dites *bilingues* et supprima le malheureux Règlement XVII.

Grâce à leur admirable ténacité, nos compatriotes venaient d'écrire une très belle page de notre histoire; "histoire lamentable par les petitesses qu'elle révèle, mais fort belle et précieuse par l'héroïsme qu'elle met en lumière et par la leçon qu'elle offre aux peuples capables de lutter".

"Sans les combats et la résistance des nôtres, écrit M. le chanoine Lionel Groulx, un seul type d'école existerait au Canada: l'école publique et neutre. L'histoire impartiale devra les classer parmi les meilleurs ouvriers de la liberté et de la civilisation."

II. *Pour les esprits vifs:*

1. Quel Canadien français devint premier ministre quelque temps après la mort de Macdonald?

2. Quel titre a-t-on donné à Mgr Langevin pour rappeler les luttes scolaires qu'il soutint dans l'Ouest canadien?

3. A quelle occasion Laurier fut-il honoré de la dignité de *sir*?

4. Quelle parole maintenant célèbre Laurier prononça-t-il lors de son séjour à Londres en 1897?

5. Que savez-vous de la guerre du Transvaal et de sa répercussion au Canada?

6. Quelles provinces firent leur entrée dans la Confédération en 1905?

7. Pourquoi le parti de Laurier fut-il défait en 1911?

8. Pourquoi la guerre de 1914 a-t-elle été appelée *Grande Guerre*?

9. Quelle fut la participation du Canada à la guerre de 1914?

10. Que vous rappellent aujourd'hui ces simples mots: Ypres, Courcelette, Vimy?

11. Pourquoi le Québec s'opposait-il à la conscription en 1917?

12. Quelle fut la part des Canadiens dans les derniers combats de la Grande Guerre?

III. ***Sujets de discussions:***

1. Laurier a-t-il bien fait de ne pas se laisser abattre par sa faible constitution?

2. Que pensez-vous de la réplique suivante de Laurier: "L'honorable député est fier de sa race, mais il ne s'ensuit pas que nous devions nous fondre dans l'élément anglo-saxon..."

3. Que pensez-vous de cette "double fidélité" dont Laurier parlait souvent?

4. Appréciez l'attitude de Laurier dans la guerre du Transvaal.

5. Vaut-il mieux dire "Le Canada d'abord" que "L'Angleterre d'abord, les colonies ensuite!"

6. Que pensez-vous de la participation du Canada à la guerre de 1914?

7. Le Québec avait-il raison de s'insurger contre la conscription en 1917?

8. Laurier eut-il raison d'affirmer que le 20e siècle serait le siècle du Canada?

IV. ***Lisez à haute voix, déclamez, dramatisez même si possible:***

1. Laurier: des bancs de l'école au fauteuil de ministre; belle réplique.

2. Jubilé de la reine Victoria: les roses!
3. Deux nouvelles provinces (1905): "Nous grandissons avec le Canada!"
4. Double fidélité.
5. Elections de 1911; "Vive Laurier!"
6. La guerre: *Grande Guerre!*
7. Ypres, Courcelette, Vimy.
8. Bataille de France; course à la victoire.

V. ***Qui a prononcé ou aurait pu prononcer ces paroles?***

(Victor Hugo, Joffre, lady Laurier, McCarthy, Borden, lord Strathcona, Laurier, étudiants de Toronto, nationalistes d'Henri Bourassa, Sam Hughes, Foch).

1. "On devrait abolir l'usage du français dans toutes les provinces anglaises."

2. "Personne ne respecte plus que moi la race anglo-saxonne, mais nous, d'origine française, nous sommes satisfaits de ce que nous sommes."

3. "Quand on aime son pays, on n'y a jamais froid."

4. "Fidèle au double sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père, vieux soldat, ma mère vendéenne..."

5. "J'ai payé les dépenses de six cents soldats recrutés dans l'Ouest."

6. "Nous ne voulons pas nous battre au côté de chercheurs d'or anglais."

7. "Nous ne voulons pas un seul pouce de votre terrain, mais je me demande si j'exprime un sentiment américain en disant que nous voulons conserver notre propriété."

8. "Pourquoi ne rend-on pas l'histoire intéressante comme le fait monsieur Laurier?"

9. "J'ai vu avec admiration la marine anglaise former sous mes yeux un long défilé de cinq milles."

10. "Se faire tuer plutôt que de reculer!"

11. "J'ai fait appel aux volontaires et transformé Valcartier, près de Québec, en un vaste camp militaire pour l'entraînement des troupes."

12. "Nous allons prendre l'offensive sur tous les fronts, sans même attendre l'appui formidable que nous promet l'Amérique pour 1919."

VI. ***Le saviez-vous?***

Saviez-vous comment Laurier se comporta le soir de sa défaite?

L'échec du 21 septembre après quinze ans de triomphes ininterrompus, coïncidait avec le soixante-dixième anniversaire du premier canadien. Autour de lui, on était consterné; lui seul se ressaisit vite:

"On ne m'enlèvera pas ce fait incontestable, déclarait-il, que dans les quinze années du gouvernement Laurier, il y eut plus de paix, plus d'harmonie, plus de prospérité, plus de bien-être qu'à aucune époque antérieure de notre histoire. Mes adversaires disent que la Providence a fait tout cela, et non pas le gouvernement; est-ce une raison pour voter contre le gouvernement?"

Se tournant vers Lady Laurier, le Vaincu continua:

— Le traitement du chef de l'opposition n'est pas celui du premier ministre; il nous faudra comprimer les dépenses et... réduire un peu nos charités.

— Nous ne réduirons rien du tout.

— Mais...

— Mais, j'ai fait mes petites économies, Monsieur le chef de l'opposition et elles y pourvoiront!

Des amis n'allaient pas tarder à créer un fonds *Laurier*, dont les revenus permettraient à l'ancien premier ministre de mener une existence plus en rapport avec l'éclat de son nom, son prestige et la reconnaissance du peuple.

Saviez-vous ce conseil de Laurier sur l'union et la concorde?

"Voyez-vous, disait l'ancien premier ministre à un groupe de jeunes qui l'entouraient, des deux cents députés qui étaient mes collègues lors de ma première entrée au Parlement, il n'y en a plus un seul dans cette Chambre. Mais nous avons ensemble bien travaillé, et vous continuerez dignement.

Fidèles au souvenir français, loyaux à l'Angleterre qui est devenue notre mère-patrie, Canadiens avant tout, il faut nous efforcer de combattre les préjugés et de rechercher l'union des races et des provinces. Celle-ci vous permettra de donner à notre pays ce que j'ai tant voulu lui préparer: sa place au tout premier rang.

Pour moi, quand arrivera l'heure du repos suprême, quand mes yeux se fermeront pour toujours, si je puis me rendre ce simple témoignage d'avoir avancé, si peu que ce soit, la cause de l'union, de de la concorde et de l'harmonie entre les citoyens du Canada, alors je croirai que ma vie n'a pas été tout à fait inutile."

VII. *Pour ceux qui ont la plume ou l'imagination facile:*

1. A la fin de sa longue carrière d'homme d'Etat, sir Wilfrid Laurier raconte tout bonnement à un groupe d'écoliers les épisodes marquants de sa vie; que dit-il?

2. Aux élections de 1911, Laurier qui allait être septuagénaire, parcourut le pays de l'est à l'ouest prononçant le même jour trois, quatre ou cinq discours; que disait-il?

3. Un Canadien, qui a pris part à la guerre de 1914, raconte la bravoure des nôtres sur le champ de bataille; que dit-il?

VIII. ***Le coin des chercheurs:***

1. Quel est l'actuel premier ministre du Canada? Et celui du Québec?

2. Connaissez-vous les principaux ministres fédéraux? Et ceux de la Province?

3. De quel gouvernement relève le service des postes?... les chemins de fer?... les routes?... l'instruction publique?... les traités de commerce avec les autres pays?... la guerre?

4. Quels furent les principaux chefs du cabinet fédéral de 1867 à nos jours?

5. Comment s'appelle le député provincial de votre comté? Et le député fédéral?

6. Qui est actuellement gouverneur général du Canada? Et lieutenant-gouverneur de la province?

7. Connaissez-vous quelques gouverneurs généraux ou lieutenants-gouverneurs qui ont fait leur marque au pays?

IX. a) ***Connaissez-vous Henri Bourassa?***

Petit-fils de Louis-Joseph Papineau, Henri Bourassa fut longtemps, à son exemple, le chef de la nationalité dont il incarnait l'âme profonde. Doué de hautes qualités humaines, d'une vaste culture, du don redoutable de la polémique et d'une éloquence débordante, il fut avant tout un politique clairvoyant et un éveilleur d'énergie nationale.

Elu député fédéral de Labelle à 28 ans, Bourassa arrivait à Ottawa mieux doué et mieux préparé que la plupart des ministres et des députés de l'époque. Sa parole nette et riche faisait penser aux qualités d'artiste et d'écrivain de son père, Napoléon Bourassa.

b) ***Connaissez-vous le mouvement nationaliste?***

Fondé à Montréal en 1903, le mouvement nationaliste se proposait d'assurer les droits des minorités françaises et catholiques dans les provinces anglaises par le maintien des écoles séparées. Il voulait défendre la langue française et lui garder son rang de langue officielle au pays. Il voulait enfin sauvegarder l'autonomie des provinces.

Pour défendre ses idées, Henri Bourassa fonda *Le Devoir* (1910).

Vous savez maintenant que . . .

1. Chef du gouvernement fédéral aux élections de 1896, sir Wilfrid Laurier fut le premier Canadien français à remplir ce poste depuis la Confédération.
2. Parmi les paroles célèbres du chef d'Etat, on cite celle-ci: "J'aime l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la France, qui est la patrie de mes aïeux, mais j'aime par-dessus tout mon Canada, ses humbles villages, le grelot des "sleighs" sur les routes enneigées et l'accueil frugal de nos paysans".
3. Lors de la guerre du Transvaal, en 1899, le Canada fournit quelques milliers de volontaires pour venir en aide à la Grande-Bretagne, mais il refusa d'aller plus loin, disant avec raison: "Le Canada d'abord!"
4. Dans les premiers jours d'août 1914, le Canada dut entrer en guerre contre l'Allemagne au côté de la France et de l'Angleterre; guerre longue et cruelle qui a mérité l'appellation de *Grande Guerre*.
5. Nous n'avions guère plus de 4 000 hommes sous les armes en 1914, mais dès la fin de 1916, nous comptions déjà 434 000 soldats, qui faisaient merveille à Ypres, à Courcelette, à Vimy.
6. En 1918, le maréchal Foch prend l'offensive sur tous les fronts et bouscule les Allemands jusque dans leur pays; c'est enfin la victoire: 11 novembre 1918.
7. La guerre nous avait coûté 60 000 morts et 150 000 blessés; par contre le prestige moral, le commerce et l'industrie du Canada avaient grandi dans la même proportion que ses pertes.


Chapitre 12
Puissance internationale

I. Nation adulte

L'après-guerre

Sous les successeurs de Borden et de Laurier [1], Meighen, Mackenzie King et Bennett, le pays connaît de rapides et constants progrès. Les immigrants continuent d'arriver par milliers. En 1930, la population du pays atteint déjà les *dix millions d'âmes;* c'est dire qu'elle a triplé depuis 1867.

Dans l'Ouest, les récoltes ne cessent de croître, comme les bénéfices, les édifices publics et le train de vie. L'Est du pays n'est pas moins optimiste; on le sent partout: dans les banques, les compagnies d'assurance et de téléphone, chez les vendeurs d'automobiles...

Bois de pulpe, forces hydrauliques du Québec et de l'Ontario, mines d'or et de cuivre de Rouyn-Noranda, mines de nickel de Sudbury: l'industrie est à la hausse.

L'âge d'or

Le port de Montréal n'a jamais connu une activité aussi intense. A l'endroit même où, un matin de mai 1642, débarquaient Maisonneuve et ses compagnons, stationnent de lourds cargos aux flancs rebondis ou de luxueux transatlantiques aux gaies couleurs.

Si le trafic est intense à Montréal, il l'est aussi à Vancouver, sur l'océan Pacifique, d'où le quart du blé canadien

(1) Laurier mourut à Ottawa le 17 février 1919, à l'âge de 77 ans. Le lendemain, à 10 h. 30, tous les trains canadiens reliant l'Atlantique au Pacifique s'arrêtèrent une minute en signe de deuil. Le gouvernement vota des funérailles nationales à celui qui fut chef du parti libéral pendant 31 ans et premier ministre du Canada pendant 15 ans.

part pour outre-mer. Il n'est pas jusqu'aux chemins de fer qui ne réalisent des bénéfices et ne se permettent d'ériger de fiers palais le long de leur parcours.

Bref le Canada est entré dans une ère nouvelle où, semble-t-il, le progrès matériel assurera définitivement le bonheur des hommes. Les plus prévoyants s'alarment cependant de quelques signes avant-coureurs qui ne disent rien de bon: production agricole à la baisse, dette publique de plus en plus forte, abus des emprunts publics et privés [1].

Crise financière

Les premiers fléchissements se firent entendre en 1929, alors que la plupart des valeurs à la bourse se mirent à dégringoler avec une rapidité foudroyante. Des banques et des usines fermèrent leurs portes, paralysant du coup le commerce extérieur; le pays dut même refuser d'accepter les immigrants.

C'était la crise, avec son cortège de chômage et de misère: crise que nos gouvernants s'appliquèrent à dissiper de mille manières, mais surtout par les allocations et les travaux de chômage.

Avec les années, heureusement, l'exploitation des mines connut un autre renouveau: autour de chaque puits, surgit une ville avec maisons, église, écoles, magasins et salles publiques. Dans le même temps, le pays franchissait une nouvelle étape dans la voie de son indépendance.

Vers l'autonomie complète

La guerre de 1914 avait amené de sérieux changements dans l'évolution politique du Canada: ainsi notre pays n'était plus un pays *subordonné* à l'Angleterre mais bien son *associé*.

---

(1) En 1930, les emprunts publics ou privés se chiffraient à *huit milliards*.

En 1919, sir Robert Borden signa le traité de Versailles à l'égal des autres pays alliés. A Genève, le Canada devint membre de la *Société des Nations,* groupement de pays qui cherchaient à maintenir la paix dans le monde; et en 1925, un Canadien, *Raoul Dandurand,* eut l'honneur de présider ces importantes assises.

Deux ans plus tôt, Ernest Lapointe signa seul avec les Etats-Unis, au nom du roi, un traité concernant la pêche du flétan dans l'océan Pacifique. En 1926, le *rapport Balfour* proclama l'autonomie complète des Dominions, avec plein contrôle de leurs propres affaires.

Statut de Westminster (1931)

Les suggestions du rapport Balfour furent adoptées à la Conférence impériale de 1930 et sanctionnées l'année suivante, par le parlement britannique, sous le nom de *Statut de Westminster.*

Ainsi depuis 1931, le Canada est officiellement maître de sa politique intérieure, libre de tout contrôle politique et législatif extérieur; il est maître de sa politique étrangère.

Pour la première fois, la Conférence impériale de 1932 se tint en dehors de l'Angleterre, dans les édifices mêmes du parlement fédéral à Ottawa. A cette occasion, le gouvernement canadien conclut des ententes commerciales avec l'Angleterre, l'Afrique du Sud, l'Irlande.

Comme les membres d'une même famille, les Dominions continuent de s'assembler de temps à autres pour discuter ensemble les problèmes qui leur sont communs.

Au mois d'août 1943, les grands chefs des nations alliées, Churchill et Roosevelt, tinrent avec Mackenzie King une importante conférence à Québec, transformé, pendant quelques jours, en capitale des nations alliées.

Encore la guerre

Le pays s'était à peine relevé de la crise financière de 1929 que, le 3 septembre 1939, éclatait de nouveau la guerre entre la France et l'Angleterre d'un côté, et de l'autre, l'Allemagne nazie d'Adolphe Hitler, l'orgueilleux dictateur qui rêvait d'assujettir le monde entier: longue guerre de six ans, qui sema des ruines incalculables en Europe surtout, et mérita d'être appelée la *Seconde Guerre Mondiale.*

2. La deuxième Grande Guerre: 1939-1945

Guerre-éclair

Hitler, l'énergique dictateur de l'Allemagne, avait commencé (1937) par répudier le traité de Versailles, qui avait mis fin à la guerre de 1914. Puis il s'empara de l'Autriche (1938), de la Tchécoslovaquie (1939); le 1er septembre, se croyant assez fort pour affronter l'univers, il envahit la Pologne sans même lui déclarer la guerre. Fidèles à leur engagement de défendre la Pologne, la France et l'Angleterre partent en guerre dès le 3 septembre 1939.

Puissante et bien disciplinée, l'armée allemande écrase la Pologne, le Danemark, la Norvège, la Hollande, la Belgique, et se rue sur la France bientôt mise hors de combat. Les soldats anglais, qui combattent au côté des Français, réussissent tout juste à regagner le port de Dunkerque, sans même pouvoir emporter leur matériel de guerre.

Le Canada en guerre

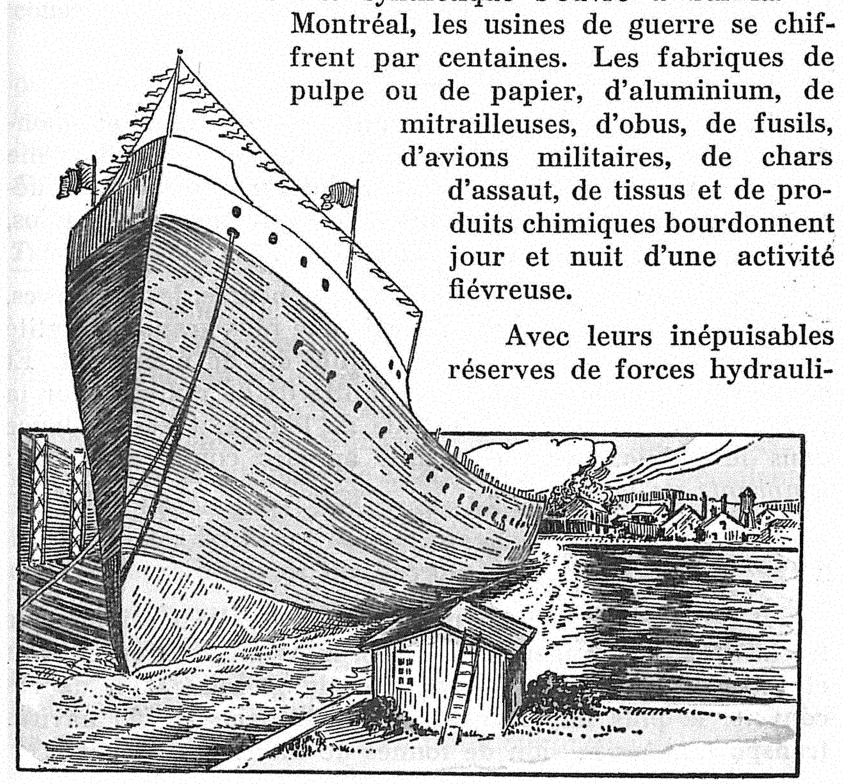
Quant au Canada, rassuré par ses chefs, Mackenzie King et Ernest Lapointe, qui ont promis de fournir une aide volontaire et modérée, il a déclaré la guerre à l'Allemagne dès le 10 septembre 1939. Son armée, qui ne comprend alors que

dix mille hommes, dépassera bientôt les *trois cent mille* dont le *tiers* en service outre-mer.

Tout le pays se transforme en un vaste camp armé: la moitié de ses ouvriers travaillent aux usines de guerre. A Vancouver, à Calgary, à Hamilton, à Sorel, à la Pointe-Saint-Charles et à Longueuil, près de Montréal, on fabrique des canons. Lauzon, Sorel et Vancouver deviennent des centres importants de constructions navales: fières corvettes, spécialisées dans la chasse aux sous-marins, dragueurs de mines, pétroliers, cargos de dix mille tonnes...

Windsor double ses activités dans le domaine de l'automobile; dans la seule année 1942, le Canada fournira deux cent mille véhicules motorisés aux forces alliées. Une immense usine de caoutchouc synthétique s'ouvre à Sarnia. A Montréal, les usines de guerre se chiffrent par centaines. Les fabriques de pulpe ou de papier, d'aluminium, de mitrailleuses, d'obus, de fusils, d'avions militaires, de chars d'assaut, de tissus et de produits chimiques bourdonnent jour et nuit d'une activité fiévreuse.

Avec leurs inépuisables réserves de forces hydrauli-



ques, les deux vallées québécoises du Saint-Maurice et du Saguenay se distinguent tout particulièrement. L'agglomération Jonquière-Kénogami-Arvida-Chicoutimi connaît un tel essor que la population s'y accroît de 25 000 âmes en trois ans. La grande usine d'aluminium d'Arvida double, triple ses activités; en 1942, elle produit à elle seule plus d'aluminium que l'univers entier trois ans plus tôt.

Le gouvernement King oriente aussi l'agriculture vers les produits que réclame l'Angleterre: viande, lait, beurre, fromage. A la Chambre des Communes, le premier ministre pourra bientôt affirmer que si le Canada ne dépensait que 10% de ses revenus pour la guerre en 1918, la proportion atteint aujourd'hui 40%, et que notre effort de guerre ne pourrait être plus considérable.

Rationnement, emprunts de la victoire

On ignore le chômage, et comme l'argent circule en abondance au pays, le gouvernement diminue ou suspend même complètement la fabrication des produits non absolument nécessaires, comme les automobiles de promenade, les radios, les laveuses et réfrigérateurs électriques.

Il rationne la gazoline, la viande, le beurre, les conserves, le thé, le café, de manière à fournir une plus grande quantité de ces mêmes produits aux pays alliés qui en manquent. Et comme il a besoin de plusieurs milliards de dollars pour la poursuite de la guerre, il institue de lourdes taxes, et lance dans le public divers emprunts appelés comme en 1918: *Emprunts de la Victoire.*

Aviateurs et marins

Il est alors si dangereux de traverser l'Atlantique, que les navires ne voyagent plus seuls, mais groupés en convois et escortés d'avions et de navires de guerre. L'un de ces convois, le plus important, comprit au-delà de 150 navires transportant un million de tonnes de matériel de guerre.

Des milliers de Canadiens s'enrôlent dans la marine et l'aviation. Des aviateurs européens ou américains viennent aussi par milliers s'entraîner au Canada, de sorte que notre pays peut un jour se glorifier d'être devenu le grand *champ d'aviation* des Nations alliées. Non seulement nos aviateurs se battent en Europe, en Asie, en Afrique et jusqu'en Australie, mais ils assument aussi, avec nos marins, la périlleuse fonction d'accompagner les convois.

L'escorte des convois: tâche difficile, qui éprouve le savoir et la patience des meilleurs marins. Tous les éléments se déchaînent sur nos corvettes et destroyers pour mettre à l'épreuve l'endurance de leurs équipages. Au départ, les vaisseaux doivent être bien approvisionnés de mazout, de munitions et de provisions de bouche: eau potable, viande en conserve, lait comprimé en tablettes.

Chaque vaisseau subit une inspection rigoureuse pour prévenir le sabotage et les accidents. Au cours de la première Grande Guerre, bien des navires furent avariés par des bombes à retardement placées dans la cale; dans la deuxième guerre, on ne signale que très peu de cas de ce genre.

Triomphe sans précédent

Au faîte de son triomphe, Hitler gagne l'Italie à sa cause et Mussolini se range du côté de l'Allemagne. Le dictateur nazi n'a plus qu'à s'emparer des Iles Britanniques et la victoire lui sourit. Il a la haute main sur vingt ports de la Manche. Ses avions bombardent sans arrêt les convois, les ports et les aérodromes de l'Angleterre, et plus spécialement Londres, la capitale. Sur toutes les côtes des pays envahis, il a créé des bases, et ses sous-marins, par centaines, poursuivent leurs attaques impitoyables.

De jour en jour, d'heure en heure, l'Angleterre s'attend à voir les parachutistes d'Hitler dégringoler soudain des nues... Mais Winston Churchill, l'indomptable premier ministre anglais, n'entend pas capituler: "Nous défendrons notre île à tout prix!" répète-t-il en mille circonstances.



Un peuple entier veut apporter sa modeste contribution à la défense de la patrie. Des hommes qui ont travaillé dix à douze heures dans les usines de guerre, prennent leur souper en vitesse et courent se livrer à d'exténuants exercices militaires. Les dimanches et fêtes, même programme, du matin au soir!

L'Amérique en guerre

A l'été de 1941, le 22 juin, Hitler déchaîne soudain ses troupes sur la Russie: l'Angleterre n'est plus seule à combattre en Europe. Six mois plus tard le 7 décembre 1941, le Japon, déjà en guerre avec la Chine, attaque sournoisement la flotte américaine du Pacifique à *Pearl Harbor,* puis l'armée britannique à *Hong Kong.*

L'Amérique entre en campagne au côté de l'Angleterre, qui compte un allié de plus, les Etats-Unis, mais aussi un nouvel ennemi, le Japon.

Dieppe (19 août 1942)

Après des semaines, des mois, des années même de longue attente en Angleterre, nos soldats surent enfin, un soir d'août 1942, qu'ils iraient au combat, pour vrai.

Naturellement le plan était secret, et les hommes ne reçurent leurs instructions qu'une fois embarqués. Au moins cinq mille Canadiens, venus de l'Alberta, de la Saskatchewan, du Manitoba, de l'Ontario et du Québec (Fusiliers du Mont-Royal) recevaient la mission de traverser la Manche et de libérer le port fortifié de *Dieppe,* sur la côte de France.

Ce fut un assaut des plus furieux mais aussi des plus coûteux, puisque les morts et les blessés se chiffrèrent par milliers et que les survivants durent se rembarquer sans avoir atteint leur but. Que dis-je! Le but se trouvait atteint, puisque cinq mille Canadiens venaient de prouver, au prix même de leur vie qu'il était possible de débarquer sur les côtes de France malgré le tir formidable des batteries allemandes. Nos annales militaires placeront cet exploit au même rang que celui de Vimy.

Vers la victoire

En Angleterre, on continue d'améliorer la tactique; on poursuit les fastidieux exercices militaires; on fait usage d'explosifs réels, pour mieux aguerrir les troupes, et l'exploit de Dieppe se répète, mais avec plein succès cette fois.

Le 6 juin 1944, en effet, les troupes anglo-américaines débarquent sur les plages de Normandie. La flottille qui les porte à travers la Manche ne comprend pas moins de quatre à cinq mille navires. "L'immensité de cette flotte, dit un témoin de la bataille, est presque trop grande pour que l'œil puisse l'embrasser, trop puissante pour que l'imagination puisse l'évaluer. L'histoire n'a jamais rien vu de pareil. Il n'existe pas de mots qui puissent décrire sa complexité, pas assez d'adjectifs pour dépeindre cette multitude à ceux qui ne l'ont pas vue...

Cette fois, il ne s'agit pas d'un débarquement sur une côte inoccupée, comme en Afrique du Nord, face à des défenseurs qui n'ont guère envie de nous combattre; il s'agit bien plutôt d'affronter la nation la plus puissante et la plus résolue du monde: l'Allemagne nazie d'Adolphe Hitler.

Fin de la guerre

De 1942 à 1944, de fiers régiments canadiens, aux noms qui sonnent clair, Mont-Royal, Maisonneuve, de la Chaudière, 22e, 12e blindé de Trois-Rivières, 27e blindé de Sherbrooke, rivalisant d'ardeur avec des régiments anglo-canadiens tels que le "Black Watch", de Montréal et le "Scottish" de Toronto, participent au débarquement des troupes alliées en Afrique du Nord, en Sicile, au sud de l'Italie.

Au prix de combats épiques, dignes de ceux du 22e régiment pendant la guerre de 1914, ils traversent lentement l'Italie, la France, la Belgique et terminent la guerre en Hollande, où leurs "jeeps" se remplissent de tulipes et de lilas, en signes d'allégresse.

L'Allemagne d'Hitler capitule: c'est la fin de la guerre, c'est enfin la victoire (1). Victoire à laquelle le Canada a contribué pour sa large part. C'est ainsi que notre pays gagne du prestige et s'apprête à jouer dans le monde son rôle grandissant de *puissance internationale.*

3. Grand pays, grand peuple

Au rang des grandes puissances

Le prestige international du Canada le place aujourd'hui au rang des grandes nations. Aux progrès réalisés dans vingt domaines à la faveur de la guerre, s'ajoute sa position exceptionnelle "au carrefour du monde moderne", puisque les

(1) Même une fois terminée en Europe, la guerre se poursuivit en Asie, pas longtemps cependant, car les Américains venaient d'inventer un explosif plus terrible encore que tout ce qu'on avait pu imaginer à date : la bombe atomique.
En juillet 1945, la flotte américaine, appuyée par une puissante escadre britannique, commence à bombarder le Japon de son artillerie de bord. Le 6 août, elle laisse tomber une bombe atomique sur *Hiroshima,* et le 9, sur *Nagasaki.* Le 8, la Russie déclare soudain la guerre au Japon. Le 10, les Japonais demandent la paix; le 14, les hostilités cessent, et le 2 septembre, on signe l'acte formel de reddition dans la baie de Tokyo.

grandes routes aériennes du continent nord-américain passent par le Canada.

Probablement en train de devenir, presque malgré lui, la première plate-forme aérienne du monde, le Canada cherche avant tout la paix. Il ne nourrit aucun désir d'expansion et ne caresse aucun rêve de domination; il souhaite plutôt vivre en constante harmonie avec son puissant voisin, les Etats-Unis.

Aucune ligne de défense ne marque la longue frontière de quatre mille milles qui sépare le Canada des Etats-Unis. Cette situation ne date pas d'hier: dès l'année 1817, l'Angleterre et les Etats-Unis décidaient d'un commun accord de ne pas fortifier la région des Grands Lacs.

Que le Canada ait songé à l'annexion dans le passé, aucun doute là-dessus: cette crainte de l'annexion fut même l'une des causes de la Confédération, en 1867. De leur côté, les Etats-Unis souhaitaient voir le Canada faire bientôt partie de leur république et figurer "comme une brillante et remarquable étoile sur l'écusson azuré". Mais aujourd'hui, il n'en est plus question.

Le 17 août 1940, le Canada et les Etats-Unis signèrent une véritable alliance défensive pour le cas où l'Amérique serait envahie. L'accord entre les deux pays prévoyait la construction d'une route de mille cinq cents milles de longueur, reliant Edmonton, capitale de l'Alberta, à Fairbanks, Alaska.

Il fut convenu qu'une fois la guerre terminée, le Canada rachèterait les installations permanentes et en deviendrait le seul propriétaire; c'est ce qu'il fit notamment pour la partie de la route de l'Alaska qui dessert le territoire canadien.

Au Grand Nord canadien

La paix revenue, les deux gouvernements décidèrent de poursuivre leurs expériences scientifiques dans le Grand Nord canadien ou *front de l'Arctique*, du Labrador à l'Alaska.

Si on pouvait autrefois considérer le Nord comme une frontière inviolable, il n'en est plus de même à l'âge de la

bombe atomique et de l'avion à réaction, alors que le Nord est devenu la voie la plus rapide entre l'Amérique et les vieux pays, tant à l'Est qu'à l'Ouest.

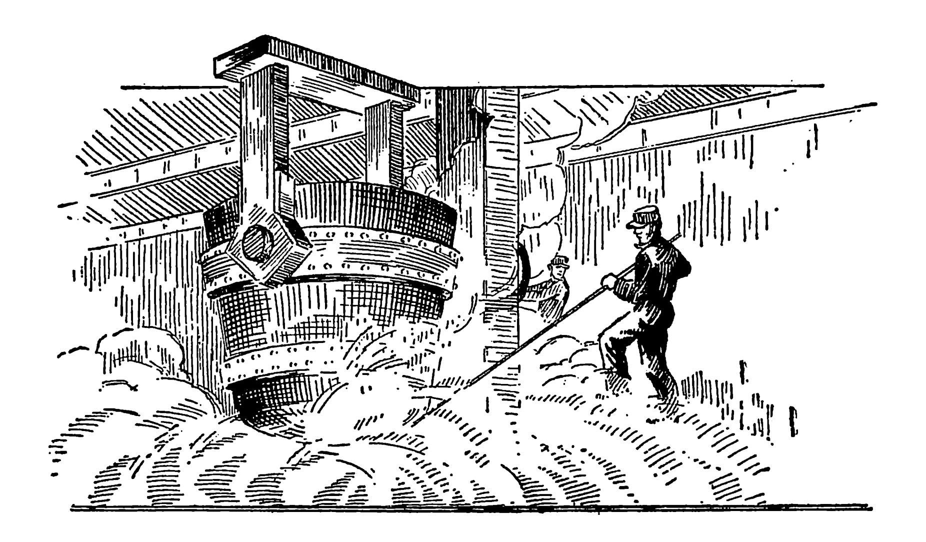
Aussi le gouvernement installe-t-il des postes de police montée, de radio et de météorologie à des centaines de milles au nord du cercle arctique. Grâce à l'action combinée d'Ottawa et de Washington, d'étonnantes transformations se sont opérées au Labrador et à la baie d'Hudson, où le port de Churchill est en train de devenir la base sous-marine la plus puissante du continent américain.

Enfin rien n'est négligé pour percer les secrets de l'Arctique et vaincre les éléments comme l'espace, le froid, le magnétisme, la terre stérile.

Richesses souterraines

Nos premiers explorateurs furent déçus de ne trouver au pays ni or ni argent; ils seraient aujourd'hui agréablement étonnés d'apprendre que les mines valent au Canada plus d'un milliard de dollars par an.

Le Canada possède plusieurs métaux que n'ont pas les Etats-Unis. A lui seul il produit 90% du nickel au monde, métal irremplaçable dans quantité d'alliages qui exigent de



la résistance. Il est riche en cuivre, en plomb, en zinc et en amiante.

Rien d'étonnant que, pendant la dernière guerre, il occupa le quatrième rang comme puissance industrielle, venant juste après les Etats-Unis, la Russie et l'Angleterre. Par contre, le Canada reçoit de son voisin le charbon, le pétrole, l'acier et le coton qui lui font défaut.

Radium, uranium, titanium...

La mine *Eldorado* du grand lac des Ours, près du cercle polaire, renferme du radium, métal plus précieux que l'or et que l'on emploie surtout dans les hôpitaux pour le traitement du cancer. Dans ces mêmes régions glacées, on a découvert à *Port-Radium* de précieux gisements d'uraniums, servant à la fabrication de la bombe atomique. C'est dire que le Grand Nord semble appelé à jouer un rôle considérable dans l'histoire du Canada.

Si l'on envisage aussi l'or du Yukon, le bois de la Colombie, le pétrole de l'Ouest et ces immenses prairies où les "combines" coupent, battent et criblent le grain avec le concours d'un seul mécanicien; si l'on évalue le nickel et l'argent de l'Ontario, l'amiante, la pulpe et les ressources hydrauliques du Québec, le charbon des Maritimes, le fer et le titanium de l'Ungava; si on se rappelle que le tiers du pays est encore recouvert de forêts, que le huitième seulement des forces hydrauliques est exploité, que le sous-sol n'a pas livré la dixième partie de ses trésors, on songe instinctivement à cette étoile du Canada qu'entrevoyait sir Wilfrid Laurier au firmament des nations, étoile à laquelle l'électricité, le nickel, le titanium, le radium et l'uranium donneront un particulier rayonnement.

Dixième province

Le 1er avril 1949, Terre-Neuve, la plus ancienne colonie anglaise d'Amérique, dont on attribue la découverte à Jean Cabot (1497), devenait la plus jeune province du Canada.

Avec son petit peuple vaillant et probe, ses aéroports de *Gander* et de *Goose Bay,* où font escale la plupart des avions survolant l'Atlantique; avec ses riches forêts et son importante usine de Corner Brook, capable de produire deux mille pieds de papier à la minute; avec ses remarquables bancs de morue, de flétan, de saumon, de hareng, et de homard, fréquentés par divers pays d'Europe depuis cinq à six siècles, Terre-Neuve, l'antique "champ de pêche pour les nations", mérite d'être accueillie avec joie comme la dixième province du Canada.

Pays de l'optimisme

Vivant en Amérique, les Canadiens adoptent facilement le mode d'existence de leurs voisins, les Américains. Ils aiment le confort, automobile dans bien des familles, maison propre et gaie, téléphone, appareils de radio et de télévision, et une certaine rondeur en affaires. De la France, ils ont gardé la gaieté, le goût du travail, et le sens pratique.

Le sport aussi les fascine. Entraînés dès le bas âge à patiner, ils affectionnent spécialement le hockey où ils excellent et pour lequel ils se passionnent à l'excès. Quand ils seront devenus plus vieux, le golf occupera les loisirs que leur laisseront les affaires ou l'industrie.

Avec les Etats-Unis, le Canada est probablement le pays du monde où règne la plus grande confiance en l'avenir. Chaque province a son propre gouvernement et administre des affaires aussi importantes que l'instruction publique, l'agriculture, la santé et les travaux publics.

Comme les nations indépendantes, le Canada envoie maintenant des consuls, des ministres et même des ambassadeurs pour le représenter dans les capitales du monde. Il signe lui-même ses traités au lieu de laisser l'Angleterre les signer pour lui, comme cela se fit pendant un siècle et demi. Il choisit son propre gouverneur, et rien ne s'oppose plus à ce que le dignitaire soit un Canadien [1].

(1) Le T. H. Vincent Massey, premier gouverneur général de naissance canadienne, fut élu à ce poste en 1952.

Pays immense

Depuis qu'il s'est annexé Terre-Neuve, le Canada dépasse en superficie la république voisine et même l'Europe, Russie comprise. Or il se trouve que cette immense surface est en partie inhabitée. Sauf dans l'est du pays et sur la côte du Pacifique, la partie peuplée du Canada se réduit à une bande s'étendant de l'est à l'ouest, qui n'a guère plus de deux cents milles de profondeur.

Pays immense, aux lacs innombrables: des milliers, dont trois cents, peut-être, aussi considérables que celui de Genève, en Suisse. Pays aux fleuves majestueux: le *Mackenzie,* l'un des plus grands du monde; le *Saint-Laurent,* voie navigable d'une incomparable majesté: à trois cent soixante milles de son embouchure, le Saint-Laurent mesure encore vingt-cinq milles de largeur, et les baleines le fréquentent occasionnellement; l'eau est salée jusqu'à l'île d'Orléans, et la marée se fait sentir jusqu'à Trois-Rivières. Sept cent trente milles séparent l'océan de Montréal, l'un des très grands ports de l'Amérique.



Dans le Saint-Laurent se déversent des rivières comme le Saint-Maurice et le Saguenay, plus considérables que les principaux fleuves de France.

L'Ouest est remarquable par les Rocheuses, dont certains pics atteignent dix-huit mille pieds, et où les pentes produisent le pin Douglas, le plus beau du monde. Mais telle est l'étendue du pays que le transport du bois par chemin de fer, de l'ouest à l'est, coûterait trop cher. On a contourné la difficulté en recourant aux navires, qui chargent le pin à Vancouver et ne s'arrêtent qu'à Montréal après avoir franchi le canal de Panama.

Sur les Grands Lacs naviguent des milliers de navires qui n'ont jamais vu l'océan. A elles seules, les chutes du Niagara peuvent produire suffisamment d'électricité pour actionner les usines d'un pays aussi important que la France.

4. Deux langues, deux cultures, une nation

Deux races principales

Les quinze millions de Canadiens répartis à travers les dix provinces de leur immense pays appartiennent dans la proportion de 30% au groupe français, et de 48% au groupe anglais-écossais-irlandais qui, plus nombreux et plus fort, s'assimile aussi la plupart des immigrants.

Après la Conquête, l'habitant canadien dut ordinairement se contenter de la terre pour vivre. Actifs et plus favorisés sous bien des rapports, les vainqueurs disposèrent rapidement des ressources matérielles du pays: à eux les banques, les maisons de commerce, les industries et les compagnies de transport.

Et cependant, de soixante à soixante-dix mille qu'ils étaient en 1760, les descendants de Français dépassent aujourd'hui les *cinq millions,* si l'on considère ceux des nôtres qui

ont traversé la frontière américaine et nous appartiennent par l'origine, la croyance et souvent la langue, qu'ils ont eu plus de mérites que nous à garder.

Le miracle canadien

Groupés autour de leurs prêtres et de leurs clochers, les Canadiens sont restés catholiques et français dans ce Nouveau-Monde où le malaxeur anglo-américain a tôt fait d'engloutir toutes les minorités.

On parle quelquefois de *miracle* canadien ou acadien; le vrai miracle, c'est qu'une poignée d'individus, livrés à leurs propres forces, aient pu traverser deux siècles de domination étrangère sans renier leurs origines, leur langue et leur foi.

Le *miracle,* c'est qu'ils aient duré et que, malgré des obstacles incroyables, ils aient fini par occuper une situation enviable dans le domaine politique, économique et social.

Peuple privilégié

"J'ose affirmer, disait Mgr L.-A. Pâquet, le 23 juin 1902, que non seulement il existe une *vocation* pour les peuples, mais qu'en outre quelques-uns d'entre eux ont l'honneur d'être appelés à une sorte de sacerdoce... Ce que la France d'Europe a été pour l'ancien monde, la France d'Amérique doit l'être pour le nouveau."

Voilà certes un rôle enviable pour un petit peuple de cinq millions d'âmes. "Sur cette terre où toutes les races humaines semblent s'être donné rendez-vous, dit encore Thomas Chapais, nous occupons une place à part. Nos origines, disons-le avec une légitime fierté, sont d'une illustration sans rivale. Nous avons un passé, nous avons des souvenirs, nous avons une histoire, nous avons une physionomie, nous avons un nom, et tout cela constitue une personnalité nationale."

Nos frères acadiens

Après la dispersion de 1755, plusieurs exilés revinrent dans leur pays d'origine. Ils se mirent avec courage à reconstruire leurs maisons, leurs églises; ils se groupèrent autour de leurs prêtres et restèrent fidèles à leur langue comme à leur foi.

Voici qu'ils compteront bientôt pour une bonne moitié de la population du Nouveau-Brunswick, et qu'ils donnent à l'Eglise non seulement des catholiques convaincus, des prêtres, des religieux et des religieuses, mais aussi des évêques, et à l'Etat, des hommes politiques éminents.

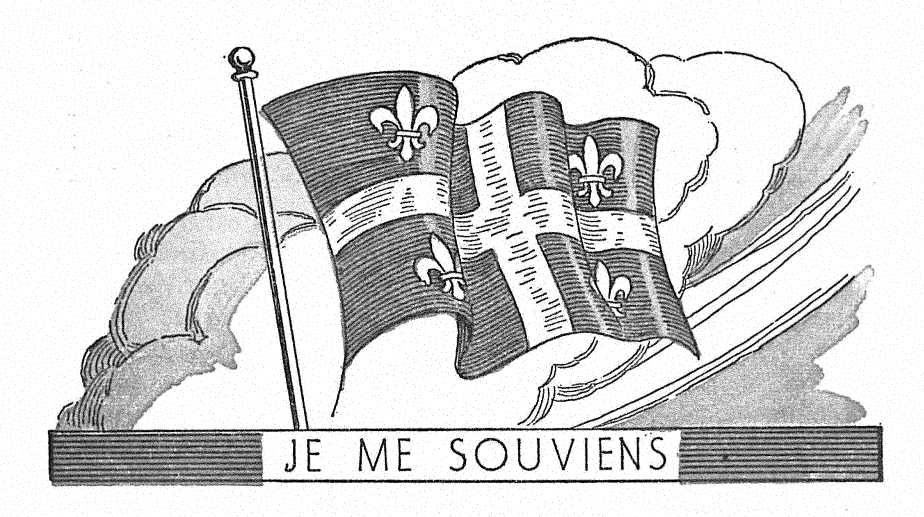
Le 8 septembre 1942, après avoir consacré deux évêques acadiens, Mgr Norbert Robichaud et Mgr Camille Le Blanc, S. E. Mgr Antoniutti, alors délégué apostolique, prononçait ces émouvantes paroles:

"Un peuple qui a pleuré, comme les exilés des Lamentations de Jérémie, sur les rivières et sur les plages, en se ressouvenant du cher pays qui semblait perdu; un peuple qui a pu défendre son âme et garder ses caractéristiques, qui a souffert pour Dieu et pour la Patrie, dans une sublime élévation de générosité et de dévouement, un tel peuple ne pouvait pas disparaître.

"Il est resté fier et grand; plus fier et plus grand que jadis, car il a mérité, par les souffrances de ses pères, des chefs nés sur son sol, nourris dans ses foyers, fortifiés à l'ombre de ses églises, formés sous l'inspiration d'un passé qui se renouvelle dans ses gloires les plus pures."

"Je me Souviens"

Depuis la Confédération, le Québec a eu dix-sept premiers ministres dont les derniers furent Lomer Gouin, Alexandre Taschereau, Adélard Godbout et Maurice Duplessis. Qu'il se soit agi d'écoles, d'hôpitaux, de routes, d'agriculture ou de colonisation, tous se sont appliqués avec énergie à lancer le pays sur la voie du progrès.



La province a sa devise: *Je me souviens*, et son drapeau: croix blanche sur fond d'azur avec fleur de lys à chaque quartier. Elle a ses universités, ses écrivains, ses hommes politiques, ses artistes, ses savants, ses missionnaires.

Québec missionnaire

Avec enthousiasme, des Canadiens et des Canadiennes empruntent ces routes de l'Ouest et du Nord dont Louis Veuillot a pu dire un jour: "Vous ne me contredirez pas si j'affirme que l'évangélisation du Nord-Ouest canadien est l'un des plus beaux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde entier".

Ils vont aussi, les braves, par delà les frontières, aux Antilles, en Amérique du Sud, au Japon, en Chine, aux Indes, en Océanie, en Afrique, partout où les appelle l'Eglise de Jésus-Christ.

Au début du siècle, Mgr Mérel, évêque de Canton (Chine), demandait à Mgr Bruchési le concours des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Montréal pour l'Œuvre des femmes lépreuses. L'archevêque canadien rencontra les religieuses au nombre d'une quarantaine: professes, novices et postulantes.

"Mes enfants, leur dit-il, on vous propose une œuvre nouvelle en Chine, une œuvre d'abnégation et de sacrifice, mais belle, glorieuse comme la charité même de notre divin Maître: l'accepterez-vous? Que celles d'entre vous qui se sentent prêtes à partir se lèvent..." Les quarante se levèrent à la fois.

"Ce n'est pas à nos hommes d'Etat ou de Guerre que nous devons notre salut, disait jadis Henri Bourassa, non plus qu'aux combinaisons savantes de la politique: c'est à Dieu, à Dieu seul, à l'Eglise de Dieu, aux œuvres de Dieu, aux hommes et aux femmes de Dieu, qui ont prié, souffert, catéchisé, prêché, secouru nos pauvres, soigné les malades..."

Jour de gloire

Lors des inoubliables manifestations religieuses et patriotiques qui marquèrent le Congrès Eucharistique de Montréal, en 1910, un éminent prélat de Londres ayant insinué que la langue française devait petit à petit céder la place "à une autre en voie de prendre une importance supérieure dans les choses ordinaires de la vie", Henri Bourassa crut nécessaire de réfuter l'assertion. Il le fit le 10 septembre au soir, à l'église même de Notre-Dame, dont la grande nef et les tribunes étaient remplies à craquer.

"Cet énorme auditoire, debout, battant des mains, paraissait ne faire qu'un avec l'orateur, ponctuait d'applaudissements et d'acclamations frénétiques presque chacune de ses phrases, les chargeait d'un maximum de sens et d'émotion, semblait y faire passer l'âme même de tous les groupes français d'Amérique.

"Le lendemain, un Franco-Américain à qui un ami demandait: Etiez-vous à Notre-Dame? lui montrait ses mains encore endolories de tant d'applaudissements et disait simplement: *Voyez!*

"J'aperçois encore l'un de mes voisins, conférencier connu d'un bout à l'autre de l'Amérique, qui, debout et ne s'enten-

dant probablement pas parler, pointait le chœur d'un geste qui balayait tout et s'écriait: Il n'y a là personne qui puisse parler comme cela!"

Apôtres de l'Amérique du Nord

"De cette petite province de Québec, s'écriait Henri Bourassa à la fin de son magistral discours, de cette minuscule colonie française, dont la langue, dit-on, est appelée à disparaître (*mouvement*), sont sortis les trois quarts du clergé de l'Amérique du Nord, qui est venu puiser au séminaire de Québec ou à Saint-Sulpice la science et la vertu qui ornent aujourd'hui le clergé de la grande république américaine, et le clergé de langue anglaise aussi bien que le clergé de langue française du Canada (*longs applaudissements*).



"Eminence, vous avez visité nos communautés religieuses, vous êtes allée chercher dans les couvents, dans les hôpitaux et dans les collèges de Montréal la preuve de la foi et des œuvres du peuple canadien-français. Il vous faudrait rester deux ans en Amérique, franchir cinq mille kilomètres de pays, depuis le Cap-Breton jusqu'à la Colombie, et visiter la moitié de la glorieuse république américaine, partout où la foi doit s'annoncer, partout où la charité catholique peut s'exercer, pour retracer les fondations de toutes sortes, collèges, couvents, hôpitaux, asiles, filles de ces institutions-mères que vous avez visitées ici (*longs applaudissements*).

"Faut-il en conclure que les Canadiens français ont été plus zélés, plus apostoliques que les autres? Non, mais la Pro-

vidence a voulu qu'ils soient les apôtres de l'Amérique du Nord (*acclamations*).

"Que l'on se garde, oui, que l'on se garde avec soin d'éteindre ce foyer intense de lumière qui éclaire tout un continent depuis trois siècles; que l'on se garde de tarir cette source de charité qui va partout consoler les pauvres, soigner les malades, soulager les infirmes, recueillir les malheureux et faire aimer l'Eglise de Dieu, le pape et les évêques de toutes langues et de toutes races (*acclamations prolongées*).

Le lendemain, au parc Jeanne-Mance, lors de la très solennelle bénédiction du Saint-Sacrement qui devait être l'une des plus imposantes manifestations du Congrès, les auditeurs de Notre-Dame et les milliers de catholiques qui s'étaient groupés au pied du Mont-Royal, avaient la joie de répéter à la suite de Mgr Bruchési, l'organisateur du Congrès: "Bénissez notre langue, gardienne de notre foi!"

Fierté de bon aloi

La fierté n'est pas un orgueil de l'esprit pas plus qu'une comparaison injuste, dédaigneuse, avec ce qui nous entoure. Ce n'est pas manquer à la justice ou à la charité que d'être fier de sa race ou de son pays.

Dès qu'on se tient dans les limites, il est permis d'être fier, de traiter d'égal à égal, de vouloir faire prédominer ses intérêts, en tous cas de les faire reconnaître et respecter. Par contre, la mollesse ferait de nous de mauvais Canadiens tout court, selon que le répétait souvent le cardinal Villeneuve.

Monseigneur Langevin, deuxième archevêque de Saint-Boniface, visitait ces régions de l'Ouest où les nôtres se sentent tellement seuls qu'ils se prennent parfois à désespérer de l'avenir. Entrant dans une école,

— De quelle nationalité es-tu, mon enfant? dit-il.

— Canadien français, Monseigneur, répondit le garçonnet timidement, presque tout bas.

— Non, mon enfant, pas comme ça! reprit Monseigneur. Quand on est de la race de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain, de Marie de l'Incarnation, on doit en être fier.

De cette voix "qui fit courir sur tant d'auditoires le frisson de la grande éloquence", l'archevêque de Saint-Boniface continua:

— Droit, main levée, voix haute, dis maintenant...

— Canadien français, Monseigneur!

Et se tournant vers la classe entière:

— De quelle nationalité êtes-vous, mes enfants?

Tous se redressèrent, de la fierté plein les yeux:

— Canadiens français, Monseigneur!

Des faits

"Les concours de français, dit un champion de nos droits scolaires en Saskatchewan, sont devenus l'élément capital de l'année scolaire; l'émulation est magnifique. Deux mille cinq cents élèves y participent. Les diplômes sont encadrés en place d'honneur, au mur de la salle à manger. Quand nous inspectons les écoles, nous demandons:

— Que préférez-vous apprendre, mes petits enfants, l'anglais ou le français?

Avant le réveil des dernières années, il arrivait que les élèves répondissent:

— L'anglais, Monsieur, c'est plus facile.

Aujourd'hui, toute la classe, debout, s'écrie sans faute:

— Le français, Monsieur, c'est notre langue!"

Un autre patriote avoue qu'il commença de bonne heure son apostolat national: "J'avais cela dans le sang, dit-il. Tout jeune encore, j'étais agacé d'apercevoir sur le bureau de poste, dans notre village des Eboulements, l'enseigne *Post Office*. Aidé de mon frère et de quelques camarades, je remplaçais l'affiche par une enseigne bien française, puis j'invitais tout le village à prendre part à son inauguration officielle."

Président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, M. Vanier insista sur l'usage du français: "On ferait un joli bilan de ce que j'appelle nos *victoires françaises* depuis un quart de siècle; autrefois, avant l'installation du système à cadran, il était presque impossible d'obtenir au téléphone un numéro que l'on demandait en français. Nous avons bataillé: la Société Saint-Jean-Baptiste a fait coller sur les appareils de petits papillons: *"Ne demandez votre numéro qu'en français!"*

"Ici encore, nous avons obtenu satisfaction, contraignant ainsi la compagnie du téléphone à s'assurer les services de plusieurs centaines d'employées canadiennes-françaises."

Double tradition

Les Canadiens français ne cherchent pas à dominer; s'ils tiennent à leur langue, c'est qu'elle est intimement liée à leur foi. Ils ne réclament qu'un droit: celui d'être partout chez eux "dans cet immense pays dont le sol a bu leurs sueurs et leur sang".

S'ils n'ont pas encore obtenu le traitement qu'ils méritent en dehors du Québec, il faut bien avouer, Dieu merci, que la lutte a perdu de son acrimonie. Aujourd'hui, dans le monde politique comme dans celui des affaires, dans les universités et les églises, les meilleurs esprits cherchent, avec une évidente bonne volonté, à trouver les points de rapprochement entre les deux grandes traditions, française et anglaise.

Mentionnons aussi l'accession pour la deuxième fois en cinquante ans d'un Canadien français à la tête du gouvernement fédéral et d'un grand nombre de nos compatriotes à des postes de commande dans l'administration du pays et de grandes entreprises industrielles et commerciales, au même titre que les Canadiens anglais.

Formule pour l'unité canadienne

Il est enfin consolant d'entendre John P. Humphrey, professeur de l'université McGill s'exprimer ainsi:

"Avant tout, il faut apprendre à penser canadien. Si nous, de langue anglaise, nous voulons rencontrer nos compatriotes de langue française sur ce terrain commun, nous devons leur accorder une situation de parfaite égalité dans les cadres de l'Etat.

"Si nous voulons qu'ils jettent leurs regards au delà du Québec sur un plus grand Canada, il faut que nous leur donnions des raisons de s'intéresser au reste du Canada.

"Il ne faut pas permettre que les Canadiens français se sentent étrangers en quelque partie que ce soit du pays qui fut le leur par droit de découverte avant que nous ne vinssions le partager.

"Cela signifie, entre autres choses, que la langue française doit être officiellement reconnue dans toutes les provinces afin que les Canadiens français jouissent d'une situation d'égalité parfaite dans toute l'étendue de la patrie commune et aussi que tous les Canadiens en viennent à recueillir les bienfaits de ce bilinguisme qui n'est pas seulement l'un de nos actifs culturels les plus riches, mais la seule caractéristique culturelle qui nous distingue de nos cousins de langue anglaise du sud.

"Il faut aussi faire quelque chose pour utiliser les services de plus de Canadiens français dans le fonctionnarisme fédéral. Il n'y a aucune raison pour qu'Ottawa ne devienne pas un centre de culture bilingue pour tout l'hémisphère et le modèle de la culture canadienne de l'avenir."

5. En manière de conclusion

Jeunesse, travaille !

Toi qui rêves de devenir quelqu'un, et non pas quelque chose, travaille! Aie l'ambition de l'achevé, du fini, du parfait. Donne-toi de la peine, impose-toi des sacrifices ennuyeux; ne te contente jamais de la médiocrité ni d'un demi-succès.

Et puisque la science s'acquiert à la sueur de son front et à la pâleur de ses tempes, n'attends pas de miracle, mon enfant: pas d'autre miracle que de te faire consentir à rester chez toi, penché sur tes livres, quand le plaisir t'invite à deux pas.

Ne vois-tu pas ce qui te menace, toi et les tiens? As-tu le droit de flâner, de sortir des classes en 7e année, alors que d'autres plus favorisés continuent jusqu'à la douzième pour prendre les meilleurs postes?

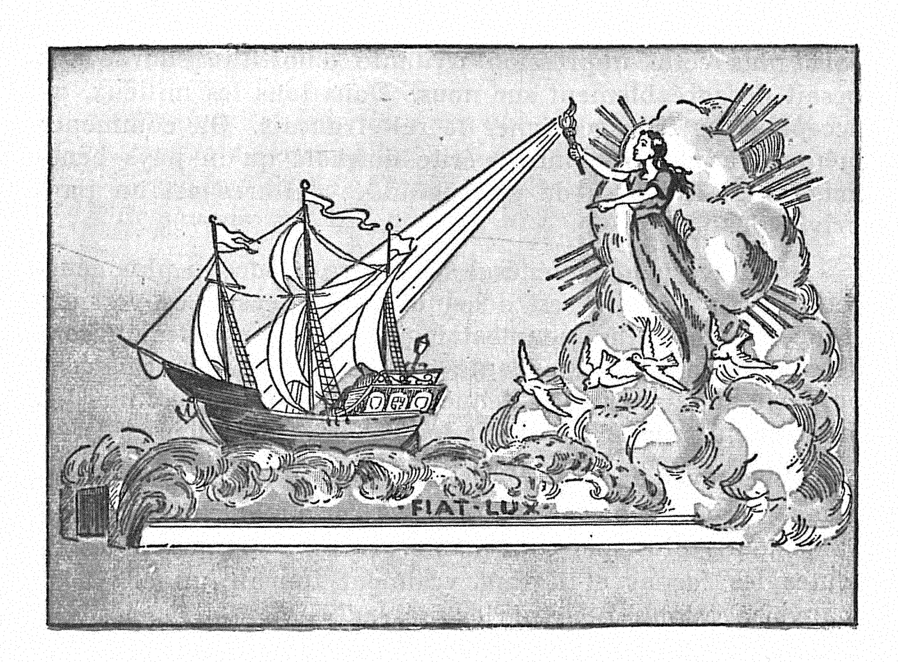
"Comme le dit un éducateur de chez nous, ne jette pas la faute sur Pierre, Jacques ou Jean, mais sur toi-même, si ça ne va pas, et arrange-toi pour que ça marche. Cesse de courir, reprends tes examens et monte de classe! Tu le dois à Dieu, à toi et aux tiens! C'est ça de l'Histoire du Canada vécue!"

L'exemple entraîne.

Comment susciter la fierté nationale? Par des pèlerinages aux endroits où se sont déroulés les épisodes les plus marquants de notre vie nationale; par l'attachement aux figures contemporaines qui incarnent le type national dans ce qu'il a de meilleur; par le respect des traditions et des usages anciens; par la lecture de l'histoire et la mise en pratique des précieux enseignements qu'elle nous donne.

Depuis trente ans surtout, le Canada français souligne la fête du 24 mai; et maintenant, dans une célébration devenue générale, il chante la vaillance de Dollard, ce jeune chef intrépide, authentique héros de chez nous. Au cours de la dernière guerre, cette popularité a grandi; elle a gagné les sphères officielles militaires et semble en train de consacrer Dollard *héros canadien* tout court.

Tant mieux! Ce n'est pas la première fois que le Canada français prend l'initiative et laisse partager sa richesse humaine de héros ou de coutumes, et le pays ne peut que gagner à ce que l'unité se fasse autour d'un drapeau humain.



Chaque année, le 24 juin, villes et villages célèbrent avec pompe la Saint-Jean-Baptiste, fête nationale des Canadiens français. A Montréal, le cortège défile le long de la rue Sherbrooke, l'une des plus belles avenues de la métropole.

Les autorités religieuses et civiles prennent part à la fête, de même que les diverses associations de la ville. Cinq cent mille spectateurs, dont certains venus des provinces voisines ou même des Etats-Unis, forment la haie. Sous leurs yeux ravis défilent dix, vingt, trente chars allégoriques représentant l'un ou l'autre aspect des *Pionniers de notre histoire*, de *la Femme dans notre histoire*, des *Anciens Canadiens*, des *Chansons de France*, des *Contes de Perreault* et autres délicieuses légendes qui charment jeunes et vieux.

Respect de la langue

"A l'heure actuelle, dit le Visiteur en chef des Ecoles ménagères, la situation est devenue nettement favorable à l'épanouissement libre de la langue française. Nous n'éprou-

vons plus cette impression irritante d'hostilité sourde qui pesait désagréablement sur nous. Dans tous les milieux, on accepte sans trop rechigner le fait français. On commence même à admettre comme vérité normale qu'un pays bénéficiant des richesses de deux grandes cultures est un pays privilégié.

Le gouvernement fédéral se montre beaucoup plus généreux en formules et en documents bilingues. Les versions françaises des volumineux catalogues de nos grandes maisons de commerce sont d'excellente qualité. Enfin le français écrit ou parlé qu'on sert quotidiennement au grand public marque aussi un progrès très net sur les périodes antérieures.

"Bref, avec un peu d'effort et de surveillance, il est maintenant facile de parler un français raisonnablement correct et de tenue plus que convenable. Nous y sommes aidés de toutes les façons et il faut vraiment fournir un effort de mauvaise volonté pour parler mal..."

Sa Majesté la Langue française

Relisons, en terminant, le magnifique hommage que S. E. le cardinal Villeneuve rendait à notre langue devant nos compatriotes franco-américains réunis à Boston pour l'entendre:

"La langue française représente la pensée peut-être la plus brillante en Europe... Elle est un style de langage clair, simple, nuancé, travaillé, ajusté, élégant, harmonieux. Elle est d'une poésie radieuse et solide. Elle est, qu'on me pardonne, je le dis du reste sans le moindre esprit usurpateur, elle est *Sa Majesté la Langue française!*

"Une langue comme la nôtre mérite qu'on la parle avec douceur, charme, soin et dignité. Ce n'est point déchoir que de nous astreindre à la mieux apprendre pour la mieux exprimer. Or, à cet effet, c'est notre cerveau tout autant que notre palais qui doit demeurer français. Cette langue, il faut en vivre, l'affirmer, la défendre, la propager."

Encore la langue

"Gardons toujours les mots qui font aimer et croire,
Dont la syllabe pleine a plus qu'une rumeur:
Car, à tout mot de France est pris un peu d'histoire,
Et chaque mot qui part est une âme qui meurt.

En parlant bien sa langue on garde bien son âme;
Et nous te parlerons, ô verbe des aïeux,
Tant qu'une haute étoile allumera sa flamme
Au miroir où le Fleuve entraîne un peu des cieux:

Que des blés montera la mâle villanelle [1]*,*
Que tintera le bronze en nos clochers ouverts,
Et que se dressera, dans la brise éternelle,
Le panache hautain des grands érables verts [2]*."*

En garde !

La netteté de la diction annonce la netteté des idées et plus encore, du caractère. Une bouche molle, au contraire, un langage non châtié, dénote le manque d'effort, l'à-peu-près, la paresse généralisée. Un Canadien français sera toujours excusable de prononcer moins bien une langue étrangère, que ce soit l'anglais, l'allemand ou l'italien; mais il sera ridicule et odieux s'il parle mal sa langue maternelle.

Quand on voit les Français de France, beaucoup moins exposés que nous se préoccuper de la pureté de la langue, nous devons conclure à un devoir de vigilance ici, dans ces mauvais courants d'air où flotte l'anglicisme. Si nous parlons mal, nous sommes envahis, un peu assimilés... Dieu merci, l'envahisseur ne se repousse pas ici à coups de canons, dans le sang et la mort. Il reculera devant un effort de tous, et plus spécialement des jeunes qui mettent en pratique les leçons de l'école.

---

(1) Villanelle : sorte de poésie pastorale; danse accompagnée de chant.
(2) *La leçon des érables,* Chanoine Groulx.

Le beau serment

Dans l'ancienne Grèce, où le patriotisme constituait la vertu suprême des Athéniens, on exigeait des jeunes le serment que voici:

Je jure de laisser la patrie plus grande et plus forte que je ne l'ai trouvée!

Eh! les amis, main levée, de la fierté plein les yeux, clamons bien haut:

A mon drapeau, je jure d'être fidèle!

A la Race qu'il représente, au Canada français,
j'engage mes services!

A sa Foi, à sa Langue, à ses Institutions,
je promets d'être dévoué!

A ses Enfants, mon franc respect!

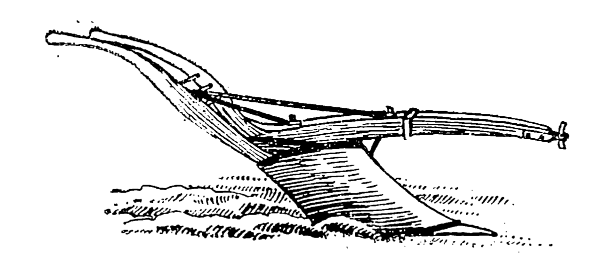
A sa Justice, mon ferme appui!

A ses Progrès, mon fier concours!

A ses Produits, ma préférence!

A ses Héros, sa noble Histoire, son sol fécond,
tout mon amour!

JE ME SOUVIENS !



ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. *Lecture:*

Mgr Adélard Langevin, le grand "blessé de l'Ouest"

Né à Saint-Isidore de Laprairie le 23 août 1855, le jeune Adélard Langevin fut un enfant espiègle, franc et aimable, qui aurait donné des inquiétudes à ses bons parents s'il n'avait fourni de bonne heure la preuve de l'exquise sensibilité de son cœur.

Pendant le carême, il se privait de sucre et versait la somme économisée à l'œuvre de la Sainte-Enfance. Souvent il portait du pain et du bois à une pauvre femme du voisinage... C'est ainsi qu'il se formait un cœur d'or et se forgeait une volonté de fer.

De l'école de Saint-Isidore, Adélard passe au collège de Montréal où il se montre brillant élève, boute-en-train, farceur et taquin, mais sincèrement pieux. Il remporte le prix d'Histoire du Canada: déjà on présage en lui l'enthousiaste admirateur de l'Histoire nationale "qu'il faudrait, dit-il, lire à genoux".

Oblat de Marie-Immaculée.

Novice chez les Oblats de Marie-Immaculée à partir du 24 juillet 1881, il écrit à son frère deux mois plus tard: "On s'ennuie un peu partout (sur cette terre), excepté peut-être au noviciat des Oblats (à Lachine) où ton frère est parfaitement heureux".

Ordonné prêtre, il consacre son sacerdoce à l'Eglise et à la patrie. Désireux d'aller porter la foi aux Indiens du Nord-Ouest, il s'offre à Mgr Grandin, l'évêque missionnaire, mais la bonne Providence le nomme plutôt supérieur du Séminaire d'Ottawa, où il prêche la parole de Dieu, forme des prêtres et des patriotes, et fonde à l'Université (1885) la *Société des débats français.*

Missionnaire et deuxième archevêque de Saint-Boniface.

Le 1er juillet 1893, le Père Langevin arrive à Winnipeg en qualité de missionnaire. Deux ans plus tard seulement, il remplace Mgr Taché comme second archevêque de Saint-Boniface et prend pour devise cette parole des Livres Saints: *Garde le dépôt!* — dépôt de tous les droits qui lui seront confiés; dépôt qu'il s'épuisera à défendre.

Sa première bénédiction est pour son vieux père, dans les bras duquel il se jette en pleurant.

La question majeure qui domine tout l'épiscopat de Mgr Langevin, celle qui épuise ses forces et ruine sa santé, au point d'abréger sa vie de plusieurs années, c'est, sans contredit, la question des écoles du Manitoba.

Un jour, deux personnages viennent lui offrir une forte somme pour le soutien de ses écoles à la condition qu'il garde le silence sur la faiblesse de ceux qui trahissent les droits scolaires.

— Messieurs! répondit-il, si vous êtes sérieux, voici...

Et d'un geste indigné, il montre la porte. Pour tout l'or du monde, il n'eût sacrifié l'honneur ni le droit.

Un jeune homme qui a démasqué l'œuvre de la franc-maçonnerie contre l'école, veut devenir prêtre.

— Monseigneur, lui dit-il, si je suis condamné à la prison pour la cause que j'ai défendue, m'accepteriez-vous quand même?

— Henri, répond vivement le prélat, dès aujourd'hui, tu m'appartiens. Je voudrais que tous mes prêtres eussent passé par le pénitencier pour une si noble cause!

Admirateur du beau, du grand.

Admirateur de la nature canadienne, il aime les arbres et les fleurs à la passion. "Aie toujours bien soin des fleurs, écrit-il à son frère, collégien et futur prêtre, lui aussi; les fleurs mettent de la vie autour de la maison, et de la vie, il en faut: faites-la couler à flots. Pas de dormeurs! Contez, chantez, sautez, réveillez les échos endormis."

Il exhorte surtout à aimer la langue française "qui fond dans la bouche comme du miel ou du sirop d'érable". Il fait chanter nos vieilles chansons, comme "A la claire fontaine..." Il va parfois saluer le lieu béni de son enfance, où il témoigne le plus familier attachement aux anciens. Avec émotion, il caresse les arbres du jardin paternel en s'écriant: "O village de mes aïeux, que mon cœur se dessèche si jamais je t'oublie!"

Champion de nos droits

"Pour ma part, disait-il devant un auditoire mixte de Winnipeg en 1905, je tiens au français, la langue de mes aïeux, comme à la vie, et nul pouvoir au monde ne m'y fera renoncer. Nous ne demandons aucun privilège, nous réclamons simplement nos droits selon les institutions du pays, et nous avons confiance que les principes de justice, d'équité, de *fair play* britannique, l'emporteront sur les mauvaises inspirations du fanatisme."

Dévoué au souvenir des saints et des héros de son pays, il a le bonheur de retrouver en 1908, après six années de recherches, les restes vénérés du Père Aulneau, Jésuite, et d'un fils de La Vérendrye massacrés par les Sioux en 1736, sur une île du lac des Bois.

Pendant l'inoubliable Congrès Eucharistique de Montréal, en 1910, il enflamme de son ardente éloquence vingt mille jeunes gens réunis à l'Aréna et se proclame, en dépit des injustices et des trahisons qui ont dépouillé de leurs droits les écoles françaises du Manitoba, "le blessé de l'Ouest, mais non pas un découragé ni un vaincu".

Salut, Québec!

L'un des discours les plus pathétiques du courageux défenseur de la langue est sans doute celui qu'il prononce au Premier Congrès de la Langue française en 1912; véritable cri d'indestructible espoir et d'indomptable fierté, qui s'intitule "Salut à Québec!"

"Je m'adresse à toi, ô bien-aimée province de Québec, s'écrie-t-il devant une foule frémissante et au milieu des plus hauts dignitaires du pays; je m'adresse à toi pour te bénir, te souhaiter des agrandissements et des progrès de plus en plus merveilleux, mais aussi pour te supplier de ne pas oublier tes enfants dispersés.

"Il s'échappe des profondeurs de tes vastes forêts, du sein de tes vallées ombreuses, de la cime de tes montagnes, des eaux de tes lacs, de tes rivières et surtout des ondes majestueuses et des cataractes du fleuve-roi, comme une douce brise qui gonfle nos cœurs et nous enivre de joie et d'espérance...

La patrie!

"Pour nous, continue l'éminent archevêque, la patrie s'étend jusqu'au dernier morceau de terre canadienne, jusqu'à la dernière motte, jusqu'au dernier brin d'herbe... La persécution décourage les races sans vigueur et les hommes sans conviction, comme la tempête abat les arbres sans racines, mais elle provoque et ravive les courages des cœurs vaillants. A ceux qui veulent nous arracher ce qui nous appartient, nous devons répondre avec une fierté toute française et une détermination toute britannique:

"Ce que nous avons, nous le gardons!"

"Nous ne reconnaissons à personne le droit d'arrêter les Canadiens français à la frontière de Québec, et de leur dire: "Hors de là, vous n'êtes plus chez vous!..." Nous sommes chez nous, au Canada, partout où le drapeau britannique porte dans ses plis glorieux nos droits sacrés avec la trace de notre sang.

"Debout, libres, et fiers, auprès de cet étendard qui flotte triomphalement sur tous les océans, nous lui jurons avec joie, foi et fidélité, mais nous lui demandons en retour de protéger toujours nos libertés, et nous clamons à tous les échos du pays la vieille devise normande:

"Dieu et mon droit!"

Un aveu.

"Dieu seul sait ce que j'ai souffert au Manitoba, dira bientôt Mgr Langevin; ma vie en sera probablement abrégée de vingt ans. Et cependant, à certains égards, je ne regrette pas d'avoir été transplanté dans l'Ouest. Si j'étais resté dans la province de Québec, mes horizons seraient restés bornés, comme le sont ceux de tant de nos compatriotes. Je n'aurais pas appris à connaître la patrie canadienne tout entière, qui est pourtant bien la nôtre, la seule..."

La mort du héros.

Le grand archevêque patriote mourut à Montréal le 15 juin 1915. On lui fit des funérailles nationales. Au passage du train qui transportait ses restes à Winnipeg, les enfants vinrent prier et déposer des couronnes de fleurs, en le proclamant le *Défenseur de l'école française et catholique du Canada.*

"Il voulut mourir comme il avait vécu, sur la brèche, les armes à la main, en combattant le bon combat du Christ, dira Mgr Emard dans l'oraison funèbre qu'il prononçait à Montréal; ayant tenu ses serments avec une fidélité parfaite, il a consommé sa vie dans un martyre qui a vraiment fait de son âme celle d'un juste entre les mains de Dieu. Il peut remettre intact le dépôt dont il avait la garde, et qu'il aurait voulu rendre agrandi encore de tous ses droits reconquis.

Et le journaliste Omer Héroux: "Ce fut un évêque illustre, l'un de ceux dont le nom brillera à côté des plus grands dont s'honore l'Eglise du Canada; ce fut un fier citoyen, un chevalier sans peur, et notre race n'a pas connu de plus noble fils!"

II. *Questions faciles:*

1. Comment a-t-on pu qualifier la période de notre histoire qui s'étend de 1919 à 1929?
2. Que nous accorde le *Statut de Westminster*?
3. Comment le Canada participa-t-il à la guerre de 1939?
4. Qu'entend-on par l'évacuation de Dunkerque?
5. Que savez-vous de l'exploit de Dieppe?
6. Comment se termina la guerre de 1939?

7. Que savez-vous de nos richesses souterraines?
8. Que savez-vous de la dixième province du Canada?
9. Qu'entend-on par "miracle canadien"?
10. Quels conseils trouvez-vous à la fin de ce Manuel d'Histoire?

III. ***Lisez à haute voix, déclamez, racontez à votre façon, dramatisez même si possible:***

1. L'après-guerre: l'âge d'or (1919-1929).
2. Guerre-éclair (1939); le Canada en guerre.
3. Aviateurs et marins; convois militaires.
4. Hitler: triomphe sans précédent.
5. Vers la victoire; fin de la guerre.
6. Richesses souterraines; radium, uranium, titanium.
7. Pays de l'optimisme; pays immense.
8. Jour de gloire; apôtres de l'Amérique du Nord.
9. Jeunesse, travaille!
10. Le beau serment!

IV. ***Montez une saynète:***

Pour souligner la fête patriotique du 24 mai ou du 24 juin, monter une petite pièce historique avec le fait suivant:

Des écoliers de la 7e année, qui s'occupent activement du *Bon Parler* français, ont saisi sur les lèvres d'un automobiliste les propos que voici: "Mon châr aura besoin d'un overhaulage... Le top est bien magané... le bumper éreinté... Le moteur run pas correct, la clutch embraye mal; toute la bastringue s'en va su le diable!"

Nos jouvenceaux décident de donner une leçon à ce brave homme; de l'air le plus innocent du monde, ils s'approchent du "châr" en question et, assez fort pour être entendus, répètent les paroles mêmes du chauffeur, mais en bon français, tel qu'ils l'ont appris à l'école:

Cette voiture aurait besoin d'un examen en règle... La capote est sérieusement endommagée, le parechoc forcé; le moteur ne fonctionne pas bien sans doute, le démarreur est faussé, le mécanisme et la carrosserie devraient être soigneusement revisés."

Proposer même de faire afficher dans les garages la liste complète des expressions françaises se rapportant à l'automobile; finir par une invitation à bien parler Sa Majesté la Langue française et un chant comme celui-ci: "Le Baiser de la Langue française" (*La Bonne Chanson*, No 5).

VI. *Chantez!*

1. La feuille d'érable	*La Bonne Chanson,*	No 2.
2. Le Crédo du paysan	" " "	" 11.
3. Montez toujours!	" " "	" 12.
4. O Canada, mon pays, mes amours!	" " "	" 16.
5. O Carillon!	" " "	" 26.
6. Reviens Dollard!	" " "	" 45.
7. Debout, patriotes!	" " "	" 50.
8. La prière en famille	" " "	" 80.
9. Canadien, toujours!	" " "	" 99.
10. Notre-Dame du Canada!	" " "	" 100.

VII. *Lisez!*

Hommages à Henri Bourassa, (*Le Devoir,* Montréal).
Trente ans de vie nationale, Armand La Vergne.
L'épopée canadienne, Jean Bruchési.
A travers le Canada, Achard.
Aux Glaces Polaires, Duchaussois, O. M. I.
Femmes héroïques, Duchaussois, O. M. I.
Apôtres inconnus, Duchaussois, O. M. I.
Terre du Castor, Sr Paul-Emile, s. g. c.
Ouvre tes yeux et regarde! Mgr Tessier.
Quel beau pays! Béatrice Clément.

VIII. *Travail d'imagination:*

En 1925, un officier français vint, au nom de son pays reconnaissant, apporter au vénérable Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, la Croix de la Légion d'honneur avec l'officielle et éloquente citation que voici:

"Venu au Canada en 1860, il y a toujours résidé depuis. Il a fait connaître et aimer le nom de la France en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord; une foule de noms géographiques sont français, grâce à lui: prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, écrivain, compositeur, agriculteur, il est le pionnier le plus intrépide du Grand Nord.

"Il a recueilli les orphelins et les orphelines dans les institutions fondées par lui; il a sauvé la vie de Mgr Clut en une circonstance mémorable; il a protégé, au péril de sa vie, des femmes indiennes, exposées aux brutalités de leurs maris; il a soigné les malades et con-

solé les agonisants; il a publié des livres sur la religion en huit langues étrangères..."

Mgr Grouard dut répondre au représentant de la France; que dit-il? que pouvait-il répondre? Il vous sera plus facile de composer cette réponse si vous pouvez vous procurer le *"Souvenir de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie"* par Mgr Grouard lui-même.

IX. *Pour les esprits vifs: A quel personnage, quel événement, quelle ville, quelle chose se rapportent les lignes suivantes?*

(Statut de Westminster, l'exploit de Dieppe, la crise de 1929, le port de Montréal, Hitler).

1. A cet endroit même, un matin de mai 1642, débarquaient Maisonneuve et ses compagnons; aujourd'hui y stationnent de fiers cargos aux flancs rebondis: ....

2. Banques et usines fermèrent leurs portes, paralysant du coup tout commerce extérieur; le pays dut même refuser les immigrants: c'était ....

3. Grâce à lui, le Canada est maître de sa politique intérieure et libre de tout contrôle politique et législatif extérieur: ....

4. Le 1er septembre 1939, se croyant assez fort pour affronter l'univers, il envahit la Pologne sans même lui déclarer la guerre: ....

5. Ce fut un assaut des plus furieux, mais aussi des plus coûteux, que nos annales militaires placeront au même rang que celui de Vimy: ....

X. *Qui a prononcé les paroles suivantes?*

(Henri Bourassa, Churchill, Mgr Pâquet, Thomas Chapais, Mgr Bruchési, Mgr Langevin).

1. "Aimez cette langue française qui fond dans la bouche comme du miel ou du sirop d'érable."

2. "Nous défendrons notre île à tout prix!"

3. "J'ose affirmer que non seulement il existe une vocation pour les peuples, mais qu'en outre certains ont l'honneur d'être appelé à une sorte de sacerdoce..."

4. "Nos origines, disons-le avec une légitime fierté, sont d'une illustration sans rivale."

5. Ce n'est pas à nos hommes d'Etat ou de Guerre que nous devons notre salut... c'est à Dieu seul, à l'Eglise de Dieu..."

6. Bénissez notre langue, gardienne de notre foi!"

7. "Quand on est de la race de Jacques Cartier... on doit en être fier!"

XI. *Sujets de discussion:*

1. Le Canada a-t-il bien fait de prendre part à la guerre de 1914?... et à celle de 1939?

2. Peut-on dire que depuis le Statut de Westminster le Canada est indépendant?

3. Comment apprécier l'exploit de Dieppe?

4. Comment peut-on dire que le Canada est devenu une *puissance internationale?*

5. Que penser du discours d'Henri Bourassa à Notre-Dame en 1910?

6. Que dites-vous de la "formule pour l'unité canadienne" de M. Humphrey?

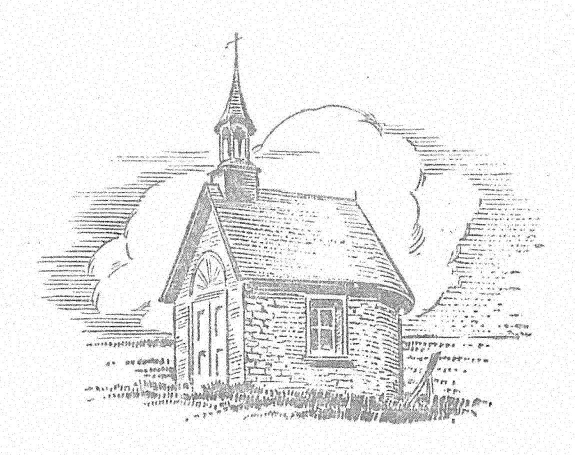
XII. *Discours de fin d'année:*

a) Vous avez obtenu votre diplôme de 7e année; chargé de remercier vos maîtres au nom de vos camarades, vous profitez de la circonstance pour glisser de sages conseils à vos amis; rédigez ce petit discours, qui ne devrait pas durer plus de cinq minutes.

b) Préparez un dialogue possible entre deux élèves sur un sujet tel que celui-ci:

Deux langues, deux cultures, une nation.
Fierté de bon aloi.
Jeunesse, travaille!
L'exemple entraîne.

c) Président d'une société du Bon Parler dans votre école, vous voulez encourager vos camarades à toujours soigner leur parler; que dites-vous?



XIII. Vous savez maintenant que . . .

1. Après la guerre de 1914, le Canada connut une période d'activité très intense, interrompue cependant par la crise financière de 1929.

2. Depuis le Statut de Westminster (1931), le Canada est maître de sa politique intérieure ou étrangère; il a le plein contrôle de ses propres affaires.

3. Au début de la deuxième Grande Guerre (1939), le Canada n'avait que 10 000 hommes sous les armes, mais son armée dépassa bientôt les 300 000, dont le tiers en service outre-mer. Le pays entier se transforma en un vaste camp armé.

4. Après des années de fastidieuse attente en Angleterre, nos soldats s'illustrèrent à Dieppe, en Afrique du Nord, en Sicile, au sud de l'Italie, sur les côtes de la Normandie. . . (1944). C'est ainsi que le Canada gagnait du prestige et s'apprêtait à jouer dans le monde son rôle grandissant de *puissance internationale*.

5. Le 1er avril 1949, Terre-Neuve, la plus ancienne colonie anglaise de l'Amérique, devint la plus jeune province du Canada. Ainsi notre pays dépasse-t-il en superficie la république voisine et même l'Europe, la Russie comprise.

6. Le Canada est un pays où fleurissent deux langues, deux cultures, mais où ne grandit qu'une seule nation; *la nation canadienne*.

7. Le Québec a son drapeau distinctif, sa devise, *Je me Souviens* et ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté qu'il redit ces paroles de sir Thomas Chapais:

   "Nous avons un passé, nous avons des souvenirs, nous avons une histoire, nous avons une physionomie, nous avons un nom, et tout cela constitue une personnalité nationale."

Le Credo de la Survivance française

Spécialement dédié à nos compatriotes de l'Ouest

Je crois à la force invincible du Droit, à l'énergie ardente des vouloirs.

Je crois au glaive de la parole, à la plume fièrement trempée des lutteurs, aux victoires silencieuses de l'école.

Je crois aux tâches méprisées, aux difficiles abnégations.

Je crois à la foi de notre peuple, à l'appel vibrant des clochers, à la vitalité de notre âme catholique et française.

Je crois au prix de la souffrance et au sacrifice sauveur.

Je crois à la flamme du foyer, à la bénédiction des vieillards et à la chanson des berceaux.

Je crois à l'espoir de la jeunesse montante, comme je crois à la promesse des blés d'or.

Je crois à la prière des cloîtres, aux saints labeurs de nos éducatrices, au pur dévouement des mères, aux ferveurs naïves de l'enfance, car UN PEUPLE QUI VEUT VIVRE NE PEUT MOURIR..

Je crois aux grands noms de notre histoire, à nos héros, à nos martyrs: pures gloires du nom français; à nos immortelles victoires: Carillon et Sainte-Foy.

Je crois au génie de nos explorateurs et à la fécondité de leur beau rêve civilisateur.

Je crois aux grands semeurs d'Evangile, aux bâtisseurs de rustiques chapelles, aux prêtres de nos paroisses — cœur de patriote, âme d'apôtre — aux collèges où grandirent nos défenseurs.

Je crois à notre grand passé, à notre grand présent, à notre plus grand avenir.

Je crois aux vivants de la patrie, et je crois à ses morts.

Je crois aux mains unies des chefs et je crois aux mains jointes.

Je crois en NOUS — Je crois en DIEU — JE CROIS, JE CROIS!...

A la Jeunesse étudiante

Salut, jeunesse canadienne,
Espoir d'un glorieux demain!
Laisse dans ma loyale main
Tomber loyalement la tienne.

Et puisqu'en tes veines toujours,
Jeunesse pleine de vaillance,
Le sang généreux de la France
Bouillonne ainsi qu'aux anciens jours.

Narguant l'incrédule qui raille,
Marche à ton but, presse le pas,
Et pour être heureux ici-bas,
Aime, chante, crois et travaille.

Chante, livre sous les grands cieux,
La Foi, l'Amour, et la Patrie;
Même les chants de Crémazie
Aux refrains naïfs des aïeux.

Aime! ton âme toute neuve
Veut se dévouer sans retard;
Aime et vibre comme Dollard,
Lévis, Montcalm et Maisonneuve.

Crois et, sans respect humain,
Garde la foi de tes ancêtres,
Et, sous l'égide de tes maîtres,
Aimant Dieu, va droit ton chemin.

Et travaille, ardente jeunesse,
Que ton front s'incline soumis,
Vers les livres, ces bons amis,
Les meilleurs que l'homme connaisse.

Acquiers la science... et puis,
Eclaire de son auréole,
Par la plume et par la parole,
Tu feras plus grand ton pays!

Théodore Botrel

TABLE DES MATIÈRES

MON PAYS

CHAPITRE IV : **Trente ans de paix (1713-1744)**

CHAPITRE V : **Fin du régime français**

CHAPITRE VI : **Les Canadiens s'adaptent au nouveau régime**

CHAPITRE VII : **Le Canada augmente sa population (1774-1815)**

Pages

CHAPITRE VIII : **Luttes pour l'espace et la liberté (1815-1840)**

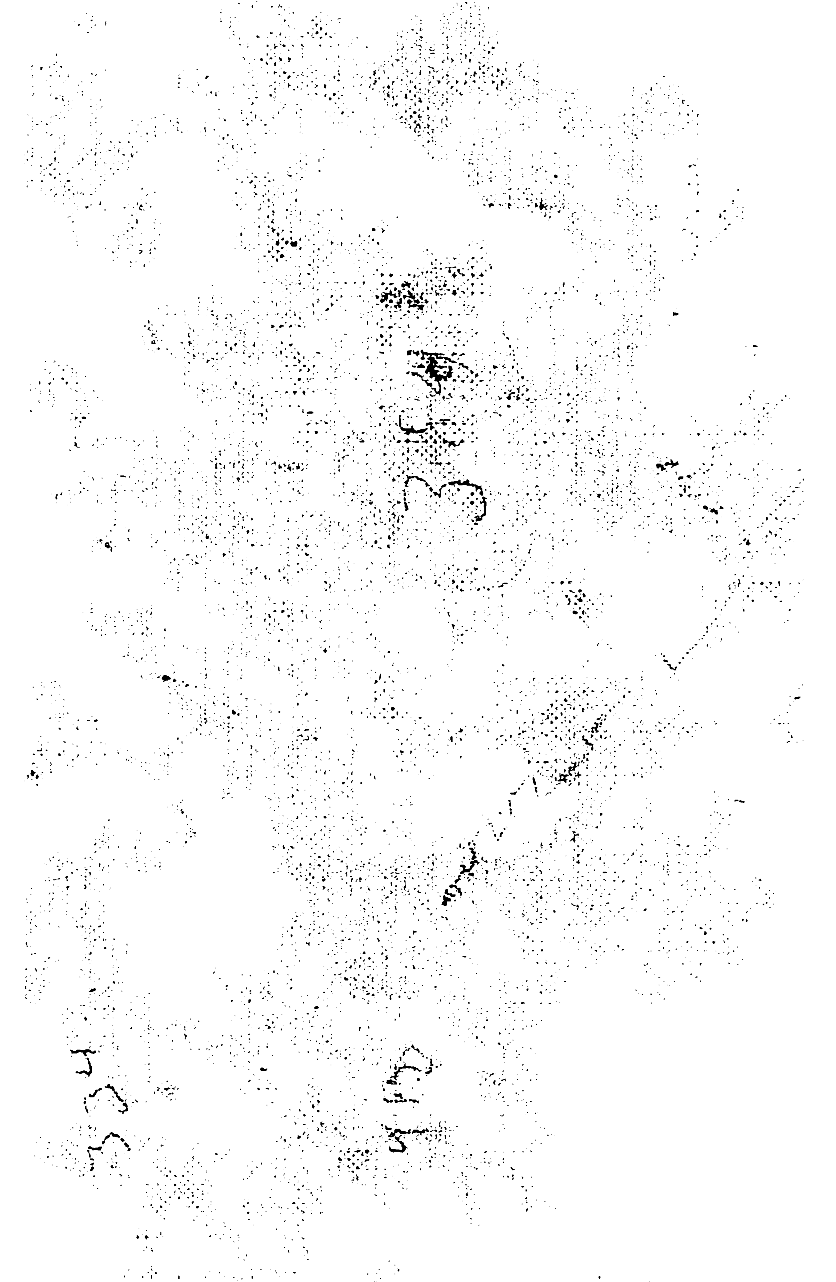
CHAPITRE IX : **L'union des deux Canadas (1840-1867)**

CHAPITRE X : **Débuts de la Confédération**

CHAPITRE XI : **Le siècle du Canada**

CHAPITRE XII : **Le Canada, puissance internationale**

TABLE ANALYTIQUE



Imprimé au Canada — Printed in Canada